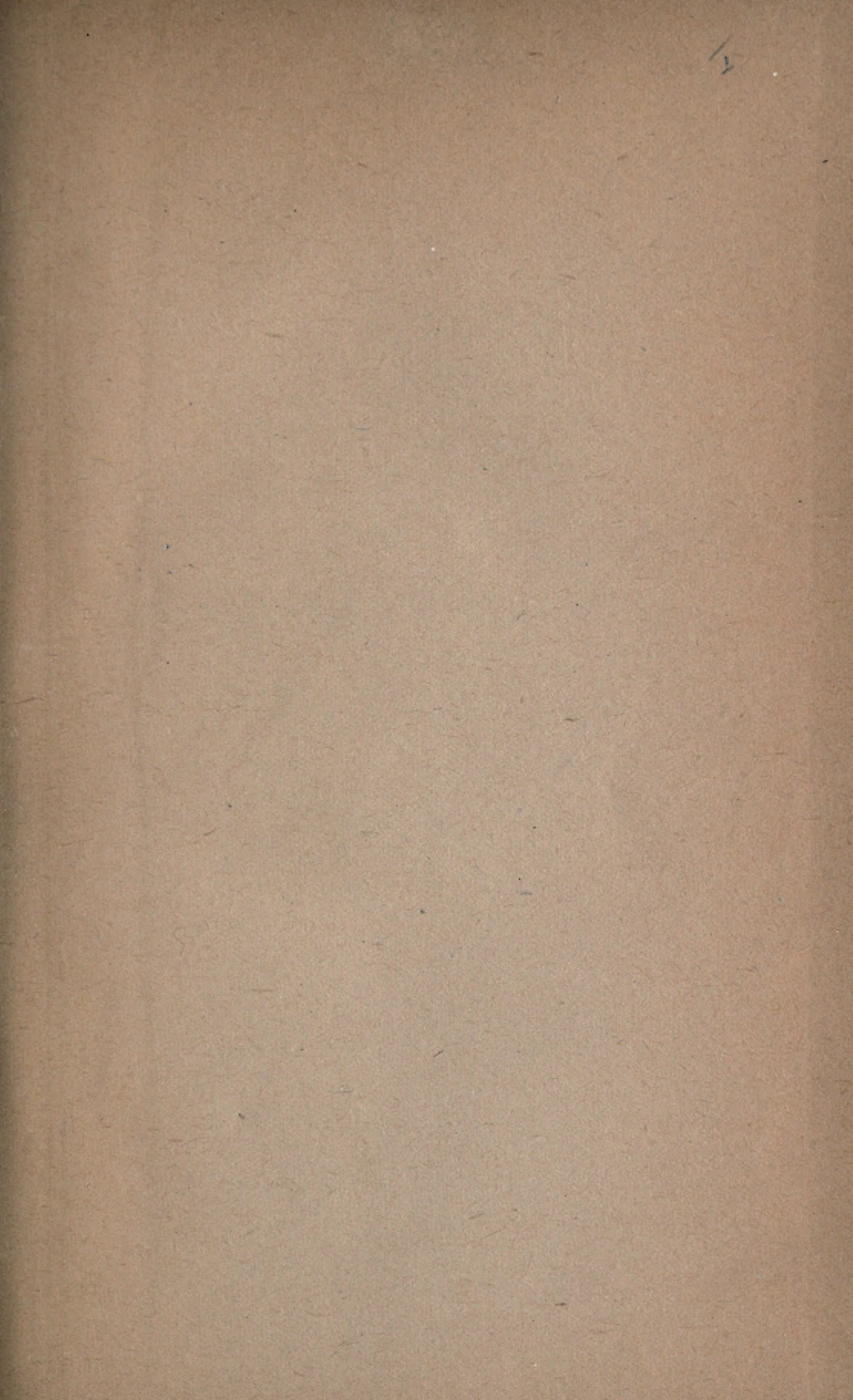

3 1761 04622154 5



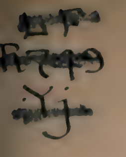
ROMAIN ROLLAND
VIVANT

OUVRAGES DE P. J. JOUVE

PRÉSENCES, Crès, Paris.
PARLER, Crès, Paris.
LES DEUX FORCES, Éditions de l'Effort Libre, Paris.

VOUS ÊTES DES HOMMES, Éditions de la Nouvelle Revue Française, Paris.
POÈME CONTRE LE GRAND CRIME, Éditions de la Revue Demain, Genève.
DANSE DES MORTS, 2e édition, Édition d'Action Sociale, La Chaux-de-Fonds.
HEURES, LIVRE DE LA NUIT, Éditions du Sablier, Genève.
HEURES, LIVRE DE LA GRACE, Édition de l'auteur chez Kundig, Genève.

HOTEL-DIEU, Récits d'hôpital en 1915, 2e édition, Librairie Ollendorff, Paris.

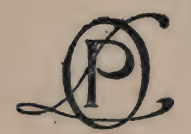


P. J. JOUVE

ROMAIN ROLLAND VIVANT

1914-1919

SIXIÈME ÉDITION



PARIS

Société d'Éditions Littéraires et Artistiques

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
VINGT EXEMPLAIRES SUR VERGÉ
D'ARCHES

A MA FEMME

ce livre qui fut pensé avec elle.

He is the living light-fountain, which it is good and pleasant to be near. The light which enlightens, which has enlightened the darkness of the world... in whose radiance all souls feel that it is well with them.

THOMAS CARLYLE. On Heroes.

Ma tâche est de dire ce que je crois juste et humain. Que cela plaise ou que cela irrite, cela ne me regarde plus.

ROMAIN ROLLAND. Au-dessus de la Mêlée.

PRÉFACE

Le poète est un ouvrier de poèmes. Que l'on me pardonne si j'aborde ce travail avec les travers d'un métier dont le monde n'a que faire, et qui aspire à saisir la vie d'un seul regard, à la construire selon une vérité plus hardie que longuement éprouvée, à la deviner plutôt qu'à la connaître, à l'étreindre enfin de façon désintéressée.

L'intuition poétique doit peut-être reprendre la première valeur, dans les âges où la pensée vieillit sous le poids de l'outillage critique, cette valeur merveilleuse qu'elle avait naturellement quand l'esprit en était encore à son printemps méditerranéen, au temps des Poètes-Philosophes d'Ionie, d'Athènes ou de Sicile, — à l'heure où Science, Art et Foi parlaient la même langue religieuse et rationnelle, se mêlaient et s'harmonisaient, sans qu'il y eût de frontières entre la connaissance et l'hypothèse, — où les mythes se complétaient par l'expérience, la géométrie par la mystique des nombres, et la certitude par le rêve infini ; à l'heure où la spéculation théolo-

gique, par la *maïeutique* de Socrate, prenait la forme d'un noble marbre au soleil de la mer.

Ces riches temps, ingénus et sages, sont perdus. Nous appartenons, nous, à un âge de fer d'où monte le cri de Flaubert :

Il faudrait vivre deux cents ans pour avoir une idée de n'importe quoi...[1]

Que la divination reprenne ses droits, et recrée la large et libre synthèse. Si l'intelligence émiettée désespère d'atteindre désormais la vivante unité, l'esprit, afin de s'évader d'un monde sanglant et mesquin, veut la conquérir avec plus de *conscience* qu'il n'en eut en aucun temps. La science matérialiste étouffe, et tue. Que revive la Poésie.

Ce livre sera donc poème et acte de foi. Une grande figure d'homme est un merveilleux poème, — le poème des poèmes. Poème et drame, lyrisme, élégie et épopée héroïque. Et cette vertu est encore plus évidente quand la pensée, incarnée dans un caractère noble, est en elle-même une pensée de Poète.

Il ne faudra donc point demander à mon ouvrage la science critique, l'impassibilité, et la sèche certitude que les fiches donnent à nos historiens. Je me moque bien de tout cela. Mais il faudra lui demander la vie, et il faudra

1. Flaubert. Correspondance. Janvier 1847.

qu'il la donne : la vie complexe et sans déguisements, sans simplifications, sans littérature ornementale, avec ses énigmes et ses troubles. On exigera de lui cette première vérité, la plus importante aux hommes sans doute, et qui est celle des bons mémoires : la vérité du souffle, des yeux, du front, de l'attitude, de la vie du visage, de la musique où se meut la voix ; la vérité qui se joue entre deux paroles échangées, entre deux regards, entre deux silences, quand passe un instant, comme la réalité d'une autre essence, la pensée, — l'*Idée Divine*[1]. On devra enfin trouver dans ce livre la vérité sur l'esprit de Romain Rolland et ses idées, telles que j'ai pu les connaître, pendant la première convulsion de la crise européenne que nous traversâmes ensemble. Objective, cette œuvre veut l'être, bien que son principe initial et sa méthode semblent l'orienter vers des fins opposées. Deux grands mobiles, qui sont deux raisons d'impartialité, ont conduit mon travail : l'amour pour ce grand esprit vivant et qui éclaire notre temps, un amour désintéressé qui ne se propose pas d'annexer à soi, mais seulement de comprendre et d'honorer ; et d'autre part, devant l'importance du sujet, un continuel souci d'analyse approfondie et de vraie connaissance.

Mais la vérité est difficile. — Il est d'abord malaisé

1. *Une Idée Divine pénètre l'Univers visible... A la foule, cette Idée Divine est cachée... Les Hommes de Lettres sont les interprètes choisis de cette Idée Divine.* CARLYLE. ESSAI SUR FICHTE.

de l'embrasser, de la saisir, de la fixer, quand il s'agit d'une puissante âme. La pensée douée de grandeur est un microcosme, un univers avec ses lois et son destin — touchant d'une part à l'humanité, de l'autre à l'éternel inconnu, à l'infini, au Σφαῖρος des Antiques. Oui, l'esprit est un monde au-dessus du monde apparent ; s'il existe un bien dominant les obscurités, les cruautés et les incertitudes de la vie, c'est à ce monde supérieur d'esprit, étreint par un être unique, *contemplé* par lui, et qui sans lui serait fermé aux hommes, que nous voulons attacher le bien. Les puissances de la pensée se suivent et ne se connaissent pas, elles s'ignorent ou s'excluent les unes les autres ; et pourtant une seule vie spirituelle les unit, qui est pour nous la représentation la plus vraie, la plus solide, de l'éternité dans l'homme. Toutes les hautes pensées m'ont toujours semblé des abîmes, abîmes de volonté ou de renoncement, d'amertume ou de joie, abîmes d'harmonie même; et qui peut prétendre approcher de ces drames sacrés : Michel-Ange ou Tolstoy, Beethoven ou Gœthe, ou Flaubert, ou encore Renan, sans un respect mêlé de crainte et gémissant d'impuissance ? Toute grande vie, tout grand esprit est un secret. Un secret en mouvement et en passion. Sa domination ou sa sagesse se ramènent à l'existence d'un secret imperceptible. Il ne nous laisse posséder de lui, dans la vie ou dans l'œuvre, que des moments éclairés, des passages, — un continuel devenir, — quelques journées de calme auguste ou de dévorantes tempêtes.

Un grand homme dépasse sa propre stature, et son génie même lui est étranger, comme l'a montré Romain Rolland par l'exemple de quelques vies[1]. Un grand homme domine même son art ; ce témoignage de l'infini, qu'il a entrevu et conquis, est peu, à côté de lui.

C'est avec le temps que les âmes élevées s'aperçoivent, comme ces soleils d'été sur les mers noires du ciel. Ce n'est point seulement parce que notre éternelle volonté d'illusion peut alors les réfracter, les simplifier, tailler en elles une claire image déformée ; c'est encore que les plans essentiels ressortent par l'effet de l'éloignement, absorbant les détails de la surface. Ils furent toujours plus terribles et plus vrais, ces grands hommes, plus riches, plus barbares et plus harmonieux que nous ne les découvrons à la lueur des pâles soleils de la mort ; mais il sont devenus plus définitifs, en nous qui les contemplons.

Il n'y a aucun point d'où l'on puisse voir l'homme vivant sous cet angle éternel. Ici toutes les tables de valeur sont à dresser, au milieu du flot de la vie même. La critique se trouve aux prises avec un tourbillon ; le passé se fond dans le présent, et le présent, c'est déjà l'avenir. J'entreprends de montrer la vérité d'une âme sœur de ces grandes âmes disparues, douée d'une

1. *Qui ne croit pas au génie, qui ne sait ce qu'il est, qu'il regarde Michel-Ange. Jamais homme n'en fut ainsi la proie. Ce génie ne semblait pas de la même nature que lui : c'était un conquérant qui s'était rué en lui et le tenait asservi...* VIE DE MICHEL-ANGE. 20.

haute volonté de puissance et d'amour, mais que nous aimons, à qui nous parlons, qui rayonne sur nous par les œuvres, les actes, les pensées. J'ai à déterminer en même temps son mouvement et sa figure, sa nature et sa loi, ce qu'elle est et comment elle se recrée ; je suis tenté enfin de la placer, si je le puis, au point qu'elle occupera parmi les constellations durables. Cela est bien présomptueux.

Certes il ne faut jamais établir de comparaison entre l'esprit qui agit au milieu de nous, si grand qu'il nous apparaisse, et ces hauts piliers de lumière posés dans le passé, dont les rayons font pâlir les vivants mêmes qui continuent leur œuvre. Je n'enfermerai pas Romain Rolland dans une des cellules du Panthéon des hommes illustres ; il en serait offusqué, lui si modeste et vrai, à moins qu'il n'en rie. Nous sommes au temps des vivants, qui doivent lutter, prier et avancer, en s'ignorant eux-mêmes. *Als ich kann* ; ainsi parle le vieux Gottfried à Jean-Christophe. — Mais je n'irai pas non plus, par une fausse pudeur, amoindrir mon sujet. Je poursuis la vérité. Et j'écris pour ceux qui prennent des choses le côté noble, et non l'ignoble, comme dit Carlyle. Tous ceux qui ont approché Romain Rolland au cours de ces années savent qu'ils ont entrevu à travers lui quelque chose d'humain, de beauté supérieure. Tous en ont éprouvé du respect mélangé d'amour. Voici donc ce que j'ai à enfermer et garder vif, ondoyant et libre, mais déjà réellement sacré.

Et c'est pourquoi mon travail est rude : la vaste réalité qu'il doit embrasser change et s'élève avec le temps. Comment en saisir l'essence sans laisser le détail ; comment l'arrêter sans lui faire perdre la vie ; comment parler d'elle avec cette justice qui s'impose à la malveillance, — autant de problèmes longuement examinés, que je n'ai sans doute point résolus de façon entièrement satisfaisante. Après trois ans de connaissance intellectuelle et d'intime affection, au milieu de bien des épreuves grandes et petites où nous fûmes unis dans la même foi contre la marche du monde, je suis en définitive si surpris par maint souvenir et troublé par mainte idée, j'aperçois si bien des harmonies superposées et fuyantes, comme une harmonie d'harmonies, que je me sens impuissant devant le spectacle, et prêt à condammer mon œuvre. Saisit-on jamais le mouvement ?

Le mouvement, c'est la vie,

écrit Tolstoy. Il me semble que je suis comme le voyageur à peine revenu du Nord et du Sud, dont les yeux sont trop pleins de déserts, de fjaëlls, de steppes, de villes et de palais, et par dessus tout de rudes soleils et de ciels bleus, pour qu'il puisse dire un seul mot de son voyage. Il en est peut-être de certains hommes comme des déroulements de la Nature : le Silence est la seule forme de pensée qui leur réponde dignement. Mais sans doute que mon imparfait témoignage, s'il ne nous satisfait guère aujourd'hui, pourra du moins servir aux travail-

leurs de l'avenir, et ainsi à l'histoire des âmes libres, c'est à dire à la vérité.

Les caractères personnels de cet esprit de finesse multiplient les difficultés. Romain Rolland, entre beaucoup d'esprits, apparaîtra comme un des plus étendus, des plus fluides, où l'unité n'est jamais logique, mais seulement organique. Romain Rolland peut parler de liberté dans la pensée : il la possède incomparablement, et jusqu'au vertige. C'est un pays d'intelligence si varié que beaucoup risqueraient de s'y perdre, sans guide. Et c'est parce que nous nous y sommes souvent perdus nous-même que nous pouvons peut-être, après bien des efforts, prétendre y guider les autres. Cet entendement français « aux yeux toujours ouverts », résonnant des plus grandes voix du passé, aspirant à l'âme universelle, et la créant, — appuyé sur un pur caractère, — offre un tableau d'harmonie entre maintes forces opposées, qui ailleurs se déchirent. Il défie l'analyse, car l'analyse le diminue, l'ossifie, le tue. Peu d'esprits de cette souplesse depuis les maîtres de la pensée sceptique, les Érasme, Voltaire et Renan ; et peu d'esprits nourris d'Empédocle, Pascal, Spinoza et Tolstoy, qui aient une telle foi ; peu d'esprits de cette sagesse et cette domination depuis le souverain Gœthe. De tous ces demi-dieux, Romain Rolland tient quelque vertu, encore que sa modestie l'ignore, et sans doute ne sait-il point combien l'ensemble qu'il recrée est heureux.

J'ai dit les difficultés intérieures du sujet. Il y en a d'autres.

Je parle ici d'un homme que j'ai appris à révérer, et à aimer. Je dois dire combien il est l'emblème pour moi, en ce temps sinistre, de la liberté morale. Je dois le faire si je veux contenter ma propre affection, en des termes qui ne craignent pas la franchise, le sentiment, la force, la foi. Et à l'instant de parler, je me sens arrêté par moi-même. La vraie somme d'amour, peut-elle être dite ? Il y a profanation. Ainsi que me le dit Stefan Zweig, à propos de Romain Rolland lui-même : il existe pour tout homme vrai une certaine pudeur qui lui défend de dire combien il en aime un autre. La pureté merveilleuse de l'adhésion s'évanouit devant les regards étrangers, — et tous les regards sont étrangers. Cela est peut-être un bien : car ainsi demeure le règne du silence affectueux, que nulle incursion ne viendra troubler, que nulle publicité n'atteindra. Que tout lecteur généreux comprenne cette très secrète pudeur : elle a livré bataille à mon esprit en bien des pages de ce livre.

La même pudeur, je l'ai pour lui. Il ne s'agit point de charger ses épaules d'une chappe insupportable. Il faut laisser à l'homme la place pour vivre, avec la faiblesse de chaque jour, les contradictions et les impatiences, les combats et la fantaisie. Il faut respecter ses habitudes modestes. Et l'on ne peut livrer certaines de ses douleurs.

Il est encore d'autres obstacles sur la route de la

vérité, qui tiennent au public et à l'opinion. Romain Rolland a maintenant des attaches spirituelles avec le monde entier, en même temps qu'il est l'objet de la haine publique. Il me faut penser que j'écris pour les amis et les ennemis. Laissons un instant ces derniers. Parlons des amis de sa pensée. Cette famille d'esprits, si touchante, de toutes les nations, de toutes les classes et de toutes les religions, qui existait déjà bien avant 1914, et s'est depuis rassemblée en phalange héroïque; ces âmes à qui il a offert quelque face de lui-même, et une vérité sur elles-mêmes, qui se sentent attachées à lui comme à un centre idéal. Il est bien malaisé de parler pour tous ces amis de Romain Rolland dans le vaste monde, et de les contenter tous. Je suppose que beaucoup d'entre eux se reconnaissant en lui, et qui peuvent croire le connaître entièrement, s'ils lisent par aventure mon livre, ressentiront de l'étonnement devant l'une ou l'autre de ses parties. En vérité, ils éprouveront alors comme un reflet de mon propre étonnement, quand j'appris moi-même qu'il n'était jamais *cela seulement* que j'avais imaginé, mais encore autre chose. Qu'ils pardonnent enfin à cet ouvrage certaines idées qui peuvent blesser les représentations qu'ils se sont créées; car je n'aurai fait que donner de l'homme un portrait selon ma propre vue. Je puis penser un peu comme Eckermann, quand il disait: « On pourrait, avec justesse, comparer cet esprit, cet être extraordinaire, à un diamant à facettes, qui lance dans chaque direction un rayon de couleur différente. Suivant

les personnes, suivant les situations, il changeait ; je ne peux donc que parler pour moi et dire très modestement : *Ceci est mon Gœthe*[1]. »

S'agit-il maintenant des ennemis, et de l'opinion fabriquée par une infâme presse ? Il n'y a plus rien à attendre dans l'ordre du mal de cette meute acharnée à détruire, condamnée à la besogne de fausser la pensée et de salir l'homme, quand l'homme est libre. Laissons aussi la clique littéraire qui refuse de reconnaître une œuvre, afin de la pouvoir nier. Laissons ces fanatiques intellectuels qui n'auraient pas de plus grande joie que de voir pendre celui qui, depuis longtemps, les a jugés. Mais ces êtres-là rejetés comme indignes de considération, il n'en est pas moins vrai que nous vivons dans une époque monstrueuse à l'esprit, où une ivre opinion ne tolère presque plus la vérité. C'est là un antique drame, que les aristocraties anciennes ont déjà connu, mais que les troupeaux démocratiques modernes, asservis à la religion de la Force, ont porté au degré d'une fureur organisée. Si d'autres temps ont tué l'homme dans des proportions équivalentes, et fait souffrir semblablement la chair humaine, aucun temps, comme celui-ci, n'a avili et prostitué l'idée, détourné l'âme, avant de supprimer l'homme. Les vastes puissances délirantes nommées de nos jours opinion publique sont des fauves lâchés, à qui est livrée la vie pure de l'esprit, nouvelle

1. Conversations de Gœthe avec Eckermann. Avant-Propos de 1835.

Blandine devant les lions du cirque. Les malentendus les plus méchants, les falsifications, les déformations interessées, mille ruses d'apaches entourent l'idée dès sa naissance ; les gueules cyniques de la presse la happent ; elle devient une arme redoutable au profit des maîtres du jour, ou elle est tuée sur l'heure. L'extrême confusion des idées, qui est proprement la ruine où la pensée se retrouve après quatre années d'extermination européenne, ajoute encore aux maléfices de l'intérêt. Non, l'homme de l'Europe ne juge plus sainement ; sa raison est subtilement altérée. Il est atteint du *délirium* guerrier ; il a « l'imagination infectée » dont parle Hamlet. Le monde est un grand malade, et le foyer de la maladie est à la tête.

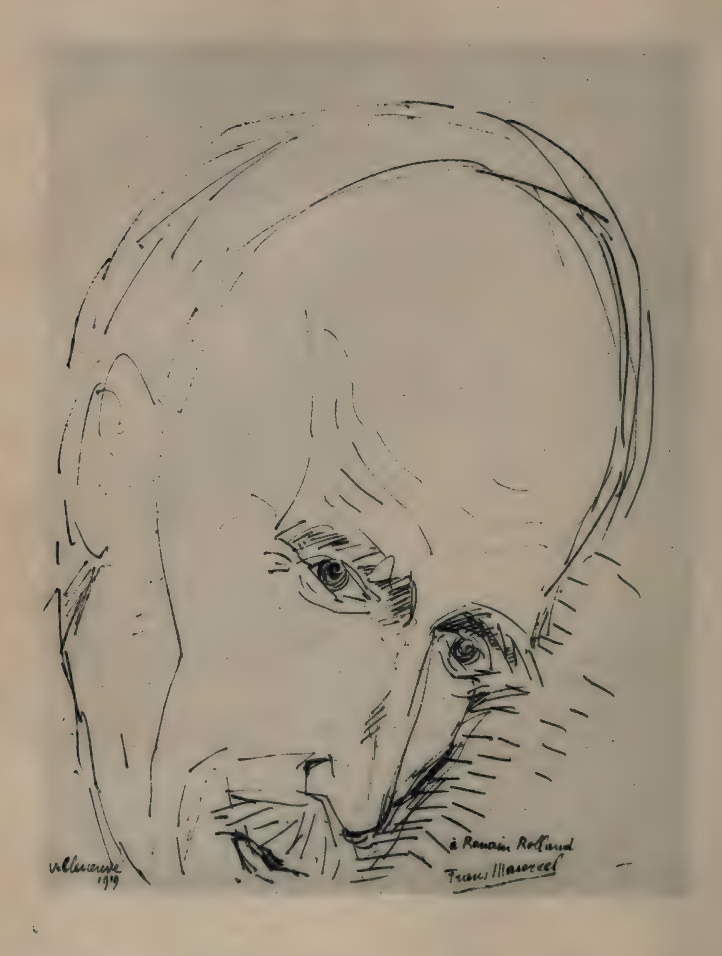
Écrire la vérité sur un homme, c'est peut-être le trahir s'il n'a point voulu la donner lui-même, et c'est presque le livrer aux bêtes. Il est pourtant bien vrai que toute une humanité fidèle et bâillonnée demande à connaître le divin vivant dans cet homme. Il faut partager avec ceux-là le véritable pain de vie. Et ce faisant, il ne faut point blesser les illusions de beaucoup d'autres. Qui tranchera entre tous ces devoirs contraires ?

Une petite église, comparable par instants à celle qui souffrait sa passion sous l'Empire Romain, a soif de la parole. Un homme qui incarne la parole est une source trop miraculeuse, en ce désert de fer ; il ne doit point demeurer l'objet de foi de quelques hommes seulement. Si ce scrupuleux travail peut faire entendre certaines de

ses intimes pensées, bienfaisantes et vivantes, — j'ai le devoir de l'écrire aujourd'hui. Plusieurs d'entre nous sortent de la tourmente, où le massacre, la tyrannie et la féroce bassesse ont empli l'âme jusqu'à la mort, atteints de scepticisme à l'égard de cette Europe, et plus généralement acquis à une doctrine de pessimisme. La crise nous a ouvert l'abîme, et qui le refermera jamais ? Romain Rolland, qui n'a plus notre jeunesse, qui ne dépend plus, depuis longtemps, d'aucune illusion, qui vient de remplir un apostolat de bonté humaine, et en sort comme un éclatant vaincu, — Romain Rolland maintient l'harmonie entre la douleur et la joie, le pessimisme et la sereine raison. Par là, il nous indique l'Éternel. Par là, il nous sauve. Nous n'avons aucune fausse honte à déclarer que nous vivons moralement de lui. Et l'homme qui n'a pas toujours sa sagesse, qui grince des dents, trouvera au moins l'évasion dans le culte profond et intime de l'Ame harmonieuse, telle qu'elle brille en ses deux yeux.

ROMAIN ROLLAND VIVANT




Villeneuve
1919
à Romain Rolland
Frans Masereel

I

PORTRAIT

De grands yeux bleus, d'un bleu de mer, graves et purs, avec un regard d'aigle. Des yeux qui semblent ouverts pour planer sur les temps et les hommes. Des yeux infinis, des yeux humains comme aucuns autres. Dans le visage émacié, ces yeux sont tout, — la vie et l'esprit. Ils donnent le sentiment de l'*âme*. Un homme est par quelque mystère doué d'éternité, puisque voilà ces yeux jetant leur feu d'intelligence fascinante. Un front haut, lisse, comme une table de silence, semble enfermer la présence de la pensée. Des rides inquiètes et vite évanouies passent comme de rapides nuées, qui n'altèrent point le calme de la tête énergique, sous la couronne légère de cheveux gris. Le nez droit, d'une belle ligne nerveuse, se termine par des narines animées, que chaque souffle élargit dans un mouvement passionné. La bouche mince et sensible offre l'image de la contention, de l'effort réfléchi, — tandis que le bas du visage, malgré la précision du menton glabre et la force sensuelle des mâchoires, semble se fondre dans la mobilité d'une expression fluide.

Visage inspiré, formé, dirait-on, par la vie de l'idée. Il varie étrangement dans ses aspects selon l'angle où vous le considérez, selon le milieu, l'heure, la passion qui l'anime. Le profil qu'il présente à gauche est d'une sévérité terrible, avec le maxillaire brutal, le nez qui se courbe, l'œil lointain.

La face est avant tout douceur, domination spirituelle, profondeur ; le tragique, le rire, l'énergie et la tendresse jouent dans les arrière-plans. De trois quarts à droite, c'est un moine de l'intelligence, avec la belle fuite du front, le nez fin et fortement terminé, la bouche expressive : un janséniste qui saurait sourire et aurait respiré l'esprit antique.

C'est parfois, à certains moments dont l'importance nous étonne, le visage d'un Ariel, d'une extrême puissance religieuse, qui rayonne de mystère. *Tout n'est ici bas que symbole et que songe*[1] semble dire cet extraordinaire visage, entièrement sous le jour de l'infini. Un peu plus tard, c'est une figure critique et pénétrée d'ironie, attachante et fine comme nos ciels français, admirable par quelques lignes et harmonies, et nourrie par la chaleur ardente de la culture intérieure ; souvent nerveusement maigre telle une face de Christ flamand, ou de la bienveillance désabusée et aristocratique d'un portrait de Clouet ; traversée enfin par ces reflets fiévreux que l'on trouve dans les visages des dominateurs de la Renaissance. J'ai parfois songé à lui en regardant un portrait supposé de Shakespeare (figure d'une édition de 1623, chez Haggard and Blount, London), ou revoyant dans ma pensée certain portrait de Cardinal romain peint par Raphaël, pénétrant et ironique dans sa robe rouge, que l'on peut voir à Naples.

La vie des traits est riche et nerveuse. Le rire franc, large, dénudé, ou contenu par une malice extrême, froisse le visage entier. Il arrive, au cours de la conversation, que surgisse une image étrange ; ainsi qu'une arrière-pensée, un songe, une harmonie irréelle entre l'esprit et la parole qui se tait : un certain sourire, amer et infini, où la bouche semble souffrir et les yeux être dans la joie. Une minute où l'on croit

1. RENAN. MA SŒUR HENRIETTE.

apercevoir l'être lui-même, l'être silencieux qui s'avoue. Le mystère chatoyant et instantané de toutes les valeurs de la vie, bataille et joie, fatale douleur, plaisir, extase. Le sourire se pose, il dure, il éclaire longtemps, et disparaît dans un demi-jour apaisé.

J'ai vu d'autres fois une image de gravité et d'énergie chasser brusquement l'expression animée, intelligente et douce qui lui est la plus habituelle. Le regard des yeux bleus, à l'instant si candide, durcit. Son rayon se lève, les méplats du visage s'accentuent, il serre les lèvres. Il semble n'être plus avec ceux qui l'entourent.

*
* *

Romain Rolland est grand, maigre, assez voûté depuis l'accident qui faillit l'emporter en 1910. Toujours vêtu du même costume sombre au gilet montant, fermé sur la poitrine jusqu'au col droit, un vêtement d'élégance sévère qu'il a su marquer de son caractère personnel. Dans la chambre, une grande pèlerine de berger lui couvre les épaules, car il est fort sensible au froid et doit se préserver de ses atteintes. Assis devant une petite table, il écrit d'une main nerveuse et légère, de cette écriture qui semble pleine d'ailes. Ou assis dans le fauteuil, les jambes croisées, la main osseuse sous le menton, il parle d'une voix douce, extrêmement timbrée, sans éclat, pleine de persuasion. Les yeux brillent derrière les binocles. Que de fois ai-je vu cette position familière, qui est celle de sa pensée. Le visiteur écoute, et il lui semble que l'intelligence, de cette petite chambre, possède le monde entier.

Il arrive que, sur les instances d'un ami, il se mette au piano. Il joue quelques pages des demi-dieux de la musique, familiers à son esprit, consolateurs de son cœur : Hændel,

Bach, ou Beethoven, celui des dernières *Sonates*, des *Variations* ou de la *Messe en Ré* ; ou encore il ouvre ses carnets de notes, et fait revivre un vieil air grégorien, une ariette italienne de Niccolo Provenzale ou de Scarlatti, un chant de Gluck. — C'est un autre homme. Le masque est devenu presque effrayant dans sa rigidité froide qu'habite le feu. Le dos s'est voûté un peu plus, le front s'abaisse, l'œil s'absorbe. Une formidable énergie semble l'exalter et l'épuiser, avant de descendre jusqu'aux doigts longs et arqués, qui brisent les touches ou les effleurent. Une contraction des mâchoires marque le rythme, avec une sauvage puissance. Cette habitude inconsciente lui vint au cours des dernières années, dans le long exercice de la solitude. Qui n'a point vu Romain Rolland sous le Démon de la Musique, délivrant les forces qui inspirent la crainte, ne le connaît pas entièrement. Et tandis qu'il joue, il n'oublie pas les siens ; mais un regard leur dit : « Hein ! où sommes-nous, tous deux? Voici la beauté divine. Sois heureux. »

Je voudrais aussi le peindre dans la campagne, se promenant à grands pas tranquilles, tâtant le sol d'une petite canne, attentif à tout ce qu'enferme le sens, recueillant la vérité des choses, de la montagne au brin d'herbe, — pensant, on le voit bien, comme son vieux Beethoven :

J'aime un arbre plus qu'un homme...

Il parle peu. Car il sait voir. S'il parle, c'est pour enrichir le sentiment de la réalité avec un souvenir, une pensée, une réalité humaine plus haute. Anecdote personnelle, souvenir d'histoire, ou réflexion philosophique. J'ai souvent remarqué que sa pensée, dans la nature, atteint très vite et comme en se jouant à la sphère de la méditation métaphysique. Mais il n'est pas sans répondre au salut d'un paysan, sans remarquer

un détail de la route, sans vérifier, s'il le peut, un point de botanique ou de géologie. Et la conversation, comme si elle se méfiait de l'inconstance de l'esprit, ou peut-être avec le souci de ne point peser trop lourd, de ne pas incommoder la vie, prend plaisir à redescendre et à s'amuser. Il sait la conduire par mille voies curieuses à travers la science, l'histoire, la sociologie ou la philosophie religieuse, la politique, ou la musique, ou l'art littéraire, et surtout à travers une connaissance humaine qui ne saurait se caractériser par une formule, et qui est celle du poète.

*
* *

Romain Rolland a cinquante-quatre ans (il est né le 29 janvier 1866 à Clamecy, dans la Bourgogne nivernaise). Sévères crises pendant l'adolescence ; âpres luttes et batailles pour la formation de son esprit et la conquête de son âme ; travail dévorant, passions, voyages ; peines et drames intimes ; combat moral contre la veulerie d'un temps, œuvres énormes bâties dans la solitude, réclusions forcenées des années de travail ; — enfin la lutte démesurée que sa pensée entreprend seule, contre la tyrannie de la guerre en Europe, son apostolat, le surmenage écrasant de son action, la résistance quotidienne aux persécutions, de nouvelles grandes œuvres; — et voilà cet homme au visage pâle et tranquille, marqué par la souffrance, fait *noble* par elle, mais vif encore de jeunesse et de force, et qui sait, vous le voyez d'un seul coup d'œil, ce que c'est que la paix intérieure conquise et intangible.

Il fut toujours de complexion faible ; il a souvent traversé l'épreuve de la maladie. Mais sa vie, pour qui l'étudie, est une espèce de miracle psychologique. On y voit presque

constamment l'esprit, comme un feu central, soutenir et même sauver le corps en détresse.

Je suis fait de trois choses : un esprit très ferme ; un corps très faible ; et un cœur constamment livré à quelque passion. Dans ces conditions, la chaudière est sous pression et le bâtiment trépide ; mais il marche toujours, sans dévier du but. Ce n'est certes pas à mon mérite que je le dois ; c'est comme une nécessité qui m'est imposée. Et quand je revois la route de ma vie, cette nécessité m'apparaît évidente. Chaque pas en avant, j'ai été contraint de le faire ; je résistais toujours, mais je le faisais toujours. Combien de fois est-il arrivé que le corps avait la fièvre... (« Tremble, carcasse ! » disait Turenne)... et le cœur était brûlé par je ne sais quelles passions étrangères à l'action... Mais l'esprit (cet être impersonnel, qui ne nous appartient pas, et qui est peut-être l'essence indestructible de notre personnalité) restait au gouvernail et imposait la route à ses deux compagnons [1].

Dans cette nature délicate, plusieurs fois menacée, et qu'un grave accident vint encore ébranler, il est perpétuellement étonnant de voir l'énergie de fer de l'âme qui lutte, qui a lutté, et a désormais le pouvoir. Elle donne ainsi un haut exemple vital et moral. Cet intellectuel, qui se donne à de vraies débauches de travail (il peut demeurer dix et douze heures par jour à sa table, lisant et écrivant), qui dort très peu, quatre ou cinq heures par nuit (il fut parfois, pendant de longues semaines, complètement privé de sommeil), — serait, je crois, de nature irritable et inquiète, s'il n'y avait l'âme d'en haut, qui veille, et pacifie chaque journée,

1. Lettre à Gaston Thiesson. 7 novembre 1915.

même la plus sombre. Je puis dire que je l'ai vu dans de graves conjonctures personnelles ou générales, sous la menace d'événements malheureux le visant ou visant ses amis, ou souffrant à l'excès de la réalité du temps, ou obligé à prendre en quelques instants une décision redoutable : je n'ai jamais rien aperçu qui trahît de l'impulsivité ou du désordre nerveux. Mais la lutte toujours nécessaire montre assez ce que durent être les orages de la jeunesse.

Cathédrale qui repose — sur le juste équilibre des forces ennemies[1]...

Au reste les misères physiques ne l'empêchent guère d'être un ami de la vie, bon vivant à ses heures, aimant les saines joies que donne le corps, sachant les goûter en bon Bourguignon. Il y a alliance de deux natures, qui en tout autre que lui se combattraient. L'une, sévère et mystique, semble bien lui venir de sa mère, qui offrait une admirable figure de spiritualité chrétienne ; l'autre, avec les solides vertus du sang gaulois, les jovialités du peuple de Bourgogne, a sans doute été mise en lui par son père. Ainsi je trouve jusque dans sa complexion physique l'harmonie, qui est, je pense, le premier et le dernier mot de sa grandeur propre.

*
* *

Un esprit vif, clair, toujours en éveil, avec une légère tendance à la contradiction. Mais aussi les profonds silences de l'intuition, la méditation mystique. La rude armature du bon sens vieux français, soutenant la liberté religieuse qui ne se soucie plus de la terre. La géométrie harmonisée à la

1. Les Précurseurs. *Ara Pacis.* 11.

finesse, pour parler comme Pascal. Une aptitude intellectuelle particulière à pénétrer toute idée, à la faire sienne, à la vivre. Une énorme curiosité. Un appétit jamais satisfait de connaissance.

La couleur de sa pensée est tragique et gaie, sachant voir le monde sous ses deux grandes faces avec une égale humeur. J'incline pourtant à croire que la valeur tragique l'emporte quelque peu. Mais l'harmonie existe toujours.

De grands pouvoirs naturels de vérité, de liberté, de bonté. En marge d'une de mes notes (en 1916), Romain Rolland écrivait lui-même :

Surtout, la liberté. La vérité, cela va de soi. La fraternité, c'est une joie. Mais la liberté, c'est une passion.

Nous retrouverons ces puissances à d'autres hauteurs, composant et recomposant un *universum* intellectuel. Mais nous les saisissons d'abord comme forces élémentaires. C'est l'homme. Une indépendance ombrageuse est un des traits saillants de son caractère. Un sens individualiste impérieux ; en même temps, le renoncement de soi. On peut dire que la sincérité baigne sa vie morale. Qui l'a jamais vu déformer la vérité, même de façon vénielle ? La bonté est bien enfin le « signe de supériorité » de sa nature. Ajoutez à ces forces la dernière, celle qui fait le grand caractère : la renonciation « à la volonté de vivre » — à l'orgueil ; le sentiment d'une parfaite humilité devant l'éternité du bien à poursuivre, et la profondeur de l'énigme, et la misère du cœur humain. En vérité sa modestie va jusqu'à le rendre timide.

Dans l'ordre des sentiments, il me semble que la *noblesse* est la dominante de son esprit, que nul ne peut manquer d'entendre. Ses plus mauvais ennemis l'ont éprouvée. Noblesse qui marque de sa vertu le détail et l'ensemble, les

passions qui accompagnent la lutte aussi bien que les affections, — et enfin l'amitié. L'amitié, dont le chant emplit *Jean-Christophe*, l'amitié de Montaigne :

Si on me presse de dire pourquoy je l'aimoys, je sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant « Parce que c'estoit luy ; parce que c'estoit moy[1]. » — *J'ai un ami !... Douceur d'avoir trouvé une âme, où se blottir au milieu de la tourmente... N'être plus seul, ne devoir plus rester armé toujours... Avoir le cher compagnon, entre les mains duquel on a remis tout son être, — qui a remis tout son être en vos mains... Jouir avec son cœur de la splendeur de vivre... Souffrir même avec lui... Ah ! même la souffrance est joie, pourvu qu'on soit ensemble*[2] *!*

L'amité délicate et sacrée — *l'amour a nos deux âmes en une âme mêlées*, — nul ne m'a semblé en connaître mieux que lui le secret. Et sa vie est une œuvre bâtie sur l'amitié.

*
* *

Cela ne va pas mal, — avec un peu d'oppression physique et morale, beaucoup d'activité, un pessimisme intense et un enthousiasme énorme. C'est mon lot. Jusqu'à ce qu'on l'assomme, « bonhomme vit encore[3]. »

Voilà sur quelles solides fondations de nature porte l'homme, et la pensée qu'il donne à son temps. Un homme — une noble somme de forces contraires, âme de feu dans

1. MONTAIGNE. ESSAIS. *De l'Amitié*.
2. JEAN-CHRISTOPHE. DANS LA MAISON. 1, 2.
3. Lettre personnelle. 27 juin 1916.

un corps malade, luttes et paix, qui connaît la joie et connaît la douleur, qui aime la vie dans son animalité et n'existe lui-même que pour l'intelligence, qui a l'esprit et les passions, — un homme naturellement fait pour construire une grande foi et une grande sagesse :

Σκ' τῶν διαφερόντων καλλιστηυ άρμουιαν [1].

1. *De leurs dissonances la plus belle harmonie.* Héraclite. Fragment 8.

II

LA VIE EN SUISSE

Je le vis pour la première fois en Suisse, pendant l'automne de 1915, dans une petite chambre de Vevey. J'arrivais de France fatigué par la maladie; mais c'était en vérité vers lui que je venais, vers une image lumineuse et qui me semblait déjà de proportions énormes, un peu énigmatique aussi, où toute l'âme fraternelle contre la guerre, toute la liberté de la pensée par dessus la servitude du temps semblaient s'être réfugiées.

Je suis encore dans cette étroite chambre de pension, où il avait voulu venir me voir; le bon peintre Thiesson à côté de moi, les miens tout autour ; et lui seul dans un angle, son visage sévère et très doux, ses yeux qui touchent jusqu'à la conscience. Je ne sais plus rien de ce que nous avons dit ce jour-là ; mais j'ai conservé le rayonnement. Je croyais sortir de la prison, je croyais avoir laissé derrière moi une terre de sang et de haine, où l'on s'était senti plus solitaire qu'un enfant au milieu de cannibales; ravagé par la souffrance d'hôpital dans laquelle on avait mis les mains, pendant de longs mois ; accablé plus encore par la soumission universelle au meurtre, — et n'ayant eu que lui, ses lettres, ses écrits, une lueur rare et profonde, une série d'éclairs. C'est dans cet esprit qus je le regardais.

Il nous voyait arriver dans son exil volontaire. Car c'était

bien l'exil. Non point officiellement, mais en fait. Les campagnes d'une presse avinée ne permettaient point de s'y méprendre. Pour continuer son œuvre de vérité et de raison, Romain Rolland devait demeurer en dehors de la frontière.

Quand je le vis, les épreuves étaient particulièrement rudes, autant qu'elles pouvaient l'être dans ces temps anciens, les premières années de la guerre. Romain Rolland ne paraissait atteint par aucune de ces misères ; mais un ami pouvait voir qu'il souffrait d'être publiquement sali. Il souffrait aussi dans sa foi. Et il était plus seul que nous.

Pauvre grand homme — que celui que j'appris à connaître, à comprendre, à aimer un peu mieux chaque jour. Ce constructeur d'œuvres, qui par son *Jean-Christophe* a marqué de grandeur les quinze dernières années de l'art français et européen ; cet homme fait pour la vie selon l'esprit, ce bénédictin de la littérature, qui ne peut subsister que dans un travail acharné jusqu'à la limite de ses forces ; cet homme de vie simple et intime, pour qui l'affection familiale est le viatique à travers de sévères solitudes ; Romain Rolland, la plus grande figure peut-être et la plus digne de notre intelligence française, — parce qu'il incarnait en ce temps maudit la meilleure pensée de la France et la pensée humaine, devait vivre en proscrit dans quelque chambre d'hôtel, absolument isolé mais privé de vraie solitude, campé comme un perpétuel passant, dépourvu d'instruments de travail, sans qu'aucun respect ou amour l'entourât, obligé à frôler une société bourgeoise peu intéressante, pour ne pas dire détestable, — inconnu et menacé. Je puis dire qu'un Français, devant ce fait qui reste peu à l'honneur de la nation, ne pouvait manquer de se sentir humilié.

Cette vie instable, vie pauvre, vie sans chaleur, existence d'hôtel, que lui imposaient sa frêle santé et l'incertitude des événements immédiats, il la domina comme une nécessité

mauvaise, et y trouva le calme d'une thébaïde. Une extrême puissance d'adaptation au milieu semble toujours avoir été sa force. Lui si sensible aux variations du décor, il peut nier le décor s'il le veut. Un appartement d'étudiant sur le boulevard Montparnasse a longtemps suffi aux joies de son travail ; l'hôtel, si hostile qu'il soit à l'esprit, ne l'empêcha jamais de composer autour de lui la sphère du recueillement, le lieu inviolable, loin de toutes les contingences. Dès avant la guerre, il avait pu laisser le professorat d'Histoire de la Musique à la Sorbonne, son gagne-pain ; les seules ressources de son œuvre littéraire lui permettaient de vivre libre avec son art. Cette situation d'indépendance matérielle, qui n'est certes pas la fortune, le servait à présent.

Il sut travailler à l'hôtel comme un ermite, envers et contre tout. L'existence pratique s'accomplissant hors de lui et comme automatiquement, toute la journée fut pour le labeur — seulement interrompu par une courte promenade, ou la réception d'un visiteur. Et, en définitive, il nous donna un exemple de raison. L'apparence n'est rien ; l'esprit d'une chose est tout. Romain Rolland passant dans ces salles criardes, au milieu de personnages oisifs, se tient plus loin du monde inutile qu'il ne l'eût été dans une cabane de montagne.

Bien que d'une grande politesse, qui ne se démentit jamais, il dut apparaître plus d'une fois à ces parasites cosmopolites sous la figure d'un « ours ». Quelques-uns l'honorèrent de haines particulières. Le plus grand nombre l'ignora. Il lui arriva de ne parler à âme qui vive, dans son caravansérail, pendant plusieurs semaines. Que l'on songe alors à la réclusion de ses journées, et l'on comprendra que j'aie parlé de thébaïde. Oui, c'est bien dans une île paradoxale d'isolement que l'on pénétrait en entrant chez lui. L'atmosphère de

l'hôtel était restée à la porte. Ici vivait un homme, une grande vie intime, une puissance de travail, dans un lieu de travail. Une ou deux chambres très simples. Des valises entr'ouvertes, gonflées de plis, de carnets et de lettres. Une petite table encombrée, devant laquelle le corps est mal assis ; une table qui n'est pas faite pour un écrivain. Peu importe. Un piano de location lui fait face. Tout ce qui peut s'y prêter est chargé de papiers — la table, le piano, les sièges, les armoires et étagères. Il y en a partout. Ils débordent. Les piles de livres, les colonnes de partitions et de manuscrits, les lettres emplissent les tiroirs jusqu'à les faire éclater ; il y en a jusque dans l'espace entre le couvercle et le clavier du piano. Le courrier ajoute chaque jour une charge nouvelle. Dans le couloir, deux grandes caisses sont pleines ; et d'autres caisses sont déjà parties au garde-meuble ; les caisses s'ajoutent aux caisses, il ne sait qu'en faire. Car il tient à conserver, non pour lui, mais pour quelque future fondation historique, tout l'utile parmi les publications et les documents innombrables. Et Romain Rolland donne l'impression de se débattre contre la paperasse.

On n'entend ici nul bruit du dehors. Les fenêtres donnent sur quelque belle vue, jardin, montagne ou lac ; c'est peut-être le seul luxe que Romain Rolland s'accorde : une grande symphonie de nature sous les yeux.

*
* *

Il était à Vevey quand éclata la guerre ; il y resta deux mois, et vint à Genève au début d'octobre 1914, afin de participer au travail de l'Agence des Prisonniers de guerre. Il y demeura près de deux années, dans un hôtel assez retiré ; c'est là qu'il écrivit tous les articles *Au-dessus de la*

Mêlée. Il quittait Genève au printemps de 1916, pour passer quelques mois à Thun, la petite ville fleurie au bord de l'Aar verte. De là, il revint à Sierre, dans le Valais, au commencement de l'automne.

Je l'attendais alors à Sierre. Nous passâmes l'hiver ensemble, lui à l'hôtel du pays, et moi dans une petite maison de vigneron. Je ne saurais oublier de ma vie cette période privilégiée de notre existence en exil, si heureuse pour l'amitié et la pensée. La monumentale architecture, aux grandes lignes arcadiennes, de la vallée du Rhône où le fleuve, dans un désert caillouteux, entoure les classiques forêts de pins ; la farouche solitude morale, aux portes de laquelle grondaient la guerre dans son organisation la plus sauvage, les émeutes et la révolution naissante ; la liberté enfin de la pensée, qui n'avait désormais plus rien à craindre, sinon sa propre faiblesse devant les épreuves. Je voyais Romain Rolland chaque jour, à la nuit, dans sa chambre que l'on reconnaissait de loin comme une lanterne éclairée. Les grands vents de la montagne sifflaient à ras de la neige ; s'il faisait beau, les couchants d'or secs et durs se cassaient sur les reliefs, par dessus les brumes de la vallée, et mouraient sur les glaciers. Les vaches processionnaient avec leurs cloches énormes. — Un autre jour il venait chez moi, glissant et marchant avec peine dans la neige ; il y avait, pour monter dans ma vigne, un diable de raidillon qui se terminait en patinoire. Il entrait, un peu essoufflé ; il gardait son pardessus, car ma chambre, exposée au vent de toute la vallée, était difficile à chauffer. Et la conversation commençait, embrassant les nations et la bataille, les idées et les faits, regardant sans faiblesse la barbarie et la servitude, scrutant l'avenir, cherchant, sans espérer la trouver, une issue pour la foi humaine. Un lent travail de vérité se vérifiait jour par jour. La croyance, mise à l'épreuve

constante de la même réalité monstrueuse, gagnait en certitude. Bientôt, l'esprit apaisé remontait aux cercles plus élevés de la philosophie et de l'histoire, qui rétablissent les plans éternels.

Nous marchâmes souvent dans cette forêt de Finge, d'une majesté si âpre, à la fois desséchée et harmonieuse, où les pins sur les collines en forme de seins bordent des étangs déserts. La vallée, vue de ces mamelons, s'élargit en lignes symphoniques. Et le paysage est parfois si italien que l'on attend, au détour du sentier rocailleux, le cyprès comme une flamme noire. Nous avons dominé l'étrange et brutal lac de Géronde, profond au point que trente plongeurs s'y noyèrent, dit la légende valaisanne, sans pouvoir retrouver l'épée de l'évêque de Sion, qui y était tombée. Ou encore nous escaladions les premiers gradins de la montagne, à l'endroit où s'échelonnent, par delà les vignes, les chemins de croix vers quelque petite chapelle triste. Nous revenions par les villages puissants et sordides, sculptés dans le bois, avec leurs cabanes hautes sur pattes, — à l'heure où sonnent les cloches du curé tandis que braillent les premiers ivrognes au son d'un lointain accordéon. Je rentrais à l'hôtel avec lui. On fermait la porte sur le pays, et la conversation renaissait plus intense. La guerre ne nous avait pas quittés durant cette promenade dans une géante et tranquille nature ; car notre pensée ne pouvait se détacher d'elle ; et des échos mystérieux, au creux de certains rochers, nous avaient plongés parfois dans le bruit sourd du canon d'Alsace. La guerre nous reprenait plus encore dans l'intimité de la cellule intellectuelle. Je voyais, je comprenais Romain Rolland : la figure que regardent avec foi et angoisse des hommes de tous les pays d'Europe, tordus dans le cyclone ; la conscience du temps, où des milliers de douleurs, de faiblesses et d'espoirs se reconnaissent.

C'est à Sierre que Romain Rolland écrivit les premiers articles de la série qui suivit *Au-dessus de la Mêlée,* réunie aujourd'hui sous le titre : *Les Précurseurs ;* et d'abord les deux écrits capitaux : *Aux peuples assassinés, La route en lacets qui monte.* Un soir de novembre 1916, il nous les lisait en manuscrit, à Fernand Desprès et moi-même. Il accumula en cet hiver un prodigieux travail de documentation, de notes, d'ébauches, et je travaillai beaucoup avec lui; il jeta les premières esquisses de son roman *L'Un contre tous*. Et c'est à Sierre qu'il nous donna, dans l'atelier du bon peintre valaisan Edmond Bille, quelques-unes des plus belles heures musicales de ces années.

Une anecdote. Il était à Sierre quand il apprit (par la presse) que l'Académie Suédoise lui offrait le prix Nobel de Littérature. Je me souviens assez exactement de ses premières impressions. Il n'était pas sans apercevoir immédiatement les dangers pour lui d'un tel honneur, en ces temps difficiles. Encore qu'il n'y fût personnellement pour rien et n'ait pu à l'évidence rien écarter, n'ayant jamais été pressenti directement, la presse achetée à la guerre ne manquerait pas de le salir un peu plus. Ceci arrivait même comme pour l'empêcher de reprendre la parole, comme pour jeter à l'avance le discrédit sur ses nouveaux écrits. Nous savions aussi que son scepticisme, à l'égard des prix littéraires, n'était point altéré par le fait que le prix le touchait lui-même ; que son désintéressement complet et sa modestie se trouvaient un peu gênés.

Il espéra encore quelques heures que c'était une fausse nouvelle, comme l'année précédente. Il se voyait lié par cette distinction : *J'estime que mon action et l'influence que je puis avoir s'en trouveront diminuées. Libre, être libre, c'est une si grande force ! Que nul argent ne vienne effleurer la pensée !* Et le soir même, il avait pris la déter-

mination de se défaire de l'argent, en faveur de quelques œuvres de bienfaisance. Ce qu'il fit par la suite, et non sans peine, car l'affaire ne manqua pas de lui rapporter maints soucis et de lui prendre de son temps.

Mais il n'était pas moins vrai qu'il avait été honoré, en tant que penseur libre, en tant qu'écrivain français et européen; et que l'Académie Suédoise, qui montrait alors un certain courage, en le couronnant s'honorait avec lui. C'est ainsi que les amis de Romain Rolland, qui partageaient sa solitude de Sierre, saluèrent ce soir-là l'événement. Un petit groupe d'exilés, comme l'étroite et pieuse église de l'amitié, se trouva rassemblé autour de lui dans sa chambre; ils représentaient ses nombreux amis dans le monde et ils en avaient un peu conscience. Et dans le vieux salon XVIII[e] siècle de l'hôtel, Romain Rolland se mit au piano. La Musique, suprême oubli du cœur et de l'esprit. Pour nous, salut profond de l'âme, des grandes âmes musiciennes fraternelles, accourues autour d'un de leurs enfants.

Au printemps 1917, Romain Rolland quitte Sierre, et après un court séjour à Genève, s'arrête à Villeneuve, au fond du lac Léman, dans un grand hôtel assez peu fréquenté, à l'écart de l'agitation des villes. Il voulait y demeurer quelques semaines, et il y passa deux années. Il occupa bientôt, au bout d'une aile des bâtiments, deux chambres petites précédées d'une étroite antichambre, et sans voisinage direct. La plus exigüe lui servit de cabinet de travail (on la parcourait en quelques pas). Dans la baie vitrée, trois grands peupliers semblables, les compagnons de son travail. A leur pied le lac, qui sur les galets roule une vague monotone. Au fond, l'étendue d'eau illimitée, ou arrêtée par le décor des montagnes de Savoie. De sa chambre on apercevait Chillon, comme un vieil ivoire enchâssé dans l'eau bleue, et plus loin les agglomérations urbaines de Montreux.

Sur ce fond d'une beauté empruntée à l'opéra, de beaux morceaux de nature : prés, vignes, bois, forêts escaladant les pentes, rochers à vif. De larges pelouses un peu frustes, avec noyers et châtaigniers, s'étalaient derrière l'hôtel. Elles tenaient plutôt de la métairie que du parc. Elles faisaient oublier la civilisation des premiers plans. On pouvait imaginer là combien ces rives du Léman ont dû être belles et sensibles, — au temps de Jean-Jacques. Le pré se perdait dans les vignes, et les vignes dans la montagne, abrupte et pourtant chevelue de forêts.

Romain Rolland passa plus d'un après-midi de méditation dans ce coin solitaire de prairies. Les coqs et les poules d'une grande basse-cour ont été ses amis — amis intéressés par le morceau de pain, mais qui reposent pourtant des hommes. Assis près de lui à cette place retirée, j'ai souvent pensé avec quelque religion ou poésie à la valeur de ce lieu-ci encaissé sous la montagne ; combien, de ce lieu, il était possible de voir clair, comme d'une île de paix douloureuse et sereine ; et quels regards intérieurs, de tous les points du monde, étaient toujours tournés vers ce lieu, depuis quatre ans.

Romain Rolland écrivit à Villeneuve tous ses ouvrages récents, — les articles les plus importants de la série *Les Précurseurs*, et les œuvres : *Pierre et Luce* et *Liluli* ; il y poursuivit la composition de *L'Un contre tous ;* sans oublier son *Journal,* et un énorme travail de notes, de documents, une correspondance écrasante « qui le tuait », comme il l'écrivait par boutade. Des visites venues de partout, à tel point que la vie personnelle de Romain Rolland en fut arf ois dévorée, ont fait pendant un temps de cet hôtel un lieu de pèlerinage spirituel. Il y eut d'abord nous, ses amis. Nous pouvons dire que notre colonie d'écrivains, d'artistes libres, de libertaires et de socialistes, exilés en Suisse pour leurs

écrits ou leurs actions contre la guerre, et plus perdus dans cette Suisse romande qu'ils ne l'eussent été au fond de l'Afrique, cette pauvre colonie agitée ou mélancolique, à l'épreuve de chaque jour, trouva toujours auprès de lui la force et la vie, et la parole qui console[1]. N'étant d'aucun parti, il sut comprendre tous ces hommes dans un même regard affectueux et libre. Plus humain et plus sage que tous, il rétablissait l'harmonie. Que de fois l'un de nous est-il venu lui apporter quelque souci personnel, ou simplement le voir, respirer son air, retrouver sa lumière. L'Amitié est si noble autour de lui ! Il exista une dévotion secrète et pure dans ces pèlerinages, dont je ne saurais parler dignement en un livre. Les meilleures choses demeurent faites pour le silence. Plus loin, au cours de cet ouvrage, j'essaierai de décrire l'influence de cette œuvre d'apostolat quotidien, sur les âmes les plus différentes, et les destinées les plus opposées. — Il y eut encore près de lui les esprits fraternels, venus de l'autre bord de l'affreuse tranchée, vivant de la même idée que nous et dressés contre le même crime. Une petite Internationale de l'esprit, comme je le montrerai, s'est rassemblée entre les murs de son cabinet de travail. Il y eut des voyageurs arrivés de loin pour le connaître, pour trouver en lui le salut moral, ou pour témoigner de certaines vérités. Il accueillit, au cours des dernières années, des intimes et des indifférents, des étrangers et des inconnus, des raseurs et des « poètes de passage », des utopistes et des politiciens, toutes les espèces d'oiseaux annonciateurs de la paix ; on vit des folliculaires acharnés, qui ne pouvant lui soutirer un inter-

1. Parmi ces amis qui entourèrent Romain Rolland d'une même foi, je citerai : René Arcos, Charles Baudouin, Charles Hofer, Henri Guilbeaux, Claude Le Maguet, Frans Masereel.

view, se trouvaient réduits à barbouiller leurs notes à table d'hôte, en le regardant manger. Il eut en face de lui les esprits les plus divers — ceux qui luttaient contre la guerre, et ceux qui y croyaient ; plus souvent encore ces esprits pleins de bonne volonté et incertains, qui de toutes les idées font une confusion. Romain Rolland reçut ses visiteurs (s'il n'était pas trop fatigué) avec une égale patience, et le même doux sourire. Il n'y eut qu'une seule catégorie d'hommes qu'il écarta sans appel : tous ceux qui avaient quelque connexion avec les « propagandes », — des Centraux ou des Alliés, pour la guerre, la paix ou la révolution, — tous ceux qui pratiquaient l'espionnage ou la police, — tous ceux qu'il pouvait suspecter de véhiculer ces influences malignes, dont la bataille (en Suisse surtout) aura été aussi virulente que l'autre.

*
* *

En vérité, sa vie en Suisse aura été d'une âpre solitude. Solitude complète, en face du travail, pendant des semaines et des mois. Solitude secrète et intime qui est celle de toute son existence. Absence d'une autre vie tendre et fraternelle épousant chaque journée de peine. Point de compagne pour soigner sa santé fragile ; et point d'aide devant l'énormité de sa besogne intellectuelle. Mais je suis ici au drame intérieur, sur lequel il se tait. L'épreuve de ces années, où il aura joué un rôle si difficile, requérant toutes les forces, demandant l'énergie entière du corps et de la pensée, me semble avoir éclairé d'une lumière sévère l'abandon où il se trouve.

Le grand vide qui fut creusé en lui, il y a au moins vingt ans, ne fut jamais comblé. Il a été dominé de bonne heure, dans ces sévères réclusions d'où est sorti *Jean-Christophe* ; les flots d'une vitalité incessante et créatrice

l'ont recouvert. Mais une solitude qui accablerait tout autre homme demeure sa condition. Ce n'est point en vain qu'il a choisi pour héros de son cœur Beethoven et Michel-Ange. Au reste, des orages de passions n'ont cessé de brûler cette âme, depuis vingt ans. Nous devinons que plus d'une Grazia a donné la joie au cœur de Christophe vieillissant. Mais nous ne connaissons de ces orages que leur écho, les grandes œuvres arrachées dans la douleur ou mûries par la joie. Et nous n'apercevons que le spectacle émouvant de cet homme seul, à l'âge où l'homme se confie ordinairement avec le plus d'abandon, où il éprouve le besoin de l'affection unique, sur qui s'appuyer jusqu'à la fin.

Romain Rolland semble avoir trouvé dans une affection familiale particulièrement étroite et tendre l'attachement quotidien dont a besoin le cœur. Sa mère, son père, sa sœur et lui furent toujours unis par des liens vivants dont la délicatesse ne peut être dite. Ils sont plus que parents, et vivent un peu de la même âme. C'est sa sœur, « sa conseillère et son amie », comme dit la dédicace de *Saint Louis* ; il la tient pour le meilleur juge de ses œuvres. On pense à l'amour de Renan pour sa sœur Henriette, bien que la proportion d'âge soit ici renversée. C'est son père, un vieillard droit comme un arbre, malgré ses quatre-vingts ans, aimable, rieur, bon buveur et mangeur, et dont la fierté est de pouvoir abattre, de son grand pas, les lieues sur les routes. C'est enfin sa vieille maman qu'il vient de perdre, à qui il écrivait chaque jour et qui fut tant pour lui dans la crise morale de cette guerre ; parfaite image de la bonté du cœur, dont l'esprit chrétien un peu janséniste avait baigné l'âme du fils sans lui interdire l'accès à des vérités plus larges ; sa mère à qui il doit son âme musicienne, et qui, pendant des heures, écoutant le fils au piano, communiait

en silence avec lui, dans la tendresse émue de Gluck et de Mozart.

Romain Rolland fut compris des siens. L'épreuve de ces années, parfois pénible pour les deux vieillards, n'altéra point la conscience commune. Mais les joies familiales s'achetèrent par des peines. Souffrances de l'exil, douleurs des séparations, inquiétudes pour la santé des vieux parents pendant les hivers de Paris et sous les bombardements ; anxiété de la famille devant les persécutions dont l'écrivain était l'objet, angoisses à l'égard de sa santé, tandis qu'il demeurait seul en Suisse ; difficultés sans nombre que le système des passeports mettait en travers des voyages les plus innocents. Une situation morale assez complexe empêcha tous ces êtres si chers les uns aux autres de se réunir en Suisse pour n'en plus sortir durant des années ; et les amis de Romain Rolland regrettaient qu'il en fût ainsi. Car ils purent toujours redouter, au cours de ces quatre ans, ce qui à certaines époques eût été un malheur : qu'une maladie d'un des siens le rappelât en France ; et ils savaient qu'il ne mettrait pas en balance sa sécurité, son œuvre, la vie de son esprit, avec les devoirs de son affection. C'est ce qui arriva enfin, au terme de la guerre : le 5 mai 1919, Romain Rolland rentrait à Paris pour revoir sa mère mourante. Départ dans l'inconnu, à une heure menaçante, au devant d'une terrible douleur intime. Ses amis ont conservé la mémoire de ce moment tragique, et de l'angoisse avec laquelle ils le virent partir — serein et ferme, ayant lucidement fait la part de la fatalité, et l'acceptant.

*
* *

J'ai voulu montrer Romain Rolland vivant. Derrière les grands traits de cette figure vraie (je n'ai pas cherché à

déguiser l'affection de mes yeux, je l'ai donnée au contraire en même temps que le portrait, j'ai voulu le faire aimer comme je l'aime), nous pouvons à présent considérer le mouvement intérieur, la pensée, l'action, l'art. Une belle vie révèle l'unité des choses. Et je songe à la parole de Renan : *Le but du monde, c'est l'idée ; mais je ne connais pas un cas où l'idée se soit produite sans matière... Je ne sais pas si je suis spiritualiste ou matérialiste* [1].

1. Renan. Discours et Conférences. *Réponse au discours de réception de M. Pasteur à l'Académie* (1882).

LA PENSÉE CONTRE LA GUERRE

III

AU-DESSUS DE LA MÊLÉE

La guerre d'Europe achève sa première convulsion. Et de ce chaos d'horreur, de souffrance, de ruine, de servitude et de tyrannie, qui laisse après lui trente millions d'hommes tués ou blessés, qui fait périr lentement des peuples entiers, qui a détruit les contrées les plus vivantes de l'Europe et menace de submerger totalement la civilisation occidentale, il est désormais impossible à l'esprit de tirer une explication simple. Comme disent les soldats du *Feu : Nous en avons trop vu !... Et chaque chose qu'on a vue était trop. On n'est pas fabriqué pour contenir ça... On est trop p'tit.* La destruction de notre Société par elle-même, par sa propre barbarie, dans l'esclavage de son mécanisme meurtrier et la folie non moins meurtrière de ses idées, a couvert le monde d'une nuit profonde, où l'esprit cherche en vain le salut d'un siècle probablement condamné.

Romain Rolland en 1914. Ce fut grand, de la grandeur humaine à laquelle nous croyons en ce monde. Cela grandira encore avec le temps, quand les haines, elles, se seront épuisées. Un homme, un écrivain français reconnu en Europe, se refusait dans sa conscience au fléau de la guerre qui à cette heure panique emportait tout, pour accepter un devoir plus haut, une lutte dans l'humanité fraternelle, au-dessus de la mêlée. Ce fut alors en vérité, nous le voyons

aujourd'hui, un de ces moments extraordinaires où un seul homme, sans même en avoir une claire conscience, incarne une partie de l'humanité, l'exprime, l'anime, la fait naître. *Car si nous voulons y penser*, dit Carlyle, *nul Temps n'eût été nécessairement voué à la ruine s'il eût pu trouver un homme assez grand, un homme assez sage et assez bon : sagesse pour distinguer ce dont le Temps avait besoin, valeur pour l'y conduire par le droit chemin ; voilà le salut d'un Temps quelconque*[1].

Qu'avait-il devant lui ?

Le trait le plus frappant de cette monstrueuse épopée, le fait sans précédent est, dans chacune des nations en guerre, l'unanimité pour la guerre. C'est comme une contagion de fureur meurtrière qui, venue de Tokio il y a dix années, ainsi qu'une grande vague, se propage et parcourt tout le corps de la terre. A cette épidémie, pas un n'a résisté. Plus une pensée libre qui ait réussi à se tenir hors d'atteinte du fléau. Il semble que sur cette mêlée des peuples où, quelle qu'en soit l'issue, l'Europe sera mutilée, plane une sorte d'ironie démoniaque. Ce ne sont pas seulement les passions de races, qui lancent aveuglément les millions d'hommes les uns contre les autres, comme des fourmilières, et dont les pays neutres eux-mêmes ressentent le dangereux frisson ; c'est la raison, la foi, la poésie, la science, toutes les forces de l'esprit qui sont enrégimentées et se mettent, dans chaque État, à la suite des armées...

... Allons, ressaisissons-nous[2] *!*

A cette heure même (c'était en septembre 1914), un homme se dégageait. Un seul esprit formulait la vraie loi de

1. Carlyle. Les Héros.
2. Au-dessus de la Mêlée. *Au-dessus de la Mêlée*. 26, 30.

l'esprit, un seul maintenait la grande foi humaine qui est l'éternelle antagoniste de la guerre. *Romain Rolland fidèle,* dit la dédicace du poème de Marcel Martinet. Fidèle, et créateur aussi. Un seul ralliait les silencieux, et faisait le signe à ceux qui périssaient d'isolement et de douleur. Sa parole, si mesurée devant la fureur du mal, si pathétique, elle-même à peine délivrée encore, comme une recherche de conscience, contenait la lumière brisante. Et quand Romain Rolland écrivait enfin :

D'ailleurs, je ne parle pas afin de la convaincre [l'Europe]. *Je parle pour soulager ma conscience... Et je sais qu'en même temps je soulagerai celles de milliers d'autres qui, dans tous les pays, ne peuvent ou n'osent parler*[1]...

La vérité humaine, notre vérité était dite. Une foi surgissait au plus fort du meurtre européen. Une recherche du vrai commençait. Il y avait une liberté qui n'acceptait pas. *Au-dessus de la Mêlée* sauvait, recréait des libres raisons ; une race d'hommes fraternels de toutes les patries en guerre, séparés par des distances devenues colossales, devait bientôt se reconnaître sur ce signe ; une Internationale de la paix en esprit existait. Car la pensée de Romain Rolland se dépassait elle-même, comme toute pensée grande ; et la haine, dans la nation et chez l'ennemi, qui de maints côtés se rua sur elle, consacra sa force, sa nécessité, et lui donna sa vertu en la faisant souffrir. Mais aussi les bonnes volontés pouvaient se reconnaître en elle : les plus fanatiques et les plus timorés, ceux de l'arrière et même les combattants. Et l'homme qui apportait à tous cette raison de croire était l'un de nos plus beaux écrivains, qui avait donné à son temps *Jean-Christophe*. Il était seul. Seul en face des amis

1. AU-DESSUS DE LA MÊLÉE. *Au-dessus de la Mêlée*. 38.

et des ennemis. Seul en France, son pays. Seul en Europe peut-être, au moins pendant quelques semaines. Mais il sauvait l'idée européenne.

*
* *

En juillet 1914, Romain Rolland était à Vevey, au bord du Léman, pour un séjour de repos (il venait d'achever *Colas Brugnon*). Quand vint l'assombrissement du ciel diplomatique, et la fameuse semaine des marchandages entre les chancelleries, il perdit assez vite l'illusion de croire à « une crise comme les autres », et vit ce qui était, — l'Europe *volens nolens* arrivée à l'échéance de sa guerre. Les splendeurs de cet été si pur, l'inconscience de l'opinion occupée par une scandaleuse affaire, l'indolence apparente des gouvernements ne lui cachèrent rien du cataclysme. — Les premiers jours d'août : la guerre générale. Il est écrasé. La question militaire ne se pose pas pour lui, il a plus de quarante-huit ans ; mais une question morale, une mission de l'esprit, lui apparaît. Il en a peur. Rien n'est plus dramatique que les premiers textes de son *Journal* sur la guerre :

Du 3-4 août 1914.

Je suis accablé. Je voudrais être mort. Il est horrible de vivre au milieu de cette humanité démente, et d'assister, impuissant, à la faillite de la civilisation. Cette guerre européenne est la plus grande catastrophe de l'histoire depuis des siècles, la ruine de nos espoirs les plus saints en la fraternité humaine.

Le pire est de sentir que non seulement il n'y a pas de progrès, mais qu'il y a retour en arrière. En 1870, du

moins une minorité d'hommes s'était élevée contre la guerre... Le fait saillant cette fois, c'est que les socialistes de tous les pays, sans une hésitation, aient pris parti pour la guerre... Il semble que tous aient brusquement abdiqué leur foi, pour épouser avec plus d'ardeur celle de leurs adversaires. Singulière foi, qui fléchit dès la première épreuve. Quoi ! Pas un d'entre eux qui préfèrera mourir martyr de sa cause, fusillé pour le nouvel Évangile de paix et de fraternité, à mourir éventré, mutilé par les baïonnettes et shrapnells dans la bataille des nations !... C'est comme une folie... Et c'est peut-être très heureux pour la France, et très beau pour la foi en la patrie, mais l'autre foi, alors, ce n'était donc qu'un leurre ? — Hé bien non, moi j'y crois toujours, j'y crois plus que jamais. Mais j'y crois presque seul en Europe. — Et je vois la grande faiblesse de tous ces hommes, intelligents, sincères, qui ont consacré leur vie à leur socialisme international, et qui du premier coup le renient, en pensée et en action : c'est qu'ils ne sont pas religieux ; ils ne croient que par raison ; et la raison n'est pas suffisante à combattre la déraison. Étrange contradiction ! Leur Évangile est proprement divin, et ils ne croient pas au divin !

Pas une grande autorité morale en Europe, depuis que Tolstoy est mort. La papauté est une honte. Quoi ! elle fulmine contre de pauvres prêtres libéraux, elle met à l'index de méchants ouvrages, et elle n'est pas capable de faire entendre à son troupeau son veto contre la guerre ? Elle sait qu'elle ne serait obéie que d'une minorité, parmi ceux qui croient en elle, et elle n'ose pas préférer cette petite Église pure et fidèle à la grande Église des compromis et des combinazioni ! Elle se contente de bêlements mélancoliques, comme si elle ne disposait pas de sanctions spirituelles ? Quand la verra-t-on excommunier un de ces

grands criminels ? L'indigne vicaire du Prince de la Paix! Il n'est impitoyable que pour les faibles.

Pas une grande autorité morale en Europe... Et l'artiste, qui est fait pour contempler et non pour combattre, sent en lui s'ébaucher l'ordre d'agir. Que de graves débats de conscience l'ébranlent alors ! On en trouve la confidence dans maint texte du *Journal* de cette époque. Des crises jettent en conflit les diverses forces de lui-même — d'une part la vaste intelligence critique qui sait tout comprendre, même la guerre, — de l'autre la foi fraternelle qui demande impérieusement à être servie, pour laquelle il a déjà pris parti. Mais les événements marchent, et bientôt c'est l'asphyxie de l'esprit :

Du 22 août 1914.

Ma souffrance est une somme de souffrances, si compacte et si serrée qu'elle ne me laisse plus l'espace de respirer. C'est l'écrasement de la France, sa ruine définitive. C'est le sort de mes amis, morts peut-être ou blessés. C'est l'horreur de ces souffrances, la communion déchirante avec ces millions de malheureux. C'est l'agonie morale que me cause le spectacle de cette faillite de la civilisation, de cette humanité folle, qui sacrifie ses trésors les plus précieux, ses forces, son génie, ses plus hautes vertus, son ardeur de dévouement héroïque à l'idole meurtrière et stupide de la guerre. C'est le vide qui m'étreint le cœur, le vide de toute parole divine, de tout rayon du Christ, de tout guide moral, qui, par-dessus la mêlée montre la cité de Dieu. Et c'est pour achever, l'inutilité de ma vie. Je voudrais, en m'endormant, ne plus rouvrir les yeux.

Du 25 août 1914.

Mon Dieu, je donnerais mon bonheur, toutes mes chances de bonheur, mon amour, ma vie, pour acheter le salut de mon pays et de mes amis....

Patrie ! idole sanglante... Ils prétendent tous deux (Allemagne et France) qu'ils aiment l'Alsace-Lorraine et qu'elle est de leur sang. Ce n'est pas vrai. Ils ne l'aiment pas. Ils ne l'aiment pas pour elle, mais pour eux-mêmes, pour leur orgueil. Autrement commenceraient-ils par la détruire ? Ils l'assassinent tous deux, pour l'arracher à l'autre. Ils sont la mauvaise mère du jugement de Salomon. La bonne mère, la seule vraie, dit : « Plutôt que de le tuer, j'aime mieux ne plus l'avoir. »

Le drame est tout entier dans ces premiers écrits. L'âme souffre et sa clarté ne s'est point faite. Vérités qui jouent les unes contre les autres. Appels de tous les sentiments consacrés par les générations, influence de l'énorme courant collectif, appels de la foi nouvelle et éternelle. Non, cela ne peut périr ! Doute de soi, aspiration au néant, au terme de si durs débats et devant l'unanimité du mal. Mais déjà la route est là, encore ignorée de l'esprit qui doit la suivre. Voici déjà le *guide moral, qui, par dessus la mêlée montre la cité de Dieu.*

Ces textes du *Journal* présentent, comme des clartés fulgurantes, les principales idées de *Au-dessus de la Mêlée ;* mais on y trouve aussi une liberté de jugement que les articles à venir ne montreront pas toujours. L'esprit est encore seul vis-à-vis de soi-même. Il semble que pendant plusieurs semaines Romain Rolland ne puisse se décider à parler publiquement, quand tout le demande de lui, — tant il en coûte à son cœur, et pour lui-même, et pour les autres. La

Lettre à Gerhart Hauptmann, du 29 août, répondant aux affirmations aberrantes de l'intellectuel allemand, est surtout un ardent réquisitoire contre la pensée allemande complice de la guerre. *Au-dessus de la Mêlée*, la vraie parole, est écrite le 15 septembre.

Mais alors même que le cœur désespérait, que l'intelligence souffrait avant de s'engager dans sa foi, l'esprit avait la sérénité, au dessus de toute mêlée, dans le ciel pur de l'art : *Ara Pacis*, le chant de la Paix, est écrit pendant le mois d'août.

De profundis clamans, *de l'abîme des haines, — j'élèverai vers toi, Paix divine, mon chant.*

Les clameurs des armées ne l'étoufferont point. — En vain, je vois monter la mer ensanglantée, — qui porte le beau corps d'Europe mutilée, — et j'entends le vent fou qui soulève les âmes :

Quand je resterais seul, je te serai fidèle... [1]

*
* *

Il se trouvait ainsi, sans l'avoir désiré [2], au centre de la fournaise, là où l'on pouvait voir toutes les flammes contraires sans être dévoré par elles, là où l'on pouvait entendre toutes les clameurs. L'Europe était mise sous le joug : état de siège, et censure militaire. Toute pensée contraire à la vérité de guerre était supprimée. Ici seulement, dans cette île suisse, on pouvait garder la liberté de

1. Les Précurseurs. *Ara Pacis*. 11.

2. Une légende veut que Romain Rolland ait quitté la France après la déclaration de guerre pour venir en Suisse. Elle fut inventée et répandue par ses ennemis, dans un but évidemment tendancieux

comprendre et le pouvoir de parler. Romain Rolland était libre, quand presque tous étaient bâillonnés. Il avait un esprit à défendre. Il était ainsi placé au lieu le plus propice à son devoir. Que devait-il faire ? Demeurer là, pour penser et lutter.

Il disposait d'une situation modeste, mais indépendante. Il ne devait compter qu'avec sa peine personnelle, les soucis pour les siens, enfin les avanies que lui vaudrait sa lutte :

J'ai été outragé. Je savais que je le serais et j'allais au devant...[1]

Il devait agir comme il l'a fait. Je dis que Romain Rolland, pour accomplir son œuvre européenne, devait vivre en Suisse pendant cette guerre. Je dirai même qu'à mon sens il eût dû y venir de sa propre autorité, pendant la guerre même, si le hasard ne l'y avait point placé. Il devait accepter cette vie à l'écart de la nation, avec ses vicissitudes et ses risques, qui devint bientôt une sorte d'exil volontaire. Il le devait pour défendre en Europe la pensée fraternelle et se faire entendre de tous : premier devoir inattaquable. Pour y chercher la vérité dans les deux moitiés de l'Europe rompue, et qui s'acharnaient également à l'étouffer sous la barbarie. Pour recueillir le témoignage des souffrances qui lui parviendrait (ici et nulle part ailleurs) de tous les pays en guerre. Pour lutter enfin dans l'idée et dans les faits, et rassembler autour de lui (c'était là une œuvre qu'il ne prévoyait guère en 1914) une ardente minorité d'esprits européens, communiant en lui, — une *petite église laïque qui, mieux que l'autre aujourd'hui, garde sa foi dans l'unité de la pensée humaine et croit que tous les hommes sont les fils du même Père*[2].

1. AU-DESSUS DE LA MÊLÉE. *Introduction*. 2.
2. AU-DESSUS DE LA MÊLÉE. *Lettre à ceux qui m'accusent*. 83.

Enfin sa nature même voulait qu'il s'isolât contre la haine. Il fallait qu'il se retirât dans un des *grands couvents du premier moyen-âge,* selon l'image poétique qu'il proposait en idéal à ce pays dont il était l'hôte.

La haine m'est irrespirable...

écrivait-il en octobre 1914 à un de ses amis. Un tel couvent de l'esprit, où règne la pensée pacifique, il pouvait plus facilement le créer dans ce pays de plusieurs nationalités, qui pratiquait officiellement la neutralité. Tout l'eût au contraire violé là-bas, au milieu de la fureur nationale qui depuis le 2 août 1914 ne cessa point de souffler.

Il resta. Il sentait bien en lui-même quelle portée aurait sa voix. S'il avait douté, toute son œuvre serait venue lui rendre témoignage. Mais il ne calcula point, il parla sans rien attendre d'un cri dans le désert. Le plus important journal de Suisse romande lui offrait les moyens d'atteindre un large public de langue française. Ce journal se présentait, au début de la guerre européenne, avec une certaine auréole de libéralisme, qui lui venait de l'Affaire Dreyfus. Beaucoup de naïfs esprits (en France surtout) attendaient de ce journal de Genève une œuvre européenne pour le moins impartiale, et quelque vérité en dehors des propagandes. Il paraissait d'abord vouloir se maintenir dans une ligne conforme à certaines traditions de Genève et à la mission internationale de sa Croix-Rouge. Cet honorable journal n'était point encore, à l'époque, le serviteur de la victoire, l'ami des vérités officielles, et le gardien de la réaction européenne en Suisse, d'accord avec la presse de tout le pays romand, qui fut au nombre des plus bassement réactionnaires. En 1914, son respect pour la force se trouvait partagé entre les deux côtés, ce qui pour un journal neutre était le commencement de la sagesse, c'est à dire de l'humanité. Les

premiers articles de Romain Rolland parurent au Journal de Genève, à partir du 2 septembre 1914.

Écrire n'était pas assez. Il fallait agir. Il fallait servir. La fièvre que nous avons connue alors, il l'éprouvait. Participer au malheur commun ; souffrir avec tous, et soulager. Etre l'ouvrier d'un peu de bien, fût-il infime, au milieu de tant d'infortunes. Agir même avec la guerre, dans le courant de sa fatalité, mais ainsi pour l'humanité qu'elle meurtrit. S'oublier enfin. — La Croix-Rouge Internationale, dont l'œuvre universelle aura été le plus grand honneur de la Suisse, fondait à Genève, à travers mille difficultés, son Agence des Prisonniers de Guerre. Romain Rolland se fit admettre comme volontaire. Il y travailla dans le service des Prisonniers Civils, qu'avait créé M. le D[r] Ferrière alors que nulle organisation ne le prévoyait, et que soutenait un admirable dévouement. Parmi cette misère innombrable de populations entières que la guerre razziait comme du bétail, il contribua à relier les membres des familles déchirées, à donner des nouvelles des vivants, à rechercher les disparus, à soulager les plus criantes plaies de dénuement. Afin d'accomplir à sa place, modestement, sa besogne de tous les jours, il vint s'installer à Genève.

Il était parti de Vevey le 5 octobre. Son journal de ce jour-là rassemble les premiers souvenirs :

Je quitte Vevey. Vevey où depuis deux mois j'entends comme d'un haut promontoire bruire au loin la mer soulevée. Mais ce n'est pas moi qui redirai le Suave mari magno. Comme j'ai souffert, de toutes les souffrances que je voyais là-bas (ou que j'imaginais)... Presque plus que ceux mêmes qui se trouvent plongés au cœur du tourbillon, si j'en juge par les lettres de certains d'entre eux. Ces deux mois auront été dans ma vie une rude secousse

morale. Si moi-même, si ma foi, nous n'en avons été ni l'un ni l'autre ébranlés, en revanche quelle révélation cette crise monstrueuse m'aura apporté sur les hommes, et surtout sur l'élite intellectuelle. Comme ces penseurs si fiers, si jaloux de leur raison, si pénétrés des grands principes de liberté, d'humanité, les ont vite et totalement reniés, foulés aux pieds ! Je ne les oublierai pas plus tard, quand je les reverrai professer de nouveau, la paix une fois revenue, la pensée libre et fraternelle à tout ce qui est humain. Cela ne leur coûte guère ! Ils n'ont pas le courage de la défendre, pendant une heure, contre l'assaut de la bestialité primitive réveillée. — Que vous êtes faibles, ô mes amis !

Le combat était commencé. Combat dont il a décrit les crises poignantes, dans l'œuvre qui embrasse la tragédie de l'âme aux prises avec la guerre : *L'Un contre tous*. Nouveau combat de sa vie, qui en comptait bien d'autres. Le plus grand et le plus universel combat, le plus exposé à l'injure et à la haine, le plus impuissant et le plus menacé. Mais en somme l'éternel combat de Dieu contre le néant de la vie qu'entrevoyait Jean-Christophe, de l'homme contre le mal de son temps, — le combat qu'il connaissait bien.

*
* *

Nous autres, nous étions quelque part, perdus, nous ignorant nous-mêmes. Il est difficile de décrire la nuit où se trouvaient alors les jeunes hommes. Tout semblait tituber, pour l'esprit encore sain et gardant l'amour de la paix. On n'osait même plus penser vis à vis de soi-même. C'était laid, barbare et triomphant. Qu'étais-je en face d'une chose aussi colossale, à laquelle tous donnaient leur assentiment ? Et

pourtant dans le cœur, dans tout ce qui durait encore de la pensée d'hier, dans toute la conscience et toute la chair, on disait : non. Si cela était *vrai,* légitime, il n'y avait plus qu'à mourir. — Pour moi, si l'État m'avait mobilisé, il me semble que j'aurais mis en pratique la parole de Renan dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*[1]. — Mais cela n'était pas vrai. Il n'y avait point besoin alors de politique et de discussion sur les responsabilités pour savoir que l'on était contraint à un ordre monstrueux, pour avoir la notion du crime. Le crime ici comme là-bas, inexpiable partout. Et vis à vis du crime il n'y avait qu'un devoir véritable.

Mais une fois quittée cette voie à soi, secrète, c'étaient la famille, l'hôpital, la ville, la marche unanime d'une espèce de cyclone. Un effort, un tassement de fourmilières, tous les héroïsmes, toutes les lâchetés; la société livrée à l'émotion publique, en proie à l'hystérie commune et suspendue à l'événement formidable. Dix batailles simultanées en Europe, les invasions, les atrocités, la servitude triomphante, les cérémonies militaires, les raffles d'hommes, la misère infinie des évacués, le cornélianisme des mères, les jovialités et l'inconscience des femmes de la Croix-Rouge, la haine et la stupidité submergeant le monde par le journal, — toutes ces impudeurs, tous ces crimes, et au milieu, la souffrance des arrivages de trains, la réalité sanglante. La guerre, — plus rien en dehors d'elle, plus rien en avant, plus rien dans le passé. L'univers se réduisait à cette guerre qui semblait faite pour durer des siècles. Quand je revois aujourd'hui l'époque 1914-1915, je suis moins saisi par sa férocité que par l'extraordinaire rétrécissement de l'intellect humain qui fut alors

1. *Je n'aurais jamais pu être soldat ; j'aurais déserté ou je me serais suicidé.* SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE. 189.

la condition générale. La vie et la pensée, la liberté de douter, de créer sa propre conscience, étaient anéanties. L'existence pour la foi ou pour l'art, les idées inactuelles, le souvenir des luttes heroïques de l'esprit humain, le culte des grandes vies dont on s'était pénétré, et qui semblaient répondre par avance aux pires conditions du monde, — tout cela était dispersé, écrasé sous les plantes épatées de la machine militaire. Une détresse morale infinie ; plus de guide ni de principe. Une vague nausée qui ne parvenait pas à devenir révolte ; un sentiment d'abandon. L'avenir, c'était la guerre, un hideux décor que les mois et les années faisaient à peine reculer.

Ceux qui étaient réfractaires à cette société n'avaient qu'à se bien tenir, et garder leurs lèvres serrées. « L'héroïsme », la passion de « mourir dans une juste guerre » les accablait sous le mépris de son absurdité formidable. Ces solitaires que nous étions quittaient le spectacle de l'aberration pour trouver celui de la servilité et du profit. Et il n'était que trop vrai que tous, autour de nous, voulaient la guerre : tous contre la vérité, tous pour l'œuvre de la mort. Qui étais-tu, *avec ta petite vérité*, comme dit le soldat de Barbusse ? — Le socialisme faisait la guerre avec une frénésie d'arguments et de reniements officiels ; la pensée abjurait ; un à un, ses chefs les plus vénérés prenaient place dans l'armée de l'arrière, et apportaient quelque nouveau monument de haine intellectuelle. — La vérité officielle conquérait lentement les derniers indépendants, les derniers pacifiques, comme une maladie. Cette guerre était si implacable et si horrible, qu'il fallait bien croire à l'innocence du gouvernement. On sombrait. Le seul bien que l'on pouvait encore éprouver vous venait de l'aide à la douleur, de la besogne répugnante et monotone des hôpitaux. Au reste les survivants s'ignoraient les uns les autres. Pour moi j'étais perdu

dans une province de l'Ouest et je n'écrivais à personne. Un seul homme dans la ville semblait penser comme moi. On se faisait l'effet de deux monstres.

Il n'est pas inutile de retracer ce triste tableau, pour comprendre la signification de *Au-dessus de la Mêlée* en France, pendant l'automne de 1914. Je me souviens que j'allais revoir un ami — un croyant de l'Internationale, socialiste, révolutionnaire, celui-là ; un grand artiste aussi, et un homme de cœur. Il revenait de Lorraine, blessé, sauvé par miracle. Je le retrouvais à la campagne, par une journée grise et rouillée d'automne. Il me regarda avec ses yeux brûlants de fièvre, me dit quelques mots sur la grandeur de l'époque qui continuait l'œuvre révolutionnaire de la Convention, et ne manifesta qu'une inquiétude : savoir si la France s'organiserait assez vite pour la guerre de tranchées. Allons, — encore un de perdu pour moi, pensai-je. Mais il arriva que je trouvai sur sa table le « Journal de Genève », avec un article de Romain Rolland.

Je puis donc rendre témoignage que la haute parole fraternelle était attendue par certains hommes ; qu'elle répondait à des espoirs qui allaient périr ; qu'elle était notre cœur même. Ceci ne peut être nié par personne.

On comprendra ainsi quelle *foi* s'établit entre cette parole et nous.

IV

LA FOI HUMAINE

Il fut d'abord *une foi.*

Une foi morale. Une loi spirituelle. Une libre croyance de la raison. Une adhésion passionnée à l'idée divine, car elle doit être suivie précisément à l'heure où le monde veut nous contraindre à la nier. Il ne s'agit d'aucun credo ressortant d'une orthodoxie quelconque ; mais d'une forme religieuse de la pensée libre.

Cette foi en un principe d'amour retrouve l'antique idéal qui demeure comme une substance des philosophies, des religions du passé, qui les unit toutes, et semble animer les plus hautes âmes. C'est aussi une foi nouvelle, une foi d'aujourd'hui, une annonciation de l'avenir. Elle se réincarne avec des traits nouveaux dans la féroce mêlée de l'Europe. Elle est l'aspiration de l'Europe. Et c'est la même éternelle foi — Amour — dans notre temps et il y a trente siècles. C'est la même conquête de l'esprit, qui s'accomplit avec un rythme inconnu et peut-être « par delà le bien et le mal », par delà les disputes de l'intelligence. L'Amour est sans doute la seule réalité que possède jamais l'âme de l'homme d'une possession certaine et suffisante. Qui dira l'écho, à travers tout le développement de l'esprit humain, de deux ou trois paroles dites par Confucius, redites par Jésus ?

La foi n'a pas varié. Elle est seule dans le domaine éthique devant le machinisme implacable de cette guerre moderne. Rien n'est nouveau sous le soleil. La même foi, depuis les profondeurs les plus lointaines de la société humaine, est aux prises avec l'hydre et le sophisme de la guerre entre les individus et les peuples. La vérité d'amour et d'humanité est aussi brûlante entre les deux soldats qui tiennent la grenade, entre les deux nations que sépare la tranchée, qu'elle l'était entre deux Chrétiens sous Tibère et deux hommes de la Chine au VIe siècle avant notre ère, quand le Philosophe leur enseignait la *vertu de l'humanité*. Le même amour dont Jésus dit la parole sur la Montagne, Çakia-Mouni l'annonce sous le figuier immense de l'Inde, Marc-Aurèle le recommande à l'homme vertueux qui voit crouler le monde romain, Spinoza le trouve dans la contemplation du Tout, Empédocle le célèbre comme la Grâce qui échappe aux Destinées; Pascal le voit flamboyer, la nuit du feu mystique; Renan, au sommet de la raison ironique, engage la pauvre humanité à le pratiquer; Tolstoy, le dernier des chrétiens, combat pour cet amour contre l'idole moderne, et dans son apostolat déchiré l'apporte « aux millions d'hommes qui souffrent ». Il n'y a qu'un esprit d'amour entre les hommes.

De notre temps, il est malaisé de déclarer la foi — *le rapport avec l'infini* dont parle Renan. Une certaine déconsidération pèse à juste titre sur les formes religieuses de la pensée : tant d'Églises et de boutiques théologiques prétendent encore, par l'autorité de la foi, asservir l'esprit à la superstition ou l'illusion! Le Credo quia absurdum n'est jamais mort.

Il semble que le Dieu des Églises ne disparaisse lentement que pour nous laisser un divin vertigineux et informe, perdu dans la poussière de lumière où s'élèvent toutes les doctrines

de l'intelligence. Et pour parler dignement du divin, il faut à la fois le dégager, dans la contemplation intérieure, dans la connaissance et l'intuition panthéiste de l'univers, — et le préserver d'être confondu avec les constructions qui procèdent encore des théologies. Mais la foi est toujours : elle est seulement plus complexe, et autrement visible. Dans l'âme de Romain Rolland, nous la trouverons harmonieuse à cette philosophie critique moderne qui pense que *le bien et le mal, le plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie se transforment les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe*[1]. — La Foi, et le Doute.

L'utilitarisme de notre temps, l'américanisation du domaine de la pensée, comme les grossières illusions des nouvelles croyances, l'idéalisme pragmatique, le scepticisme amusé où l'intellectuel occidental s'applique à demeurer digne, et point dupe ; tout porte également l'opinion à sourire de la foi si elle est libre, vraie, sans illusions sur la vérité, et tâchant d'embrasser par un effort modeste la vaste unité vivante de l'être. On me répondra que notre époque a fourni de hauts exemples de foi collective. Il est vrai. Dans une croyance qui comporte le meurtre, l'homme d'aujourd'hui connaît la foi ; mais c'est aussi sous l'espèce de l'hystérie morale, de l'épidémie affective au caractère grégaire. Sa pauvreté spirituelle vraie, son immoralisme ou sa complication intellectuelle lui interdisent le plus souvent une foi personnelle, raisonnée et consciente. Ou c'est sa faiblesse de caractère qui l'empêche de pratiquer la foi qu'il professe en paroles, de la rendre vivante par un acte. Honorons d'autant plus la foi, puisqu'un monde fatigué la nie. Saluons-

1. Renan. Prière sur l'Acropole.

la pour elle-même, avant d'examiner ici l'un de ses plus beaux exemples.

*
* *

Contre *la guerre européenne, cette mêlée sacrilège*[1], il fut la foi en un *nouvel Évangile de paix et de fraternité*[2]. Il fut la foi de *tous ceux que lasse la haine et qui, malgré les crimes qu'ils ont vus et subis, persistent à aimer tous les hommes comme leurs frères*[3].

L'esprit est la lumière. Le devoir est de l'élever au-dessus des tempêtes et d'écarter les nuages qui cherchent à l'obscurcir. Le devoir est de construire, et plus large et plus haute, dominant l'injustice et les haines des nations, l'enceinte de la ville où doivent s'assembler les âmes fraternelles et libres du monde entier[4].

Dans cette âme si nourrie de l'intelligence de Renan (mais qui déjà avant la guerre présentait tant de faces religieuses) il y eut aux premières heures du fléau européen, il y eut toujours depuis ce temps quelque chose du « feu », de l'extase de Pascal, ou encore de la confession sereine et brûlante du vieillard Tolstoy. Certains textes du « Journal » offrent des confidences, des débats mystiques d'une extrême profondeur, d'une extraordinaire effusion. *C'est qu'ils ne sont pas religieux, ils ne croient que par raison,* note-t-il le 3 août, nous l'avons vu, pour expliquer le reniement de la pensée socialiste. Romain Rolland fut essentiellemen

1. Au-dessus de la Mêlée. *Au-dessus de la Mêlée*. 24.
2. Journal. *La guerre*. Texte cité.
3. 4. Au-dessus de la Mêlée. *Au-dessus de la Mêlée*. 37.

devant la guerre une large idée religieuse humaine, un amour mystique de l'humanité, du divin dans l'homme. Cette foi, j'en ai vu plus d'un soir la lueur dans son regard, à qui elle donnait une indicible profondeur.

De profundis clamans, — *de l'abîme des haines, — j'élèverai vers toi, Paix divine, mon chant.*

... Quand je resterais seul, je te serai fidèle. — Je ne prendrai point part à la communion sacrilège du sang. — Je ne mangerai point ma part du Fils de l'Homme.

Je suis frère de tous et je vous aime tous, — hommes, vivants d'une heure, qui vous volez cette heure [1].

Cette foi de Romain Rolland au milieu du monde de la guerre, — elle ne s'est publiquement montrée que sous les voiles de l'intelligence critique, par délicatesse de l'âme. La foi est trop belle ; nue, le monde la blesserait. Elle est comme la vérité, peu d'hommes peuvent la supporter. Pour un tel esprit, les régions limites de la pensée sont si élevées et sentent si bien la réalité de la distance entre elles et le monde, qu'elles s'accommodent naturellement du silence et du secret. Ce qui s'adressera au monde sera plutôt la raison, de couleur plus humaine. La foi comme la vérité demeureront les pôles d'attraction profonde dont tout dépend et que nul ne voit.

La foi ne s'est dévoilée qu'aux yeux de quelques amis, fidèles de sa pensée. Elle a été écrite dans le *Journal*, qui ne sera lu de personne avant un certain nombre d'années. Il faut, en notre temps, plus de pudeur pour croire que pour savoir. Romain Rolland en est averti. Et l'ardeur mystique, pour être entourée et baignée d'un clair esprit à la Voltaire

1. Les Précurseurs. *Ara Pacis.* 11.

qui la dérobe, n'est pas moins brûlante que les grandes fois du passé. Sachons l'aimer plus encore d'être secrète, mais toujours offerte à qui témoigne d'une âme bien placée, et d'un solide entendement.

*
* *

Foi en la raison fraternelle. La foi dans le « Fils de l'Homme » et son unité d'amour, qui réapparaît sur un plan nouveau, au temps de la bataille des nations. Foi en l'union universelle, dans la souffrance et la conquête de la joie, de tout ce qui est homme, les peuples et les individus, âmes de la même essence, parties du même Etre, faibles vies soumises à la même misère. Foi dans l'harmonie plus fraternelle encore de toutes les pures consciences qui, à travers les espaces et les temps, portent une part de l'idée divine. Foi en l'homme, — malgré la barbarie permanente et la volonté de malheur de l'humanité, — au-dessus des hommes.

Au premier regard, elle rencontre la patrie. Elle ne maudit pas la patrie. Elle ne la maudit pas en tant que foi pure du passé, qui a inspiré le sacrifice. Mais elle ne peut plus être enfermée par la patrie, ni obligée à se tuer elle-même par ceux-là qui, au moyen de la patrie, dominent et tuent l'humanité.

L'idée de patrie ne me suffit plus [1].

Cette pensée, nous l'avons entendue si souvent et fortement exprimée, nous l'avons lue dans tant de pages de ses lettres, elle se montre si clairement à tous, que nous ne craignons pas de la donner comme l'une des valeurs fondamentales de sa conception spirituelle :

1. Lettre à Marcel Martinet. 1916.

D'aucune de ces patries en guerre je ne veux plus être désormais [1].

Je relis mes carnets, me disait-il encore sur ce même sujet : *dix fois j'y retrouve l'idée : une patrie ne peut plus me suffire* [2].

La patrie, sous la forme moderne, c'est le mal [3].

Pour lui, la seule patrie, — c'est l'humain. Et son territoire est le monde. L'Europe même ne suffirait pas à composer une plus grande patrie. Tel est l' « humanisme » religieux qui domine (en les comprenant) les patries nationales, et réduit leur pouvoir sur la conscience. S'il s'agit de la patrie morale, spirituelle, membre de la famille humaine, celle-là prend naturellement place dans l'universel ; c'est la voix entre toutes les voix du chœur. S'il s'agit de la patrie politique et qui dispose de la vie, elle est rejetée. Une note familière, au cours d'une lettre, me disait :

Je ne maudis pas la patrie. J'étais son hôte, hier. La patrie, la religion sont de grandes flammes. Sont criminels ceux qui s'en servent pour brûler les autres, au lieu de s'en réchauffer. — Il faut passer par l'étage de la patrie pour arriver à celui de l'humanité. J'y suis. Ce n'est pas une raison pour que je lance l'injure à ceux qui sont à l'étage inférieur. Je leur dis : « Montez où je suis... Vous ne le pouvez pas ? (ou : vous ne le voulez pas ? — ce qui est la même chose). Eh bien, restez où vous êtes, jusqu'à ce que vous ayiez repris souffle. Mais moi, je ne descendrai point.

1. Journal. *La guerre.*
2. Conversation. Novembre 1916.
3. Conversation. Novembre 1919.

(Et même, nous tâcherons, mon ami, de monter plus haut) [1].

Cette foi agissante n'ignore rien de sa solitude extrême, et des dangers qu'elle court :

Si peu d'esprits sont réellement internationalistes... Nous serions surpris si nous éprouvions sur ce point le sentiment de ceux qui sont avec nous, dans tous les pays... La pensée la plus large est celle de la patrie tolérante, laissant place aux autres, toutes jouissant de droits égaux, et non belliqueuses. Ils ne vont guère au-delà. Le détachement de la patrie, absolu, comme je l'éprouve, c'est précisément le degré de pensée à partir duquel bien peu servent la cause humaine, qui est la nôtre. A partir de ce degré, nos partisans, pour la plupart, se sépareraient de nous. Une telle pensée rend suspect; hors d'un petit nombre d'âmes libres et lointaines, elle ne fait que nuire... [2]

***

Le sentiment religieux d'humanité, au-dessus de la patrie, unissant tous les hommes dans une même fraternité, — que devait-il trouver en soi devant cette guerre aux proportions et aux crimes encore inconnus dans l'histoire des hommes, ce sacrilège absurde entre les nations si semblables de l'Europe ? — Un refus profond et éternel. Il ne dépend pas de moi que cette horreur s'accomplisse ; il dépend de moi de croire, malgré tout, au Dieu qu'elle crucifie, et de n'obéir qu'à lui.

1. Lettre personnelle. 21 août 1916.
2. Conversation à Sierre. 10 décembre 1916.

Fallait-il toute une critique des faits sociaux pour qu'une telle âme se refusât au meurtre européen ? Non. Il suffisait de la véritable et entière foi *au-dessus de la mêlée.* La foi d'abord, au lieu intangible. Et aussi la libre raison, que nous allons faire apparaître, à côté de la foi. Ce n'est qu'ensuite que venaient les conclusions de l'esprit sur les réalités de la politique, les responsabilités et le sens social de la guerre, la lutte pratique à mener contre elle. Ce qui apparaissait ainsi prépondérant dans sa conversation ou ses écrits, n'était en vérité que sur le plan secondaire. Et dans la hiérarchie de cet esprit excellent, rien ne fut jamais confondu — comme rien ne fut séparé.

*
* *

L'esprit est unité et multiplicité, arcanes de différentes profondeurs. L'esprit de Romain Rolland, nous aurons l'occasion de le voir maintes fois, offre au plus haut degré l'étendue et la variété. C'est ainsi qu'à côté de la foi la plus pure, il possède une conscience rationnelle, une liberté d'entendement ouverte à tous les horizons. La foi est comme l'arbre, et la raison comme la terre où il s'enracine.

Une conscience libre, libre de toute contrainte, libre de tout préjugé, libre de toute idole, de tout dogme de classe, de caste, de nation, de toute religion. Une âme qui ait le courage et la sincérité de regarder avec ses yeux, d'aimer avec son cœur, de juger avec sa raison, de n'être pas une ombre, — d'être un homme [1].

Contre la guerre, il fut d'abord le croyant ; il fut aussi l'incroyant, celui qui met tout en doute, et ne se confie qu'à

1. Les Précurseurs. *Tolstoy : l'esprit libre.* 42.

la solide raison. Et sa raison parlait un langage suffisamment clair. Il représenta ce scepticisme serein de la critique, qui retrouve dans les faits du présent ceux du passé, considère les évolutions et les permanences, et juge avec clarté et ironie de la marche des injustices, et de l'effort surhumain que l'humanité applique à se détruire.

Libre, libre, libre et sincère. C'est toute ma devise. C'est parce que je suis un homme libre et sincère que j'ai parlé comme je l'ai fait, refusant de m'asservir à la mentalité du grand troupeau... Je suis le libre frère de tous les hommes libres... Point de programme d'action, hors être libre et humain [1].

Nous l'avons vu parfois se défendre d'obéir à un *credo* religieux, fut-ce celui de l'amour, immuable et absolu. Nous l'avons vu protester contre la foi, en faveur du libre examen. Tant il tenait à demeurer indépendant — de sa foi même, si la vérité devait l'emporter. A l'occasion de tous les ardents débats éveillés par cette guerre, il eut toujours soin de laisser au passé les problèmes du passé, sans leur appliquer sa croyance, et de maintenir largement ouvert l'avenir, sans y projeter une foi obligatoire, fût-elle la plus belle foi en l'unité humaine. Car toute vie, toute société, toute pensée doit évoluer. Mais il pouvait, quant à lui, considérer l'événement à travers cette liberté sans limites, sans frein, sans loi (sinon en elle-même) qui n'est point rare dans l'histoire de notre esprit français. Il pouvait voir avec les yeux d'un Flaubert (nous avons parfois évoqué ensemble cette pensée) :

Laisse là ta patrie, ta religion et ta province. On doit

1. Lettre personnelle. 14 novembre 1915.

être âme le plus possible et c'est par ce détachement que l'immense sympathie des choses et des êtres nous arrivera plus abondante. La France a été constituée du jour que les provinces sont mortes, et le sentiment humanitaire commence à naître sur les ruines des patries. Il arrivera un temps où quelque chose de plus large et de plus haut le remplacera, et l'homme aimera le néant même, tant il se sentira participant [1].

*
* *

Dans une des premières pages de son *Journal intime* de 1895, Tolstoy entrevoit la *loi intérieure*, s'opposant aux lois du milieu physique et social. *Cette loi intérieure se distingue de toutes les lois, en ce que les unes sont en dehors de nous et nous obligent à leur obéir; tandis que l'autre est en nous-mêmes, — plus qu'en nous-mêmes, elle est nous-mêmes. C'est pourquoi nous ne la suivons pas par contrainte; au contraire, elle nous affranchit* [2]. — Quand parut ce texte en français (au début de 1917), Romain Rolland me disait : *C'est l'idée même qui tient, en ce moment, la place majeure dans ma pensée* [3].

Je ne trouve rien qui donne mieux le secret de l'esprit de Romain Rolland, que cette intuition de Tolstoy religieux. Cette notion d'une loi intime et créatrice de soi, s'opposant à l'ordre de nécessité du monde, dans sa violence et même dans sa justice, — cette idée de la *loi d'un seul* exécutant la pensée personnelle, l'éthique que s'est donnée une âme consciente de sa force, c'est là une des pensées les plus chères à Romain Rolland, et la plus fondamentale de sa psychologie.

1. Flaubert. Correspondance.
2. Tolstoy. Journal intime (1895). 2.
3. Conversation à Sierre. Janvier 1917.

Un grand individualisme de conscience le distingue aujourd'hui, le sépare de toutes les formes d'esprit grégaire et collectiviste qui marchent à l'assaut du monde. Il fut essentiellement et il demeure l'*Un contre tous,* pour reprendre le titre d'une de ses œuvres les plus récentes, où l'unité a le sens de volonté morale et humaine héroïque.

Ce pouvoir accordé à la représentation personnelle s'accorde assez avec les valeurs que la philosophie moderne attribue à l'esprit dans l'ordre de l'univers. Pour une conscience individualiste comme celle de Romain Rolland, l'homme ne peut obéir qu'à son être moral ; les obligations contraires qu'impose la société, plus ou moins sanctionnées par la force, — parfois même respectables en tant qu'idéalismes, — ne peuvent rien contre la loi intime d'un seul. Cette loi est l'αϱχὴ, l'obligation, la liberté. L' « archie » qui combat toute αϱχὴ du dehors, pour se soumettre elle-même à elle-même. Elle appartient à l'individu, bien qu'elle le dépasse de toutes parts. Elle est libre comme *reconnaissance de la loi supérieure*[1], et contraint l'âme qui l'épouse. Elle s'oppose avant tout à l'αϱχὴ anonyme des peuples conduits, des Etats et des pensées asservies. — Il faut toutefois remarquer aussitôt que dans la conception de Romain Rolland la foi n'a pas seule la maîtrise ; et que l'intelligence veut aussi tout voir et tout connaître, participer aux fois ennemies de la sienne et à leurs lois intérieures, connaître même les âmes de troupeau, — *être les autres et soi*[2]. Nous apercevons donc tout de suite avec le principe, sa limite. Cette haute raison considère la « loi intérieure » avec un regard moins simple, moins ingénu que ne le fit la pensée mystique du

1. Tolstoy. Journal intime (1895). 3.

2. Lettre personnelle. 4 décembre 1915. Romain Rolland ajoutait : *la tâche est rude, mais l'œuvre est magnifique.*

vieux Tolstoy. La loi intérieure est bien absolue dans certaines conditions définies ; mais entre elle et l'obligation infiniment variée de la vie des autres hommes, aucun principe absolu ne tranche le débat.

C'est ainsi que Romain Rolland opposait à la guerre une volonté propre et suffisante, qui pourtant participait de toutes parts au malheur commun. Et quel respect dès fois guerrières les plus opposées à son cœur, si elles étaient sincères ! Il n'a pas été sans comprendre la nécessité de certaines illusions, la puissance des traditions nationales, la beauté même qui accompagna la servitude volontaire des peuples, qui brilla sur les charniers. Et il ne cessa pas un jour de combattre pour soi, son âme et son dieu, pratiquant la maxime du vieil Oncle Gottfried : *Als ich kann.*

*
* *

Indiquons encore une autre limite de sa pensée. L'idée d'amour comporte-t-elle la non-résistance ?

Tolstoy a incarné, en artiste et en prophète, le miracle de l'amour le plus humain et le plus religieux qu'ait vu le dernier siècle. Cette flamme unique et si haute n'a pas même été courbée par la tourmente de l'Europe ; le *mal terrible* qu'il avait annoncé, devenu la condition de l'humanité, illustre au contraire toujours plus les conditions de foi qu'il a proposées. Et c'est aujourd'hui, dans le sang de la bataille, l'âme de Rolland qui continue la pensée d'Iasnaïa-Poliana. Mais il faut savoir que pour Tolstoy l'amour est essentiellement non-résistance. La non-résistance est la pratique même de l'amour du prochain, selon l'enseignement du Sermon sur la Montagne. La non-résistance pacifique — accompagnée d'insoumission aux ordres de la violence — est le seul moyen d'affranchissement social. La foi véritable de Tolstoy

date du jour où il comprit sur ce point la pensée capitale de Jésus[1].

Quel est le sentiment de Romain Rolland à l'égard de la non-résistance, — moyen absolu de lutte contre la violence, « loi supérieure » légitime quelles que soient les lois de défense de la vie, mais qui comporte aussi l'abîme du sacrifice total? Cette question nous permettra de saisir le *ton* vrai de sa croyance morale. Trop de raisonnement l'accompagne pour qu'elle accepte d'emblée de s'anéantir en Dieu, dans le nirvâna mystique prolongé par un rêve d'immortalité sous une forme ou sous une autre. Une telle âme ne peut perdre de vue la vie, la seule réalité accordée à l'homme, ni cesser de fixer d'un regard habitué au jeu du *pour ou contre* les grandes énigmes de l'humanité et de l'univers. Pour Romain Rolland, la non-résistance absolue est un principe trop simple qui ne peut satisfaire à la réalité, bien qu'il en salue la grandeur quasi parfaite. La doctrine n'est point faite pour lui[1].

1. *Ces paroles* : « *Ne résiste pas au mal ou au méchant* », *comprises dans leur signification exacte, furent véritablement pour moi la clef qui m'ouvrit tout... Ne résiste pas au méchant veut dire* : *ne résiste jamais, c'est à dire n'oppose jamais la violence ; autrement dit : ne commets jamais rien qui soit contraire à l'amour.* Ma Religion (1883). I et II. — *La loi de non-résistance au mal est la clef de voûte de tout l'édifice.* La fin d'un monde (1905). IV.

1. *Si je garde quelque méfiance envers la foi en la non-résistance, ce n'est pas qu'en soi je ne la trouve sublime ; mais je cherche, en Europe, les âmes auxquelles peut s'adapter cette robe sans couture. Et pour dire la vérité, je n'en trouve guère... Nous sommes des âmes si complexes ! Nous avons tant de besoins intellectuels et moraux !* (*Grâce à Dieu ! grâce à Dieu !*) — *Pour avoir la foi de Tolstoy, il ne suffit pas d'avoir son grand cœur, il est presque aussi nécessaire de n'avoir pas tout ce qu'il n'avait pas... Et lui-même, Tolstoy, n'y est pas entré sans peine. L'homme de foi est admirable. Mais pour l'être vraiment, il faut l'être entièrement. Ce que n'a point fait Tols-*

Cela ne veut point dire qu'il ne sache pas, qu'il ne veuille pas pousser l'amour jusqu'à sa perfection, qui est certainement l'opposition de la douceur à la violence. Je crois, au contraire, qu'il considère la non-résistance (dont la pensée est formulée bien avant le Christ) comme un merveilleux sommet moral, qui touche par un côté au néant. L'homme vraiment grand et pur doit pouvoir y atteindre dans des circonstances élues. Et il y a là dans la pensée de Romain Rolland je ne sais quelles pudeur et modestie admirables. Mais il est clair qu'il ne peut admettre le principe comme règle de vie. Et nous verrons qu'il envisage la non-résistance

toy, mais ce qu'il a souhaité de faire. Ce qu'a fait le Christ qui, lui, a tout donné, en pleine force de vie, en plein rayonnement d'amour, en pleine conscience réfléchie, résolue, -- et déchirée. Qui des plus nobles âmes de ce temps (et de tous les temps) est prêt à sacrifier, pour le suivre, non seulement sa vie, mais ce qui pour ces âmes fait le prix de la vie : l'art, la science, la pensée libre, les luttes de l'esprit, le frémissement du rêve, et le souffle vivifiant du doute ?

J'aime et vénère Tolstoy ; mais sa « porte de salut dans la maison en feu » est une « porte étroite ». Je ne pourrais me sauver qu'en laissant dans le feu ce que j'ai de plus cher. J'aime mieux brûler avec. (Entre nous, je compte bien le sauver, et me sauver.) Lettre personnelle. 19 juillet 1916.

La pensée du vieux Tolstoy : « Si j'éprouve encore l'angoisse devant la mort, c'est que je n'aime pas encore tous les hommes également », cette grande idée aboutit à l'inhumain. Car rompre avec toute préférence, c'est sacrifier sans cesse, sa famille, les siens, ses amis, son cœur... Jésus même n'a pas été aussi loin ; il a des préférences, des affections, il ressuscite son ami Lazare. Et d'ailleurs Tolstoy n'est point parvenu à ce but. — L'idéal, poussé à l'absolu, devient le renoncement à la vie individuelle, le renoncement à la vie humaine, la non-vie (au sens d'ici-bas). C'est l'immolation devant toute violence humaine ; plus encore, c'est l'immolation devant toute violence de la nature, des espèces animales. — Il faut alors, comme Bouddha libérateur, se retrancher des vivants et rentrer dans le nirvâna. Conversation à Sierre. 1er février 1917.

collective comme une virtualité impossible dans la psychologie de l'homme actuel, et, en tant que doctrine sociale, une utopie erronée.

Du reste Romain Rolland établit dans l'ensemble complexe de ces questions une nouvelle discrimination. Pour lui la non-participation à la guerre des nations ne comporte pas nécessairement l'adhésion au principe de non-résistance. Il y a là deux domaines moraux, sinon opposés, au moins différents. Le caractère d'esclavage de la guerre, et surtout de la guerre européenne capitaliste, dans laquelle la défense nationale est partout provoquée, permet de considérer ces deux actes séparément [1].

*
* *

L'amour n'est digne de ce nom que lorsqu'il est un sacrifice de soi-même [2]. Nulle âme n'est plus persuadée que celle-ci d'une telle vérité, que toute l'histoire humaine illustre. Il nous l'a bien fait voir depuis cinq ans, — donnant son bonheur, son travail, sa santé par un continuel et patient sacrifice, acceptant le risque de graves dangers. Et

1. *Je sépare absolument cette question de légitime défense personnelle et la question de la guerre. La guerre est essentiellement une entreprise humaine. Elle est le fait de gouvernements, d'exploitants de tout ordre, et d'organisations d'armées. Aujourd'hui apparaît plus nettement que jamais son caractère de crime d'Etat, entre des peuples qui ne diffèrent que par d'infimes nuances de famille. — La défense que l'on impose aux peuples est un sophisme de l'Etat. Il recouvre l'agression hypocrite. Si l'homme est un mélange complexe de bien et de mal, prêt à toutes les virtualités, nous sommes bien forcés de l'accepter tel. Mais ce n'est pas une raison pour lui adapter une organisation de meurtre. Ce n'est pas une raison pour ajouter au mal naturel un mal voulu et calculé — « civilisé » — qui est mille fois pire.* Conversation à Sierre. 1er février 1917.

2. TOLSTOY. DE LA VIE.

nous savons tous qu'il demeure prêt, après tant d'amertumes, au sacrifice le plus complet.

En une heure particulièrement grave, où paraissaient devoir se poser des problèmes directs et personnels, j'eus avec lui plusieurs entretiens, qui me montrèrent l'eau pure de l'âme, et le drame lucide de la foi. Il faudra faire connaître ces entretiens quelque jour, à l'heure où les passions de basse espèce seront rentrées au chenil, où le monde pourra regarder les idées contraires à sa folie sans entrer dans l'hystérie de la haine et l'hallucination de la trahison. On pourra savoir alors combien Romain Rolland fut grand. On saura quel fut le fond de son cœur devant l'épreuve, avec quel héroïsme simple il l'acceptait entière si elle lui était imposée ; mais avec quels scrupules il interrogeait sa foi au préalable et l'éprouvait de mille manières ; comme il ajoutait dans le débat de subtils devoirs, qu'il faisait découler de son action antérieure, de ses hardiesses et de ses prudences mêmes, de sa vie publique et de sa vie intime, de toutes les obligations que sa pensée et son existence lui semblaient contracter à chaque instant ; quelle balance plus que juste, il s'appliquait à établir, dans le dessein de faire les actes les plus dignes, et de sa foi, et de l'Idée qu'il se trouvait représenter (malgré lui, disait-il ; car, par une sorte de dérision du destin, en ce moment tragique, il sentait qu'il était, avant tout, un artiste), des actes dignes enfin de tous ceux qui l'entouraient, à qui il en devait le compte ; et l'on verra avec quelle intelligence précise il savait discriminer les cas, prêt à accepter ce que sa conscience pouvait accomplir, comme à refuser fermement le reste, sans aucun souci, ni pour le présent ni pour l'avenir, de ses convenances personnelles. Son abnégation était complète.

A cette heure même, quand son jugement niait la possibilité de la non-résistance collective des peuples, quand il

déclarait comprendre (sinon approuver et aimer) leur résistance de fait dans le chaos des fatalités déclanchées, — sa pensée propre, inspirant des actes, était libérée : libre d'être non-résistante, ou plus exactement non-participante à la guerre de l'Europe.

Ma résolution s'inspirerait d'une autre source : ma conscience personnelle, religieuse, ma loi. Je ne puis ni ne veux imposer ma loi aux autres, pas plus que je n'admets qu'ils m'imposent la leur. Liberté. Sincérité. Et il ajoutait : *C'est là notre dernier recours.*

Il disait encore sur ce serment intime de ne pas tuer :

C'est l'idéal impossible et même incompréhensible à la plupart. C'est au milieu d'une société qui ne saurait pratiquer une telle loi et peut-être ne la pratiquera jamais dans l'avenir, l'acte qui n'a pas seulement pour but de nous sauver, mais encore de sauver, avec nous, quelques âmes fraternelles. C'est le « petit véhicule » des Bouddhistes. Il ne peut y avoir de loi unique, de bien unique pour tous. Il y a le bien que nous pouvons faire, par des actes de conscience profonds, pour nous-mêmes et un certain nombre d'hommes autour de nous ; — et le bien que nous tentons d'apporter à la foule des hommes... Ces deux biens ne sont pas les mêmes[1].

*
* *

Quelle ardeur ont trouvée certaines de ses paroles !

S'il est bien vrai que vous vous appropriez la dédicace

1. Conversation à Sierre. Octobre 1916.

de Jean-Christophe « aux âmes libres de toutes les nations », il faut la mettre en pratique. Pour moi, j'y reste fidèle. Le Dieu que je sers est celui de tous les hommes. Notre Père ! Je lui demande de m'éclairer, d'effacer de moi tout orgueil de race et d'individu, je lui demande d'aimer la vérité, de la chercher à tout prix, même si elle m'est contraire, et de ne jamais obéir à la haine. Si, pour défendre contre les passions déchaînées des nations l'idéal de l'humanité, il me faut perdre tous mes amis, je les perdrai pour rester avec Dieu[1].

Ne doutez pas de la nécessité d'une vie comme la vôtre (la nôtre) : il n'en est pas de plus utiles dans le monde, aujourd'hui. Nous sauvons le plus précieux, les dieux de Troie qui brûle. Et nous la rebâtirons après. Et ce sera Rome. J'ai foi plus que jamais dans l'avenir et dans notre mission... Il faut que cette fin d'un monde soit le commencement d'un autre. Nous serons forcés de rejeter les erreurs meurtrières, que nous caressions complaisamment, ou sur lesquelles nous jugions plus prudent de laisser tomber un voile. Nous serons forcés de choisir entre les patries et le Père — Pater noster — celui de tous[2].

Oui, mon ami, les choses peuvent devenir encore pires. Les derniers asiles de la pensée libre peuvent disparaître. Nous pouvons être traqués demain, et jugulés. Il faut regarder tout cela en face, sinon sans frémir (le corps fait son métier de pauvre bête battue), du moins sans que rien arrête ou trouble la marche de l'esprit. Vivre chaque journée, comme si l'on devait être mort demain. Et vivre,

1. Lettre à Mme X. 1914.
2. Lettre personnelle. 4 décembre 1914.

en même temps, comme si l'on ne devait mourir jamais. Cet état fut celui de bien d'autres de nos grands frères, dans les époques de trouble qui ont rempli les trois quarts de l'histoire humaine. Nous l'avons trop oublié... Si l'humanité rétrograde (comme elle le fait par crises) vers la bestialité, nous autres, tenons ferme, pour la gloire de l'Homme ! Le divin qui est en nous est plus vivant, plus vrai que la boue sanglante où nous marchons. La patrie est en haut ; et qui nous aime nous suive ! Nous montrons le chemin, et il y a place pour tous ; mais c'est à tous de venir, non à nous d'abdiquer [1].

*
* *

En face de l'idéal, la réalité. *Toujours la luxure et la guerre ! La mode en sera éternelle* [2]. L'impitoyable vision de la société humaine atroce ou médiocre, de sa condition criminelle à peu près permanente, de sa misère, de sa monstrueuse bêtise. La compréhension de la fatalité des dissolutions historiques, des servitudes de peuples et des entre-dévorements, de la marée montante et descendante de ce qu'on se plaît à nommer la civilisation, de ses accidents, de ses achoppements, de ses ruines périodiques. Et parfois l'intuition tragique, que l'esprit ne saurait repousser : l'évolution de notre humanité serait l'histoire d'un avortement.

C'est l'affreux Metius du *Prêtre de Némi*, qui déclare cyniquement les causes de sa puissance : *L'humanité rentre dans son lit naturel, qui est le crime... Le monde vit de*

1. Lettre personnelle. 1er juillet 1916.
2. Shakespeare. Troïlus et Cressida. V, 3.

crimes heureux[1]. — Les yeux de Romain Rolland sont emplis d'une telle vérité — qui est (nous le savons bien, au fond du cœur) la vérité. Le pessimisme de Romain Rolland nous fit parfois souffrir, jadis, quand nous arrivions dans la lutte plein de jeunes illusions — sinon sur l'homme d'à présent, au moins sur les possibilités de son avenir, et sur la portée de nos actions. Nous comprenons mieux, aujourd'hui, ce haut et large pessimisme, vu par de sereins regards. Nous voyons mieux la grandeur de l'idéal qui a ce pessimisme vrai devant lui, et qui ne lui cède rien.

Nous sommes ici, dans le cadre de la guerre, au cœur de la pensée de Romain Rolland. L'idée doit vaincre, elle vainc perpétuellement et elle vaincra (dût son défenseur mourir dans la lutte), mais sans rien refuser de voir, sans rien nier de l'ἀναγκὴ séculaire qu'elle combat. Réalisme et idéalisme. *Il n'y a qu'un héroïsme au monde : c'est de voir le monde tel qu'il est, — et de l'aimer*[2].

... *Pouvons-nous nous bercer de l'illusion que la guerre d'aujourd'hui est la dernière ? Je suis sûr que non, pour ma part. — Mais ma foi ne consiste pas à croire que le meilleur* sera. *Elle croit au meilleur.* Donc, il est. — *Après cela, je puis regarder, exactement, impartialement, le spectacle extérieur. Il ne m'ébranle pas, ni ne me désespère. Car s'il est une réalité, mon âme en est une autre. Qui peut m'en arracher*[3] ?

Ce duel sans issue n'empêche pas l'intervention de l'esprit. Il l'exalte à agir.

1. Renan. Drames Philosophiques. *Le Prêtre de Némi. II.*
2. Vie de Michel-Ange. *Préface.* 11.
3. Lettre personnelle. 29 août 1918.

J'ai le respect de toutes les âmes, et je ne leur demande que de respecter la mienne (ce que d'ailleurs elles ne font point). Je vous avoue que si la guerre ne mettait aux prises que des hommes qui y croient également et qui l'aiment, je la contemplerais comme Fabre ses mangeries d'insectes, ou le vieux Pline le Vésuve en feu et son nuage asphyxiant. C'est un spectacle élémentaire. — Le crime horrible, c'est d'y contraindre les hommes, de faire saigner leur conscience, de violer leur liberté. Le crime horrible, c'est l'État meurtrier[1].

Vos souffrances ne sont pas perdues. Vos erreurs mêmes ne sont pas perdues. Les erreurs sont les étapes de la route vers la vérité. L'essentiel, c'est de marcher; et le mal sans remède serait l'engourdissement. Le fléau de cette guerre n'est que l'explosion d'un mal qui ronge depuis des siècles une société mourante. Tout craque, tout est à refaire, et la tâche est immense. Que parle-t-on de découragement? Vous avez la plus grande œuvre qui soit offerte à une génération,— et si riche et si vaste que quand vous y aurez travaillé toute votre vie, vous en laisserez autant à faire à vos enfants et à vos petits-enfants. Il s'agit de voir clair, et d'oser être libres. O vainqueurs de la Bastille, vous n'avez pas encore conquis celle qui est en vous, la fausse fatalité, qu'ont bâtie, pour vous enchaîner, tous ceux qui, depuis des siècles, — esclaves ou tyrans (ils sont de la même chiourme) — ont peur que vous ne preniez conscience de votre liberté. L'ombre massive du passé est devant votre soleil. Marchez à sa rencontre! La liberté est là, derrière ces murailles et ces tours de préjugés, de superstitions, de lois mortes, que gardent les intérêts de

1. Lettre personnelle. 6 mai 1916.

quelques-uns, la paresse routinière du plus grand nombre, et, mieux que tout le reste, vos propres doutes en vous. Osez vouloir ! Et derrière les murailles du faux Destin, écroulées, vous reverrez le soleil, et devant vous, l'horizon illimité [1].

*
* *

Comme il dut souffrir, comme il a souffert,

per l'aspro esilio suo con la virtute [2].

Quels désespoirs tranquilles il éprouva devant cette destinée du monde, d'où la raison semble entièrement bannie ! L'amer privilège d'être témoin de cette époque, que de tristesse elle coûte au meilleur d'entre nous. En cela, en cette capacité d'amertume, il est l'enfant des grandes âmes du passé. Leur hauteur les désigne à la douleur, car leurs yeux voient tout.

Mais aussi quelle domination de l'idée ! L'esprit, par la douleur, atteint au désintéressement. Quelle conscience éternelle des choses, quelle indifférence invincible, quelle sérénité absolue sont alors ses biens ! Au fond de la plus énorme guerre des hommes, quelle divine paix.

Pensiez-vous que la non-résistance s'accompagnât de la victoire matérielle ? Il faut choisir : César ou Dieu... Ce serait trop beau, si Christ abattait César... Quand nous sommes mal à l'aise, souvenons-nous que lui, il n'était pas sur un lit de roses. Tout le mal que nous pourrons voir et souffrir ne sera jamais pire que ce qu'il a vu et souffert.

1. L'Un contre tous. Quatrième partie.
2. Michel-Ange. Poésies. CIX, 37.

L'organisation matérialiste de la Rome impériale valait bien le machinisme économique germano-américain. Mais comme dans la fresque « La Dispute » de Raphaël, il y a deux plans de la vie. Quand on est fatigué de celui d'en bas, l'esprit a toujours son refuge en haut[1].

Les fidèles de la raison humaine, que l'inconscience et la bêtise de ce monde blessent plus encore que sa barbarie victorieuse, peuvent se tourner vers lui — visage souriant. Comme il disait déjà au temps de *Jean-Christophe :*

Mon espoir regarde plus haut que l'homme...

1. Lettre personnelle. 22 février 1918.

V

CRITIQUE DE L'IMPÉRIALISME

Un esprit comme celui-ci, en dépit de son universel intérêt, ressent pour les choses politiques la *fraternité basée sur le mépris* dont parle Baudelaire. Et s'il les considère, au moins par la pensée, c'est en luttant contre lui-même[1]. Mais devant le fléau de la guerre européenne, la critique des faits demeure l'œuvre la plus importante, la plus urgente de l'intelligence. Critique et libre foi sont comme les sphères complémentaires d'un solide esprit, qui s'éclairent l'une l'autre. Dans la critique des faits, l'homme prend position à l'égard de la mêlée, sans argutie possible.

La vérité. C'est à l'esprit de rechercher, en dehors de tout parti-pris politique, la vérité sur les faits, persécutée avec une unanime énergie par les organisations de l'État et la folie de l'opinion ; la vérité que l'on s'apprête à fausser *ab ovo* pour les yeux de l'histoire, au moyen de la falsification et la suppression des documents. La vérité qui embrasse la réalité de cette guerre, sa signification liée à son origine, ses causes et ses effets. Que fut la guerre européenne ? Où fut la justice ?

1. *Que la politique me dégoûte ! Évidemment, tout s'arrangera... et tous ces saltimbanques finiront par tomber dans les bras les uns des autres. Et les peuples égorgés oublieront, ne demandent qu'à oublier.* Lettre personnelle. 7 juin 1917.

Où est l'injustice ? Qu'a-t-elle poursuivi et réalisé ? Que valent, pour répondre à ces impérieuses questions, qui sont celles de la conscience humaine, les dogmes officiels à l'ombre desquels on a fait marcher les peuples et les armées? La vérité que nous cherchons et que nous trouvons met en jugement toute la société actuelle, dont la guerre est le fruit empoisonné.

D'aucuns penseront que la lâcheté du peuple — le peuple de *Clavel soldat* — est plus propre à assurer sa servitude que le système d'exploitation et de mensonge où le contraint la guerre ; et que la recherche de la vérité, au moins pour notre temps, est frappée d'impuissance. L'importance extrême que la tyrannie attache à la contre-vérité témoigne pourtant du contraire. La vérité garde une force extraordinaire. La vérité est un agent destructeur pour l'obéissance des peuples, d'où la persécution qui la frappe et la prodigieuse technique mise au service du mensonge. Jamais la vérité n'eut un intérêt plus universel, car jamais les opinions entières ne furent ainsi intéressées au crime de la société ; et jamais la vérité ne fut pareillement étouffée, camouflée, détournée frauduleusement, par le calcul et la bêtise, « reine du monde ».

Longtemps encore, écrit Renan, *les applaudissements et la faveur du public seront pour le faux. Mais le vrai a une grande force, quand il est libre ; le vrai dure ; le faux change sans cesse et tombe. C'est ainsi qu'il se fait que le vrai, quoique n'étant compris que d'un très petit nombre, surnage toujours et finit par l'emporter*[1].

*
* *

1. RENAN. SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE. *Préface*. XVIII.

Une grande idée plane sur ce chaos. Romain Rolland la vit et la dénonça de bonne heure. La guerre européenne, puis mondiale, est la lutte de deux impérialismes ayant pour but l'usurpation des richesses du monde, l'asservissement des peuples, l'exploitation des nations les unes par les autres, l'hégémonie enfin du capitalisme destructeur.

Guerre d'impérialismes, guerre de capitalismes, pour un même but d'injustice et de force, tel que l'histoire n'en a point vu d'exemple. Voilà une vérité que les travaux critiques sur les documents apparus jusqu'à ce jour permettent déjà d'affirmer. Si les archives des gouvernements sont jamais ouvertes, et dépouillées par des esprits impartiaux, cette vérité sera enregistrée par l'histoire.

Tous les systèmes politico-économiques de l'Europe — monarchies, empires ou républiques. et même la Russie tsariste, — tels qu'ils étaient en 1914, apparaîtront dominés par une force politique à peu près unique, mais jouant des diverses formes de l'État comme des tempéraments nationaux, et qui est celle du Capital ayant peu à peu conquis les rouages de l'État national, servi ici par un parlementarisme corrompu et là par une caste rigide de junkers, appuyé partout sur un militarisme obligatoire, et dont l'instrument international était une diplomatie de joueurs corrompus et ignorants, travaillant dans le silence des combinazioni. Force à la fois solidaire, supernationale, et antagoniste par ses divers clans nationaux. Il est bien évident qu'un conflit plus ou moins aigu, plus ou moins rapide, localisé ou non à quelque brûlant problème, paralysait par degrés, depuis 1900, la vie de l'Europe armée ; et la force qui se trouvait derrière le conflit était si essentiellement guerrière qu'elle ne déclanche et ne nourrit pas moins de huit guerres et trois campagnes importantes des puissances européennes hors d'Europe, de

1871 à 1914[1]. L'idée de l' « échéance fatale » de la guerre a certainement joué un rôle prépondérant dans le jeu des gouvernements et des diplomaties pendant la dernière semaine de juillet : un fatalisme panique, pourrait-on dire. Pendant les premières heures du cataclysme, l'idée la plus généralement répandue dans les divers pays en guerre fut probablement celle-ci : qu'il fallait « en finir ».

L'avenir jugera sans doute qu'il a fallu la suggestion de masse, l'hystérie collective et la vésanie nationale où l'Europe fut plongée, pour que la vérité sur l'origine d'une telle guerre ait pu être obnubilée. Il est vrai que tous les peuples ayant été jetés dans la fournaise, la vérité avait contre elle la vanité des nations entières, qui ne pouvait pas s'être trompée. Mais avons-nous donc oublié ce qu'était l'Europe ? Ce foyer d'appétits, de luttes sourdes, d'intrigues, de diplomaties tortueuses, de chantage et de bluff ? Cette civilisation agressive, dont les méfaits sont inscrits sur tous les pays les plus anciennement civilisés du globe, Égypte, Inde, Indo-Chine et Chine ? En Europe même, ce marché de violences sur les nationalités ? Faut-il préciser, et dénoncer le « Césarisme économique » des compagnies minières et des grandes banques[2], la bataille pour les concessions de mines et de chemins de fer, les tarifs douaniers, la maîtrise des mers ; les alliances les plus secrètes et les plus honteuses, dictées par les financiers ; la surproduction industrielle amenant la lutte des marchés sur le monde entier ; le militarisme et le navalisme, comme *ultima ratio mundi*, croissant d'année en année, par une marche d'ensemble, et se répondant d'une

1. Je renvoie aux statistiques éloquentes du pamphlet de E.-D. MOREL : *Pourquoi l'herbe du printemps sera rouge* (Labour Leader, 1917 ; Revue Demain, Genève, mai 1917).

2. Voir BERNSTEIN : *L'Impérialisme économique* (Revue Politique Internationale, Lausanne, 1917).

nation à l'autre[1]; la haine et les appétits de revanche surexcités par une presse achetée, et par l'agitation grandissante des groupes nationalistes ; la vilenie scandaleuse des milieux gouvernementaux et le règne du pot-de-vin en politique? Cette guerre laisse l'Europe dans un état de barbarie chaotique. Mais tous les faits aujourd'hui monstrueux, nous les retrouvons à leur place, avant 1914. Non, on n'a pu oublier les lieux où l'Europe se déchirait déjà, bien que la lutte fût encore circonscrite au tapis vert; on n'a pu perdre de vue la question d'Orient, des Balkans à l'Inde, sur laquelle s'appliquait la triple tentacule russe, anglaise et allemande ; les expéditions coloniales, Tripolitaine, Maroc, Centre et Sud Africain; les pays opprimés, Bosnie-Herzégovine, nationalités d'Autriche, Pologne, Finlande, Irlande, Arménie ; la plaie non fermée d'Alsace-Lorraine, rouverte par les procédés de la germanisation ; la guerre économique anglo-allemande qui était l'inquiétude dominante de Jaurès[2]. Il y avait mille causes en action pour une telle guerre : il est seulement miraculeux qu'elle n'ait pas éclaté lors des grandes crises précédentes : Fachoda, Algésiras ou Agadir. Elle était devenue la « moderne fatalité » dont parle Napoléon.

Il faut aller plus loin dans la critique, — jusqu'aux institu-

1. Voir en ce sens les conclusions de E.-D. Morel, ouvrage cité : *Dans les vingt années qui ont précédé la guerre, la différence entre la préparation « intensive » de l'Allemagne et de l'Autriche et le « manque de préparation » de leurs voisines se chiffre en réalité par 12.037.956.175 fr. de dépenses militaires en plus du côté de la coalition franco-russe.* Voir également les travaux de M. Charles Gide : *Les dépenses militaires des belligérants avant la guerre* (Conférence à la Société d'études documentaires et critiques sur la guerre, Paris, 1916. Publiée dans la Revue Demain, Genève, novembre 1916).

2. Voir Jaurès : Discours du 25 juillet 1914. Publié sous le titre : *Les causes de la guerre* (Demain, janvier 1915).

tions sociales de l'Europe. Alors seulement on est à la vérité. Il faut considérer la société caractérisée par la puissance de l'argent ; le pouvoir d'une ploutocratie insaisissable, dernière forme de l'ordre bourgeois, auprès de laquelle les anciens pouvoirs personnels pâlissent. Les politiques des divers États découlent naturellement d'un système social commun, dont le travailleur européen peut connaître toute la justice. Les causes de la guerre depuis vingt ans, avec leurs courants contradictoires d'une étrange mobilité, sont en rapports intimes avec la psychologie nationale, la forme politique, l'état de santé ou de trouble de la nation considérée, les intrigues de ses hommes d'État. Mais ces causes n'ont qu'une racine dans toutes les nations : l'anarchie et la violence du système capitaliste ; et la guerre n'eut qu'un but, qu'elle veut encore atteindre à travers l'effondrement de l'Europe : assurer ce système par le vol et la domination d'un groupe de capitalismes vainqueurs.

Quant à l'examen des causes immédiates, il est à peine commencé. La Russie révolutionnaire et les pays vaincus seuls ont entrepris la publication de leurs archives. Il en est déjà sorti beaucoup de lumière. Mais l'imbroglio compliqué qui va du 23 juillet au 2 août 1914, où se croisent des responsabilités infiniment intriquées et complexes, et qui fournira toujours matière à la dispute, ne peut être jugé avant que les États vainqueurs n'aient été forcés à montrer ce qu'ils veulent essentiellement cacher. Songeons que l'Histoire ne s'est pas accordée encore sur les responsabilités des guerres napoléoniennes, ni sur celles de 1870. Or combien plus vaste est le problème aujourd'hui ! On ne saurait que réclamer, devant quelque hypothétique autorité neutre ou internationale, le dépouillement des archives d'État. De courageux travaux particuliers préparent à cette œuvre immense, en interprétant les contradictions des textes actuels, en en redressant les

faussetés[1]. Et ce qu'ils découvrent aboutira peut-être à des conclusions qui nous étonneront nous-mêmes.

Si nous affirmons que la guerre fut essentiellement impérialiste (*imperare, dominer*), nous nous trouvons ainsi près de la vérité du socialisme — j'entends le socialisme vrai, demeuré fidèle à l'Internationale des travailleurs. Cela ne veut pas dire que l'esprit indépendant doive réduire, comme le voudrait le marxisme, cette convulsion de mondes matériels et moraux à une certaine équation économique. Cela est peut-être profitable à l'action, cela ne peut faire l'objet de la pensée. Mais il est certain que la critique socialiste est la seule qui saisisse les responsabilités profondes et générales où elles sont.

Dénoncer la cause profonde — l'impérialisme européen, replacer les causes immédiates encore confuses dans le sein de cette cause permanente et ancienne, ne fait pas fermer les yeux sur d'autres causes relatives, intermédiaires entre celles-ci et celle-là, et qui se répartissent inégalement entre les belligérants. Ainsi : l'organisation oppressive du junkerisme, ou la démocratie des financiers. Cela ne nous cache pas les crimes réciproques, que la guerre même fit s'affronter. Dès maintenant, nous avons la vue assez large pour tenir sous un même regard le mal entier, partout où il existe, en suivre les courbes ici et là, l'effondrement et le triomphe, peser aussi justement que possible le pour et le contre d'un crime commun, qui est celui de la civilisation. Nous nous

1. Citons ici l'œuvre remarquable de la *Société d'études documentaires et critiques sur la guerre*, fondée à Paris en 1916, avec laquelle Romain Rolland se trouva en constante sympathie, — et qui eut le seul tort de ne pas publier ses travaux ; l'action de l'*Union of démocratic Control* en Angleterre, fondée par E.-D. Morel ; et les recherches personnelles de N. Brailsford, G. Demartial, Gustave Dupin (Ermenonville), etc.

sentons, pour ce devoir de vérité sans frontières et sans contraintes, assez Européens.

*
* *

Romain Rolland regarda ces réalités nettement et sans passion. N'appartenant à aucun parti politique, il n'obéissait à aucun système. La force de sa vision, qui apparut surprenante à tous ceux qui l'ont approché pendant ces cinq années, fut son seul instrument de vérité. Ses notes, quand elles seront connues, montreront cette force. Aussi la vérité conquise par un esprit désintéressé comme le sien est-elle sans aucun doute l'approximation la plus juste de l'évènement, tel que nous pouvons l'embrasser.

Il vit de bonne heure les responsabilités générales — incombant non pas à l'Allemagne seule, mais à tous les gouvernements de juillet 1914.

Entre nos peuples d'Occident, il n'y avait aucune raison de guerre... Mais qui a lancé sur eux ces fléaux ? Qui les a acculés à cette nécessité désespérée, d'écraser l'adversaire ou de mourir ? Qui, sinon leurs États, et d'abord (à mon sens), les trois grands coupables, les trois aigles rapaces, les trois Empires, la tortueuse politique de la Maison d'Autriche, le tsarisme dévorant, et la Prusse brutale ! Le pire ennemi n'est pas au dehors des frontières, il est dans chaque nation ; et aucune nation n'a le courage de le combattre. C'est ce monstre à cent têtes, qui se nomme l'impérialisme, cette volonté d'orgueil et de domination, qui veut tout absorber, ou soumettre, ou briser, qui ne tolère point de grandeur libre, hors d'elle...[1]

1. Au-dessus de la Mêlée. *Au-dessus de la Mêlée*. 32-33. Lors de la

Chaque peuple a, plus ou moins, son impérialisme ; quelle qu'en soit la forme, militaire, financier, féodal, républicain, social, intellectuel, il est la pieuvre qui suce le meilleur sang de l'Europe. Contre lui reprenons, hommes libres de tous les pays, dès que la guerre sera finie, la devise de Voltaire ! (Ecrasons l'infâme !) [1].

La vérité était ainsi déclarée, par un des hommes de pensée de l'Europe, dès le 15 septembre 1914. — Que n'y en eut-il d'autres avec lui, de ces mandarins intellectuels qui aujourd'hui confessent l'internationalisme révolutionnaire et le prêchent autour d'eux ! — A travers la parole de Romain Rolland (il me semble qu'elle était seule en Europe) et qui sonnait d'un son si pur, on pouvait apercevoir l'iniquité fondamentale de la guerre ; son vrai but, malgré le riche manteau idéal dont elle s'affublait, et particulièrement du côté des « démocraties » : *l'esclavage sous la forme de rapine et de guerre* dont parle Nicolaï [2]. La tragédie européenne n'était donc pas comparable à la fable du loup et de l'agneau, comme le voulait le nouveau catéchisme d'État entonné par la presse du monde. Tous les États avaient leur part du crime. *Au-dessus de la Mêlée,* le 15 septembre 1914, en donnait acte à l'Histoire. Ne l'oublions pas.

Mais ce n'est pas assez d'accuser la politique. Si fatale, si

première publication de l'article en France (brochure d'Amédée Dunois, 1915) ce texte fut mutilé par la censure, de manière à blanchir le tsarisme.

1. Au-dessus de la Mêlée. *Au-dessus de la Mêlée.* 33. Texte blanchi par la Censure dans la brochure Dunois.

2. *Toute guerre qui n'est pas totalement inutile a pour conséquence nécessaire l'esclavage d'une partie de l'humanité... Il faut être franc, et, quand on défend la guerre, oser reconnaître et proclamer qu'on défend l'esclavage.* Prof. G. F. Nicolaï. La Biologie de la Guerre.

meurtrière qu'elle soit pour le peuple, il lui faut la complicité du peuple. Il existe une responsabilité de tous, aussi écrasante que celle des gouvernements. Tout homme et toute femme d'Europe est individuellement responsable de la guerre, qui y asservit sa conscience et y confondit sa volonté. La grande vertu de Romain Rolland est d'avoir regardé en face cette large responsabilité, dont il voulut avoir sa part. Et l'on sait avec quel courage il fit le procès de l'intelligence, des Eglises, du socialisme, de toutes les *puissances morales*.

Ces vérités sont présentes dans la série des premiers articles *Au-dessus de la Mêlée ;* elles ne furent jamais exprimées de façon plus intrépide que dans l'article *Aux peuples assassinés* [1].

*
* *

Cet écrit est de novembre 1916. La censure l'interdit longtemps en France. Arrêtons-nous un instant à l'analyser. C'est peut-être celui que pour ma part j'aime le mieux, parce que la pensée y souffre, et que la vérité y est intrépide.

Nous trouvons dans ces dix pages la critique la plus acérée de l'Europe de guerre, de ses fautes profondes, et une prévision de son avenir à laquelle donne une singulière valeur l'état de confusion tyrannique consacré par la paix :

La civilisation d'Europe sent le cadavre. « Jam fœtet » ... *Elle a appelé les fossoyeurs* [2].

1. Les Précurseurs. *Aux peuples assassinés.* 22 et sqq.

2. Par suite d'une omission typographique, cette phrase qui figure dans le texte original, 4e alinéa [voir la Revue Demain, nov. déc. 1916, et la brochure publiée par les Jeunesses Socialistes de la Suisse Romande (n° 2)], ne se trouve plus dans l'édition originale du livre Les Précurseurs.

C'est d'abord un regard d'ensemble sur les crimes latents de la civilisation européenne, en Europe, en Afrique, en Asie, depuis cinquante ans, — et l'avertissement solennel du grand Hindou Rabindranath Tagore :

« *La civilisation d'Europe est une machine à broyer. Elle consume les peuples qu'elle envahit, elle extermine ou anéantit les races qui gênent sa marche conquérante. C'est une civilisation de cannibales ; elle opprime les faibles et s'enrichit à leurs dépens. Elle sème partout les jalousies et les haines, elle fait le vide devant elle. C'est une civilisation scientifique et non humaine. Sa puissance lui vient de ce qu'elle concentre toutes ses forces vers l'unique but de s'enrichir... Sous le nom de patriotisme, elle manque à la parole donnée, elle tend sans honte ses filets, tissus de mensonges, elle dresse de gigantesques et monstrueuses idoles dans les temples élevés au Gain, le dieu qu'elle adore. Nous prophétisons sans aucune hésitation que cela ne durera pas toujours....* [1] »

L'examen de conscience — le réquisitoire — commence sur ces paroles :

« *Cela ne durera pas toujours...* » *Entendez-vous Européens ? Vous vous bouchez les oreilles ? Écoutez donc en vous. Nous-mêmes, interrogeons-nous... Dans le fléau d'aujourd'hui, nous avons tous notre part : les uns par volonté, les autres par faiblesse ; et ce n'est pas la faiblesse qui est la moins coupable.*

Les responsabilités se pressent, comme les crimes d'Israël autour de Jérémie :

1. *Message de l'Inde au Japon.* 1916. Publié dans The Outlook, New-York, et dans l'ouvrage NATIONALISM.

Apathie du plus grand nombre, timidité des honnêtes gens, égoïsme sceptique des veules gouvernants, ignorance ou cynisme de la presse, gueules avides des forbans, peureuse servilité des hommes de pensée qui se font les bedeaux des préjugés meurtriers qu'ils avaient pour mission de détruire... Qui de nous n'est coupable ? Qui de nous a le droit de se laver les mains du sang de l'Europe assassinée ?

Et d'abord, nous trouvons la servitude de tous.

Voici le fait qui domine : l'Europe n'est pas libre. *La voix des peuples est étouffée. Dans l'histoire du monde, ces années resteront celles de la grande Servitude. Une moitié de l'Europe combat l'autre, au nom de la liberté. Et pour ce combat, les deux moitiés de l'Europe ont renoncé à la liberté. C'est en vain qu'on invoque la volonté des nations.* Les nations n'existent plus, *comme personnalités. Un quarteron de politiciens, quelques boisseaux de journalistes parlent insolemment, au nom de l'une ou de l'autre. Ils n'en ont aucun droit. Ils ne représentent rien qu'eux-mêmes. Ils ne représentent même pas eux-mêmes.* « Ancilla ploutocratiæ... »

... La nation ! Mais qui donc peut se dire le représentant d'une nation ? Qui connaît, qui a seulement osé jamais regarder en face l'âme d'une nation en guerre ? Ce monstre fait de myriades de vies amalgamées, diverses, contradictoires, grouillant dans tous les sens, et pourtant soudées ensemble, comme une pieuvre...

Voici aussi la libération possible :

D'où vient le sentiment de la fatalité qui accable les hommes, en présence de telles crises. Et cependant elle

n'est que leur découragement devant l'effort multiple, prolongé, non impossible, qu'il faut pour se délivrer. Si chacun faisait ce qu'il peut (rien de plus !) la fatalité ne serait point. Elle est faite de l'abdication de chacun. En s'y abandonnant, chacun accepte donc son lot de responbilité.

Mais où sont les têtes de *l'entreprise infernale,* comme disait Voltaire ?

Dans le ragoût innommable que forme aujourd'hui la politique européenne, le gros morceau, c'est l'Argent. Le poing qui tient la chaîne qui lie le corps social est celui de Plutus. Plutus et sa bande. C'est lui qui est le vrai maître, le vrai chef des États. C'est lui qui en a fait de louches maisons de commerce, des entreprises véreuses.

Sans rendre responsable *tel ou tel groupe social ou tel individu,* ce qui est trop simpliste, sans incriminer uniquement une classe, voici *l'époque asservie à l'argent,* amenée tout entière par ses conflits au dernier terme de la servitude, qui est la guerre. Si on ne peut dire simplement qu'elle fait *la guerre pour de l'argent,* il faut dire que la guerre moderne vient de l'argent, annexe les idées, et retourne enfin à la cause de l'argent par l'exploitation du vaincu. Ce sont les hommes d'argent qui tiennent la machine.

Les intellectuels, la presse, les politiciens, — oui, même les chefs d'État, ces fantoches de guignols tragiques, sont, qu'ils le veuillent ou non, devenus leurs instruments, leur servent de paravent. Et la stupidité des peuples, leur soumission fataliste, leur vieux fond ancestral de sauvagerie mystique, les livrent sans défense au vent de mensonge et de folie qui les pousse à s'entretuer...

... Les peuples, qui se sacrifient, meurent pour des idées.

Mais ceux qui les sacrifient vivent pour des intérêts. Et ce sont, par conséquent, les intérêts qui survivent aux idées.

... Le sang coule, l'argent coule, et on n'est pas pressé de faire tarir le flot. Quelques milliers de privilégiés, de toute caste, de toute race, grands seigneurs, parvenus, Junkers, métallurgistes, trusts de spéculateurs, fournisseurs des armées, autocrates de la finance et des grandes industries, rois sans titre et sans responsabilité, cachés dans la coulisse, entourés et sucés d'une nuée de parasites, savent, pour leurs sordides profits, jouer de tous les bons et de tous les mauvais instincts de l'humanité...

Au moment où Romain Rolland travaillait à cet admirable écrit, il me disait :

Je médite souvent, la nuit, sur les idées de ce travail, les prenant et les reprenant... Cette recherche des responsabilités est terrible. Plus on la creuse, et mieux on voit que tous y ont part. Et pas seulement dans l'ensemble des nations, mais à l'intérieur de chaque nation. Toutes les lâchetés, les soumissions, tous les bas intérêts, les aveuglements y concourent... On dit que le capital a fait la guerre. Cela est vrai, et ce n'est pas entièrement *vrai. La responsabilité est dans toute la société, dans sa machinerie sociale.*

Nous rencontrons au fond l'Argent, toujours l'Argent profondément dans la vie humaine. Avec lui l'orgueil, l'envie, l'ignorance, la haine. On voit que les hommes sont menés, obscurément ou non, par l'intérêt (d'ailleurs mal conçu), qui les ligue non pas avec, *mais* contre *d'autres hommes*[1].

Aux peuples assassinés se termine par une dramatique

1. Conversation à Sierre, 10 novembre 1916.

invocation, que je veux citer en entier, pour sa grande beauté :

Peuples infortunés ! Peut-on imaginer un sort plus tragique que le leur !... Jamais consultés, toujours sacrifiés, acculés à des guerres, obligés à des crimes qu'ils n'ont jamais voulus... Le premier aventurier, le premier hâbleur venu s'arroge avec impudence le droit de couvrir de leur nom les insanités de sa rhétorique meurtrière, ou ses vils intérêts. Peuples éternellement dupes, éternellement martyrs, payant pour les fautes des autres... C'est par-dessus leur dos que s'échangent les défis pour des causes qu'ils ignorent et des enjeux qui ne les concernent point ; c'est sur leur dos sanglant et piétiné que se livre le combat des idées et des millions, auquel ils n'ont point part (aux unes pas plus qu'aux autres) ; et seuls, ils ne haïssent point, eux qui sont sacrifiés ; la haine n'est au cœur que de ceux qui les sacrifient... Peuples empoisonnés par le mensonge, la presse, l'alcool et les filles... Peuples laborieux, à qui l'on désapprend le travail... Peuples généreux, à qui l'on désapprend la pitié fraternelle... Peuples qu'on démoralise, qu'on pourrit vivants, qu'on tue... O chers peuples d'Europe, depuis deux ans mourants sur votre terre mourante ! Avez-vous enfin touché le fond du malheur ? Non, je le vois dans l'avenir. Après tant de souffrances, je crains le jour fatal où, dans la déconvenue des espoirs mensongers, dans le non-sens reconnu des sacrifices vains, les peuples recrus de misère chercheront en aveugles, sur quoi, sur qui se venger. Alors, ils tomberont eux aussi dans l'injustice, et seront dépouillés par l'excès de l'infortune jusque de l'auréole funèbre de leur sacrifice. Et du haut en bas de la chaîne, dans la douleur et dans l'erreur, tout s'égalisera... Pauvres crucifiés, qui

se débattent sur la croix, à côté de celle du Maître, et, plus livrés que lui, au lieu de surnager, s'enfoncent comme un plomb dans la nuit de la souffrance ! Ne vous sauvera-t-on pas de vos deux ennemis : la servitude et la haine ? Nous le voulons, nous le voulons ! Mais il faut que vous le vouliez aussi. Le voulez-vous ? Votre raison ployée sous des siècles d'acceptation passive, est-elle capable encore de s'affranchir ?...

Arrêter la guerre qui est en cours, qui le peut aujourd'hui ? Qui peut faire rentrer dans sa ménagerie la férocité lâchée ? Même pas ceux peut-être qui l'ont déchaînée, — ces dompteurs qui savent bien qu'ils seront dévorés !... Le sang est tiré, il faut le boire. Soûle-toi, Civilisation ! — Mais quand tu seras gorgée, et quand, la paix revenue, sur dix millions de cadavres, tu cuveras ton ivresse abjecte, te ressaisiras-tu ? Oseras-tu voir en face ta misère dévêtue des mensonges dont tu la drapes ? Ce qui peut et doit vivre aura-t-il le courage de s'arracher à l'étreinte mortelle d'institutions pourries ?... Peuples, unissez-vous ! Peuples de toutes races, plus coupables, moins coupables, tous saignants et souffrants, frères dans le malheur, soyez-le dans le pardon et dans le relèvement ! Oubliez vos rancunes, dont vous périssez tous. Et mettez en commun vos deuils : ils frappent tous la grande famille humaine ! Il faut que dans la douleur, il faut que dans la mort des millions de vos frères vous ayez pris conscience de votre unité profonde ; il faut que cette unité brise, après cette guerre, les barrières que veut relever plus épaisses l'intérêt éhonté de quelques égoïsmes.

Si vous ne le faites point, si cette guerre n'a pas pour premier fruit un renouvellement social dans toutes les nations, — adieu, Europe, reine de la pensée, guide de l'humanité ! Tu as perdu ton chemin, tu piétines dans un

cimetière. Ta place est là. *Couche-toi ! — Et que d'autres conduisent le monde !*

* * *

L'idée des responsabilités multiples, parallèles, réciproques sinon constamment égales — mais *de même nature* impérialiste, incombant aux deux groupes d'États et finalement à la société européenne dans son ensemble, cette idée qui détruit les dogmes officiels des deux belligérants et la légende fondamentale de « l'agression », fut constamment travaillée et éclairée par Romain Rolland, au cours de ces années. Elle fut formulée si souvent devant nous, et de façon si claire, dans ses conversations et ses lettres, que nul ne saurait ici contester sa pensée.

J'ai entre les mains des notes, que je puis embrasser d'un coup d'œil, et qui parlent de *défendre la vérité : les responsabilités égales des gouvernements d'Europe*[1]. *La responsabilité appartient à toute la machine sociale qui s'est établie en Europe depuis cinquante ans*[2]. *L'ennemi de tous, ce sera celui qui, comme nous, n'admet pas que tout le mal soit rejeté sur un seul côté, mais croit que tous y ont trempé*[3]. *Ma pensée se résume dans cette parole de Jaurès, six jours avant sa mort : chaque peuple paraît à travers les rues de l'Europe avec sa petite torche à la main, et maintenant voici l'incendie*[4]. *Il y a tant de causes, si nombreuses et d'ordre si divers, et partant, un si grand nombre de sens différents dans la marche de ce*

1. Conversation à Sierre. 5 février 1917.
2. Conversation à Thoune. 6 août 1916.
3. Conversation à Sierre. 17 septembre 1916.
4. Lettre à J. Renaitour. 29 septembre 1915.

fléau, qu'il apparait de plus en plus impossible de les rassembler en un système simple... Il faudrait construire et comparer les courbes de toutes les causes agissantes, depuis vingt ans, à travers les nations...[1] *Plus cette guerre évolue, et plus on aperçoit ses causes lointaines, essentielles, fondamentales...*[2]

Mais cette compréhension de la vérité générale n'altéra jamais chez lui le sens le plus fin des vérités particulières, des valeurs relatives que prenait tel ou tel épisode du conflit. Je ne saurais évidemment décrire le mouvement de sa pensée devant tous les évènements dont l'Europe a donné depuis cinq ans le spectacle frénétique. Et, comme nous le verrons, une évolution intérieure a peu à peu déplacé cette pensée, toujours dans un sens de liberté. — Mais j'entends indiquer les points de vue à peu près permanents, par où elle a pris parti sur les hommes et les choses.

Qu'il y a donc d'erreur à juger une telle conscience d'un seul point de vue, sur un seul texte, sans connaître son infinie nuance ! C'est pourtant ce que font à chaque instant les détracteurs de Romain Rolland. Or aucun esprit n'est plus que celui-ci capable de complexité et de profondeur, et de finesse pour embrasser les aspects contraires de la vérité; peu d'esprits en Europe étaient ainsi désireux d'évaluer au poids juste (au poids le plus indulgent aussi) les fautes et les aberrations en présence. Quel souci de jugement humain, dont témoignent tous ceux qui l'ont connu !

Il voulait accomplir une œuvre *objective* d'historien. Pour cela il lui fallait se contraindre à la discipline de voir clair

1. Conversation à Sierre. 13 mars 1917.
2. Conversation à Sierre. 5 décembre 1916.

— fût-ce contre lui-même. Il n'y eut jamais en lui, à aucun moment, de ces parti-pris passionnés qui ont pu rejeter les meilleurs esprits de l'opposition dans une contre-vérité, par delà la vérité juste, et firent même de quelques Européens les zélateurs de la guerre contre leur nation. Romain Rolland sut pratiquer avec une constante sagesse le grand art que préconise Confucius : *Que la limite de la persévérance dans le milieu est admirable ! Il y a bien peu d'hommes qui sachent s'y tenir longtemps* [1].

Je puis dire qu'il ne montra jamais la plus petite partialité, la plus légère illusion, la moindre des indulgences à l'égard de la cause allemande. Son attitude fut une protestation totale. Il vit l'Allemagne impériale, — avec des yeux droits, sans cligner, pendant toute la durée de sa puissance. Il vit les responsabilités majeures du prussianisme en Europe ; le pangermanisme, modèle des impérialismes, cynique et dévorant au début, puis hypocrite et *caphard* eût dit Rabelais, le diable se faisait pacifiste. Il vit nettement cette orgueilleuse et brutale société allemande, la face la mieux armée et la plus insupportable à l'esprit du Césarisme moderne. Haute fourberie diplomatique, technique matérielle, organisation de toutes les formes de guerre secrète, mécanisation presque totale d'un grand peuple, et enfin les horreurs scientifiques d'une froide barbarie ; l'intelligence casquée, qui ment sans honte sur l'ordre des États-Majors, et dresse les plans pour la culture militarisée du monde. *Toutes les maladies de la société européenne, nous les trouvons, dès 1914, à l'excès en Allemagne* [2]. *Le pire foyer d'infection* était *en Prusse... L'Allemagne bismarckienne*

1. Livres Sacrés de la Chine. Tchoung-Young. III.
2. Conversation à Sierre. 5 octobre 1916.

a donné le la *à l'Europe frénétique qui danse aujourd'hui la pyrrhique*[1].

Il est à peu près établi pour lui que le gouvernement allemand, aux premières heures de la guerre, joua le plus mauvais rôle. Le crime de la Belgique violée par le Haut Commandement et diffamée ensuite par la diplomatie, ne peut se justifier en aucun temps. Il se retourna d'ailleurs contre son auteur ; car il détermina toute une série de réalités et de fictions tendant à désigner l'Allemagne comme l'agresseur unique et le peuple criminel. Mais les crimes les plus certains et les responsabilités effectives de l'Allemagne n'innocentent pas ses adversaires. Autour de l'Empire allemand, tard venu pour le partage de l'univers, et prodigieusement doué de vie et d'appétits, l' « encerclement » des appétits voisins, des militarismes concentriques au sien, était plus ou moins actif, mais réel ; fatal même, dans l'ordre d'une société conduite par la realpolitik capitaliste. Quand le conflit dormait, les apparences mêmes, entourées d'un nuage de méfiance que nul ne chercha à dissiper, faisaient croire qu'il progressait. L'Angleterre et son empire, dans son rôle classique d'araignée des mers, qui séculairement se propose d'abattre toute prépondérance continentale en Europe. La France politicienne, cette *foire sur la place*, où la dépravation électorale, l'incohérence égoïste qui proclame « après nous le déluge », n'allaient pas sans une politique étrangère de jactance et de conquêtes lointaines. Le Tsarisme enfin, rouge de tous les crimes et dont les jours étaient comptés depuis la révolution de 1905, cette honte de l'Europe qui n'était plus soutenue que par l'argent des « démocraties », et pour qui *l'impéralisme effréné avec*

1. Lettre personnelle. 21 août 1916.

Constantinople pour pivôt[1] était le dernier expédient, le rêve mégalomane[2].

Auprès d'un malade, que faisons-nous ? Nous nous appliquons à modérer sa fièvre. Non à l'exciter. L'Europe s'est appliquée à surexciter pendant des années l'Allemagne impérialiste. L'orgueil allemand devait l'amener à la folie. L'encerclement des Alliés, qui était réel, a été grossi, aux yeux des Allemands, jusqu'à l'aberration[3].

Je vois partout le même crime, mais non au même degré. Non, je ne déclare pas tous aussi coupables. Ils le deviendront sans doute, à mesure que la guerre se prolonge ; et il n'est même pas impossible que ce soit le plateau de la balance le moins lourd au début qui s'incline le plus, à la fin. Mais il n'y a pas, il n'y a jamais égalité, de fait. (Certainement au début, le rôle de la France était supérieur à celui de son ennemie et de ses alliés). La

1. Voir E. D. Morel : *La part du tsarisme dans la guerre* (Union of Democratic Control, août 1917 ; Revue Demain, Genève, décembre 1917).

Dans l'infection de tous les États, l'État allemand représentait l'excès du mal. Je mettrais volontiers la Russie sur le même plan, mais je connais moins bien les choses de Russie. Romain Rolland. Conversation à Sierre. 29 octobre 1915.

2. C'est ainsi que Romain Rolland vit de bonne heure l'importance de l'alliance franco-russe, et des intrigues d'une camarilla tsariste formant un réseau grandissant depuis 1902, ce dont Jaurès était averti. Dans la période des derniers jours, il n'a pas été sans apercevoir, en face de la folle vanité et de la fourberie de la Double-Monarchie, la volonté de guerre de la Russie, ses complicités en France, l'importance décisive de la mobilisation générale russe du 31 juillet : la mobilisation russe a déclanché la guerre européenne. Romain Rolland vit encore l'ambiguïté de l'Angleterre, qui, en se démasquant plus tôt, eût probablement empêché la catastrophe.

3. Conversation à Sierre 5 octobre 1916.

question n'est pas là ; je dis : aucun n'est indemne ; laissons « le plus » ou « le moins » ; « moins ou plus », il faut être indulgents les uns pour les autres : celui qui l'est « le moins » aujourd'hui le sera peut-être « le plus » demain, ou l'a été avant-hier. (Hier il y eut Bismarck, et avant-hier Napoléon). Je n'aime pas qu'on dise : « tout le bien d'un côté, tout le mal de l'autre. » Un peu d'humilité ne messiérait à personne[1].

Considérons maintenant l'évolution du fléau. Le militarisme *Si vis pacem para bellum*, qui régnait déjà en Europe, prit également, ici et là, la dictature absolue, en absorbant la nation. L'Europe fut une machine militaire. Et on vit, ici et là, le même renoncement de la seule force capable de contrebalancer la tyrannie de l'Etat irresponsable : le socialisme international. S'il semble bien que l'Allemagne introduisit la première certaines méthodes particulièrement féroces, enjambant les fragiles conventions que l'humanité moderne met autour de la guerre, il est certain que tous la suivirent avec entrain, et sur certains points la dépassèrent. Le système des représailles était établi.

On put juger l'impérialisme — non plus par intuition, comme en 1914, mais sur le développement de son règne. Qui n'a pas l'esprit asservi au mensonge public eut à connaître une série formidable de *preuves*. Faut-il en dresser la somme ? Après les premières victoires allemandes, les exploitations humaines en Belgique, en Serbie, en Pologne, on put apercevoir l'impérialisme allié remis de sa première peur, et rassemblant le monde entier, pour la croisade contre l'Europe centrale, sous le drapeau d'une idéologie fallacieuse (le

1. Lettre personnelle. 21 août 1916.

Droit et la Liberté), mais avec la volonté implacable d'aller *jusqu'au bout.*

Le plus grand crime, le vrai crime, a été de déchaîner le fanatisme guerrier qui, quoi qu'on en dise, dort dans la race. Et les gens qui ont fait cela, les gouvernants, savaient pleinement ce qu'ils faisaient. Il dépendait d'eux, à la fin de 1914, que cette guerre fût limitée dans ses ravages, ou réveillât ce qui ne s'arrêterait jamais. Les responsabilités premières remontent si haut — cinquante ans — que tous y ont part. Mais en novembre-décembre 1914, il y avait une lassitude populaire ; et c'est alors que fut déclanchée la grande campagne des atrocités [1].

Les preuves ? Marché impérialiste qui décide de l'entrée en guerre de l'Italie. Refus systématique, allant jusqu'à l'escamotage honteux, opposé par les gouvernements alliés à toute proposition de paix, d'où qu'elle vienne ; le déshonneur jeté par eux sur l'idée pacifiste, en dépit des hypocrisies libérales. Traités secrets avec le tsarisme, conclus au cours de la guerre et complétant l'alliance, qui assuraient à l'Angleterre les colonies allemandes, à l'impérialisme russe Constantinople, à l'impérialisme français la rive gauche du Rhin. Après la violation de la neutralité belge, celle de la neutralité grecque. La Révolution Russe, qui éleva dès les premiers jours le drapeau de la paix internationale et formula les seules conditions de paix juste, condamnée immédiatement par les deux impérialismes qu'elle menaçait d'une révolution sociale. Ce fut en vérité le critérium des deux dominations capitalistes et de leurs méthodes. Ruse et flatterie de l'Entente, puis un lâche abandon, après le refus formel à la paix sans annexion que proposaient les révolu-

1. Conversation à Sierre. 1916.

tionnaires ; et enfin la diffamation et l'injure, le blocus, les attentats en Russie, la guerre honteuse et sournoise qui, pour écraser les Soviets, soutient la pire canaille tsariste, le « cordon sanitaire » contre la révolution internationale au prix du martyre d'un peuple, l'un des plus indéniables crimes qu'ait vus l'histoire, et dont la France militariste assure la conduite. A Brest-Litowsk, l'Allemagne tenta la conciliation générale, rusa, imposa enfin la première paix impérialiste, qui témoigne assez bassement de ce qu'eût été la paix allemande en Europe[1].

La victoire alliée, avec l'apogée de la force militaire et le triomphe de la guerre dans la plus mensongère des victoires, réservait à l'Europe d'autres surprises. Brest-Litowsk pâlit dans le lointain. L'armistice, le maintien du blocus criminel à des peuples exténués, les marchandages du concile secret entre cinq politiciens arbitres du monde, les traités de Versailles et de Saint-Germain signés par le vaincu le couteau sur la gorge, devant une ligne de baïonnettes, avec toutes les surenchères de violence et d'humiliation qui les ont suivis, — montrèrent un tel débordement d'appétits, d'anarchie, de réaction impérialistes, que la conviction de toute pensée saine et juste est désormais faite sur la justice de cette guerre[2]. Le masque tomba quand la comédie des

1. *Brest-Litowsk a ruiné toute possibilité de paix, puisqu'elle a montré que l'Allemagne ne concevait la paix que comme une spoliation des pacifistes... Je ne crois pas qu'on doive négliger une occasion de condamner énergiquement ce crime, qui est, comme disait Talleyrand, bien pis encore : une sottise.* Quos vult perdere... *Chaque Etat, tour à tour, a manqué l'occasion de sauver l'humanité, en se sauvant lui-même du cercle scélérat qui les tient tous. Mais l'occasion manquée à Brest-Litowsk est de toutes la plus honteuse et la plus déplorable.* ROMAIN ROLLAND. Lettre à Andrée Jouve. 22 avril 1918.

2. *Il est maintenant prouvé que tous se valent. Si au début on pouvait avoir quelque illusion et croire en une des deux causes, ce n'est*

principes wilsoniens eut servi à mettre l'ennemi à terre, et à tromper une dernière fois les peuples civilisés de notre Occident, par une hypocrisie sans exemple. La paix babylonienne consacre pour l'Entente les annexions et les spoliations en Europe, le partage de l'Asie et de l'Afrique, l'asservissement économique et militaire des peuples centraux, l'hégémonie enfin d'une nouvelle Sainte-Alliance des gouvernements contre les peuples. L'œuvre à courte vue de l'impérialisme militaire est d'asservir le vaincu en le déshonorant, de paralyser sa vie à venir, d'empêcher aussi chez lui toute révolution sincère ; de laisser croître sa réaction et venir sa revanche (si terrible soit-elle), parce que l'état de menace armée permet seul l'hégémonie du vainqueur, maintient par le terrorisme de l'opinion ses privilèges sociaux, et lui donne enfin la puissance du présent. C'est pour cela que treize millions d'hommes sont morts, qu'autant furent mutilés, et que les peuples du centre de l'Europe sont la proie de la famine, de la misère et du typhus. Nous sommes toujours devant l'impérialisme à la fois ennemi et solidaire, gardien du privilège capitaliste ; jamais on ne put mieux voir sa face d'une stupidité infinie, incapable de comprendre, encore plus de résoudre ses propres problèmes, divisé et incohérent, enfantant la guerre par tous ses actes, et vivant au jour le jour au bord de quelque sombre et imprévisible catastrophe sociale.

La guerre n'est pas finie ; rien n'est fini ; l'humanité est en prison[1].

plus permis désormais. ROMAIN ROLLAND. Conversation à Villeneuve. 31 décembre 1919.

1. ROMAIN ROLLAND. Lettre à P. Vaillant-Couturier. Le Populaire. 21 avril 1910. Voir encore les lettres à Jean Longuet (décembre 1918), publiées dans LES PRÉCURSEURS (l'une sous le titre : *Contre le Bismarckisme vainqueur*).

VI

CRITIQUE SOCIALE

Tolstoy écrivait déjà en 1899 :

Lorsque deux hommes s'enivrent dans un cabaret et se bourrent de coups pour une question de cartes, je ne saurais mal juger l'un d'eux, si convaincants que soient les arguments de son adversaire. L'origine des actes mauvais de l'un ou de l'autre n'a aucun rapport avec la justice de la cause de l'un d'eux ; elle est dans le besoin de boire du vin et de jouer aux cartes au cabaret, au lieu de travailler et de se reposer ensuite.

De même quand on me dit que la faute de telle ou telle guerre appartient exclusivement à l'un des belligérants, je ne puis jamais l'admettre. On peut dire que l'un des belligérants agit plus mal que l'autre ; mais cette constatation n'expliquera jamais la cause même immédiate de ce terrible, cruel et inhumain phénomène qu'est la guerre.

Pour tout homme qui ne ferme pas volontairement les yeux, les causes de toutes les guerres récentes sont bien évidentes : la distribution inégale de la richesse, le vol du bien de la masse par quelques-uns... l'existence d'une armée, d'hommes instruits à tuer leurs semblables... la

doctrine religieuse mensongère imposée aux nouvelles générations[1].

Mais aucune guerre, même de celles qu'a vues Tolstoy, ne fut comme la guerre européenne l'expression du mal social ; car aucune guerre ne fut encore si fondamentale.

La pensée ne peut demeurer à la surface, s'arrêter à la pellicule extérieure que présentent les faits politiques. Nulle pensée mieux que celle de Romain Rolland n'est descendue en profondeur. L'impérialisme sous la forme moderne n'est que la forme d'une antique domination, que nourrit l'organisme vicié d'une Société arrivée à la limite de sa violence. L'État, le capitalisme européen sont les résultantes actuelles de composantes plus permanentes, par lesquelles évolue la servitude sociale, et en dernière analyse la misère de l'humanité.

*
* *

L'État d'abord. *Le crime horrible, c'est l'État meurtrier*[2]. Je rappelle cette parole décisive que nous avons déjà entendue. L'État bureaucratique est une création de l'homme moderne ; et c'est de nos jours la forme presque totale de la servitude, qui n'est douce que pour ses esclaves volontaires, et hors de laquelle il est presque impossible d'exister. Ses masques sont nombreux — bien que s'opère un glissement général des formes autocratiques aux formes démocratiques — et ses hypocrisies encore plus nombreuses ; ses procédés d'influence et d'hypnose sont de plus en plus parfaits.

1. Tolstoy. Lettre, 1899. Publiée en français sous le titre : *La guerre au Transvaal. A qui la faute ?*

2. Lettre personnelle. 6 mai 1916.

La puissance de l'État était au temps de Tolstoy une menace perpétuelle pour la vie des peuples, et le plus grand ennemi d'un ordre moral individuel. Aussi le vieil apôtre d'Iasnaïa-Poliana a-t-il passé plus de vingt ans de sa vie religieuse à lutter contre l'État sous toutes ses formes, et particulièrement contre le service militaire. Mais l'État national a pu ouvrir l'ère d'une guerre universelle ; et à la faveur de cette guerre, il est devenu la geôle de l'homme. Ce qu'il convient de remarquer, pour saisir toute l'importance du mal européen, c'est que jamais la puissance de l'État n'a joui d'une telle renommée morale. Plus l'idole est meurtrière et mieux elle est adorée. L'État sorti de la Révolution Française et propagé en Europe par les canons de Napoléon, avec son dogme : la patrie, et son matériel humain : la nation, est proprement devenu Dieu. L'homme individuel s'anéantit lentement devant ce colosse. C'est le mal dont parle Zarathustra :

Je vais te parler du monstre froid entre les monstres froids... Je vais te parler de la mort des hommes[1].

La vie essentielle de l'individu, son aspiration morale religieuse, est aujourd'hui presque entièrement paralysée par l'État, si elle intervient dans l'ordre social. Plus que le monarque de droit divin, l'État moderne, qui tire son pouvoir du suffrage universel, se nourrit du consentement ou plutôt de la passivité de tous, et avilit ses sujets. C'est l'organisation de la cruauté et de la médiocrité humaines. Car, ainsi que l'avait bien vu Tolstoy, il intéresse la masse à la tyrannie qu'il exerce.

La tête de l'État est de nos jours le capitalisme le plus perverti, qui, s'il profite à des individus, constitue par son

1. Nietzsche. Ainsi parlait Zarathustra.

machinisme compliqué comme une seconde nature sociale, à laquelle l'individuel n'échappe qu'avec la plus grande peine. La politique secrète et bifide atteint un point de complexité qui la met à l'abri de tout contrôle rationnel. Le bras séculier, d'une puissance de destruction incomparable, est une armée formée de toute la nation mâle ; et les États de l'Europe actuelle commencent à s'entendre pour traquer les rares réfractaires ; l'armée réalise le dernier degré de la servitude collective, de la mécanisation cruelle, du meurtre technique ; vue sous ce seul angle, une œuvre comme *Clavel soldat* offre une des vérités fondamentales de l'époque. L'instrument du pouvoir est la presse qui fait et défait les consciences, achète et vend, crie les sentiments de masse, lance ou modère l'épidémie morale, fait règner l'erreur ou la haine, sans qu'aucune œuvre de contrepoison, appliquée à l'individu, soit désormais possible. Une censure se superpose à la vilenie journalistique ; et l'on peut voir ainsi l'opinion d'un peuple entier à la fois alcoolisée de mensonges et tenue dans un rigoureux isolement derrière les murailles de Chine de ses frontières. Un raspoutinisme gouvernemental, fait d'égoïsmes anarchiques, s'étale librement sur cette soumission et cette ignorance populaires, n'éveillant même plus le mépris public ; la légalité est le canal ordinaire de l'arbitraire, qui sous la formule : liberté, égalité, fraternité, dépasse aisément la fantaisie des despostes. L'intelligence diplômée dispense obligatoirement *un catéchisme gouvernemental, enseigné par les gendarmes, avec la bienveillante collaboration de messieurs les gardiens de la paix,* — comme disait Péguy [1]. La bureaucratie est un système colos-

1. Je renvoie au pamphlet : *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne* (Cahiers de la Quinzaine, VIII, 5, 2 décembre 1906). Péguy, dénonçant la « métaphysique d'État », y était prophète à son insu contre l'État guerrier.

sal d'inertie oppressive, qui conditionne à chaque instant la vie personnelle. Les étais de cet État sont enfin d'innombrables services de police, espionnage et contre-espionnage, surveillances et contrôles secrets, qui exercent une sorte de terreur occulte, et dont les besognes tiennent à la fois de la pire immoralité, d'une bêtise sans scrupules et d'une fantaisie invraisemblable.

Cette prodigieuse réunion de pouvoirs oppressifs s'est formée en quelques semaines de guerre européenne. Elle n'est que l'évolution rapide de toutes les menaces que les institutions permanentes de la société — sanctionnées par les lois — comportaient avec plus ou moins d'évidence. Et comme toute la tyrannie présente de l'État a toujours la consécration formelle de « la loi », il faut voir avec clarté que lutter contre la guerre de l'État, c'est à quelque degré se mettre hors la loi.

Telle est la situation de la liberté intérieure individuelle. Romain Rolland ne croit pas, comme Tolstoy, à la réalisation d'une anarchie rationnelle, basée sur le principe d'amour. Il ne croit pas assez que *l'homme est bon* (et Tolstoy lui-même ne l'a pas cru). Il pense que la contrainte sociale usera toujours de moyens dépourvus de justice, et qu'il est vain de demander à l'évolution humaine un développement selon la raison. — Mais le devoir n'en est que plus haut de poursuivre la justice dans les formations, les ébauches que construit la société. Il faut lutter pour l'homme contre l'asservissement par un État d'iniquité. Et le devoir encore plus haut, plus certain, est de maintenir l'indépendance totale de la conscience, qui pense et qui agit pour soi, les yeux fixés sur l'amour de l'humanité, — *une contre tous*.

Il m'écrivait un jour :

Je lisais tout à l'heure une phrase de moi que je ne me

rappelais plus avoir écrite : « J'aimerais mieux la pire désorganisation que l'écrasement de la liberté. » C'est l'antipode du mot fameux de Gœthe (qui pourtant m'est cher[1]). Sous une forme paradoxale, c'est ma vraie raison d'être. Elle n'est pas superflue, en ce temps[2].

Les États sont de grands fauves. Ils l'ont toujours été. Mais d'ordinaire ils cachent leurs griffes. — Tout cela ne saurait m'abattre, ni m'étonner. Je le savais depuis longtemps. Et plus je vois ces bêtes, plus je me sens homme, — homme libre[3].

*
* *

La forme la plus moderne de l'idole État est la Démocratie. Cette guerre a été proclamée la croisade des Démocraties, comme si la Démocratie était en soi le royaume du Bien social. — Sans insister sur la variété des constitutions politiques qui se disputent le titre de démocraties, posons la question droite : qu'est-ce que la Démocratie ? C'est, répond l'apologiste, le gouvernement où le peuple a la souveraineté ; soit le bon gouvernement, celui du peuple par le peuple, le gouvernement dans lequel la volonté de l'État est précisément la volonté des gouvernés. C'est donc le peuple libre, puisque ce qu'il doit faire, il l'a voulu, comme Georges Dandin. Tel est du moins l'idéal démocratique, avec lequel l'État bourgeois démocratique aime à se confondre.

Tolstoy a dit son fait à cette hypocrisie, dans un texte virulent de *La fin d'un monde :*

1. *Je suis ainsi fait que j'aime mieux commettre une injustice que de souffrir le désordre.* Gœthe. Annales.
2. Lettre à Gaston Thiesson et P. J. Jouve. 1916.
3. Lettre personnelle. 1er juillet 1917.

En ces derniers temps, la déformation du christianisme a donné lieu à une nouvelle supercherie, qui a mieux enfoncé nos peuples dans leur servilité. A l'aide d'un système complexe d'élections parlementaires, il leur fut suggéré qu'en élisant leurs représentants directement, ils participaient au gouvernement, et qu'en leur obéissant, ils obéissaient à leur propre volonté, ils étaient libres. C'est une fourberie. Même sous le régime le plus démocratique, sous le règne du suffrage universel, le peuple ne peut exprimer sa volonté : 1° parce qu'une pareille volonté collective d'une nation de plusieurs millions d'habitants ne peut exister ; 2° parce que même si elle existait, la majorité des voix ne serait pas son expression. Sans insister sur le fait que les élus légifèrent et administrent, non pour faire le bien général, mais pour se maintenir au pouvoir, — sans appuyer sur le fait de la dépravation du peuple due à la pression et à la corruption électorales, — ce mensonge est particulièrement funeste, en raison de l'esclavage présomptueux où tombent ceux qui s'y soumettent... Ces hommes libres rappellent les prisonniers qui s'imaginent jouir de la liberté, lorsqu'ils ont le droit d'élire ceux parmi leurs geôliers qui sont chargés de la police intérieure de la prison... Le membre d'un État despotique peut être entièrement libre, même au milieu des plus cruelles violences. Mais le membre d'un État constitutionnel est toujours esclave, car il reconnaît la légalité des violences commises contre lui[1].

Pour une pensée aussi critique que celle de Romain Rolland, la Démocratie en soi, la Démocratie pouvoir du peuple n'existe pas, et ne peut exister. Tout peuple est gou-

1. Tolstoy. La fin d'un monde (1906). V, 161-165.

verné, c'est à dire dominé. La démocratie est la forme sociale qui correspond à un certain progrès dans l'hypocrisie, par suite de l'importance croissante d'une plèbe demi-cultivée. C'est l'État par la flatterie et la duperie, ayant soin de proclamer bien haut que les maîtres du peuple, alors qu'ils disposent de lui à leur gré, ne sont que ses serviteurs. En fait, il n'y a jamais de volonté populaire ; le suffrage est toujours une chose fausse dans les intentions et les résultats ; il se forme une majorité artificielle réunie selon les erreurs de la psychologie de masse, toujours mouvante et incertaine, dont les meneurs savent jouer pour leurs intérêts ; cette majorité écrase légalement la minorité, qui contient le plus souvent l'élite des intelligences ; le parlement est un organisme fallacieux et incontrôlable, qui n'est rien au peuple, que le pouvoir mène par la corruption ; et l'ensemble est enfin dominé par une minorité impudente et servile, celle des maîtres-valets, parvenue au dernier degré de la corruption politique. Ainsi il s'agit d'une forme plus compliquée et « partageuse » du pouvoir, qui gouverne au moyen de la démagogie et des nobles principes ; et l'équilibre d'une démocratie est favorisé par une certaine réciprocité de bassesse entre la masse et les chefs. — Renan a vu la démocratie. La sagesse désenchantée du *Prêtre de Nemi* montre Démos, le peuple enivré de violence, mené par la surenchère des partis. Que la majorité des hommes soit aux mains d'une minorité, il en sera sans doute toujours ainsi. Voltaire en a dit la cause : *La véritable raison est que les hommes sont très rarement dignes de se gouverner eux-mêmes* [1].

La démocratie aujourd'hui victorieuse, qui fit et mena cette guerre des nations, est celle des bourgeois de 1789 déclarant à leur profit les droits de l'homme, et sur laquelle

1. Voltaire. Dictionnaire Philosophique. *Patrie*.

poussa peu à peu, comme une verrue monstrueuse, le capitalisme industriel du XIXe siècle. Les parlementaires sont trop compromis dans les scandales ordinaires de l'État pour être autre chose qu'un corps de séides, aveugles et sourds quand il le faut, défenseurs méprisables de la conservation sociale ; les gouvernants sont interchangeables ; le pouvoir réel est celui de la finance, poursuivant ses buts *par le fer et par le sang*. La guerre nous a montré la tyrannie démocratique, en face des tyrannies démocratico-féodales, toutes deux au service du « Pouvoir Inconnu » que Nicolaï cherchait, sans parvenir à le trouver, dans l'Allemagne impériale [1].

*On fait tout ce qu'*on *veut des peuples. Et qui est cet* on*? Existe-t-il seulement? J'en doute* [2].

Nous savons que penser des « démocraties ». Elles sont devenues une forme de tyrannie hypocrite et oratoire, qui dispose d'un instrument plus diabolique que la police et les cosaques du tzar : l'opinion. (Ça *se fabrique et se déchaîne, à volonté, comme un gaz asphyxiant)* [3].

Mais si la démocratie est toujours fausse en regard d'un idéal absurde, si elle se montre criminelle aujourd'hui sous la forme de la démocratie bourgeoise, il serait vain de vouloir remonter l'évolution, qui veut une participation toujours plus large des masses à l'existence sociale. D'ailleurs, les formes du passé n'ont rien d'enviable. Il se trouve dans l'histoire des périodes plus ou moins heureuses de tous les régimes ; on peut espérer, dans l'avenir, une période d' « euphorie » démocratique. Il faut donc, constamment,

1. Prof. G.-F. Nicolaï. *Lettre ouverte à cet Inconnu qui a le pouvoir en Allemagne.* Das werdende Europa, Copenhague, 1er octobre 1918.
2. Romain Rolland. Lettre personnelle. 10 juillet 1917.
3. Lettre personnelle. 19 mars 1917.

essayer d'introduire la justice. C'est en ce sens que Romain Rolland prend le parti de la démocratie sociale contre les réactions « républicaines » ou monarchistes. La démocratie marxiste, qui s'avance à l'Est avec la dictature du prolétariat, ne sera pas sans user de l'idéologie démocratique ; elle prétendra sans nul doute gouverner au nom de tous. Elle est pourtant, dans sa forme encore chaotique et autoritaire, la seule organisation sociale dont l'Europe actuelle puisse espérer quelque bien.

Mais plus haut, encore et toujours, il y a la loi personnelle et libre :

L'aberration de la conscience universelle, que nous vîmes à un tel degré au cours de cette guerre, tient à la démocratie. Ou du moins à cette démocratie que nous voyons réalisée. Des troupeaux. Et ils bêlent tous ensemble. Dans les civilisations antérieures, ils gardaient le silence. Changez le système gouvernemental, il n'en restera pas moins ces courants aveugles et bornés. Le pouvoir de la presse sur eux témoigne qu'ils n'ont pas de conscience individuelle. Et de plus en plus ces courants aveugles seront maîtres. — Le contrepoids serait-il l'anarchisme ? Assurément. Nous sommes anarchistes dans le sens où le furent tous les grands esprits qui nous montrent la route, dans le passé. Érasme, Voltaire, Flaubert, Tolstoy. Une anarchie ainsi entendue, nous l'opposons aux tyrannies collectives. Nous l'opposons non seulement à la guerre, mais à tout mouvement aveugle de passion commune... Encore plus quand cette passion a pour but le meurtre [1].

Nous nous trouvons encore une fois, devant l'État et la

1. Conversation à Sierre. 1916.

démocratie, au centre de l'individualisme moral, de la pensée *Un contre tous*. Opposition de l'idée individuelle aux formes collectives asservissantes ; non pas l'égoïsme dressé contre l'humanité, mais justement le contraire : *l'individu de la fraternité*[1]. On peut penser à un nietzschéisme (rendant à Nietzsche sa vraie grandeur et pureté), mais un nietzschéisme de l'affection humaine. La conscience seule contre les foules sans conscience, car *l'humanité a besoin que ceux qui l'aiment lui tiennent tête, quand il le faut*[2]. Un contre tous, mais pour l'idée, le cœur de tous[3].

Le développement universel des démocraties, mâtiné d'une survivance fossile : la monstrueuse raison d'Etat, a conduit les esprits d'Europe à cet article de foi : que l'homme n'a pas de plus haut idéal que de se faire le serviteur de la communauté. Et cette communauté, on la définit : État.

J'oserai dire que qui se fait le serviteur aveugle d'une communauté aveugle ou aveuglée — comme le sont tous les États d'aujourd'hui, où quelques hommes généralement incapables d'embrasser la complexité infinie des peuples modernes, ne savent que leur imposer, par le mensonge de leurs journaux et le mécanisme implacable de l'État centralisé, des pensées et des actes conformes à leurs propres caprices, leurs intérêts, leurs passions et leurs folies — celui-là ne sert pas vraiment la communauté, il l'asservit et l'avilit avec lui.

Quiconque veut être utile aux autres doit d'abord être

1. Marcel Martinet. *Tolstoy*. Les Tablettes, Genève, juin 1917.
2. Introduction à L'Un contre tous.
3. Je résume à grands traits la thèse de l'œuvre, qu'un puissant roman enveloppe de tous les mouvements de l'art.

libre. L'amour même n'a point de prix, si c'est celui d'un esclave.

De libres âmes, de fermes caractères — c'est ce dont le monde a le plus besoin aujourd'hui, le monde qui va ou qui retourne à la vie grégaire, par tous les chemins divers : soumission cadavérique des Églises, traditionalisme intolérant des patries, unitarisme despotique des socialismes. L'homme s'est lentement dégagé du limon chaud de la terre. Il semble que son effort millénaire l'ait épuisé : il s'y laisse retomber ; l'âme collective le happe ; il est bu par le souffle écœurant de l'abîme... Debout ! vous qui ne croyez pas que le cycle de l'homme soit révolu ! Osez vous détacher du troupeau qui vous entraîne ! L'humanité a besoin que ceux qui l'aiment lui tiennent tête, quand il le faut[1].

*
* *

La Patrie est en ce siècle l'aspect religieux de l'État. Religion terrible, bornée, aveugle, qui exige la soumission publique de l'esprit à l'idolâtrie de la foule, religion civilisée et utilitaire qui vit de sacrifices humains se comptant par millions d'êtres. Que dire de cette entité devenue monstrueuse, hypertrophiée jusqu'au non-sens, où les réalités et les idées se mélangent inextricablement, et qui concentre toutes ses forces à se détruire elle-même ?

Cette antique foi patriotique, qui soutint jadis des sociétés plus avancées contre une barbarie limitrophe, est aujourd'hui la *chose morte* dont parle Flaubert ; la chose morte douée du plus grand pouvoir sur les vivants. Mais c'est aussi de

1. Introduction à L'Un contre tous.

1789 que date la conception moderne de patrie nationale, comme mystique obligatoire de tout un peuple. D'où le pouvoir meurtrier de la patrie d'aujourd'hui ; l'idée est à la fois caduque et nouvelle. C'est le dernier flamboiement d'une fièvre qui va disparaître.

La patrie moderne divinise l'État. Elle est la garantie morale de la servitude qu'il impose. Elle attache l'individu à la forme d'un territoire, à la catégorie d'un peuple, en réalité à la politique d'un État. Non plus à la nécessité vitale d'une communauté, réellement menacée dans les biens de sa civilisation ; mais à l'intérêt effréné d'un clan, qui possède la nation. Elle permet, dans la paix, le gouvernement du peuple par l'ignorance ; elle permet son asservissement complet pendant la guerre. Nous avons pu vérifier la simple justesse des formules de Tolstoy : *Le patriotisme, sous la forme la plus simple et la plus claire, n'est pas autre chose pour les gouvernants qu'une arme qui leur permet d'atteindre leurs buts ambitieux et égoïstes ; pour les gouvernés, c'est la perte de toute dignité humaine, de toute raison, de toute conscience, et la servile soumission aux puissants. Le patriotisme, c'est l'esclavage*[1]. *La guerre est la conséquence naturelle du patriotisme*[2].

Il n'est pas inutile de citer encore quelques propositions de la lucide analyse que le Prof. G.-F. Nicolaï consacre au patriotisme de guerre :

Le patriotisme a pris un caractère extraordinairement oppressif; à aucune autre époque, il n'a été aussi tyrannique et exclusif : il dévore tout. La patrie l'emporte, à cette heure, sur la religion, l'art, la science, la pensée, la civilisation.

1. L'esprit chrétien et le patriotisme (1894).
2. Le Salut est en vous (1893).

Cette hypertrophie monstrueuse ne s'explique pas par les sources naturelles d'où jaillit l'instinct de patrie : — amour du sol natal, sens familial, besoin social de se grouper en grandes communautés. Ses effets colossaux dérivent d'un phénomène pathologique, la « suggestion de masse » *(*Massensuggestion)... *Cette attraction de la masse, qui opère comme un aimant, est le côté positif du chauvinisme. Le côté négatif est la haine de l'étranger. Et le milieu d'élection, le bouillon de culture, c'est la guerre. La guerre jette sur le monde des montagnes de souffrances; elle l'écrase de privations matérielles et spirituelles. Pour que les peuples puissent les supporter, il faut surexalter le sentiment de masse, afin de soutenir les faibles, en les enserrant plus étroitement dans le troupeau. C'est ce que l'on produit artificiellement par la presse. — Le résultat est effarant. Le patriotisme concentre toute la force de l'âme humaine dans l'amour pour son peuple et la haine pour l'ennemi. La haine religion...* [1]

Et Nicolaï ajoute avec verve :

C'est un sentiment exaltant pour tout imbécile de pouvoir former une majorité avec une douzaine de millions de son espèce. Moins un peuple possède de caractères et d'individualités, plus violent est son patriotisme [2].

Nul ne voit mieux que Romain Rolland le principe étouffant de la patrie moderne. Il regarde la tyrannie morale des patries avec un œil attristé, mais clair, qui aperçoit déjà dans leur combat le signe de leur déchéance commune

1. Prof. G.-F. Nicolaï. La Biologie de la guerre. D'après Romain Rolland : Les Précurseurs, *Un grand Européen*, *G.-F. Nicolaï*, 163-165.

2. Texte cité par Romain Rolland, *ibid.*, 165.

et l'annonce de l'unité future. Et pourtant son jugement ne le fait point maudire les patries puisqu'elles sont encore, malheureusement, des objets de foi pour beaucoup d'hommes. Lutter contre un phénomène social ne permet point de proscrire ceux qu'il aveugle, ceux qui croient en lui. *Dégagez l'idéal (illusoire ou non, qu'importe ?) auquel on se sacrifie, et qui, par là, est saint, — des grands sacrificateurs, qui vivent de la graisse des victimes. Ménagez l'un, et ne ménagez pas les autres*[1].

Mais serrons de plus près la réalité ; nous arrivons à la « défense nationale ». La défense nationale est l'état de fait devant lequel un peuple est mis, au dernier degré des maléfices de son gouvernement. Défends-toi, si tu ne veux pas mourir, — et vaincs pour te défendre. Aucune guerre moderne *qui ne soit l'œuvre des gouvernements seuls*, dit Tolstoy[2], où les responsabilités ne soient à quelque degré parallèles, en fonction d'une politique commune d'asservissement social. Par conséquent aucune guerre où l'un des peuples soit à l'origine dans la situation réelle de défense contre l'agression de l'autre. La défense nationale, provoquée par l'impérialisme, est son crime le plus monstrueux. *Alors ils les lancent sur les peuples voisins, et c'est ainsi qu'ils confirment ce qu'ils ont dit des attaques dont on était menacé sur les frontières*[3].

Mais la guerre déchaînée, il existe un ordre nouveau de faits. Chaque peuple est bien placé par son impérialisme dans la *réalité* de la défense ; deux collectivités qu'on abuse également, deux forces de destruction disciplinées et armées

1. Lettre personnelle. 19 juillet 1918.

2. Tolstoy. L'esprit chrétien et le patriotisme (1894). Lire en entier cet admirable pamphlet, dont l'alliance franco-russe fournit le thème.

3. L'esprit chrétien et le patriotisme.

sont lancées l'une contre l'autre, au service de deux systèmes d'oppression. Comment sortir désormais d'un cercle infernal, où les deux adversaires sont condamnés à vaincre, où les crimes de chacun profitent à la haine de l'autre, où toute défaite sert l'impérialisme ennemi, où toute victoire sert l'impérialisme national ? Une fatalité règne — qui possède gouvernés et gouvernants, — et quand (c'est le cas pour l'Europe) il n'existe plus de troisième force capable de jouer le rôle d'arbitre, si les démons ne sont pas maîtrisés des deux côtés à la fois, cette fatalité suivra son cours naturel jusqu'à l'extinction d'un des partis. Le sophisme initial de la guerre pour la défense est devenu une vérité — la seule vérité insoluble de la guerre. L'Anankè moderne est en action : course sinistre où tous les peuples rivalisent. C'est la bataille à la fois défensive et offensive, de conservation et de conquête, revêtue d'une apparence idéale de défense selon le Droit.

Qui n'a vu (parmi ceux qui pensent) cette réalité accablante pendant les cinq années de la guerre européenne ? Romain Rolland ne refusa point de la comprendre. Il la regarda objectivement, il l'étudia, comme *fait* de la vie collective. C'est le plus souvent en tenant compte de cette réalité qu'il parla. Mais elle ne fit pas fléchir sa foi.

Historien et sociologue, il sait d'abord qu'elle procède d'un instinct élémentaire, biologique, de conservation des sociétés, qu'il est vain de vouloir supprimer ou même réformer, fût-ce au nom des plus parfaites idées. Il estime que les destinées de l'humanité sont sans doute attachées au maintien de ces forces aveugles. Il pense qu'*il est inutile de prêcher à des races vigoureuses la non-résistance : car elles n'appliqueront jamais de pareilles leçons; elles ne les comprendront jamais*[1]. Il ne croit même pas que la non-

1. Lettre personnelle. 16 juillet 1916.

résistance puisse être pratiquée par de larges minorités dans le monde actuel.

Non. Ce qu'il faut prêcher, selon moi, aux peuples, c'est la non-agression ; car ils sont tous prêts à la comprendre. Mais cette non-agression doit être sincèrement, loyalement, totalement appliquée ; il y a une agression sourde, sournoise, quotidienne, qui se masque de paix et qui est la source empoisonnée de l'autre[1].

La guerre déclanchée, Romain Rolland laisse à toute pensée et toute action, individuelle et collective, de donner la réponse, de trouver sa propre loi, et de trancher de son mieux, au plus près de sa conscience, le cycle insoluble dont la défense nationale présente l'enchaînement. Pour lui, contre la fatalité de la mêlée, contre le *devoir* que l'État impose, afin d'utiliser cette fatalité à ses fins, il a le refuge du principe individuel, de la loi intérieure, de la foi qui résout le problème. La loi de l'un, la loi de tous ne sont pas les mêmes. La puissance de l'Anankè échoue *au seuil de l'Ame libre*[2].

Combien elle est large dans la construction, cette intelligence pour qui *il y a un cœur dans l'humanité*[3] ! C'est sans doute sur ce sujet de la synthèse des peuples qu'elle se permet les plus grands rêves. Elle s'y sent autorisée par la méditation de l'histoire.

Le premier degré de la libération sera réalisé par la Patrie tolérante et libérale, bien que conditionnée encore par la force, unie aux autres patries dans quelque Fédération Européenne. Au degré extrême, on peut imaginer une

1. Lettre personnelle. 16 juillet 1916.
2. Les Précurseurs. *Pour E.-D. Morel*. 70.
3. Flaubert. Correspondance.

partie de l'humanité, assez sage pour être respectée, parvenue à la liberté et au désintéressement de la patrie, ayant quitté définitivement la vie dans la patrie pour la vie dans l'humain. C'est le degré auquel est arrivé depuis longtemps Romain Rolland. *Autour de soi, on n'a plus que le ciel, — « tout le ciel qui appartient à l'aigle*[1] ».

Européen n'est même plus assez pour lui. Il a beaucoup vécu, pendant cette guerre, avec l'histoire d'Asie. L'Europe est loin de représenter à ses yeux un type supérieur de civilisation. Il rêve, dans l'ordre des sociétés à venir, d'une fraternité des peuples, d'une sympathie des races déjà à demi fondues dans le creuset commun du monde, d'une synthèse Europe-Amérique-Asie, où les civilisations longtemps assoupies viendraient insuffler une vie nouvelle au tronc européen vieillissant. Il rêve d'une interpénétration, d'une connaissance de plus en plus hautes, d'une réalisation vivante de l'unité, entre les grandes familles humaines, — unité déjà en puissance au sein même de la plus meurtrière division qu'ait vue le monde. Il entrevoit une existence libre entre des nations autonomes mais harmonieuses, établies sur des territoires qu'elles ne se disputeraient plus, unies intérieurement par le *plébiscite de tous les jours* dont parlait Renan. Il conçoit une harmonie enfin entre les forces spirituelles de la science, de la religion et de l'art, qui brûlent dans le foyer de chaque peuple, et que tous doivent apporter au feu commun de la civilisation du siècle. — Voilà le rêve. Ne me dites pas qu'il est entièrement utopique. Mais si la réalité doit être autre, si le monde doit continuer à marcher dans le sang, s'il doit même aller en accélérant son mouvement destructeur, toutes choses fort possibles, la grande pensée, elle, est d'avance délivrée des contingences de meurtre. *La*

1. JEAN-CHRISTOPHE. LA NOUVELLE JOURNÉE. 249.

tâche esl rude, mais l'œuvre est magnifique. Si l'on ne peut l'accomplir, c'est déjà bon et beau de pouvoir la rêver. Quand l'Europe se renie, quand il n'y a plus d'Europe, il faut être l'Europe soi-même, à soi tout seul[1]. La pensée ne fermera les yeux sur aucune injustice, d'où qu'elle vienne. Mais elle n'abandonnera point sa liberté pour rentrer dans l'arène de l'injustice. Et surtout elle se refusera à voir l'injustice réparée par la guerre, qui est *la suprême injustice*[2].

Quant à la patrie la plus éternelle, celle des choses spirituelles, des œuvres de l'intelligence, illustrée par la présence des grands hommes, il faut la séparer, et même la sauver de l'autre. Car elle n'est point meurtrière ; mais elle crée la vie. Et il n'est pas question, pour un homme de pensée, de refuser de la servir, de renier ses traditions, de ne point chercher à l'enrichir. Le voudrait-il, qu'il ne le pourrait pas. Lui donner au contraire toutes ses forces, et sa vie, à elle qui ne saurait rien détruire du patrimoine de l'humanité, c'est les donner directement à l'humanité.

Cette patrie qui est d'esprit demeurera toujours indépendante des violences que l'autre accomplit ou subit. Les plus grandes périodes de l'intelligence et de l'art d'un peuple coïncident rarement avec sa gloire dans le siècle. Athènes fut encore Athènes sous la domination romaine ; c'est sous cette même domination étrangère que le Juif Jésus apporta au monde une religion et une morale universelles. Les périodes les plus riches de la Renaissance, tant aux Pays-Bas qu'en Italie, furent ensanglantées de tyrannies et de guerres civiles. L'existence d'un esprit national tient à une force essentielle, qui est proprement l'élan vital et constructeur

1. Lettre personnelle. 4 décembre 1914.
2. Lettre à J. Renaitour. 29 septembre 1915.

d'une race, inscrit dans sa langue, enfermé dans sa forme de pensée. Mais que cet élan vital vienne à défaillir après une évolution plus ou moins riche, et que ce soit ou non l'effet des malheurs sociaux où des politiques ont conduit la nation, — le sage doit savoir regarder cette éventualité sans frémir. Tout meurt et recommence. L'histoire est une suite d'écroulements, d'absorptions, de morts et de naissances; et à travers ce fleuve tumultueux durent toujours les pensées de l'humanité. Il faut dire, si l'on accepte l'optimisme de Renan :

Et quand la Bretagne ne sera plus, la France sera ; et quand la France ne sera plus, l'humanité sera encore, et éternellement on dira : autrefois il y eut un noble pays, sympathique à toutes les belles choses et dont le destin fut de souffrir pour l'humanité et de combattre pour elle. Ce jour-là, le plus humble paysan qui n'a que deux pas à faire de sa cabane à son tombeau vivra comme nous dans ce grand nom immortel : il aura fourni sa petite part à cette grande résultante. Et quand l'humanité ne sera plus, Dieu sera, et dans son vaste sein se retrouvera toute chose, et alors il sera vrai à la lettre que pas un verre d'eau, pas une parole qui aura servi l'œuvre divine du progrès ne sera perdue[1].

1. RENAN. L'AVENIR DE LA SCIENCE.

VII

SUR LES COMPLICES MORAUX

Les deux puissances morales, dont cette guerre contagieuse a le plus révélé la faiblesse, c'est le christianisme et c'est le socialisme[1].

De l'Église, ce *cadavre galvanisé* dont parle Cartyle, il ne convient pas de parler longuement. L'Église Catholique ou Protestante est une survivance fossile comme principe moral ; et il y a beau temps que la religion du Christ a fait alliance avec la force brutale et la cauteleuse réaction. Que nous ayons vu une fois de plus les prêtres des deux partis prêcher la guerre sainte au nom de *Tu ne tueras point,* cela n'a rien d'étonnant. *Le merveilleux de cette entreprise infernale*, écrivait déjà Voltaire, *c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux et invoquer Dieu solennellement avant d'aller exterminer son prochain*[2].

Que l'Église, famille internationale, ait été écartelée, il ne faut point non plus s'en étonner si l'on songe que les églises avaient partie liée (qu'elles fussent ou non séparées de l'État) avec la franche réaction capitaliste, le nationalisme et l'armée. Mais que la papauté ait été assez faible pour ne pas

1. Au-dessus de la Mêlée. *Au-dessus de la Mêlée.* 28.
2. Voltaire. Dictionnaire Philosophique. *Guerre.*

même essayer de réunir autour d'elle une minorité de l'Eglise fidèle à la paix du Seigneur : voilà le fait qui témoigne que la papauté aussi est une chose morte.

L'impuissance du socialisme, organisation politique, idéal social de l'avenir, contre une guerre qui dès l'origine fut une entreprise antirévolutionnaire et antisocialiste de l'Etat, cette impuissance fut d'une autre gravité. L'Internationale Ouvrière était la seule unité encore fragile des peuples européens ; elle était, sous l'Europe corrompue, le ciment d'une nouvelle civilisation. Elle constituait, pour tous les gouvernants impérialistes d'Europe, la grande inconnue. C'est véritablement sur elle, ou plutôt sur ses chefs sans conscience, que s'est jouée en 1914 l'alternative : guerre impérialiste sans issue ou soulèvement social. L'effondrement de l'Internationale en deux jours ; mieux encore, l'acquisition des meneurs socialistes de tous les pays à la guerre exterministe, leurs efforts frénétiques, leur participation aux gouvernements de guerre, ces faits marquèrent le triomphe de la guerre, le recul de l'évolution sociale, la fin de l'Europe libérale ; ils déterminèrent enfin beaucoup plus tard la révolution sous la forme de l'extrême violence, telle qu'elle doit sans doute sortir de la guerre, armée du drapeau rouge.

Le grand et bon Jaurès assassiné par la réaction franco-russe, le socialisme réformiste mourut. Il semblait que le tribun l'incarnât à lui seul, le soutînt tout entier de sa forte main. *Il était le pilote de la démocratie européenne*[1]. Certes, il est impossible d'établir une commune mesure entre la fatalité guerrière de 1914 et la pensée d'un seul homme, si fort soit-il. Et pourtant plus d'un eut le sentiment que c'était alors la guerre — ou Jaurès. La balle de revolver donna à

1. Romain Rolland. Au-dessus de la Mêlée. *Jaurès*. 156.

cette intuition une valeur poignante. Et quoi qu'ait fait l'État guerrier, qui ne craignit pas d'étayer son entreprise sur lui, puis, après avoir utilisé sa mort, osa le tuer encore une fois en acquittant son meurtrier, — la mort de Jaurès fut comme la signature de cette guerre. Pour moi, elle m'ouvrit la vérité.

Qu'eût-il fait, vivant ? Il est inutile de le supposer au gré de nos passions. Mais ce qui est sûr, c'est qu'*il n'eût jamais laissé aller le vaisseau du socialisme à la dérive, comme ses débiles successeurs*[1].

Romain Rolland parla souvent de Jaurès, et pensa souvent à travers lui, au cours de ces cinq années. Si l'homme de pensée parvint à une liberté d'esprit et de jugement que n'eût peut-être pas connue le grand politique, les deux âmes larges et humaines étaient faites pour se comprendre et suivre la même voie. On sait que Romain Rolland écrivit un pathétique portrait de Jaurès, pour l'anniversaire de sa mort.

A ces socialistes qui le renièrent, qui partout et avec ensemble vendirent leur internationale pour trente deniers ou un sursis d'appel, *Au-dessus de la Mêlée* adresse de dures paroles. Vers la fin de 1916, à l'heure où le socialisme patriote était dans toute sa gloire, le plus sûr garant de l'impérialisme, Romain Roland me disait :

Les partis socialistes sont les grands traîtres à l'humanité[2].

Mais plusieurs branches du socialisme européen demeuraient fermes : le parti socialiste italien en entier, avec le brave journal l'*Avanti !* (auquel Romain Rolland collabora au cours de la guerre), le socialisme russe en exil, qui

1. Au-dessus de la Mêlée. *Jaurès*. 159.
2. Conversation à Sierre. 1916.

préparait la révolution ; enfin un petit noyau formé à Zimmerwald, qui réunissait de petites minorités française et allemande. De bonne heure, Romain Rolland fut en sympathie morale avec les vérités défendues par les zimmerwaldiens. Il aida aussi aux efforts des minoritaires français, tout en déplorant parfois la confusion de leurs principes. Il suivit avec une attention passionnée le long drame de Liebknecht en Allemagne, toute l'énorme épopée de la Révolution Russe, la Révolution du 9 novembre en Allemagne qu'écrasèrent ensuite les Galliffets allemands [1], la tentative désespérée de la Hongrie communiste. Nous retrouverons, dans le prochain chapitre, sa pensée sur le socialisme révolutionnaire.

*
* *

S'il est des hommes aujourd'hui à qui siérait la modestie, ce sont les intellectuels. Leur rôle dans cette guerre a été affreux ; on ne saurait le pardonner. Non seulement ils n'ont rien fait pour diminuer l'incompréhension mutuelle, pour limiter la haine ; mais, à bien peu d'exceptions près, ils ont tout fait pour l'étendre et pour l'envenimer. Cette guerre a été, pour une part, leur guerre. Ils ont empoisonné de leurs idéologies meurtrières des milliers de cerveaux. Sûrs de leur *vérité, orgueilleux, implacables, ils ont sacrifié au triomphe des fantômes de leur esprit des millions de jeunes vies. L'histoire ne l'oubliera point* [2].

1. L'Humanité publia une série d'articles de Romain Rolland sur *Janvier sanglant à Berlin* (février 1919), d'après les documents de Wilhelm Herzog dans son journal Die Republik.

2. Les Précurseurs. *Pour l'Internationale de l'Esprit.* 197.

Nous entrons ici dans la sphère la plus élevée (et la plus certaine) des responsabilités. Nous pourrions même, en tant qu'hommes de pensée, nous limiter à celles-là : elles sont suffisantes, et notre faute à tous est assez lourde. Qu'y eut-il de plus triste que le spectacle de cette Intelligence européenne transformée en *meretrix* furieuse, qui prêche la sainte croisade de la haine et de la stupidité, et se met au service le plus vil de la classe sociale dominante. La guerre n'aura pas été seulement la mêlée des intérêts ; mais aussi le combat des fanatismes infâmes selon Voltaire, meurtriers à froid et qui opèrent de loin. Les deux tyrannies se sont servies entre elles. L'État bourgeois dispense les *idées ivres* qui lui sont profitables, par le chœur de ses Docteurs en Sorbonne, — de même qu'il ment en politique et camoufle ses canons avec les branches de la forêt. Et l'intelligence guerrière dispose des pouvoirs de l'Etat ; elle trône, elle joue un rôle, et peut se venger sur ses grands et petits ennemis. Qui est le vrai maître de la danse ? — C'est une grande question, comme disait Candide.

Cette trahison, ou plutôt cette révélation de l'intelligence européenne aura été, pour ceux qui croient en une mission indépendante de la pensée, le plus affreux des coups. Les plus pessimistes *avaient leurs illusions,* pour parler comme Flaubert en 1870. Toutes ces illusions s'attachaient au rôle de la culture, à sa liberté acquise, à son respect d'elle-même, à l'objectivité de la science. Tout s'écroula avec le premier coup de canon. La folie de la pensée demeurera comme le signe le plus grave de la convulsion. Romain Rolland, dans *Au-dessus de la Mêlée,* disait à ces intellectuels illustres :

L'histoire de l'humanité est l'histoire des idoles et de leurs règnes successifs. Et l'on dirait qu'à mesure que

l'humanité vieillit, le pouvoir de l'idole est plus vaste et plus meurtrier [1].

Idole de la Kultur, idole de la Civilisation, — et leurs sous-dieux : Liberté, Droit, Démocratie, Justice, — autant de *totems* monstrueux de l'intelligence raisonnante, servis par les prêtres intellectuels au moyen de la vie des hommes jeunes de la nation. Affreuse œuvre de ce Sanhédrin d'académiciens ! Tant il est vrai que *l'humanité vieillit, mais elle ne mûrit pas* [2]. La barbarie se transforme, et ne gagne qu'en lâcheté.

Tout le peuple des lettres était mobilisé. On ne distinguait plus les personnalités. Les Universités formaient comme un ministère de l'Intelligence domestiquée : il avait pour office de rédiger les actes du maître et patron, l'État.

Ce texte satirique de *L'Un contre tous* s'attaque à l'*État-Major de la pensée*. Il fait défiler les types des *différents services :* — les Professeurs de Lettres, *experts au développement moral, en trois points, au syllogisme oratoire*, aux *idées claires, peu nombreuses, toujours les mêmes, sans ombres, sans nuances, sans vie,* décrochées *à l'arsenal d'une soi-disant antiquité classique,* avec *l'estampille de l'État romain, prototype de tous les États européens ;* — les philosophes : *Ils avaient l'art d'expliquer le concret par l'abstrait, le réel par son ombre, de systématiser quelques observations hâtives, partialement choisies, et, dans leurs alambics, d'en extraire des lois pour régir l'univers... Cet impérialisme de la raison était favorisé par les roueries complaisantes d'un métier sophis-*

1. Au-dessus de la Mêlée. *Les Idoles.* 84.
2. Les Précurseurs. *Pour l'Internationale de l'Esprit.* 206.

tique, rompu au maniement des idées... Ce n'est pas à eux qu'il eût été difficile de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille ! — Les historiens, *les scribes nés, les notaires et avoués de l'État, préposés à la garde de ses chartes... et armés jusqu'aux dents pour les chicanes futures... L'histoire ? Qu'est-ce que l'histoire ? L'histoire du succès, la démonstration du fait accompli, qu'il soit juste ou injuste ! Les vaincus n'ont pas d'histoire.* — Et nous avons déjà la triple armée réunie : *rhéteurs, sophistes et procéduriers ; les trois classes professionnelles des Lettres de l'État, visées et patentées.*

Ce n'est pas assez. La Science eût pu demeurer sauve, à la hauteur où elle vit, et les savants rester dans leurs laboratoires. *On les a fait sortir. Les applications des sciences ont pris une telle place dans la réalité pratique que les savants se sont vus jetés au premier rang de l'action. Il leur a fallu subir les contacts infectieux de l'esprit public. Leur amour-propre s'est trouvé directement intéressé à la victoire de la communauté, et celle-ci englobe aussi bien l'héroïsme des soldats que les folies de l'opinion et les mensonges des publicistes... La plupart y ont apporté la rigueur, la raideur de l'esprit géométrique, — avec les rivalités professionnelles...* — L'art désintéressé, si parfaitement méprisé de l'État, reste-t-il au moins libre ? *Quant aux purs écrivains... sans attaches officielles, ils devraient avoir le bénéfice de leur indépendance. Fort peu, malheureusement, sont en état de juger par eux-mêmes d'événements qui dépassent les limites de leurs préoccupations habituelles, esthétiques ou commerciales. La plupart, et non des moins illustres, sont ignorants comme des carpes. Le mieux serait qu'ils restassent cantonnés dans leur rayon de boutique... Mais leur vanité a été sottement taquinée, sollicitée de se mêler aux affaires publiques et de dire*

son mot sur l'univers .. A défaut de jugements personnels, ils s'inspirent des grands courants... — Que reste-t-il ? les gens d'Église ? Ce sont eux qui manient les plus gros explosifs : les idées de Justice, de Vérité, de Bien, de Dieu ; et ils mettent cette artillerie au service de leurs passions. Leur orgueil insensé, dont ils n'ont même pas conscience, s'arroge la propriété de Dieu et le droit exclusif de la débiter en gros et en détail... Ce sont des monstres d'orgueil. Ils ne sont pas si loin du fou légendaire, qui se croyait Dieu le Père[1] !

Dans *Les Idoles*, Romain Rolland s'est défendu d'attaquer l'Intelligence. Il n'est pas inutile de faire réentendre sa protestation.

Certains passages de mes livres, un peu paradoxaux, m'ont fait accuser parfois d'être un antiintellectuel : ce qui serait absurde pour qui a, comme nous, donné sa vie au culte de la pensée[2].

Non, ce n'est pas de la Pensée qu'il s'agit, quand elle est libre ; mais d'une idéologie mortelle, et du clan des pontifes intellectuels asservis à l'État et à sa classe dominante, qui nous l'impose. Un autre texte de *L'Un contre tous*, — que je veux citer entièrement, pour sa beauté, — s'attaque directement à cette idéologie.

Stupide envoûtement des mots abstraits ! A quoi sert-il de détrôner les rois, et quel droit de railler ceux qui meurent pour leurs maîtres, si c'est pour leur substituer des entités tyranniques qu'on revêt de leurs oripeaux ? Mieux vaut encore un monarque en chair et en os, qu'on voit,

1. L'UN CONTRE TOUS. Seconde partie.
2. AU-DESSUS DE LA MÊLÉE. *Les Idoles*. 93.

qu'on tient, et qu'on peut supprimer! Mais ces abstractions, ces despotes invisibles, que nul ne connaitra, ni n'a connus jamais!... Car nous n'avons affaire qu'aux grands Eunuques, aux prêtres du « crocodile caché » (ainsi que le nommait Taine), aux ministres intrigants qui font parler l'idole à leur gré! Ah! que le voile se déchire et que nous connaissions la bête qui se dissimule en nous! Il y aurait moins de danger pour l'homme à être une franche brute qu'à habiller sa brutalité d'un idéalisme menteur et maladif. Il n'élimine pas ses instincts animaux; mais il les déifie. Il les idéalise et tâche de les expliquer. Comme il ne le peut sans les soumettre à une simplification excessive (c'est une loi de son esprit qui, pour comprendre, détruit autant qu'il prend), il les dénature et les oriente, en les intensifiant, dans un sens unique. Tout ce qui s'écarte de cette direction imposée, tout ce qui gêne la logique étroite de sa construction mentale, il fait plus que le nier, il le saccage, il en décrète la destruction, au nom de sacrés principes. De là que, dans l'infinité vivante de la nature, il opère des abattis immenses, pour laisser subsister les seuls arbres de pensée qu'il a élus, et qui se développent dans le désert et les ruines qui les entourent, — monstrueusement. Tel le développement accablant, étouffant, d'une certaine forme de la Famille, de la Patrie, et de la morale bornée, aveugle, tyrannique, qui est mise à leur service. Le malheureux en est fier; et il en est victime! L'humanité qui se massacre n'oserait plus le faire pour ses seuls intérêts. Des intérêts, elle ne se vante point, mais elle se vante de ses Idées, qui sont mille fois plus meurtrières. L'homme voit dans les Idées, pour lesquelles il combat, sa supériorité d'homme. Et j'y vois sa folie. L'idéalisme guerrier est une maladie qui lui est propre. Ses effets sont pareils à ceux de l'alcoolisme, dont

l'intoxication détériore le cerveau. Il centuple la méchanceté et la criminalité. Il interpose entre la sensibilité naturelle et les êtres vivants des hallucinations, et il sacrifie à celles-ci, ceux-là.

... L'extraordinaire spectacle, vu de l'intérieur des crânes! Une nuée de fantômes, qui fument des cerveaux fiévreux: Justice, Liberté, Droit, Patrie... Tous ces pauvres cerveaux également sincères, tous accusant les autres de ne l'être point! De cette lutte fantastique entre des ombres légendaires, on ne voit rien au dehors que les convulsions et les cris de l'animal humain, possédé par les troupeaux de démons... Au-dessous des nuées chargées d'éclairs, où combattent de grands oiseaux furieux, les réalistes, les gens d'affaires, comme des poux dans une toison, grouillent et rongent : gueules avides, mains rapaces, excitant sournoisement les folies qu'ils exploitent, sans les partager...

O Pensée, fleur monstrueuse et splendide, qui pousse sur l'humus des instincts obscurs et séculaires!... Tu es un élément. Tu pénètres l'homme, tu l'imprègnes; mais tu ne viens pas de lui; ta source lui échappe, et ta force le dépasse. — Les sens de l'homme sont à peu près adaptés à sa vie et à l'usage pratique. Sa pensée ne l'est point. Elle le déborde, elle l'affole, elle l'écrase. Un nombre infiniment restreint d'êtres réussissent à se diriger sur son torrent. Mais l'énorme masse est entraînée au hasard, à toute volée. Sa puissance formidable n'est pas au service de l'homme. Mais l'homme tâche de s'en servir, et le plus grand danger est qu'il croit qu'il s'en sert. Il est comme un enfant qui manie des explosifs. Il n'y a pas de proportion entre ces engins colossaux et les circonstances enfantines de la vie où les mains débiles de l'homme les emploient. Parfois ils font tout sauter.

Comment parer au danger ? Étouffer la pensée, arracher les idées ivres ? Ce serait châtrer l'homme de son cerveau, le priver de sa principale excitation à la vie. Et pourtant, il y a dans l'eau-de-vie de la pensée un poison d'autant plus redoutable qu'il est répandu dans les masses, en drogues frelatées... Homme, défends-toi ! Debout ! Tu es saoul ! Secoue l'ivresse. Réveille-toi ! Regarde, connais-toi et les autres ! Sors des idées, fais-toi libre de ta propre pensée ! Apprends à dominer ta gigantomachie, ces fantômes enragés qui s'entredéchirent... Patrie, Droit, Liberté, Grandes Déesses, nous vous découronnerons d'abord de vos majuscules. Descendez de l'Olympe dans la crèche, et venez sans ornements, sans armes, riches de votre seule beauté et de votre seul amour !... Je ne connais point des dieux Justice, Liberté. Je connais mes frères hommes et je connais leurs actes, tantôt justes, tantôt injustes. Et je connais les peuples, qui sont tous dénués de vraie liberté, mais qui tous y aspirent et qui tous, plus ou moins, se laissent opprimer.

L'idéalisme des combattants a mis ces frénésies de la pensée à l'épreuve du feu. Et ici, nous ne nous sentons plus aussi libres de juger et de condamner.

Il faut considérer pourtant un premier fait : que l'idéalisme aux armées, tout comme l'héroïsme collectif, fut toujours contrôlé par la loi militaire obligatoire. Voilà qui doit éclairer psychologiquement la valeur de cet idéalisme, et nous expliquer plus particulièrement ce joyeux « chant du départ » qu'entonna la jeunesse d'Europe en 1914[1]. Flamboiement de

1. *Le cauchemar d'une incessante mise en scène (Verlaine)... Il y eut ça, voyez-vous ; la consolation amère de prendre une attitude, de partir sur une belle parole, de s'illusionner au point de se croire*

milliers d'âmes, perdues dans l'étendue de la servitude et la magnifiant. *Le Feu* montre une escouade de gens simples, passifs, bornés et fidèles, emportés par le déroulement infini de la guerre et la haïssant, mais la faisant inlassablement, avec conscience, hypnotisés par quelques grosses idées usées, et retournant par la boue à l'homme élémentaire : ils sont tous « héroïques »[1] ; un seul est demeuré un idéaliste convaincu. L'idéalisme du soldat est une des formes de l'asservissement universel ; il ne va pas contre la nécessité du monde, mais il l'épouse glorieusement, il la subit et l'ennoblit. Je ne veux point le nier, je n'en ai pas le droit ; mais j'entends le montrer dans sa tragique et humaine faiblesse, — sa vérité, — qui nous le ferait presque aimer. C'est proprement la *servitude volontaire* de La Boétie, adaptée au dernier degré de l'organisation dans le meurtre.

Un autre phénomène concourt à l'héroïsme, et achève de masquer sa nature réelle : c'est *l'enivrement dans le puissant courant de masse* dont parle Nicolaï [2]. Toutes les guerres ont connu l'héroïsme et l'idéalisme de ceux qui mouraient par elle, sous la forme d'épidémie ; parce que toutes les guerres voient régner la « suggestion de masse »,

affranchis alors que la tourmente nous happait tous subitement... Cependant il y eut plus qu'une soumission ; il y eut cet élan irrésistible, cet engouement soudain, peut-être aussi ce déchaînement des vieux instincts qu'on croyait endormis, et puis aussi cette soif de gloire et cet atavique amour du panache ; on ne savait pas, on partait... ANDRÉ DELEMER. LE PÈLERIN MUTILÉ (1917).

1. *Ils te diront, grogna un homme à genoux.. : « Mon ami, t'as été un héros admirable. » J' veux pas qu'on m' dise ça ! Des héros, des espèces de gens extraordinaires, des idoles ? Allons donc ! On a été des bourreaux. On a fait honnêtement le métier de bourreaux... Oui, de durs et infatigables bourreaux, voilà ce qu'on a été...* LE FEU. 376.

2. Voir LA BIOLOGIE DE LA GUERRE.

l'hypnose patriotique aigüe, qui donne au patient, au peuple, la force de supporter. L'idéalisme guerrier dont nous avons vu la floraison monstrueuse fut essentiellement contagieux ; je l'ai moi-même vérifié en quelques circonstances. Et il est curieux de voir que presque toutes les époques se sont extasiées devant l'héroïsme généralisé à l'occasion d'une guerre, comme devant un fait encore inconnu, la révélation des vertus d'une race[1]. Là gîte l'illusion perpétuelle de la gloire, le Phenix renaissant, la renommée que l'humanité attache à ses plus hauts forfaits. Jusqu'au jour encore à venir où *la civilisation cuvera son ivresse abjecte*[2], où *le monde gorgé d'héroïsme sanglant en criera son dégoût et son exécration*[3].

Mais s'il est vrai que l'idéalisme combattant dans toute l'Europe obéit à des lois de contagion, il faut aussi comprendre que les vies se jouèrent sur l'obéissance à ce dogme. N'accusons pas les hommes qui voulurent croire, — et n'accusons pas davantage ceux qui, parvenus à la conscience de la vérité, n'allèrent point cependant jusqu'aux résolutions du sacrifice. Qui de nous, à l'écart de la mêlée, pouvait prétendre imposer une loi si implacable, qui comporte aussitôt la mort ? Et qui de nous eût osé engager ces hommes à briser le dernier idéal qui les aidait à supporter tant d'injures et de surhumaines souffrances ? Il y eut certes des âmes libres, farouches, au fond de ces armées, qui traversèrent l'enfer en en voyant la vérité, et le dominèrent, non par l'héroïsme fallacieux, mais par la sincérité du désespoir, le stoïcisme ou le mépris. Clavel soldat. Il n'y en eut pas beaucoup. C'est à

1. Voir ainsi les *Lettres* de Walt Whitman pendant la guerre de Sécession.

2. Les Précurseurs. *Aux peuples assassinés*. 30.

3. Les Précurseurs. *Une voix de femme dans la mêlée*. 34.

ceux-là, à ceux-là entre tous, qu'allèrent souvent, au cours de dures méditations, notre pitié et notre amour. Mais nous n'eûmes que cet amour à leur donner, — rien à leur demander. Car le sacrifice de ceux-là eût été total.

Je ne crois pas qu'aucun de nous ait le droit d'y pousser les autres, s'il ne donne l'exemple; et je ne saurais y engager qui n'est pas, de nature, un apôtre[1].

Si Romain Rolland donne la plus haute admiration à ces consciences individuelles qui ont su s'affranchir jusqu'aux actes libres, aux rares martyrs moraux de notre époque, aux Savigny, aux *conscientious objectors,* aux révoltés dont la révolte procède d'une foi, — s'il admire également les âmes qui ont pu, au moins, sauver leur liberté intérieure sans cesser de regarder le mal en face, — il ne peut pourtant pas condamner tous les autres. Il ne peut les mépriser au nom d'un idéal contraire au leur. Il faut qu'il les aide, il faut qu'il les aime. Les premières paroles de *Au-dessus de la Mêlée* sont parties d'un tel sentiment :

O mes amis, que rien ne trouble donc votre joie ! [2]

Votre foi n'est point ma foi ; ma foi, pour résister, a dû anéantir dans son cœur les vestiges de ce qui brûle en vous aujourd'hui. Mais toute foi sincère est belle, et impose le respect. Soyez respectés, — que la vérité même vous épargne, — puisque aussi bien vous êtes contraints d'être où vous êtes. *Vainqueurs ou vaincus, vivants ou morts, soyez heureux...* [3]

En vérité, ce texte participe de l'état d'esprit de 1914, en son unanimité formidable ; nous verrons que la pensée

1. Romain Rolland. Lettre personnelle. 29 décembre 1915.
2-3. Au-dessus de la mêlée. *Au-dessus de la mêlée.* 23.

de Romain Rolland, ou plutôt son expression, évolua rapidement ; ce texte porte aussi le caractère de réserve volontaire que son esprit si humain s'imposait devant la vérité, quand elle pouvait blesser. Toutefois cette première page de *Au-dessus de la Mêlée,* mise à sa place relative, exprime une idée qui anime presque toute l'œuvre antérieure de Romain Rolland : l'admiration pour le sacrifice de la foi.

Ce qui ne veut point dire qu'il renonce un seul instant à opposer son idée fraternelle et sa critique à l'idéalisme guerrier. — Car qu'est-il enfin devant la libre intelligence ? Essentiellement c'est *le sacrifice meurtrier.* L'antinomie terrible est dans ces deux termes réunis. Le véritable sacrifice, dans le sens de la vie, se sacrifie aux autres, mais ne sacrifie pas du même coup les autres à sa propre vertu ; il ne fait pas de victimes. Le sacrifice guerrier est intolérant : il oblige les millions d'hommes à son héroïsme. Le sacrifice guerrier est enfin l'instrument volontairement aveuglé des politiques les plus criminelles.

L'idéalisme contre la guerre (si l'on tient à ce terme décidément corrompu d'idéalisme) rejette d'abord la loi de meurtre. Il est *non-meurtre,* de façon plus ou moins absolue, par religion ou par raison, mais sans compromission. En ceci seulement, il est d'essence universelle. Ainsi donc l'idéal pacifique et l'idéalisme guerrier sont en antagonisme dès l'origine, quelles que soient les similitudes qui peuvent exister entre certains de leurs buts. L'idéalisme fraternel est encore, de par sa nature, en lutte avec toute la société organisée par la violence, et il ne peut pactiser avec elle. S'il est vraiment libre enfin, il ne saurait contraindre à sa loi, — pas plus qu'il n'admet la contrainte de la société. Il respecte toute foi, demandant seulement à être respecté lui-même.

VIII

SUR LA RÉVOLUTION

La guerre enfante la Révolution. La révolution sociale sort de la guerre même, son ennemie, dont le sens est l'injustice sociale et la barbarie ; et une autre guerre commence, celle des asservis contre les asservisseurs. C'est une guerre internationale, qui apparaît confusément sous l'ulcération des haines nationales, et qui ne naît pas tant d'un principe que de la misère des masses, par l'effet de certaines lois économiques dont on commence à saisir le jeu implacable. Si la révolution moderne, que les grandes œuvres du Socialisme ont annoncée, — avec ses lois précises, fatales, sans caractère moral, — et aussi son extraordinaire renouvellement de l'idéalisme, — ne commence à se réaliser aujourd'hui, dans la ruine de l'Europe, que chez les peuples vaincus, où la souffrance par la mort, la maladie, la famine et la misère, est arrivée au point le plus extrême, où le mensonge de l'État est brisé, — la révolution est aussi partout en puissance. Déjà la guerre des nations semble s'éloigner dans le passé, et une nouvelle fatalité tient l'Europe.

On dirait que les entrechoquements de masses sanglantes ont préparé l'unité, — mais contre un ennemi nouveau. Et la subversion de l'ordre social s'accomplit à l'insu des troupeaux, à l'insu même des politiques, au milieu de convul-

sions terribles comme le drame de la Hongrie, sous une répression à peu près universelle, malgré l'acharnement, l'esprit d'invention, l'armement inouï de la réaction bourgeoise et son inhumanité absolue. C'est toujours à la force que la révolution confie son destin. La violence de la conservation et la violence de la révolution sont complémentaires, partout où la révolution est un *fait*. La révolution actuelle est une dictature au nom d'une classe, supprime les libertés individuelles hors de l'État prolétarien, exerce la terreur systématique contre ses ennemis, impose au peuple une propagande implacable, et fait la guerre extérieure au moyen d'armées rouges. Une fatalité d'Atrides veut que ce juste renouvellement de l'ordre social, juste et nécessaire, seul recours d'une civilisation corrompue, s'accomplisse lui aussi dans le sang humain. On pense à l'*Apprenti-Sorcier* de Goethe : le valet a saisi le mot magique de son maître, et ordonne au balai d'aller lui chercher de l'eau ; le balai devient une force monstrueuse, qui inonde la maison et le pays. Quelle parole du Maître pourrait faire rentrer dans l'ordre de la paix les instincts débridés ? L'Europe ne peut plus se passer du meurtre : c'est son *ultima ratio mundi*. Deux puissances colossales, armées des mêmes ruses et de la même volonté d'extermination, se mesurent, se poursuivent, dans le chaos d'une société condamnée.

Le socialisme international, la force politique qui avant 1914 avait la garde de la paix, s'est effondré. Était-ce vraiment fait pour surprendre ? Trop de nationalismes s'affrontaient encore dans les congrès internationaux. Les membres dispersés du socialisme, fidèles à sa vérité, furent réduits à vivre en secret, comme les chrétiens de nouvelles catacombes. Ce n'est qu'avec la Révolution Russe (mars 1917) que reparaît l'internationalisme sur le théâtre politique, mais doué d'une force brisante. Si l'on veut mesurer la distance qu'il a par-

courue dans le sens de *guerre*, que l'on songe au mot d'ordre de Lénine : transformation de la guerre impérialiste en guerre civile[1]. — Jaurès, Lénine. Entre l'Occidental à l'âme universelle et critique, fait pour comprendre et réconcilier l'Europe, trop bon pour n'être pas faible en politique, — et le Commissaire du Peuple Russe, figure dont les proportions tiennent du surhomme, disent ceux qui l'ont approché, par son extraordinaire désintéressement, sa puissance sans éclat, et sa force de pensée, mais fanatique et chef d'armées, marxiste et slave, méprisant tout ce qui n'est pas son but et quiconque ne pense pas comme lui, poursuivant en face l'anéantissement de la bourgeoisie, — entre Jaurès et Lénine il y a toute la guerre, le sang versé, l'irréparable de l'Europe. A Jaurès il eût manqué un peu de l'âme de fer du Russe ; en face de Lénine il y a le trou noir de Jaurès disparu, et un socialisme occidental à la face ambigüe, qui n'est pas lavé de sa compromission.

Devant ce duel de demain et d'hier, quel est le sentiment de Romain Rolland? Ame fraternelle et esprit de large entendement, quelle est sa juste position vis-à-vis de la Révolution? — On ne comprendra vraiment sa pensée que si l'on se représente bien, au préalable, la loi fondamentale et la forme de cette pensée : elle peut occuper à la fois plusieurs degrés de la vérité, *sentir les passions et sentir le calme, être les autres et soi*[2]; elle peut embrasser la réalité des faits, elle ne peut manquer de le faire, car elle doit comprendre ; elle peut épouser et défendre un idéal extérieur à elle, s'il est juste et grand ; et elle doit maintenir, plus haut, la foi éternelle, indépendante, vraiment *soi-même*.

1. Lénine. *Lettre d'adieu aux ouvriers suisses* (1917). Voir encore sa *Lettre aux ouvriers américains* de 1918.

2. Lettre personnelle. 4 décembre 1914.

*
* *

Une pensée complexe et infinie, comme celle-ci, ne saurait se satisfaire complètement de ce Royaume de Dieu que nous préparent certains théoriciens du socialisme. Le monde marxiste qui apparaît souvent si utilitaire, dur et unilatéral, ne comblera qu'une petite partie de ses désirs. Et s'il est vrai que cet ordre doit instaurer, par certains côtés, un écrasement de la personne humaine encore inconnu jusqu'ici, alors il faut avoir le courage de dire que ce socialisme et la pensée libre seront en conflit.

Romain Rolland a peine à croire, en tous cas, que la communisation des moyens de production et l'avènement de l'État collectiviste constitueront les garanties péremptoires d'une meilleure humanité. Il voit trop clair dans l'homme (l'homme de toujours) pour partager cet optimisme social, cette religion du progrès, qui circonscrit le mal dans un système extérieur à l'homme moral, afin d'en avoir plus péremptoirement raison par des moyens politiques, et qui croit fermement voir, une fois le système tombé et remplacé par un autre système, le règne de la Justice, de la Paix et du bonheur universel. Il ne peut croire à ces illusions socialistes, plus fondamentales qu'on ne le pense, et qui tiennent bien souvent du philosophe Pangloss, quand ce n'est pas de Monsieur Homais. — Romain Rolland pense avec Carlyle : *Réforme un homme. Réforme ton propre homme intérieur. Cela vaudra mieux que bâtir des plans de réforme pour toute une nation.* Son intelligence ne saurait admettre la réduction des problèmes métaphysiques et moraux, des problèmes vivants, de *l'Énigme menaçante du monde* assaillant la conscience moderne [1], de *la Pensée aux mille têtes* [2] qui voudrait

1-2. Empédocle d'Agrigente et l'Age de la Haine. 8, 9.

la résoudre par des synthèses de plus en plus libres, — à un matérialisme politico-scientifique, à une religion d'appétits sociaux, à un déterminisme historique fondé sur le triomphe du machinisme et sur l'anéantissement de l'individuel, pour qui la question morale est un « épiphénomène ». Selon la représentation de Romain Rolland au contraire, la vie sociale relève d'une éthique, librement formée par une conscience. Dans l'Utopie, la vie sociale serait l'extériorisation de la vie morale, pour tous ceux qui sont capables de constituer en eux une telle vie ; quant à ceux qui ne le peuvent ou ne le veulent, une loi sociale, encore éclairée par les plus grandes morales autant que par la science, dirigerait leurs intérêts.

Ainsi Romain Rolland ne veut point dire qu'il faille renoncer à transformer le social ; une transformation est au contraire absolument nécessaire, *mais sur tous les plans à la fois* ; la vérité se poursuit par plus d'une voie. La libération d'une société où le capital, mode de richesse et de puissance, n'appartient pas aux millions de producteurs et les opprime, cette libération est urgente : la justice, comme le salut de notre civilisation l'exigent. Mais que cette œuvre révolutionnaire laisse à l'esprit son œuvre propre, qui est, sous une libre formule : *il faut cultiver notre jardin.*

Ceci nous ramène à l'antinomie fondamentale déjà entrevue plusieurs fois : entre une conception supérieure de l'individualisme — et la doctrine qui prétend résorber l'individu dans la masse sociale. Nous avons rencontré l'idée de *l'Un contre tous* luttant contre les formes existantes du troupeau asservisseur, dans la société démente de la guerre qui cumule l'égoïsme anarchique et les servitudes de nations. Nous retrouvons l'idée devant le collectivisme de l'avenir.

*
* *

Et Romain Rolland comprend la Révolution, — comme réalité historique, — comme phénomène humain ayant un caractère élémentaire, et comme œuvre de justice. L'écrivain qui jadis dressa les fresques du *Théâtre de la Révolution* ne peut pas ignorer la puissance et la grandeur des lames de fond qui renouvellent une société par l'exaltation d'un peuple. Il les a vues, avec les yeux de l'art, il les connaît, il s'est laissé, pendant un temps, emporter par elles — au moins dans le rêve de son esprit.

Le progrès humain s'accomplit par une évolution des siècles, qui s'époumonne vite, se lasse à tous moments, se ralentit, se butte à des obstacles, ou s'endort sur la route comme une mule paresseuse. Il faut, pour la réveiller, de distance en distance, les sursauts d'énergie, les vigoureux élans des révolutions, qui fouettent la volonté, qui bandent tous les muscles et font sauter l'obstacle [1].

A l'heure présente, devant le chaos, la ruine et la violence que laisse derrière soi la guerre, devant la mise aux fers de l'Europe, Romain Rolland pourrait-il ne point comprendre l'ordre de nécessité qui doit amener une révolution européenne? La société capitaliste se condamne elle-même sous nos yeux, et les symptômes de son agonie ne sont pas douteux pour un esprit habitué à la fréquentation de l'histoire. La foi aussi veut qu'il prenne parti pour la cause révolutionnaire dans la mesure où celle-ci se propose une libération humaine, un affranchissement de l'esprit. C'est en ce

1. Les Précurseurs. *A la Russie libre et libératrice*. 39.

sens qu'il salua la Révolution Russe, quand elle proclamait, seule au milieu du monde, dans ses pathétiques appels « A tous ! », l'internationale fraternelle des peuples asservis, leur œuvre commune contre l'impérialisme, et la paix. Que l'on ne s'y trompe point : Romain Rolland appelle lui aussi une transformation sociale, une évolution spirituelle aussi complètes que possible, le renversement réel du privilège capitaliste qui maintient par la violence une propriété d'usurpation et d'exploitation. Il voit dans ces renouvellements radicaux la tâche urgente du présent, le seul espoir en une société européenne viable, et ainsi un progrès au moins relatif dans le flot montant et descendant des civilisations. Le socialisme, il le déclare, est la seule puissance morale nouvelle capable de réformer une société sur des bases vivantes : place donc à la révolution socialiste.

Romain Rolland voit d'autre part, et avec la même lucidité, la violence de la révolution. Dictature et guerre civile. Plus profondément encore, il aperçoit (en sociologue, en historien, en dramaturge) que la révolution naît condamnée à cette violence. L'esprit peut adresser son pathétique appel *Aux peuples assassinés :*

Ne vous sauvera-t-on pas de vos deux ennemis, la servitude et la haine ?

Il y a peu d'espoir. Les convulsions modernes, de 1789 à la Commune de Paris, de 1848 à la Révolution Russe de 1905, à la Révolution Russe de 1917, à la Révolution de Berlin en 1919, le disent assez clairement. Qui a encore osé embrasser, d'un regard complet, le drame de la Commune de Paris ?

La Commune inorganisée, aux cent pensées différentes, guerrière, jacobine, internationaliste, un mélange de

grandes âmes et d'un grand nombre de médiocres et de viles, dans le même creuset de sang, s'effondrant avec l'anéantissement par la fusillade des vingt mille vies les plus vivantes du peuple de France, que la France n'a jamais retrouvées depuis... La Commune qui fut grande, par des caractères admirables, de hautes honnêtetés ; par l'héroïsme de son drame, même s'il fut vain ; par sa signification sociale, sa valeur de signe précurseur à travers les siècles... Mais il est lamentable de voir, avant l'écrasement par la réaction, le plus haut idéal qui se reconnaît vaincu, et, souillé, se refuse à survivre... C'est Delécluze, le vieux Jacobin dans sa redingote, allant au-devant des Versaillais pour se faire tuer, dégoûté de ce qu'il voyait et de ce qui l'entourait... La défaite intérieure... Il ne reste plus rien[1]...

La Révolution est condamnée à user du meurtre par deux causes parallèles : la volonté de défense des possédants (qui provoquent la violence afin de la réprimer[2]), — le fanatisme des chefs populaires et plus encore la haine débridée des individus, qui gagne les masses. La lutte désespérée que la Révolution doit soutenir contre l'ennemi intérieur et extérieur, avant de s'imposer au monde, accélère sa violence jusqu'au terrorisme. Cela doit être particulièrement vrai d'une révolution sur un théâtre immense, héritant d'un état de misère créé par la guerre, qu'assaille une société armée comme celle-ci et aussi malfaisante que celle-ci, pour qui le sang répandu ne compte plus. Romain Rolland ne s'illusionne en aucune façon sur le caractère sanglant — des deux

1. Conversation à Sierre. 1916.

2. La plupart des révolutions modernes (la Révolution Russe entre toutes) furent pacifiques au début.

côtés — que comportera sans doute une révolution européenne, venant de Russie, et rencontrant le capitalisme bourgeois pour un duel à mort. La « répression garde-rouge » et la guerre des armées révolutionnaires, les convulsions de l'Allemagne entre la « Reichswehr » et le communisme, la nouvelle Commune de Berlin, où le socialisme casqué réprime avec grenades et lance-mines des émeutiers armés de mitrailleuses, et laisse éventrer Rosa Luxembourg à coups de botte, — tous ces faits sont déjà là pour montrer l'horreur de la révolution, et la sanglante marche du monde nouveau[1].

Comprendre en dehors de soi est une chose ; adhérer par son esprit en est une autre. Tel est l'ordre des faits révolutionnaires, que constate l'esprit individuel ; ordre sur lequel la raison est impuissante. L'esprit s'attache à le saisir, à l'éclairer, à le guider s'il est possible dans des voies de raison. Romain Rolland qui a compris l'*Anankè* de la Révolution, est avec laRévolution dans l'Idée qu'elle incarne ; il est avec elle pour tout ce qu'elle crée et recommence sur des bases neuves ; il est avec elle contre ses ennemis. Mais sur un autre plan, au delà de la compréhension, au-dessus de la sympathie, il y a l'ordre de son esprit, il y a l'idée qu'il sert, lui, — sa foi. Cette foi est non-violence. Dans aucune violence, — de guerre ou de révolution, — Romain Rolland ne trempera les mains. C'est, encore une fois : *Je suis fait pour l'amour et non point pour la haine*[2].

Que fera la foi fraternelle, devant ce drame nouveau, plus poignant que celui de la guerre ? Elle demeurera la vraie loi. L'intelligence pourra comprendre et même aider ; l'âme qui pense et inspire les actes décisifs ne fera point

1. Voir la suite des articles tragiques de Romain Rolland : *Janvier sanglant à Berlin*, dans l'Humanité, 16, 17, 18 février 1919.

2. Je renvoie à cette méditation d'Olivier, à l'heure où menace la guerre. JEAN-CHRISTOPHE. *Dans la Maison*. 244.

partie de la Révolution ; l'homme ne se rangera pas dans ses troupes. Il condamne la violence révolutionnaire, en face de sa conscience ; et s'il est vrai que la Révolution doive fatalement procéder par la violence et le meurtre, alors c'est qu'il existe deux lois superposées, qui ne peuvent s'exclure : la loi d'un esprit, et la loi de la société. Ces deux lois ne sont pas les mêmes et ne se comprennent point entre elles ; mais la loi supérieure ne cèdera jamais à l'inférieure.

Je ne suis ni révolutionnaire, ni antirévolutionnaire ; je suis sur un autre plan de la pensée, qui embrasse l'ensemble des événements passés et futurs. Mais du moment que vous et moi descendons sur le plan de l'action, nous sommes tenus d'y adapter notre langage, si nous ne voulons pas que des mots mal compris ne produisent des effets désastreux et contraires à notre pensée même. Sur le plan de l'action, je suis forcément avec ceux qui vont vers l'avenir et je me sépare forcément de ceux qui, non contents de se cramponner au passé, veulent y ligotter les autres.

... Sans une hésitation, je suis, dans le domaine de l'action, pour un renouvellement social — aussi bien d'ailleurs que moral, religieux, esthétique, — total. C'est la violence que je condamne. Et je la condamne chez tous les partis. Si on me prouve qu'elle est inhérente à l'action positive (ce qui peut se discuter), — en ce cas, c'est que mon action est autre, et sur un autre plan, celui de l'Esprit, où la violence est une erreur, parce qu'elle est une négation, ou une limitation.

... La tâche n'est pas la même pour tous. Et l'on ne sert bien les autres qu'en faisant sa tâche, et non une tâche à laquelle on n'est point destiné[1].

1. Lettre personnelle. 15 mai 1917.

Voici un autre texte d'une affirmation plus formelle encore :

Je trouve tout naturel que d'autres pensent autrement que moi; mais il ne faut pas vouloir que je pense autrement que je ne pense... On nous dit que nous viendrons tôt ou tard à la révolution violente. Je réponds, pour ma part : « Jamais ! » Toute violence me répugne, autant celle des révolutionnaires que celle des impérialismes capitalistes et militaires. Ce sont tous des impérialismes (imperare, — *écrasement de la liberté*). *Si le monde ne peut pas se passer de violence, mon rôle, du moins, dans le monde, n'est pas de pactiser avec elle, mais de représenter un principe autre et contraire, qui lui soit un contrepoids. A chacun son rôle... Que chacun obéisse à son Dieu !* [1].

Profondes paroles ! Elles retentiront dans plus d'un cœur, et donneront la force de survivre à cette minorité d'esprits, assaillis par les feux des deux côtés, pour qui l'union dans l'absolu — dans l'idée — est comme le prélude, ou dès à présent l'achèvement spirituel d'une Révolution humaine totale et sans violence. Éternelle *Utopia*. Quelques hommes doivent l'incarner dans ce cataclysme, comme un Gœthe l'a fait au milieu d'une autre ère de convulsions :

Même dans le grand, il ne se fait rien par violence [2].

Moi qui voyais de mes yeux les suites affreuses, inévitables, de ces dissolutions violentes de la société, et qui observais les progrès que faisait peu à peu dans la patrie cette même tendance secrète, je m'attachai tout de bon à

1. Lettre personnelle. 1er mai 1917.
2. Gœthe. Faust II.

l'état de choses subsistant, que durant toute ma vie, avec ou sans conscience de mon œuvre, j'avais contribué à perfectionner, à animer, à diriger vers la raison et la sagesse[1].

1. Gœthe. Annales. 1795.

Au terme de ce chapitre, faut-il encore dégager l'intelligence de la tyrannique « guerre des classes » et des sommations qu'on lui adresse ? L'exemple de Romain Rolland permet d'éclairer d'une lumière fort nette cette question des rapports entre les intellectuels et la révolution, qui menace d'être si meurtrière pour les œuvres de l'esprit.

Les intellectuels forment-ils une caste ? Sont-ils à eux seuls une classe sociale ? Rentrent-ils forcément dans l'une ou l'autre des classes aux prises ? Les faits nous répondront d'eux-mêmes. S'il est vrai que la majorité des intellectuels européens a moralement lié son sort à celui de la classe bourgeoise, en accomplissant toutes les basses œuvres de l'État, et s'est ainsi déshonorée, — nous voyons d'autre part, et surtout dans les pays en révolution, des intellectuels partisans fanatiques de l'ordre nouveau ; bien mieux, la révolution a partout pour chefs des intellectuels. Nous voyons (en petit nombre) des écrivains et des savants que les conflits du monde n'affectent pas, et qui demeurent dans une tour d'ivoire exclusive, préoccupés de seules pensées. Nous voyons enfin des « travailleurs de l'Esprit » comme Romain Rolland, attachés à une foi humaine au-dessus des mêlées contraires, mais acquis à tous les renouvellements de la société — en même temps qu'ils connaissent le retranchement suprême dans l'œuvre et la méditation. Pouvez-vous parler, avec bonne foi, de caste intellectuelle ? Dans le fait social, l'intellectuel de notre temps est bien souvent le plus malchanceux des prolétaires, qui doit vendre sa pensée sur un marché encombré ; un ordre nouveau redressera pour celui-là plus d'une injustice. On distingue dès à présent des intellectuels bourgeois, et des intellectuels qui font figure de salariés ; tous se rangeront nécessairement à une condition nouvelle du travail intellectuel, les uns avec avantage et les autres avec perte. Mais la puissance de l'intellectuel étant de nature morale, les intellectuels se diviseront dans la bataille sociale selon qu'ils tiendront pour l'ordre ancien, ou pour l'ordre révolutionnaire, ou pour une pensée qui domine la bataille. Il y a donc place, il y aura

toujours place pour une intelligence libre, indépendante du temps bien qu'elle y ait toutes ses racines, accomplissant sa véritable fonction, — et pour les *interprètes choisis de l'Idée Divine* dont parle Carlyle. Et il est bien vrai que *l'infâme* de Voltaire, le fanatisme, demeure le pire ennemi de cette intelligence-là.

IX

L'ÉVOLUTION DE LA PENSÉE

La Pensée dépasse l'événement de toutes parts. Elle aspire sans cesse, devant l'événement, à s'évader de ses propres sentiments, à dominer sa critique et même sa foi, pour embrasser les problèmes dans leur évolution en quelque sorte inhumaine. Car en vérité ce n'est pas agir, mais comprendre qui est sa mission. Et réfracté dans sa sphère calme, l'événement s'élargit, il devient une chose de monde : l'horreur, l'injustice, l'aberration, la puissance de l'héroïsme, la fatalité enfin s'approfondissent. En face de la déraison universelle, l'œuvre de la raison gagne en impassibilité.

C'est dans ce domaine aérien, et sous les aspects de l'éternité, que Romain Rolland s'est le plus souvent maintenu, par nature plus encore que par volonté. Il ne peut regarder que d'en haut, de cette vue qui découvre dans le présent les racines du passé et la genèse de l'avenir. Ainsi *l'homme aux ailes puissantes* dont parlait Tolstoy : à lui tout le ciel, *le ciel immense et profond* ; mais il lui faut aussi la terre, les ombres et les lumières, la vie des hommes.

Pour comprendre ces grandes envolées où se plaît son intelligence, il fallait écouter sa parole, pendant ces années du mal européen. Tout devenait ici plus vaste et plus clair, bien que ce fût toujours plus complexe et nuancé à l'infini.

Il offrait à ceux qui l'écoutaient un exemple étonnant de puissance intellectuelle. Près de lui, on avait l'illusion de maîtriser le tourment du siècle.

Il est peut-être nécessaire de retracer d'abord une courbe de la pensée, afin de saisir le mouvement d'un seul tenant qui relie l'œuvre d'hier à celle d'aujourd'hui ; car le jugement de Romain Rolland sur Tolstoy, nous pouvons l'appliquer à Romain Rolland lui-même : *dans de telles âmes, tout se tient, tout est lié*[1]. Romain Rolland de *Jean-Christophe* ou des *Vies* annonce et détermine Romain Rolland défenseur de l'âme fraternelle pendant la tuerie des nations. Aveugles ou intéressés au mensonge sont ceux qui ne voient point cette unité profonde, comme une ligne unique au sein d'une vaste diversité, ligne que jalonnent les œuvres et les textes les plus explicites. Mais comme l'esprit que nous considérons ne se présente jamais sous l'aspect d'une formule, bonne pour la publicité ; comme il fut toujours complexité et évolution, hors de soi comme en dedans de soi, je dis que c'est dans la profondeur qu'il convient de regarder, si l'on tient à apercevoir l'unité.

Pour être la figure du temps présent, il n'avait qu'à demeurer fidèle à quelques principes que sa vie entière nous montre. Une appréhension large, aimante, héroïque au sens humain, regardant la laideur de vivre avec un sens du réel supérieur, et sachant pourtant le dominer par un esprit tendre, inépuisable, aspirant à l'universel. Ne pouvez-vous ranger sous ce large schéma l'œuvre presque entière ? — Il suffisait qu'il fût fidèle à deux ou trois grandes paroles pénétrées de l'idée et prononcées dans la liberté souveraine de l'art, qui faisaient de lui un Européen, — et au-delà, un

1. Vie de Tolstoy. 5.

citoyen de l'Univers. Un tel homme était engagé par sa parole à travers le temps ; car il n'est pas de ceux qui jouent avec les mots ; jamais, un seul instant, il n'en fut capable ; il est la loyauté même devant le terrible pouvoir de la pensée. Les paroles devaient revenir d'elles-mêmes à l'heure du cataclysme et de l'unanime effondrement, pour l'enchaîner à sa foi, — contre sa nature, contre lui-même, peut-être.

Il suffisait qu'il fût fidèle. Le monde moderne, dont il avait prévu l'incendie, se chargeait bien d'être fidèle de son côté. Il fut l'unique fidèle.

Romain Rolland fidèle... C'est le seul titre auquel je tienne et que je crois mériter [1].

Et d'autre part il est juste de dire qu'il incarna une évolution incessante, une naissance à tous les événements de sa génération [2], — et en 1914, l'éclairement d'une sorte de Grâce. De la pensée d'il y a vingt ans à la pensée de *Jean-Christophe ;* de celle-ci à l'apostolat spirituel de la guerre ; et même dans le sein de cette foi européenne, d'hier à aujourd'hui, quel étonnant pouvoir de changement et de vie ! Le changement est relatif à la permanence. Il faut savoir comprendre l'harmonie de ces contraires : unité et diversité, continuité et recréation. Ainsi le fleuve d'Héraclite, qui est toujours le même, et qui ne roule jamais deux fois les mêmes eaux.

*
* *

N'a-t-il pas écrit, en 1902, *Le temps viendra*, un drame inspiré par la guerrre moderne ? C'était au temps où l'impé-

1. Lettre à L'Avanti ! Publiée dans La Vérité, 3 octobre 1918.
2. *J'ai écrit la tragédie d'une génération qui va disparaître...* JEAN-CHRISTOPHE. LA NOUVELLE JOURNÉE. Préface.

rialisme colonial scandalisait encore l'élite européenne. Œuvre en vérité prophétique. C'est déjà la Guerre d'Europe : sur le fond de l'État anonyme et féroce, conduit par l'argent, l'opinion enivrée par le faux idéalisme, la haine nationale en floraisons monstrueuses, l'intelligence dans les services des États-Majors, et les armées esclaves ; quelques âmes enfin, qui se débattent contre le mal démesuré.

Ce drame met en cause, non un peuple européen, mais l'Europe. Je le dédie — à la civilisation.

Cette ironique dédicace, c'est déjà une profession de la foi internationale. N'est-ce pas aussi une intuition étonnante de la situation du monde, à la veille de la mêlée universelle qui devait être l'échéance fatale de la civilisation ? Pesez bien les mots. Dès 1902, Romain Rolland se défend d'accuser un peuple, au profit d'un autre peuple ; ou une classe au profit d'une autre classe, ou un gouvernement : tous sont déjà partenaires dans une même arène de violence, ou spectateurs cyniques autour d'elles. Il dit : Vous êtes tous atteints du même mal. Et voyez le mal. Ne doutez pas qu'il ne produise, un jour prochain, partout, les mêmes effets destructeurs.

Le drame va jusqu'au bout du sujet. Ni prudences, ni concessions. Des deux héros principaux, l'un, le maréchal Clifford, Commandant du Corps expéditionnaire, est une figure tragique, lucide mais très faible : c'est celui qui voit clair et demeure par devoir, par incertitude, par vanité, ou par souci de ne pas céder son pouvoir à de pires que lui. Après des alternatives d'humanité et de férocité, il meurt de la main d'un enfant ennemi, en disant :

Il n'y a pas de vainqueurs, il n'y a que des vaincus[1].

1. Acte III. 147.

L'autre, le soldat Owen, le simple fils du peuple, porte la foi toute entière. Il refuse de se battre :

Je n'assassine plus...[1]

Et pendant que se gagne la victoire, que triomphe la répression militaire, Owen meurt fusillé, mais tranquille :

Le temps viendra, quand tous les hommes sauront la vérité, quand ils fondront les piques pour des faux, les sabres pour des herses, et quand le lion s'étendra près de l'agneau. — Le temps viendra[2].

La guerre plane deux fois sur *Jean-Christophe*. Lors de la première crise, qui manque de mettre le feu à l'Europe, c'est entre Christophe et Olivier, encore jeunes tous les deux, le conflit, la division. L'un Français, l'autre Allemand, seront-ils jetés des deux côtés de l'atroce fossé ? Christophe est emporté. Olivier demeure libre.

Pour lui, il se refusait à prendre parti dans la mêlée. Dans cet entr'égorgement de la civilisation, il eût redit volontiers la devise d'Antigone : « Je suis fait pour l'amour et non pas pour la haine. » — Pour l'amour, et pour l'intelligence, qui est une autre forme de l'amour... A cette heure où des millions d'êtres s'apprêtaient à se haïr, il sentait que le devoir, ainsi que le bonheur, de deux âmes comme la sienne et celle de Christophe était de s'aimer et de garder leur raison intacte, dans la tourmente. Il se souvenait de Gœthe, refusant de s'associer au mouvement de haine libératrice, qui lançait en 1813 l'Allemagne contre la France[3].

1. Acte II. 116.
2. Acte III. Fin.
3. Jean-Christophe. Dans la Maison. 244.

... C'est une chose terrible, dit Olivier. J'aime mon pays comme toi. J'aime ma chère France ; mais puis-je tuer mon âme pour elle ? Puis-je pour elle trahir ma conscience ? Ce serait la trahir elle-même. Comment pourrais-je haïr, sans haine, ou jouer, sans mensonge, la comédie de la haine ? L'État moderne a commis un crime odieux, — un crime qui l'écrasera, — le jour où il a prétendu lier à sa loi d'airain la libre Église des esprits, dont l'essence est de comprendre et d'aimer. Que César soit César, mais qu'il ne prétende pas être Dieu ! Qu'il nous prenne notre argent, nos vies : il n'a pas droit sur nos âmes ; il ne les ensanglantera point. Nous sommes venus en ce monde pour répandre la lumière, non pour l'éteindre. A chacun son devoir ! Si César veut la guerre, que César ait des armées pour la faire, des armées comme autrefois, dont la guerre était le métier ! Je ne suis pas assez sot pour perdre mon temps à gémir en vain contre la force. Je suis de l'armée de l'esprit ; avec des milliers de frères, j'y représente la France. Que César conquière la terre, s'il veut ! Nous conquérons la vérité[1].

Plus tard, dans les sereines harmonies de *La Nouvelle Journée*, au plus haut du drame de sa vie, Christophe vieux médite sur l'Europe. Il voit venir la guerre européenne.

L'incendie qui couvait dans la forêt d'Europe commençait à flamber. On avait beau l'éteindre, ici ; plus loin, il se rallumait ; avec des tourbillons de fumée et une pluie d'étincelles, il sautait d'un point à l'autre et brûlait les broussailles sèches. A l'Orient, déjà, des combats d'avant-garde préludaient à la grande guerre des nations.

1. Jean-Christophe. Dans la Maison. 249. L'œuvre est de 1909.

L'Europe tout entière, l'Europe hier encore sceptique et apathique, comme un bois mort, était la proie du feu. Le désir du combat possédait toutes les âmes. A tout instant, la guerre était sur le point d'éclater. On l'étouffait, elle renaissait. Le prétexte le plus futile lui était un aliment. Le monde se sentait à la merci d'un hasard, qui déchaînerait la mêlée. Il attendait. Sur les plus pacifiques pesait le sentiment de la nécessité. Et des idéologues, s'abritant sous l'ombre massive du cyclope Proudhon, célébraient dans la guerre le plus beau titre de noblesse de l'homme...

C'était donc à cela que devait aboutir la résurrection physique et morale des races d'Occident! C'était à ces boucheries que les précipitaient les courants d'action et de foi passionnées! Seul un génie napoléonien eût pu fixer à cette course aveugle un but prévu et choisi. Mais de génie d'action, il n'y en avait nulle part, en Europe. On eùt dit que le monde eût, pour le gouverner, fait choix des plus médiocres. La force de l'esprit humain était ailleurs. — Alors, il ne restait plus qu'à s'en remettre à la pente qui vous entraîne. Ainsi faisaient gouvernants et gouvernés. L'Europe offrait l'aspect d'une vaste veillée d'armes[1].

Christophe se souvenait d'une veillée analogue, où il avait près de lui le visage anxieux d'Olivier. Mais les

1. Notons que ce texte si extraordinairement lucide est de 1912. A peu près à la même époque, Romain Rolland notait dans son *Journal* à propos des guerres balkaniques :

Les hécatombes horribles d'Orient laissent l'Europe indifférente. Il semble que ce soit un jeu. Et les jeunes gens de France demandent, impatients : « A quand notre tour ? » — J'ai l'impression de gigantesques fourmilières qui s'entre-dévorent. La vie individuelle n'a aucune importance. La mécanique aveugle de l'Univers marche bien : c'est l'essentiel ! Mieux elle broie, mieux l'Univers se porte. Les rouages sont bien graissés, la roue tourne, rien ne la gêne.

menaces de guerre n'avaient été, dans ce temps, qu'un nuage orageux qui passe. A présent, elles couvraient de leur ombre toute l'Europe. Et le cœur de Christophe, aussi, avait changé. A ces haines de nations, il ne pouvait plus prendre part. Il se trouvait dans l'état d'esprit de Gœthe en 1813. Comment combattre, sans haine ? Et comment haïr sans jeunesse ? La zone de la haine était désormais passée. De ces grands peuples rivaux, lequel lui était le moins cher ? Il avait appris à connaître leurs mérites à tous, et ce que le monde leur devait. Quand on est parvenu à un certain degré de l'âme, « on ne connaît plus de nations, on ressent le bonheur ou le malheur des peuples voisins, comme le sien propre ». *Les nuées d'orages sont à vos pieds. Autour de soi on n'a plus que le ciel,* — « tout le ciel, qui appartient à l'aigle ».

... *Mais qui se doute, en France, de la force de sympathie qui pousse vers la France tant de cœurs généreux de la nation voisine ! Tant de loyales mains tendues, qui ne sont pas responsables des crimes de la politique !... Et vous ne nous voyez pas non plus, frères d'Allemagne, qui vous disons : « Voici nos mains. En dépit des mensonges et des haines, on ne nous séparera point. Nous avons besoin de vous, vous avez besoin de nous, pour la grandeur de notre esprit et de nos races. Nous sommes les deux ailes de l'Occident. Qui brise l'une, le vol de l'autre est brisé. Vienne la guerre ! Elle ne rompra point l'étreinte de nos mains et l'essor de nos génies fraternels*[1]. »

La guerre est venue. J'ai tenu ma promesse. Ainsi pouvait écrire Romain Rolland en 1915[2]. — Mais avant tout,

1. Jean-Christophe. La Nouvelle Journée (1912). 247-253.
2. Lettre à J. Renaitour. 29 septembre 1915.

dans la vivante Somme qu'est *Jean-Christophe*, le sujet essentiel, comme le cœur de l'œuvre en notre temps, n'est-ce pas le rapprochement, par dessus les erreurs et les crimes du passé et du présent, l'union fraternelle entre *les deux ailes de l'Occident* — l'âme française — incarnée dans une œuvre si profondément, si librement française, — et la riche âme allemande ? *Jean-Christophe* est le grand témoignage qui permettait à un poète de s'élever seul contre le meurtre de l'Europe.

Et Jean-Christophe lui-même, n'est-il pas le type de ce surhomme libre, de ce grand esprit occidental, qui n'est plus d'aucune nation et qui les aime toutes, qui dépasse même la patrie spirituelle, en créant pour le monde, par la musique langue du monde ? On n'oubliera pas la dédicace inscrite sur le dernier livre :

En terminant cette œuvre, je la dédie : Aux âmes libres, — de toutes les nations, — qui souffrent, qui luttent, et qui vaincront.

Romain Rolland offrait *Jean-Christophe* au Romain Rolland d'aujourd'hui.

Colas Brugnon qui vient ensuite [1], « bonhomme vit encore », le joyeux vivant de France qui se gausse du malheur, qui parle pour toute une vieille race sceptique, frondeuse et gaillarde, n'est pas moins clairvoyant. La guerre l'entoure avec la peste et quelques autres fléaux : guerres de « genpillehommes », guerres de « cagots », guerres de politique et guerres de religion. Le XVII[e] siècle présentait en plusieurs genres, et sous la forme endémique, ce que notre siècle rassemble en une seule catastrophe.

1. 1913-1914.

En ai-je vu de ces masques, depuis que je suis au monde, des Suisses, des Allemands, des Gascons, des Lorrains, des animaux de guerre, le harnois sur le dos et les armes au poing, avaleurs de poils gris, lévriers affamés, jamais las de manger le bonhomme ! Qui jamais put savoir pour quelle cause ils se battent ? Hier, c'est pour le Roi, aujourd'hui pour la Ligue. Tantôt ce sont les cafards, tantôt les huguenots. Tous les partis se valent ; le meilleur ne vaut pas le cordeau pour le pendre. Que nous fait que ce soit ce larron ou cet autre, qui friponne à la cour ? Et quant à leur prétention de mêler Dieu à leurs affaires... ventre d'un petit poisson ! bonnes gens, laissez faire à Dieu ! Il est homme d'âge. Si le cuir vous démange, étrillez-vous tout seuls, Dieu n'a pas besoin de vous. N'est manchot, que je sache. Se grattera, s'il lui plaît...

Le pire est qu'ils prétendent me forcer, moi aussi, à lui faire la barbe !... Seigneur, je vous honore, et crois, sans me vanter, que nous nous rencontrons plus d'une fois par jour, si le dicton est vrai, le bon dicton gaulois : Qui bon vin boit, Dieu voit. *Mais il ne me viendrait jamais à la pensée de dire, comme ces cagots, que je vous connais bien, que vous êtes mon cousin, que vous m'avez confié vos trente-six volontés... Seigneur, tu m'as fait libre. Je te rends la pareille. Mais ne voilà-t-il pas que ces faquins prétendent que j'administre tes affaires, que je parle pour toi, que je dise comment tu veux que l'on te mange, et que qui te mange autrement je le déclare ton ennemi et le mien !.. Le mien ? nenni ! Je n'en ai point. Tous les hommes sont mes amis. S'ils se battent, c'est leur plaisir. Je tire, quant à moi, mon épingle du jeu... Oui, si je peux. Mais c'est qu'ils ne veulent point, ces gueux. Si je ne suis l'ennemi d'un, j'aurai les deux comme ennemis. Eh bien donc, puisque entre deux camps, je dois toujours*

être battu, battons aussi! Je l'aime autant. Plutôt qu'enclume, enclume, enclume, soyons enclume et puis marteau.

Mais qui me dira pourquoi ont été mis sur terre tous ces animaux-là, ces genpillehommes, ces politiques, ces grands seigneurs, qui de notre France sont saigneurs, et, sa gloire toujours chantant, vident ses poches proprement, qui non rassasiés de ronger nos deniers, prétendent dévorer les greniers étrangers, menacent l'Allemagne, convoitent l'Italie, et dans le gynécée du Grand Turc fourrent leur nez, qui voudraient absorber la moitié de la terre, et qui ne sauraient pas même y planter des choux!.. Allons, paix, mon ami, ne te fais point de bile! Tout est bien comme il est... en attendant qu'un jour nous le fassions meilleur (ce sera le plus tôt qu'il nous sera possible), Il n'est si triste bête qui ne puisse servir. J'ai ouï raconter qu'une fois, le bon Dieu, (mais, Seigneur, je ne parle aujourd'hui que de vous!) avec Pierre se promenant, vit dans le faubourg de Béyant, sur le seuil de sa porte assise, une femme se morfondant. Elle s'ennuyait tant que notre Père, cherchant dans sa bonté de cœur, de sa poche, dit-on, tira un cent de poux, les lui jeta, et dit: « Prenez, ma fille, amusez-vous! » Lors la femme, se réveillant, partit en chasse; et chaque fois qu'elle agrippait une bestiole, elle riait de contentement. C'est même charité sans doute, si le ciel nous a gratifiés, afin de nous distraire, de ces bêtes à deux pieds qui nous rognent la laine. Soyons donc gais, ô gué! Vermine est, paraît-il, indice de santé. (Vermine, ce sont nos maîtres.) Réjouissons-nous, mes frères: car personne, en ce cas, n'est mieux portant que nous... Et puis, je vous dirai (à l'oreille): « Patience! nous tenons le bon bout. La froidure, les gelées, la canaille des camps et celle de la cour

n'ont qu'un temps, s'en iront. La bonne terre reste, et nous pour l'engrosser. D'une seule ventrée, elle aura réparé... En attendant, buvons le fond de ma feuillette ! Il faut faire la place aux vendanges à venir[1]. »

Et le siège fini (par une bombance commune), le bon Colas tire la moralité éternelle de l'histoire, qui met le point final à ses irrévérences :

— *Étions-nous bêtes de nous battre pour le profit de nos gardiens ! Si nous n'avions pas d'ennemis, ils en inventeraient, parbleu ! pour nous défendre. Grand merci ! Dieu nous sauve de nos sauveurs ! Nous nous sauverons bien tout seuls. Pauvres moutons ! Si nous n'avions à nous défendre que du loup, nous saurions bien nous en garder. Mais qui nous gardera du berger*[2] ?

*
* *

La présence d'une grande idée permanente est assez claire. Elle anime l'œuvre. C'est une tendance à l'amour universel des êtres et des pensées. Elle devait aboutir naturellement,

1. Colas Brugnon. Le Siège. 21-24.
2. Colas Brugnon. Le Siège. 46.
Nous avons montré les principaux témoignages de la pensée universaliste de Romain Rolland dans son œuvre. Il y a bien d'autres textes qu'il serait utile de rappeler. Ainsi l'admirable Préface à la Vie de Beethoven (1903), avec ses premières paroles :
L'air est lourd autour de nous. La vieille Europe s'engourdit dans une atmosphère pesante et viciée...
Ainsi la Vie de Tolstoy (1911) presque tout entière, qui est un hymne à l'amour et à la libre pensée fraternelle, autour de la figure du prophète d'Iasnaïa. Ainsi maint passage du Théatre du Peuple (1903) :
... De même que tout en travaillant à fonder une Europe nouvelle,

semble-t-il, à l'apostolat contre la guerre et la destruction de l'Europe.

Ceux qui voient petitement demeurent butés à d'apparentes contradictions. Ils ne saisiront point la grande vie, le feu central, qui les fond en unité. On a reproché à Romain Rolland les antinomies de sa pensée. Or une âme de cette famille vit du conflit, de l'harmonie entre ses contraires. Dans le domaine spéculatif, toujours disposée à épouser le pour et le contre des idées ; dans l'œuvre, aspirant à se fondre parmi le fleuve de vie, plus important, plus réel que toute abstraite pensée, — mais rêvant sans cesse la synthèse de *poésie et vérité,* de l'idée et du beau, de la pensée et de l'action. Non, cette âme ne peut manquer d'abonder en jugements contradictoires. C'est une unité faite de combats. Elle aperçoit trop, elle aime trop, pour se satisfaire jamais d'un principe simple, homogène, logique. La vraie logique, c'est le mouvement multiforme de l'être. Elle se moque des exigences de la critique sur le modèle rationaliste classique, des catégories et des classifications. Elle se méfie des systèmes — philosophiques, religieux, sociaux. L'ondoiement et les oppositions de la pensée de Renan, ou encore de Gœthe, voilà les formes naturelles de son entendement.

Replacer les contradictions dans le mouvement d'ensemble d'une évolution ; et cette évolution, à son tour, dans le sein d'une permanence profonde. Tout cela est affaire de critique intelligente. Nous nous y sommes appliqués. Mais avant tout il convient d'évaluer au poids juste ce qui paraît contradictoire. S'agit-il des idées dans *Jean-Christophe ?*

où s'unissent les pensées des grandes races d'Occident, nous voulons que ces races, bien loin de renier la gloire de leur passé et leur rêve séculaire, en apportent l'éclatante lumière au foyer commun de l'humanité (107).

*

Je possède une note de travail, de la main de Romain Rolland, qui se prononce contre l'usage abusif de son œuvre [1] :

Se bien garder de deux erreurs, quand on juge Jean-Christophe : *1° d'identifier ma pensée avec celle de mon (ou de mes) héros. Dichtung und Wahrheit sont tellement mêlés que personne ne peut (hors moi) les distinguer. Mais mon sujet n'est pas une autobiographie, ni le monde actuel vu par mes yeux. Il est le monde actuel vu par les yeux d'un héros de l'esprit, au cœur pur, — d'un Beethoven moderne. Obligé par sa qualité de musicien à le choisir Allemand, je me trouvais artistiquement lié à la nécessité psychologique découlant de ce choix. Non seulement les actes et les propos personnels de Christophe, mais les considérations et les jugements intellectuels, exprimés dans l'ouvrage sous une forme impersonnelle, participent à l'atmosphère morale de mon héros. Il est parfaitement stupide de m'attribuer toutes les idées, souvent paradoxales, de l'ouvrage. Là d'ailleurs n'est pas la question. On devrait juger l'œuvre en elle-même. — 2° Qu'on le fasse ou non, qu'on m'attribue ou non les idées de Jean-Christophe, le premier devoir au moins est de ne pas les fragmenter, mais de les prendre dans leur suite, d'en chercher l'évolution, et le terme où elles arrivent. (Voir l'avertissement qui se trouve, je crois, en tête du IVe volume). — Il est faux (volontairement ou non) de fixer ma pensée, ou celle de Christophe, à une de leurs étapes, comme l'ont fait mes ennemis depuis deux années, en m'opposant telles pages de* Dans la Maison *(à propos de*

1. Remarquons en passant l'intérêt de cette note comme document esthétique, sur un art qui prétend faire la synthèse entre l'ordre de la beauté et l'ordre de la pensée, — en opposition franche avec la formule de Flaubert.

*la crise patriotique), voire même d'*Aërt, *vieux de vingt ans, en oubliant, de parti-pris, les chapitres formels de la* Nouvelle Journée *et les paroles testamentaires de Christophe.*

Tout est mouvement dans ce que j'écris. Il ne faut pas le fixer au milieu de sa marche. Il faut noter la direction de la marche, le rythme et la route[1].

Mais il y a pis : la déformation tendancieuse. La polémique de certains faussaires intellectuels a largement usé de ce moyen, afin de donner à la pensée de Romain Rolland un caractère de véritable incohérence. Une autre note proteste contre ces malfaçons :

A des gens de mauvaise foi, ce serait dérision de répondre. Prenons un seul exemple de leur déloyauté : les pensées de moi qu'ils ont mises en épigraphes à leurs brochures. Le texte qu'a cité celui-ci, sans en indiquer la provenance, est extrait de mon premier drame représenté : Aërt *(1897), et exprime la pensée convulsée d'un de mes personnages, un enfant maladif, généreux et opprimé. Il est aussi honnête de m'attribuer ces paroles que de prêter à un tragique du XVIIe siècle le fratricide d'Horace ou la paillardise de Néron... — Quant au texte choisi par mon autre adversaire (lui, du moins, indique ses sources, mais au moyen d'un chiffre romain qui ne dit point le nom du volume) : — c'est dans la* Foire sur la Place *que Christophe juvénile, combatif et Malbrough-s'en-va-t'en-guerre d'un idéal qu'il voit immuable comme lui (Alas ! alas ! qu'il laissera de sa toison à tous les buissons de la route jusqu'à celui qui arrache et consume la toison et la chair — jusqu'au Buisson Ardent), — c'est donc à cet âge de*

1. Note de novembre 1916.

croisade que Christophe prononce ces paroles fanatiques, auxquelles Christophe vieilli pensera, quelque soir sans doute, de la terrasse du Janicule, avec un sourire d'ironie indulgente. — Mais que voulez-vous qu'on réponde à des lecteurs qui sont incapables de lire, ou qui ne le veulent point, — à des lecteurs qui cherchent dans ce que vous avez écrit non ce que vous avez pensé, mais ce qu'ils pensent, eux ! — Et ce sont, à vrai dire, les neuf dixièmes des lecteurs.

Tout ce que je demande à mes amis, quand ils jugent un texte (de moi ou de tout autre, — n'importe !), c'est de le replacer d'abord à sa date et dans l'ensemble auquel il participe. Pour Jean-Christophe, *un avant-propos de* La Révolte *avertissait le lecteur de l'évolution constante de la pensée et le priait d'attendre au dernier volume pour apprécier — non pas la valeur d'art de chaque volume, qui doit pouvoir se juger à part, — mais la pensée véritable de l'auteur. Encore ajouterai-je : « pendant une grande période de sa vie ». Car je n'ai pas fini de vivre, donc d'évoluer.*

Citations démarquées, non datées, incomplètes, artificieusement coupées et cuisinées : c'est le système habituel. Nos intellectuels guerriers ne sont pas les premiers à le pratiquer... C'est du pain sur la planche, pour les thèses de doctorat, dans l'avenir... — Je me refuse à toute polémique [1].

Une critique sérieuse et impartiale autant que possible constate cependant une évolution de la pensée, qui se manifeste non directement, mais implicitement, et non pas dans

1. Note du 17 mai 1916.

une seule œuvre, — dans l'ensemble de l'œuvre considérée à vol d'oiseau. Les divergences s'accusent naturellement entre les extrêmes : ouvrages de la jeunesse, ouvrages postérieurs à la première moitié de *Christophe* ; la pensée contre la guerre arrive enfin pour jeter sur la courbe une lumière aveuglante et nécessaire.

En vérité, cette guerre exige la révision de toutes les valeurs, — les pensées, — les caractères ; elle ne permet plus de tolérer certaines équivoques que l'esprit entretenait en soi-même. Elle éclaire certaines amitiés, qui reposaient sur des pensées divergentes, et qui désormais devront s'arrêter à l'estime[1].

Voici deux conversations que je veux rapporter à la suite, encore que leurs sujets soient si voisins que les mêmes développements se retrouvent dans l'une et l'autre ; car leur ensemble permet d'embrasser la question. Romain Rolland juge ses idées passées, à la clarté du présent.

Je vois combien, depuis Jean-Christophe, *je me suis libéré. Principalement des grandes forces de la Nature, des grands courants des passions collectives dominant, entraînant les âmes, que je sentais en moi, dont j'aimais la redoutable ivresse, — et que mon œuvre, pendant la première partie de ma vie, opposa constamment à l'individualisme émietté, veule et matérialiste du temps. Ce lyrisme des grandes forces est l'essence de mon Théâtre, — et aussi de* Jean-Christophe. *Les critiques ont insisté sur ce caractère. Quand je relis ces œuvres à présent, je vois clairement que* je suis ailleurs. *Déjà, à la fin de* Jean-Christophe, *je m'affranchissais ;* La Nouvelle Journée

1. Conversation à Sierre. 2 novembre 1916.

marqua le tournant. La liberté de l'esprit me devint de plus de prix que les pouvoirs mystiques ; aux forces obscures, puissantes et certes magnifiques, j'éprouvai le besoin d'opposer les forces claires de l'intelligence. Colas Brugnon *marquait le premier mouvement vers cette pensée nouvelle.*

Ce que je pressentais de ces Forces collectives était d'ailleurs vrai : nous le voyons aujourd'hui. De Boulanger, par l'Affaire Dreyfus, à la guerre européenne.

L'évolution dont je vous parle s'est affermie encore pendant les années de la guerre. Je sens que tout en admirant ces grandes puissances, il faut aussi lutter contre elles, — opposer la pure force de l'âme à la vaste force cosmique, — l'intelligence claire et individuelle à la pensée confuse et collective. — Le passage de l'esprit qui dominait mes premiers ouvrages à cet esprit nouveau m'apparaît le grand changement dans mon orientation morale. Il en est sorti l'homme libre, — et frondeur.

Et c'est aujourd'hui, quand on m'accuse de germanisme, que je suis le plus français. Ma joie de relire Voltaire ! Jamais nos vieux auteurs ne m'ont été si chers et si proches[1].

Quand je relis certains écrits antérieurs à la guerre, je vois à présent avec netteté combien 1914 marque pour ma pensée un tournant décisif. Ce n'est pas assez que de considérer l'évolution intérieure, entre les œuvres théâtrales et la fin de Jean-Christophe, *qui m'a conduit du sentiment des grandes forces obscures au goût pour la claire raison humaine. — En 1914, je fus bouleversé comme bien d'autres, et je dus prendre un parti.*

1. Conversation à Sierre. 28 novembre 1916.

Dans les dernières années qui précédèrent la guerre, ma pensée flottait ; et elle laissait flotter les pensées autour d'elle. J'avais surtout de la vie une conception esthétique, pour laquelle tout mouvement avait sa grandeur. Je voulais comprendre, et participer par l'esprit aux puissances opposées que j'apercevais.

J'éprouvais en outre un sentiment assez curieux, touchant cette jeune génération nationaliste que j'avais vue grandir, et dont Georges est le type[1]*. Elle arrivait alors au point où nous étions, vingt ans auparavant (comme je l'écris dans la Préface à la dernière édition des* Tragédies de la Foi). *Pour moi, j'étais ailleurs (la même Préface le dit expressément). Mais je ne pouvais m'empêcher d'un certain attendrissement fait de souvenirs.*

Enfin je cherchais à concilier l'idéalisme humain de Christophe, à la fin de sa vie, avec ces courants nationalistes ; j'avais l'illusion de croire que l'on pouvait réaliser la patrie très grande et très belle, non agressive, et portant de nobles missions. La Patrie dont parle Lamartine. D'où mes paroles d'alors sur la grandeur, sur la mission de la France.

Je vois qu'il n'y a plus moyen de concilier ; je vois que la pensée ne peut conserver le principe de patrie même idéalisé. De tels rêves n'ont rien que de généreux ; mais ils doivent forcément servir à la patrie trop réelle qui fait arme de tous moyens, même des armes.

Peut-être écrirai-je bientôt une sorte d'examen de conscience, où j'expliquerai cette évolution morale[2].

En somme, il est bien vrai qu'une partie de l'œuvre de

1. Jean-Christophe. La Nouvelle Journée. Georges est le fils d'Olivier.
2. Conversation à Sierre. 9 janvier 1917.

Romain Rolland exalte des forces que la catastrophe voit aujourd'hui triompher ; — mais il est également vrai que dès 1912 surgissait en lui un principe supérieur ; et c'est l'explication intérieure de son attitude devant la guerre. Enfin l'horreur de ces années provoqua en lui une crise, une refonte profonde de l'être, qui de degré en degré éleva toujours plus sa liberté. Et cette refonte est comme un dégagement de la haute et sage Raison dans une âme individuelle.

Les étapes sont désormais claires. Au début de sa vie d'écrivain, Romain Rolland est aux prises avec les terribles crises de nihilisme, d'analyse et de pessimisme qui pèsent sur sa génération. Vers 1895, à l'époque de ses premières œuvres théâtrales, sa conception individuelle de la vie spirituelle se heurte à l'ataraxie morale de son époque (non sans analogie avec celle que Carlyle stigmatisait en Angleterre, vers 1850, dans ses *Pamphlets du dernier jour*).

L'esprit du temps était un dilettantisme anarchique, veule, snob, mystico-nihiliste, — matérialiste au fond. Contre lui, je pensai, j'écrivis et surtout je voulus écrire toute une série de drames célébrant le divin, le héros et la foi, — sous toutes ses formes opposées, — aussi bien le grand cœur religieux que le grand incroyant et même que le sceptique héroïque (tout est affaire de taille, et de sacrifice)[1].

L'individuel réagit alors contre un individualisme de basse espèce ; il épouse avec passion tous les caractères de la conscience élevée, — l'héroïsme personnel, — et les forces vivantes, consolantes, de l'héroïsme collectif, où la grande âme se baigne, émerge ou sombre (*Théâtre de la Révolution*).

1. Note biographique écrite en 1917.

— Puis les temps changent. Les nuées intérieures s'éclaircissent. Avec *Jean-Christophe,* il achève déjà le cycle. Au moment où la société hier apathique prépare le cataclysme européen, il est parvenu à la synthèse plus libre et plus parfaite, où tout se fond : la grande raison intérieure domine avec aisance les tornades collectives comme l'individualisme stérile ; elle est une, en enveloppant tout.

J'insiste sur ce caractère : dégagement d'un individualisme humain supérieur. C'est là non seulement le chemin d'une belle conscience ; c'est aussi le mouvement de toute une famille d'esprits, — ceux que nous aimons entre tous et dont la mission est nôtre. Presque tous viennent de ce stade de pensée collective, « en masse », « unanime », de cet amour des puissances sociales obscures, qui a saisi certains jusqu'au vertige. Une vaste tendance grégaire est la caractéristique des œuvres et des systèmes qui marquent le commencement du xxe siècle ; on peut dire qu'elle a tenu sous son influence les intelligences d'Europe les plus créatrices, hier encore nourries de Nietzsche, d'Ibsen ou de Tolstoy. Prodrome secret de la guerre. — Le vertige est passé, pour les meilleurs du moins, ceux qui parviennent en notre siècle convulsé à une certaine indépendance morale.

L'espace qu'a parcouru la pensée de Romain Rolland depuis 1900 se mesure à la différence entre ses jugements sur les faits de l'histoire. Lui-même, avec sa grande sincérité, les accuse. Ainsi de la Révolution Française, — dont il a, plus que tout autre, respiré la tragique grandeur d'épopée. Or il la *voit* aujourd'hui : un idéal livré à la politique jacobine, une ruée de foules cruelles et aveugles, le règne des guerres et des haines nationales, — une somme de ruines irréparables et de destructions individuelles, — une tyrannie enfin. Cette convulsion de la « Liberté » perd ses fausses

lumières et ses fausses ombres ; il demeure la violence, si fatale qu'elle puisse être, et la nudité tragique. Il a fallu à cette pensée le feu de l'épreuve présente pour parvenir, cent ans après, à la pensée de Gœthe voyant la Révolution.

C'est une révélation. Je vois maintenant ce que fut la Révolution, son implacable fanatisme ; il revit aujourd'hui. Au reste, il y eut plusieurs étapes dans ma pensée sur le sujet. Dans ma jeunesse, je lisais les Girondins *de Lamartine et j'en étais ému. Déjà à Rome, cela m'apparaissait moins beau ; je passais par une période d'antimilitarisme et d'individualisme révolté contre les tyrannies de l'État. — Au moment de l'Affaire Dreyfus, je fus amené à écrire* Les Loups. *En revivant l'épopée de 1793, du point de vue esthétique, je fus saisi par toutes les forces formidables que la Révolution avait mises en jeu. Mon Théâtre en est né ; il exprime le beau que l'on peut trouver dans l'exaltation et l'entrechoquement de ces puissances monstrueuses. — Aujourd'hui je juge la Révolution, non plus dans l'art, mais dans la vie*[1].

... Le Paris d'aujourd'hui revit les temps des Père Duchesne, des Collot d'Herbois, et des Fouquier-Tinville. Quelle couleur de 93 vous ont ces procès, ces sycophantes, ces témoins fanatiques, et cet accusateur public tout prêt à se substituer au bourreau! Moi qui ai vécu plusieurs années dans l'atmosphère de la Convention et du Grand Comité, il me semble que je connais tout cela ; c'est du déjà vu. Qui m'eût dit, lorsque je me penchais sur cette ménagerie de l'Histoire, que je me trouverais un jour face à face avec ces fauves lâchés!

Il faut s'attendre à tout. Attendons, de pied ferme. Nous

1. Conversation à Sierre. 30 décembre 1916.

sommes du bon côté : celui de Condorcet, de Lavoisier et d'André Chénier.

Mon Dieu! quand je pense qu'il m'a fallu cette guerre pour m'ouvrir tout à fait les yeux sur le passé! N'ai-je pas à m'accuser moi aussi de n'avoir pas tenu compte des trois noms que je viens de dire — (les trois plus grands du temps!) — dans mes jugements fascinés par la Révolution! Je suis bien aise de leur faire aujourd'hui mon mea culpa, — *quand ce serait à mes dépens*[1].

*
* *

Sa pensée s'est enfin libérée au cours de la crise même. La distance qui la sépare de ce qu'elle était en 1914 permet de dire qu'un grand nombre des idées exprimées dans *Au-dessus de la Mêlée* ne la représentent plus.

L'esprit est d'essence trop vive et trop véridique : il a toujours cherché et trouvé davantage. La hideur du cataclysme lui a ouvert les plaies sociales toujours plus profondément. Son histoire de cinq ans fut une lutte avec lui-même, et c'est ainsi qu'il se retrouve à présent plus seul peut-être dans sa liberté qu'il ne l'était en 1914 même. Que l'on évalue le progrès dans la conquête de la vérité, la délivrance graduelle de la foi, l'intrépidité de l'action, — de l'article *Au-dessus de la Mêlée* (15 septembre 1914) à l'appel *Aux Peuples assassinés* (2 novembre 1916), ou de *Colas Brugnon* à *Liluli* (1918). Et l'esprit a encore marché depuis. La paix tyrannique succédant à la guerre barbare n'est point pour l'arrêter.

Soyez tranquille, mon ami. Je suis libre de toutes les idoles, beaucoup plus libre que je ne semble, — trop libre,

1. Lettre personnelle, 8 mai 1918.

peut-être. En tout Français qui pense, il y a de l'abîme, au fond. Mais aussi tout vrai Français, ainsi que dit Montaigne (qui a donné l'exemple) sait « sereiner les tempestes[1] ».

La difficulté est de faire le départ entre les réelles variations de sa pensée et les réserves volontaires dont elle s'est enveloppée, afin d'être entendue, et qu'elle abandonna par degrés — mais sans pouvoir jamais les laisser complètement. Il s'agit donc d'une discrimination délicate (si l'on tient à une critique complète et juste) entre ce qu'il fut réellement et ce qu'il voulut être, l'un et l'autre ayant marché avec le temps, s'étant peu à peu libérés. Nous aurons à considérer plus loin les mobiles et la nature de ses réserves. Examinons ici le fond des idées.

Dès 1917 Romain Rolland parlait nettement d'*évolution* de ses opinions, quand l'entretien portait sur certains passages de ses premiers écrits de guerre. Cette évolution s'opéra dans un double sens.

Elle tint d'abord à la connaissance des faits. Ce n'est qu'en octobre 1914 qu'il fut en possession de certaines vérités sur les responsabilités européennes ; et les vérités, depuis, se sont accumulées. Son énorme travail de documentation éclaira graduellement sa pensée et son action. En 1914, le rôle de l'intuition était essentiel ; l'intuition a fait place à la connaissance historique. C'est ainsi que telles idées d'*Au-dessus de la Mêlée*, tout en demeurant vraies, ne sont plus que partiellement vraies[2]. Il serait d'autre part erroné de croire

1. Lettre personnelle. 1916.

2. Une note de l'*Introduction* (écrite en septembre 1915, un an après les premiers articles), en avertit le lecteur : *On y remarquera, dans le trouble des évènements, certaines contradictions et des jugements hâtifs que je modifierais aujourd'hui.* AU-DESSUS DE LA MÊLÉE. 3.

que ses jugements de principes, en tant que recherchant et embrassant le sens profond des choses, dépendîssent uniquement des contingences politiques, toujours relatives. C'est de la marche d'ensemble de l'évènement, des concordances et des oppositions (selon l'hypothèse inductive de l'historien), qu'il tira une connaissance graduelle de l'impérialisme comme moteur politique de la guerre européenne — dans les deux coalitions.

L'évolution correspondit aussi à une délivrance graduelle de soi — hors des illusions, des habitudes d'esprit, des préjugés sur lesquels on avait fermé les yeux, pendant de longues années de sécurité. A l'heure où cette âme isolée faisait contre tous le prodigieux effort de demeurer juste et sans haine, — l'effort initial, vraiment grand, de 1914, — elle n'était pas sans être touchée elle-même par la passion universelle : et cela est humain [1]. Nous ne l'aimons que plus pour ce duel entre elle-même et son dieu. La passion s'analyse, se juge, mais ne peut encore se surmonter ; la foi libre s'en guérira au bout de quelque temps. Non sans batailles et sans peines :

Nous qui aspirons à nous délivrer de la patrie, nous n'y parvenons qu'au prix d'énormes difficultés... Peut-être n'est-ce point nous qui pourrons y réussir, mais ceux qui nous suivront [2]...

La foi triompha. Sa partie supérieure et comme céleste

1. Romain Rolland l'avoue le premier, dans la première partie de l'article *Au-dessus de la Mêlée : Tant sont faibles les hommes qu'il* [le cyclone] *rencontre sur sa route, — et moi comme les autres*... (Au-dessus de la Mêlée. *Au-dessus de la Mêlée*. 30). — Constatons incidemment, devant ce texte, combien fut absurde l'accusation « d'orgueil » lancée contre Romain Rolland.

2. Conversation à Thun. 6 août 1916.

n'avait plus à craindre, comme en témoigne le *Journal*, dès que furent passés les drames des premières journées. Mais la foi qui s'applique à l'événement journalier, la foi vivante, devait apprendre à maîtriser toutes les idées et tous les faits contraires.

*
* *

Dominer les choses est l'art de son intelligence.

Les grands événements politiques ne me troublent ni ne m'atteignent. Le vainqueur abuse du vaincu. C'est dans l'ordre. La roue tourne [1].

Ce texte offre un raccourci de sa pensée des dernières années : impassibilité de la raison, large synthèse intellectuelle, pessimisme profond devenu serein. Cette compréhension « en synthèse » m'apparut toujours comme la forme naturelle de son esprit : il semblait qu'il fût placé, pour juger, dans un autre monde, plus haut, — *au-delà*. Cette attitude se fortifia de 1914 à 1919, et il ne s'en départit plus guère.

La culture historique l'y portait. Quels souvenirs précis et vivants du passé il sut toujours opposer à nos indignations devant le présent, — reliant l'humanité à elle-même, — confrontant les violences, les hypocrisies, les avilissements, les crimes heureux de notre temps aux longues séries de crimes glorifiés dont l'Histoire offre le tableau. Et comme il touchait alors d'un doigt juste les travestissements d'une histoire officielle et toujours en travail de falsification, les illusions grandiloquentes dans lesquelles l'humanité aime à draper ses souffrances et ses iniquités passées. — Mais qui a entrepris, nous disait-il, l'histoire de la Passion vraie de l'humanité, le

1. Lettre personnelle. 6 novembre 1918.

dépouillement de sa souffrance, tous les mensonges arrachés ? Une telle Histoire est encore à faire.

Certes, le spectacle présent est bien fait pour qu'on doute de la raison humaine... Mais les âges de tourmente ont été plus fréquents que les âges de calme... L'homme aime en vérité à ne plus se souvenir des spectacles importuns qui troublent son repos. Mais dans l'histoire du monde, le repos a été rare, et les plus grandes âmes ne sont pas sorties de lui[1].

Double vision ou intuition (toujours noble et sans mépris) qui aperçoit la fatalité inintelligente des troupeaux humains, du *flot furieux*[2], à tous les âges de l'humanité, — et, face à elle, la liberté sereine ou tourmentée du héros de l'esprit. Une telle philosophie ne saurait être surprise par le plus terrible présent. Si rien de *noble* n'épuise son admiration, aucun *ignoble*, si permanent ou triomphant qu'il soit, ne la prend au dépourvu. Elle a fait la part du feu.

Quel est le temps où l'on eût aimé mieux vivre ? On aperçoit, dans le cours de l'histoire, quelques séries d'années, pas très longues, qui furent belles et pleines ; le reste est constamment affreux.

Peut-être est-il impossible d'organiser la fragile harmonie humaine. Un instant elle tend à s'établir, pour se détruire aussitôt. L'éternel se réalisant dans une âme élevée, dans une chaîne d'âmes à travers les âges, — telle serait la plus haute forme d'humanité que nous puissions apercevoir[3].

1. Les Précurseurs. *La route en lacets qui monte*. 15, 16.
2. Les Précurseurs. *La route en lacets qui monte*. 16.
3. Conversations en 1916 et 1918.

Cette Histoire, presque toute entière de stupidité et de sang, présente une suite de courbes ascendantes et descendantes, de progrès et de décadences, entrecoupés de brusques catastrophes ; les civilisations naissent, s'épanouissent et s'écroulent, sur un fond humain à peu près perpétuel.

Tant il est vrai qu'en dépit des bouleversements du monde, tout est toujours de même et que si l'homme a trouvé de nouveaux moyens de tuer, il n'a pas changé d'âme[1].

Une idée est très familière à l'esprit de Romain Rolland : celle de la chute, de l'écrasement des civilisations, à une heure donnée, d'une mort violente des sociétés, suivie d'une renaissance plus ou moins douloureuse.

Il y a sans doute des époques où l'évolution se précipite. La civilisation a passé par un sommet, imperceptible ; ensuite surviennent de grands courants de destruction auxquels rien ne résiste plus[2].

Ceux qui viendront après nous pourront nous envier. En dix ans, nous aurons vu les extrêmes de la vie : la dernière fleur, grisante, un peu pourrissante, de la civilisation la plus libre qui fut jamais, et l'absolutisme écrasant de la force qui piétine dans la gloire et le sang. N'est-ce pas que l'époque où l'esprit était libre — (il y a de cela deux ans !) — apparaît déjà comme presque fabuleuse ?[3]

Nous ne croyions pas, jadis, que la civilisation pût être détruite. Son assiette paraissait définitivement établie ; la

1. Sur *Shakespeare*. Journal de Genève. 17 avril 1916.
2. Conversation à Sierre. 5 novembre 1916.
3. Lettre personnelle. 11 avril 1916.

barbarie, autour d'elle, trop faible. Nous la voyons à présent qui se détruit elle-même. Ces civilisés redeviennent, d'eux-mêmes, spontanément, et d'un coup, des barbares. — On me raconte ce fait. De plus en plus, la coutume se généralise de ne pas faire de prisonniers; la technique même du combat ne le permet plus. Les hommes capturés défilent dans un étroit boyau, à la sortie duquel un exécuteur leur coupe la gorge, au couteau. — Voilà cette nouvelle barbarie, comparable à celle des âges les plus féroces. Car les hommes qui accomplissent ces actes en savent la valeur, et n'y trouvent même point, comme le barbare primitif, une joie sauvage. Barbarie méthodique, scientifique et par ordre [1].

Le cataclysme européen renouvelle les cataclysmes du passé. *L'époque peut être comparée aux âges les plus sombres, — je pense à la chute de l'Empire Romain* [2]. Romain Rolland, au cours de ces années, employa souvent l'expression du vieux Tolstoy : *la fin d'un monde.*

... *Dans notre pélerinage sur la route des siècles, nous rencontrons, très loin, à l'horizon de l'histoire hellénique... des âmes et des temps qui sont parents des nôtres. Les mêmes convulsions cosmiques. Les mêmes ruées de peuples. Les mêlées de millions de fourmis humaines, blanches, noires, jaunes, de toute couleur, de toute race, de toute religion. Les empires fabuleux, qui gonflent et qui crèvent, comme une fluxion. Les cités merveilleuses, où s'épanouit la fleur splendide de la civilisation, subitement fauchée, flétrie, foulée aux pieds. Et ces esprits grandioses, ces*

1. Conversation à Sierre. 1917.

2. Conversation à Genève. 29 mars 1916. — Cette pensée enveloppe évidemment non seulement la guerre elle-même, mais l'ensemble des convulsions sociales dont la guerre 1914-1919 n'est que le premier acte.

demi-dieux de la pensée, où s'est reflété le spectacle et condensé le sens de ces drames ethniques, le rythme de ces vagues de peuples qui se heurtent, qui se brisent, et se fondent enfin, dans l'Océan de la vie... [1]

Mais quel est le sens final de ces flux et ces reflux de la société humaine ? C'est la question même du Progrès. Un des plus beaux écrits de Romain Rolland pendant la guerre : *La route en lacets qui monte,* comme la contre-partie du sombre appel *Aux peuples assassinés,* exprime une assez curieuse intuition de l'histoire, où s'harmonisent le pessimisme et l'optimisme.

En 1887, en un temps où semblaient triompher les idées de démocratie et de paix internationales, causant avec Renan, j'entendais prédire à ce sage : Vous verrez venir encore une grande réaction. Tout paraîtra détruit de ce que nous défendons. Mais il ne faut pas s'inquiéter. Le chemin de l'humanité est une route de montagne : elle monte en lacets, et il semble par moments qu'on revienne en arrière. Mais on monte toujours [2].

Romain Rolland développe à grands traits un véritable finalisme de l'histoire. — L'horreur de la réalité présente n'est atrocement anormale que pour ceux qui croyaient au progrès continu, ceux qu'*une muraille complaisante d'illusions empêchait de voir le vide.* Mais la vie de l'humanité est une tourmente à peu près continue, un *flot furieux.* En face d'elle, au-dessus d'elle, les grandes âmes sorties de sa souffrance et parvenues à la liberté, condamnées à voir

1. Empédocle d'Agrigente et l'Age de la Haine. 9.
2. Les Précurseurs. *La route en lacets qui monte.* 20.

l'abomination de leur temps, ou persécutées. Mais que celles-ci regardent sans frémir, et avec confiance. *Pour qui sait écouter le rythme de l'histoire, tout concourt à la même œuvre, le pire comme le meilleur. Les âmes fiévreuses que le flot entraîne vont par des voies sanglantes, vont, qu'elles le veuillent ou non, où nous guide la raison fraternelle. Ce serait, s'il fallait compter sur le bon sens des hommes, sur leur bonne volonté, sur leur courage moral, sur leur humanité, qu'il y aurait des motifs de désespérer de l'avenir. Mais ceux qui ne veulent point ou ne peuvent point marcher, les forces aveugles les poussent, en troupeaux mugissants, vers le but : l'Unité*[1]. Romain Rolland tire de l'histoire de France, et du tableau même de cette guerre d'Europe, et jusque des principes plus ou moins hypocrites de ses partisans, les preuves d'une fusion progressive, si l'on veut inconsciente, mais tendant à étendre toujours le cercle de la communauté. *Les hommes, qu'ils le veuillent ou non, marchent vers notre but, — même ceux qui s'imaginent qu'ils lui tournent le dos... Tout travaille à notre idéal, même ceux dont les coups s'efforcent à le ruiner. Tout va vers l'unité, — le pire et le meilleur. Mais ne me faites pas dire que le pire vaut le meilleur*[2] ! C'est par un *gaspillage affreux de richesses et de vies* que l'humanité (et d'abord l'Europe) parviendra à ce but que prévoit et réalise déjà l'esprit humain... *Il y a longtemps que nous vous y attendons, il y a longtemps que nous avons accompli l'unité, âmes libres de tous les temps, de toutes les classes, de toutes les races*[3]. La Pensée héroïque devance le monde ; le monde peut la persécuter. Il doit cependant la suivre. Et

1. Les Précurseurs. *La route en lacets qui monte*. 16.
2. Les Précurseurs. *La route en lacets qui monte*. 20.
3. Les Précurseurs. *La route en lacets qui monte*. 21.

c'est enfin *la chaîne indestructible* des âmes libres qui sauve perpétuellement *cette statue d'argile, la Civilisation, toujours prête à crouler*[1]. Dans la poursuite commune, c'est bien l'esprit qui tient la lumière, et non les puissances fatales.

La thèse est belle et forte. Consolante. Elle associe à l'idée d'un Progrès en perpétuelle gestation une conception de la valeur du Héros qui n'est pas éloignée de celle d'un Carlyle. S'il faut y voir plus qu'une intuition de poète embrassant certaines apparences historiques, je dirai qu'elle m'apparaît comme l'entrevision, l'hypothèse vivante, utile au plus haut sens spirituel parmi la gamme des vérités contraires également légitimes, parce qu'elle crée la vie et l'espoir. Mais elle ne serait pas sans danger, si elle était prise absolument. Tout finalisme (et surtout le finalisme optimiste) est selon nous une construction fictive, où l'intérêt humain est trop évident, en vue de masquer l'abîme vrai de la vie. Ne nous leurrons point : Candide a fait en termes éternels le procès de ce genre d'illusions.

Romain Rolland le sait. Au reste, j'aperçois bien le point de départ de la doctrine, qui est le désir de consoler. Quelques semaines avant de concevoir *La route en lacets qui monte*, Romain Rolland avait écrit *Aux peuples assassinés.* Ces deux œuvres sont contemporaines, presque simultanées. La force âpre de la seconde, d'une direction si sombre, a fait naître, par réaction dans un esprit très multiple, la vision confiante de la première.

A une telle espérance de Progrès, il faudrait opposer

1. Les Précurseurs. *La route en lacets qui monte.* 21.

La civilisation est une légère surface, une croûte sur la planète encore en fusion... Nous apercevons qu'un choc peut en quelques instants tout détruire, et livrer la société humaine au torrent des passions bestiales. Conversation à Sierre. 1916.

d'autres faces de la pensée, de l'œuvre de Romain Rolland : ainsi cette notion antique, qu'il semble faire sienne dans *Empédocle d'Agrigente,* du Cycle cosmique, du retour sans fin, entre les deux pôles de l'Amour et de la Haine, avec *la puissante ivresse de cet Ordre éternel et de cette Raison fatale qui gouvernent l'univers, ainsi qu'une épopée*[1]. La fin de *Jean-Christophe* offre aussi quelques traces de cette conception métaphysique. — On trouverait encore dans l'œuvre l'expression d'un pessimisme profond et calme, tenant de la sagesse amère que l'on respire dans le *Prêtre de Némi.* L'éclat de rire de *Liluli* n'exprime-t-il pas de l'humanité une vue sans espoir ? La pensée de Romain Rolland est allée parfois jusqu'à l'idée antagoniste du Progrès : la dissolution graduelle ; l'humanité aurait manqué son destin. C'est ainsi qu'il me parlait de la civilisation bouddhique de Ceylan :

Alors les hommes, les millions d'hommes professaient la foi que le crime irrémissible est de prendre la vie à un être, quel qu'il soit. — O mélancolie de ces lointains de l'humanité disparue, — et comme il est visible que, depuis, la science seule a progressé, mais que l'âme décline et que l'humanité lentement retourne à la barbarie[2] *!*

Enfin, quoiqu'il en soit de la loi du monde — progrès, cycle éternel ou avortement, — revenons à la loi intérieure. Au moment même où Romain Rolland pensait à la fois l'écrit *Aux peuples assassinés,* et *La route en lacets qui monte* son antidote, il me disait *sa* vérité à l'égard du Progrès.

Je ne pense pas souvent au Progrès ; je n'ai pas besoin de lui. Peut-être y aura-t-il un Progrès ; peut-être n'y en

1. Empédocle d'Agrigente et l'Age de la Haine. 33.
2. Lettre personnelle. 15 avril 1916.

aura-t-il pas. Tant mieux, s'il y en a un! Mais il faut savoir s'en passer. Bien des amis m'ont déjà dit: « Comment, vous ne croyez pas au Progrès? Mais c'est le plus noir pessimisme! » Ce ne l'est pas, pour moi. Car j'éprouve le sentiment pascalien de l'infini qui est en nous. Il est absolument, et il est en chacun. Il se réalise, à tous les instants. — C'est aussi la pensée panthéiste et spinoziste: je baigne, à chaque moment, dans l'éternel. L'idéal que je conçois existe quelque part, dans le plan infini. Rien n'est perdu. Pas un effort. Pas une pensée.

Quant à ce qui est de notre terre, nous luttons pour qu'advienne le meilleur. Mais nous savons bien, au fond — combien de fois l'ai-je senti! — que les hommes resteront les hommes, qu'ils ne changeront guère... — N'importe! Nous luttons surtout pour cette raison que nous ne pouvons pas ne pas lutter, et qu'il nous faut obéir à l'éternel que nous portons [1].

*
* *

La grandeur des problèmes pour lesquels nous luttons est qu'ils sont universels... — Que dis-je? J'ai retrouvé les mêmes problèmes de conscience, en lisant la vie d'Érasme [2].

Que d'intuitions, de compréhensions humaines, de séduisantes spéculations cette pensée vivante mettait en jeu, aux jours les plus accablants d'une guerre démesurée! Je ne puis prétendre en rendre compte ici. Les événements lui offraient d'infinis prétextes pour penser, pour agir, des raisons de

1. Conversation à Sierre. 17 janvier 1917.
2. Lettre personnelle. 25 mai 1916.

croire et d'espérer, ou de désespérer sans amertume, des raisons de comprendre le mal en ses racines les plus étendues, et de reporter enfin le fléau à l'énigme de l'univers. Et cette intelligence si ardente trouvait encore à accomplir le devoir pratique de chaque jour. Mais la pensée discursive, selon la fantaisie de la conversation, c'est là certainement le domaine où l'on pouvait voir Romain Rolland à lui-même, le plus riche et le plus inoubliable. Peut-être l'intérêt de sa pensée dépasse-t-il la grandeur de son art.

Nous l'avons vu retorquer, d'une manière incisive et précise, presque tous les grands sophismes intellectuels qui ont présidé à cette guerre. Sophimes de la fatalité, de la race, de la sélection naturelle, — sophismes théologiques et sophismes scientifiques, — l'arsenal de la stupidité métaphysique au service du fléau.

Point de fatalité ! la fatalité, c'est ce que nous voulons. Et c'est aussi, plus souvent, ce que nous ne voulons pas assez [1].

La fatalité, c'est l'excuse des âmes sans volonté. La guerre est le fruit de la faiblesse des peuples et de leur stupidité. On ne peut que les plaindre, on ne peut leur en vouloir [2].

Du point de vue ethnique et biologique, Romain Rolland rencontra dans *La Biologie de la guerre* du Prof. G. F. Nico-

1. Au-dessus de la Mêlée. *Aú-dessus de la Mêlée*. 26.

2. Au-dessus de la Mêlée. *Lettre à G. Hauptmann*. 6.

On lisait déjà dans *Le temps viendra* :

Les soldats. — *Ca n'est pas notre faute. C'est la fatalité.*

L'Italien. — *Des bêtises. Il n'y a pas de fatalité. Il n'y a que nous. Vous êtes des enfants. Vous croyez à un maître ? Il n'y a pas de maître. Il n'y a rien, que nous. Faisons ce que nous devons, et tout ira bien* (Acte II, 111).

laï la confirmation de plusieurs de ses intuitions d'artiste[1]; et dans l'œuvre du Prof. A. Forel d'autres enseignements tirés de la vie des fourmis, — sur la nature et les lois de l'instinct social guerrier, les états collectifs psycho-pathologiques de la guerre, les conditions dans lesquelles l'instinct peut être sublimé, vaincu, — enseignements qu'il rapportait, par une transposition pleine d'aisance, à la guerre humaine[2]. Il concluait, contre Forel, à la possibilité, à la virtualité de la liberté individuelle, — ou plutôt à l'existence d'une nécessité d'ordre supérieur à laquelle peut adhérer l'esprit et qui se confond avec la liberté. Sa pensée aboutissait enfin à la représentation personnelle :

Que m'importe que la guerre soit dans la nature ? Nous ne sommes pas faits pour obéir à la nature, mais pour la tenir en respect, — pour la soumettre, et pour la dépasser[3].

*
* *

1. *Nicolaï soumet ensuite à la critique les notions pseudo-scientifiques, d'où les intellectuels modernes prétendent tirer les titres de légitimité de la guerre. Il fait surtout justice du faux Darwinisme et du mensonge de l'idée de la lutte pour la vie, qui mal comprise et spécieusement interprêtée, paraît sanctionner la guerre comme une sélection, et par suite, comme un droit naturel. Il y oppose la science vraie, la loi fondamentale de la croissance des êtres, et celle des limites naturelles à la croissance... Nicolaï montre que la forme la plus pauvre, la plus stupide, et on pourrait dire la plus ruineuse du combat, est la guerre entre les êtres.* Les Précurseurs. *Un grand Européen : G. F. Nicolaï.* 156, 157.

2. Les Précurseurs. *En lisant Auguste Forel.* 185 et sqq.

3. Conversation à Sierre, 10 juin 1946.

Je veux mentionner enfin une spéculation qui lui est familière, et qui oppose à la décadence de l'Europe une renaissance de l'Asie. Cette conception répond à ses tendances universalistes qui lui font rechercher, bien au-delà de l'Europe, les signes précurseurs et les éléments nouveaux de la pensée. Une vaste lecture a sur ce point nourri sa curiosité. Même avant l'important *Message de l'Inde au Japon* prononcé

Et il m'a dit bien des fois, avec ce mélancolique sourire que connaissent ses amis, à l'heure où la pensée et la justice semblaient le plus vaincues :

Il faut savoir, comme Renan, regarder de Sirius[1].

Dans une certaine mesure, précisait-il, *il faut échapper à l'humanité. Nous voyons dans cette guerre qu'il faut sombrer avec l'humanité, — ou la dépasser. Car nous apercevons des signes de la fin de l'humanité : c'est une autodestruction. — Mais il n'y a pas que l'humanité. Nous jugeons trop en fonction de l'humanité. L'humanité n'est qu'un moment de la vie, une espèce passagère, — une étape de la route. Nous avons dans l'âme des forces qui viennent de plus loin et qui visent plus haut*[2].

en 1916 à Tokio par le poète hindou Rabindranath Tagore, Romain Rolland, qui étudiait les époques disparues de l'Asie, cherchait, pour s'évader de l'enfer européen, à pressentir le rôle de nouvelles civilisations orientales.

De cette mêlée des nations se dégageront à la fin deux forces colossales, l'une en face de l'autre : l'Amérique et l'Asie. L'Europe sera entraînée dans les eaux de l'une ou de l'autre. — Mais en même temps qu'advient ce processus aveugle, au sein des peuples s'accomplit un grand travail de réorganisation et de reconstruction sociale et internationale... Je ne suis pas prophète et il n'est au pouvoir d'aucun de nous de dire lequel des deux courants l'emportera. Mais je crois que le salut de l'humanité, l'espoir de son union future résident dans le second. Lettre à l'*Avanti !* Octobre 1918.

Je souhaite que cette communion intellectuelle ne reste pas limitée à la péninsule européenne, mais qu'elle s'étende à l'Asie, aux deux Amériques et aux grands ilôts de civilisation, disséminés sur le reste du globe... Il faut aller jusqu'en Russie — ces grandes portes ouvertes sur le monde de l'Est, — pour recevoir sur sa face les souffles nouveaux qui viennent, — (dans tous les ordres de la pensée). LES PRÉCURSEURS. *Pour l'Internationale de l'Esprit.* 200-201.

1. Conversations en 1916 et 1918.
2. Conversation à Sierre. 6 juin 1916.

X

L'ACTION

Son action fut constante et ferme, conduite par une seule pensée, avec un parfait oubli de soi-même. D'esprit, et non politique. Même lorsqu'elle prenait parti sur une question de politique (et elle ne craignait pas de le faire), c'était partant de l'esprit et revenant à l'esprit[1]. Il aura été pratiquement l'un des veilleurs de l'internationale européenne :

Ma tâche est de dire ce que je crois juste et humain[2],

en même temps qu'il était le foyer où brûle ce qui ne peut être altéré, au-dessus des contingences de l'action.

*
* *

Une grande idée domine son action publique, qui seule permet d'en comprendre le sens — le mouvement, les variations, les apparentes contradictions mêmes. Et cette idée est un certain devoir que conçoit l'esprit vis à vis de la vérité qu'il donne aux autres. *On ne peut pas donner, sans*

1. ...*Les choses politiques, — après tout secondaires, car elles ne touchent pas aux plus profondes réalités de l'âme.* Lettre personnelle. 27 mars 1917.

2. AU-DESSUS DE LA MÊLÉE. *Introduction.*

faire de mal, la vérité entière[1]. On ne peut jamais dire *toute* la vérité, — toute sa vérité. Le monde ne la supporterait point. L'esprit se trouve pris entre deux nécessités contraires, et il lui faut *concilier sa raison et son cœur*[2]. Sans jamais sacrifier le vrai, il doit le mesurer.

Romain Rolland n'a jamais exprimé *tout* ce qu'il pense. Il n'a déclaré, dans ses écrits de guerre, qu'une petite part de lui-même, celle qu'il estimait alors utile à l'action. Et seuls ceux qui l'ont approché, dans le temps où il écrivait ces articles, pouvaient voir combien sa pensée dépassait un tel cadre, et ont éprouvé l'étendue, presque l'instabilité de sa liberté — jusqu'à en ressentir un certain vertige intellectuel. L'Art seul exprime, peut exprimer cette âme-là[3]. Pendant la première année de la guerre surtout, Romain Rolland a volontairement composé avec l'atmosphère du temps ; pour se faire entendre, pour ne point révolter ni faire souffrir à l'excès, il donna ce qui était selon lui la demi-vérité. Et il en avait pleine conscience. Il faut que ceux qui lisent aujourd'hui *Au-dessus de la Mêlée* aient cette représentation bien présente à leur esprit. Plus tard, Romain Rolland se délivra de certaines réserves, il estima l'heure venue de parler avec plus de force devant l'évolution du mal ; mais quels combats même alors, en lui ! Sa pensée sans limites, on ne la connaîtra que plus tard, dans l'œuvre intime qu'il laissera.

Montrer le but et le terme du voyage humain, on ne le peut qu'à des yeux et des cœurs intrépides, qui goûtent dans cette vision une paix vertigineuse. Mais les autres

1. Conversations en 1916 et 1917.

2. Lettre personnelle. 6 mai 1916.

3. *Je voudrais me retirer quelques mois, non pas pour renoncer, mais au contraire pour exprimer ma pensée tout entière. Il n'y a que dans l'art qu'on le peut.* Lettre personnelle. 14 août 1915.

tomberaient au fond, comme une pierre — une pierre gémissante, ainsi que dans la « Vallée Morte » de Spitteler. Je veux bien sacrifier mon bonheur à la vérité, mais non celui des autres[1].

Apportons d'autres textes qui éclairent la complexité du débat :

Vous savez que j'ai toujours distingué entre deux ordres de choses : penser, pour soi ; — parler, pour tous. Quand je pense pour moi (et pour les très chers dont j'ai éprouvé la solidité d'échine intellectuelle), aucune négation n'arrête ma liberté : nous avons devant nous, au-dessus, en dessous, autour, l'infini de l'espace et du temps. Ainsi qu'un grand oiseau qui plane au centre du ciel... (Ara Pacis).

Mais quand je parle pour tous, je ne puis oublier que je parle, en tel lieu, en telle heure, à tels êtres ; et je dois prévoir le retentissement qu'auront mes paroles en eux.

« *Car si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux qu'on lui attachât au cou une meule d'âne, et qu'on le jetât au fond de la mer.* » [*Il est vrai, mon ami, que le verset suivant ajoute : « Malheur au monde à cause des scandales ! Car il est nécessaire qu'il arrive des scandales. Mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive !* » (Mathieu. XVIII, 7)].

Vous pensez bien que si je cite en ce moment l'Évangile, ce n'est pas à la façon des protestants, nos hôtes, pour qui la lettre est sacrée, — mais parce que cet avertissement, si plein de haute compassion, vient d'un homme « par qui, justement, le scandale est arrivé ». Mais avec quelle répugnance il s'y décide ! Combien il tarde ! Il faut qu'il y soit

1. Lettre personnelle. 6 mai 1916.

contraint, par une loi tragique. Et même alors, quelles précautions, quelle noble pudeur! Ce silence, parfois. Ou ces paraboles. Et — en fait — qui donc de ses disciples les plus intimes a lu en lui sa vraie pensée? Ils l'ont transmise, sans la comprendre.

Les hommes ne peuvent vivre que dans des constructions (religieuses, métaphysiques, sociales) qui les soutiennent au bord de l'infini. Et chacune de ces constructions est nécessairement insuffisante, étroite, gênante, oppressante. A mesure que la couvée grandit, il faut élargir le nid. Mais si vous voulez le détruire, ayez-en un autre tout prêt, à l'abri, et bien chaud. Sinon, les oisillons culbuteront de leur branche, et l'humanité sera estropiée. Il n'est pas donné à chacun de voler de ses propres ailes. Soyons patients. Apprenons-leur[1].

La vérité entière existe. Elle doit exister pour soi d'abord; et autour de l'homme qui l'a trouvée, pour quelques hommes choisis, dont le caractère a été mis à l'épreuve. A l'antipode, on pourrait la dire aux criminels d'État, aux conducteurs cyniques d'hommes et de peuples. Mais entre les meilleurs et les pires se place l'humanité moyenne, — l'opinion. Dans le temps où toute condition privilégiée de la pensée a disparu, où les Bacchantes de l'opinion la saisissent toute vive, comment établir les degrés nécessaires dans la divulgation de la vérité?

... *Comment la dire, cette vérité* tout entière, *à ceux qui* doivent *l'entendre et non pas aux autres, pour qui elle n'est pas faite?... J'envie les temps antiques, où la pensée la plus libre était une Acropole au dessus de l'Agora, et*

1. Lettre personnelle. 16 juillet 1916.

où l'on pouvait parler sans contrainte aux compagnons, en ne risquant point de voir ses mots happés au hasard par les gueules ouvertes de la multitude, qui les avale tout ronds et ne peut les digérer. Aujourd'hui, il faut tout à la fois parler pour soi, parler pour ses compagnons, et parler pour la foule. On a déjà bien de la peine à tout *dire à ses compagnons. Mais à la foule ! Ce serait manquer de pitié. Ne lui dire rien que de vrai. C'est un devoir. Je m'y applique. Mais ce n'est pas assez. Et je voudrais bien maintenant parler à mon bonnet...*[1]

La vérité, dans de telles conditions, devient un art :

Attention aux résonnances inexactes de nos paroles, si elles ne sont pas bien calculées, dans les esprits troubles et passionnés qui les déforment !... Voyez-vous, la grosse difficulté, pour des hommes de notre sorte, qui sommes des artistes ou des hommes de pensée, c'est d'apprendre à parler à ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre. L'instinct nous le dit bien; mais notre pensée nous entraîne, et nous oublions parfois le public, pour monologuer tout haut. — Il y a en cela une difficulté qui, loin de m'arrêter, m'excite[2].

Enfin des responsabilités graves s'attachent à la vérité :

Je ne vous cacherai pas que si j'ai cessé de parler, à la fin de juillet 1915, c'était en partie parce que j'en étais arrivé au point où la parole s'achevait en acte et où cet acte mettait en jeu, non seulement mon repos et ma répu-

1. Lettre personnelle. 8 novembre 1915. C'était à l'heure où Romain Rolland décidait de se retirer quelque temps de l'action. (Voir chapitre XI).

2. Lettre personnelle. 15 mai 1917.

tation, mais un grand nombre d'autres vies — et pour quel résultat incertain ? Historien de profession, j'ai vu trop de fois dans le passé l'ignoble achèvement de beaux mouvements idéalistes, quand le peuple qui en est l'instrument n'est pas encore mûr pour les sentir de lui-même, sans qu'on le suggestionne. Or, le peuple, — les peuples actuels — ne sont pas mûrs[1]...

A ce poids de responsabilités qui charge la pensée, et particulièrement dans un temps de convulsions comme le nôtre, aucune pensée noble ne saurait se dérober. *Il faut que nous regardions en face notre conscience, — non seulement notre pensée, mais notre conscience, — devant tout acte de révolution dont nous pourrions être, si nous ne nous exprimions clairement, les instigateurs moraux*[2]. — La pensée est rendue responsable, engagée dans le combat, par ceux qui la suivent et font d'elle un drapeau. Le plus souvent, ils la déforment en la brandissant ; entre leurs mains, elle devient une puissance d'action, vivante et redoutable. Tant pis ; il faut que la pensée l'accepte, dès qu'elle quitte son empyrée. Il ne saurait en résulter que de nouveaux devoirs pour elle.

*
* *

D'où vient que l'action de Romain Rolland a pu paraître demeurer en arrière de sa pensée. Les articles *Au-dessus de la Mêlée* présentaient une évidente modération. Il est de mode aujourd'hui de les considérer comme assez tièdes. L'homme juste qui reprend ce livre à présent (et qui le reporte à sa date, pour en comprendre les réserves) trouve

1. Lettre personnelle. 29 décembre 1915.
2. Conversation à Sierre. Décembre 1916.

pourtant bien, au-delà de ces réserves, la vraie liberté, la substantifique vérité, qui firent de Romain Rolland un apôtre contre notre époque[1]. Et en dépit des réserves (peut-être à cause d'elles) les cinq mots *Au-dessus de la Mêlée* firent le tour de l'opinion du monde, — avec un sens clair, éclatant, de liberté d'esprit et de fraternité humaine. Cette résultante de maintes composantes diverses, c'était précisément ce que Romain Rolland se proposait d'obtenir, l'action pratique qu'il voulait exercer.

Quelques phrases de ce fameux texte qui nous étonnent aujourd'hui (sans doute parce que, d'une grande âme, nous demandons l'infaillibilité) tiennent, nous l'avons vu, à sa conception même, dans le bouleversement des premiers temps. D'autres portent l'empreinte de ces réserves dans l'expression de la vérité qui sont voulues expressément par Romain Rolland. Il ne dit point tout ; il s'arrête en route. Ses précautions portèrent surtout sur les questions de l'origine et du sens de la guerre, sur l'idée de patrie et le devoir patriotique. Il parut sacrifier à certains sophismes, comme celui de la guerre pour le Droit. Sa tactique intellectuelle, à cette heure d'éruption de 1914-1915, sembla être de se ranger à la thèse d'une guerre juste, afin d'essayer une pression morale, en vue de la justice internationale. C'était prendre l'hypocrite au mot. Disons enfin que, tout en voyant toujours (et presque seul) en Européen, il voulait, trop souvent peut-être, juger et agir en fonction de la patrie[2].

1. Romain Rolland a si bien conscience de la modération d'*Au-dessus de la Mêlée* qu'il n'est pas sans envoyer à son œuvre quelques brocards. *Quand je pense que ces hommes (qui se croient libres!) déclarent que « l'on ne peut comprendre »... un livre aussi fade! — où le vin est coupé de tant d'eau...* Conversation à Sierre. 23 novembre 1916.

2. Je renvoie à certains articles comme *Lettre à ceux qui m'accu-*

Il en résulte certains désaccords dans les idées et les sentiments, d'un article à l'autre ; d'autant que Romain Rolland lui-même s'aperçoit plus ou moins, au-delà des réticences. Les ennemis de *Au-dessus de la Mêlée* ont été les premiers à se saisir de ces variations pour alimenter leur polémique. Mais la difficulté de la tâche, que l'écrivain avoua ainsi, donne à ces premiers écrits une valeur de conscience et de noblesse qui nous touche encore à présent. On sent assez clairement qu'un homme y souffre, et qu'il s'y débat contre la nuit. Je les aime pour cela. Je ne suis pas loin de penser que ce drame intérieur résistera à l'épreuve du temps, plus durable, plus vivant que les idées mêmes.

C'est dans ce sens qu'il convient de comprendre le premier paragraphe de l'article *Au-dessus de la Mêlée,* qui s'adresse aux combattants : aux combattants de toute l'Europe d'abord, à *la jeunesse héroïque du monde,* puis aux combattants des armées de notre pays. Nous l'avons vu, Romain Rolland ne peut s'empêcher de saluer alors la flambée de la foi. Mais il voile aussi, de sa foi résolument contraire, ce qui pourrait heurter ces consciences exaltées. Je demandais à Romain Rolland, en 1916, s'il récrirait ce salut à l'héroïsme guerrier, avec le recul de plusieurs années :

Non, pas certaines phrases. Et notamment pas celle qui termine le paragraphe : « Comme me l'a dit l'un de vous... Il est beau de se battre, les mains pures et le cœur innocent, et de faire avec sa vie la justice divine. »

Romain Rolland reprit :

Ce fut un mirage. Mais on ne peut refuser la beauté à

sent, du 17 novembre 1914 (Au-dessus de la Mêlée, 75) ; *Au Peuple qui souffre pour la justice,* du 2 novembre 1914 (Au-dessus de la Mêlée, 72). Ce sont, notons-le, les pages qui ont le plus vieilli.

ces hommes. Tout sacrifice de soi est beau. C'est là le sens des premières pages de l'article. Pourtant le respect devant la foi des autres n'empêchait pas ma propre pensée ; et ma pensée, à moi, estimait qu'ils se trompaient[1]*...*

A propos d'un autre texte du même article j'ai pu entrevoir toute la délicatesse de son sentiment. Il s'agissait du passage :

Élite européenne, nous avons deux cités : notre patrie terrestre, et l'autre, la cité de Dieu. De l'une, nous sommes les hôtes ; de l'autre, les bâtisseurs. Donnons à la première nos corps et nos cœurs fidèles. Mais rien de ce que nous aimons, famille, amis, patrie, rien n'a droit sur l'esprit. L'esprit est la lumière...[2]

Donnons à la première nos corps et nos cœurs fidèles... Certes, l'esprit est placé au-dessus de la patrie. Mais quel droit reconnu à la patrie — sur les corps et les cœurs ! — Je l'interrogeai plusieurs fois sur ce point. En marge d'une de mes notes Romain Rolland écrivit de sa main, à propos du texte considéré :

Bien qu'il ait écrit cette phrase pour ménager et consoler les malheureux qui sont sacrifiés, plus que par conviction personnelle, il estime qu'elle lui crée des devoirs[3].

Que peut-on imaginer de plus noble? Par devoir humain, il s'impose, contre lui-même, une demi-vérité ; et cette demi-vérité, à son tour, le tient par de nouveaux devoirs, puisqu'il l'a dite, et que d'autres ont pu se reconnaître en elle. C'est ainsi que la pensée agissante peut être entraînée loin

1. Conversation à Sierre. 27 septembre 1916.
2. Au-dessus de la Mêlée. *Au-dessus de la mêlée.* 37.
3. Conversation et note. Sierre, 30 octobre 1916.

d'elle-même, le sachant et le voulant. Et ce ne serait rien, si cette renonciation lui donnait la certitude de réussir à gagner beaucoup d'âmes. Mais l'a-t-elle jamais ? — En fait, l'histoire des manifestations de haine qui assaillirent Romain Rolland pendant cinq ans donne assez raison à sa prudence ; l'idée qu'il exprima sembla atteindre d'emblée la limite de ce que l'opinion française, la plus contaminée d'Europe, pouvait supporter. Une parole un peu plus directe se serait entièrement perdue dans les cris de rage ou le mépris. Et pourtant toutes les réserves dans l'œuvre de vérité n'auront pas suffi à écarter les malentendus, les interprétations injustes, la méchanceté intéressée ; elles auront même fourni, souvent, des armes particulières à la malignité de certains ennemis.

Que ces écrits d'une forme si mesurée aient été l'occasion d'un scandale si exemplaire, en France et en Europe, c'est en tous cas le signe, comme l'indice d'une température publique, permettant d'évaluer la gravité de la maladie morale des nations.

*
* *

Si nous examinons de plus près les buts qu'il poursuivit, nous distinguons plusieurs actions très précises, simultanées ou séparées par une petite évolution.

Le premier point de vue auquel il voulut se limiter est très relatif. Il est exposé dans la *Lettre à Frederic Van Eeden* (12 janvier 1915) :

Quelle sera notre action ? De tenter d'arrêter le combat ? Il n'y faut plus songer. La bête est lâchée, et les gouvernements se sont si bien appliqués à déchaîner les violences et les haines que, quand ils le voudraient à présent,

ils ne pourraient plus la faire rentrer dans le chenil. L'irréparable est accompli... Je vois un autre emploi à notre activité. Que la guerre soit ce qu'elle soit, nous n'y pouvons plus rien ; mais nous devons au moins tâcher que de ce fléau sorte le moins de mal et le plus de bien possible. Et pour cela, il faut intéresser l'opinion publique du monde entier à ce que la paix future soit juste, à ce que les appétits du vainqueur, quel qu'il soit, et les intrigues de la diplomatie n'en fassent plus l'amorce d'une nouvelle guerre de revanche, à ce que les crimes moraux commis dans le passé ne se renouvellent plus, ou ne s'aggravent encore[1].

Ce texte — qui apparaît prophétique, mis en regard de la paix monstrueuse et mortelle pour le monde imposée à Versailles, — pose assez clairement l'action qui conduisit presque tous les articles *Au-dessus de la Mêlée* :

Vous pensez à la victoire. Je pense à la paix qui suivra[2].

Préparer, par des moyens moraux, au fond même du double crime, une ère de véritable paix, conçue dans un sincère esprit de justice européenne et de pardon — et non d'impérialisme et de basse vindicte, — voilà ce qu'il rêvait. Sans croire peut-être, au fond de lui-même, à l'efficacité d'une telle action, il ne s'en départit jamais.

D'autres devoirs étaient corollaires du premier. Il s'efforça de combler les abîmes de haine et d'ignorance jetés entre les peuples, en montrant partout la même souffrance hu-

1. Au-dessus de la Mêlée. *Lettre à Frédéric Van Eeden*. 111.

2. Au-dessus de la Mêlée. *Lettre à ceux qui m'accusent*. 82. — Que de doute et combien de prévision déjà dans cette parole !

maine[1], les mêmes erreurs et les mêmes déraisons[2], en combattant surtout la haine :

Elle est mon ennemie, plus que mes ennemis[3].

Il s'appliqua enfin à faire entendre à ces peuples égarés quelques-unes des vérités en présence ; la tâche n'était point facile :

Je suis entre deux publics, qui sont également fous, l'Allemand et le Français. Je voudrais pouvoir parler alternativement à l'un, puis à l'autre. Mais je ne puis rien dire à droite, qui ne soit happé à gauche et ne fasse hurler. Alors, pour parler aux deux à la fois, il faut tâcher de trouver un terrain d'entente — et vous pouvez bien vous figurer que ce terrain n'est pas large, on l'a vite parcouru. Ajoutez qu'il y faut tant de précautions, de prudences, de demi-paroles, de demi-vérités, qu'un homme de notre espèce a de la peine à s'y tenir et souffre de cette contrainte. — Ce n'est pas tout. Au lieu de rencontrer une aide parmi les braves gens qui désirent, comme nous, rapprocher les combattants, il faut que je me heurte à l'incommensurable bêtise allemande qui, à chaque fois que je tâche de montrer aux Français en l'ennemi un homme, me crient (par lettre ouverte, que toute la presse trompette) : « Herr Rolland ! Herr Rolland ! N'oubliez pas de remarquer que cet homme est votre ennemi, que Not Kennt Kein Gebot, que nous avons loyalement violé la neutralité de la perfide Belgique... etc. etc. » Pour un peu, ils étaleraient de nouveau toutes leurs actions d'éclat, de Louvain à Lusitania. Que voulez-vous qu'on fasse avec de pareils imbé-

1. Voir *Inter arma caritas* (AU-DESSUS DE LA MÊLÉE, 77).
2. Voir *Les Idoles* (AU-DESSUS DE LA MÊLÉE, 84).
3. AU-DESSUS DE LA MÊLÉE. *De deux maux le moindre*. 39.

ciles ? Ils ne sont pas toute l'Allemagne. Il ne manque pas en Allemagne de gens que leur sottise crispe, et qui leur crient : « Taisez-vous ! » Mais ils ne se taisent pas. Et c'est moi qui dois me taire. Car comment puis-je prouver que ces Herren Professoren ne représentent pas l'Allemagne la plus nombreuse, la meilleure ? Et vous savez que les États ont à présent intérêt à faire croire que les pires représentent la vraie pensée de leur peuple... [1]

Dans plusieurs écrits, Romain Rolland avait fait entendre les voix d'une minorité allemande étouffée, aux armées ou à l'arrière, demeurée fidèle à l'esprit humain et à l'Europe [2]. (Il recueillit, pour cette action, des horions des deux côtés). — On pourra objecter que cette dernière œuvre était unilatérale bien que généreuse ; car ne mettant pas en regard de la minorité allemande une minorité française également écrasée par l'impérialisme, elle pouvait servir à la guerre, à cette idéologie de guerre particulièrement vénéneuse et monstrueuse, — vrai crime selon nous dans le domaine des idées, — qui permit de jeter le plus pur de la France dans la fournaise : la guerre « des soldats de l'An II » pour les libertés du monde, la guerre qui tuera la guerre [3]. Romain Rolland ne dénonçait pas encore le *meurtre des élites* en France, en Angleterre, en Russie, en Italie. Il faut d'ailleurs convenir que les témoignages français manquaient absolument ; l'unanimité meurtrière parut complète en France jusqu'à la fin de 1915 ; c'est dire que les élites y étaient plus

1. Lettre personnelle. 14 août 1915.

2. Voir *Littérature de Guerre, Le Meurtre des Élites* (Au-dessus de la Mêlée, 124, 138).

3. Romain Rolland, au début de l'article *Le Meurtre des Élites*, fait lui-même de fortes concessions à cette idéologie.

profondément étouffées qu'ailleurs[1]. — Mais désignant à l'opinion nationale enivrée cette élite allemande libre, Romain Rolland contribuait à briser la légende du peuple barbare, du peuple rangé en bloc pour une entreprise criminelle : elle montrait des hommes ; et comme Romain Rolland était lui-même à la tête de cette élite française au cœur fraternel, il appelait en fait l'élite européenne, autour de l'élite française et de l'élite allemande. — Mais par la suite Romain Rolland se libéra entièrement ; et c'est en face qu'il salua les hommes, penseurs, écrivains, hommes d'action de tous les pays, échappant à l'inhumaine loi de guerre. De nouveaux écrits révélèrent les servants de cette *petite Église laïque* qu'est l'Internationale de la pensée sur tout l'univers. Déjà *Au-dessus de la Mêlée* avait fait connaître les intrépides Anglais de l'*Union of Democratic Control*[2], les Hollandais du *Nederlandsche Anti-Oorlog Raad*[3] ; ce furent bientôt des voix françaises[4], d'autres voix allemandes[5] et anglaises[6], celles de la jeunesse suisse[7] ou celles de la

1. Romain Rolland touche à cette question à la fin de l'article *Littérature de Guerre* (136 et 137) ; c'est encore pour sacrifier à l'idée de la « guerre juste » du côté français, et dans des termes que l'on se prend parfois à regretter.

2. *Lettre à Frederic Van Eeden* (Au-dessus de la Mêlée, 110).

3. *Pour l'Europe, Un appel de la Hollande* (Au-dessus de la Mêlée, 101).

4. *Une voix de femme dans la mêlée — Le Feu, par Henri Barbusse — Ave, Cæsar, morituri te salutant — Ave Cæsar... ceux qui veulent vivre te saluent* (Les Précurseurs, 34, 90, 100, 106).

5. *L'Homme de Douleur : Menschen im Krieg, par Andréas Latzko — Vox clamantis... Jeremias, de Stefan Zweig — Un grand Européen : G. F. Nicolaï — Un appel aux Européens* (Les Précurseurs, 111, 127, 146, 207). *La Ligue Nouvelle Patrie et la Révolution allemande — Janvier sanglant à Berlin* (Publiés dans L'Humanité, Paris).

6. *Pour E.-D. Morel* (Les Précurseurs, 69).

7. *La jeunesse suisse* (Les Précurseurs, 71).

nouvelle Russie[1], enfin celles d'Amérique[2]. Les voix sont partout une même Voix. Et l'un des plus beaux et tragiques de ses écrits, le plus noblement tendre, Romain Rolland l'a adressé aux femmes : *A l'Antigone éternelle*[3].

Une seule fois, Romain Rolland entra directement en rapports avec une minorité politique, quand il accorda un interview à un démocrate allemand. Il faut convenir que cela lui réussit assez mal, et que sa pensée fut déformée[4].

1. *A Maxime Gorki — Deux lettres de Maxime Gorki* (Les Précurseurs, 45, 47).

2. *Aux écrivains d'Amérique — Voix libres d'Amérique* (Les Précurseurs, 52, 57).

3. Les Précurseurs. 32.

4. *Romain Rolland et la guerre mondiale*, par M. Hermann Fernau (Wissen und Leben, 15 août 1918). — M. Fernau est un de ces écrivains allemands (dont l'espèce malheureusement ne fut pas rare) passionnés de la défaite pour leur propre pays et épris de la victoire des Etats ennemis; c'était du moins ce à quoi aboutissait, pour maints esprits d'Allemagne incapables de penser en Européens, le juste désir d'une révolution allemande. Ce républicain germanique préconisait donc une politique qui pouvait s'appeler (à juste titre) du défaitisme, et n'avait rien d'internationaliste. — Romain Rolland accorda l'interview, contre ses habitudes, dans le désir d'aider une conscience sincère et un parti de démocratie allemande, et aussi pour empêcher certaine calomnie de le ruiner aux yeux de la minorité républicaine d'Allemagne. — Outre qu'il manifeste dès les premières lignes une réelle ignorance de la pensée et de la figure de l'écrivain depuis 1914, l'article de M. Fernau, qui parle d'ailleurs noblement de Romain Rolland, altère ses idées avec une passion systématique. La principale déformation consiste à présenter certaines constatations de fait exprimées par Romain Rolland et extérieures à sa pensée, comme son propre programme de guerre. Une « dépêche d'agence », brochant sur le tout, fit de l'interview une déclaration jusqu'auboutiste, dont se saisit la presse réactionnaire. Romain Rolland dut protester (Lettre au Populaire, 22 août 1918). Dans une lettre où il m'expliquait l'origine et le sens des diverses déformations, Romain Rolland concluait : *Cette aventure m'a définitivement appris que tout interview est impossible.* Lettre personnelle. 23 août 1918.

Romain Rolland prit encore parti, à l'heure de l'armistice, en faveur de la politique wilsonienne. Il faut expliquer nettement sa position sur ce point. La *Lettre au président Wilson* est du 9 novembre 1918. Elle montre à l'homme d'État américain quels espoirs, à la veille d'évènements décisifs pour l'Occident et l'Humanité entière, se trouvent placés sur sa tête, non moins par les vaincus que par les vainqueurs ; quelle responsabilité morale universelle pèse sur son « idéalisme » politique, du fait des paroles qu'il a prononcées :

Songez-y : l'Europe menace de retomber dans les cercles de l'Enfer, qu'elle gravit depuis cinq années, en semant le chemin de son sang. Les peuples, en tous pays, manquent de confiance dans les classes gouvernementales. Vous êtes encore, à cette heure, le seul qui puisse parler aux unes comme aux autres — aux peuples, aux bourgeoisies, de toutes les nations — et être écouté d'elles, le seul qui puisse aujourd'hui (le pourrez-vous encore demain ?) être leur intermédiaire. Que cet intermédiaire vienne à manquer, et les masses humaines, disjointes, sans contrepoids, sont presque fatalement entraînées aux excès : les peuples à l'anarchie sanglante, et les partis de l'ordre ancien à la sanglante réaction. Guerres de classes, guerres de races, guerre entre les nations d'hier, guerre entre les nations qui viennent de se former aujourd'hui, convulsions sociales, aveugles, ne cherchant plus qu'à assouvir les haines, les convoitises, les rêves forcenés d'une heure de vie sans lendemain...

... *Que l'avenir puisse vous saluer du nom de* Réconciliateur [1] !

1. Publiée dans Le Populaire, Paris, 18 novembre 1918. Les Précurseurs. 216.

Mais ce serait une erreur que de voir dans cette lettre déférente une adhésion de Romain Rolland à la politique et à « l'idéal » wilsoniens. Romain Rolland écrivait, peu de temps après, dans une autre lettre publique :

Je ne suis pas Wilsonien. Je vois trop que le message du Président, non moins habile que généreux, travaille (de bonne foi) à réaliser dans le monde la conception de la République bourgeoise, du type franco-américain.

Et cet idéal conservateur ne me suffit plus.

Mais malgré nos préférences personnelles et nos réserves pour l'avenir, je crois que le plus pressant et le plus efficace est de soutenir l'action du président Wilson. Elle seule est capable d'imposer un frein aux appétits, aux ambitions et aux intérêts violents, qui s'assiéront au banquet de la Paix...[1]

C'était l'heure, ne l'oublions pas, où le monde croyait à Wilson. Les intellectuels avancés, les prolétariats d'Occident (à défaut d'une action plus révolutionnaire) le prenaient pour sauveur. Dans des entretiens personnels, que j'eus avec lui vers cette époque, Romain Rolland précisa cette position relative qu'il croyait juste de prendre, en des termes beaucoup plus nets encore. Il fallait, me disait-il, donner à Wilson l'occasion de manifester le meilleur de lui-même, en tenant compte de la psychologie américaine. Il est triste pour l'esprit d'en être réduit à implorer la politique, si idéaliste que soit son manteau ; il était fâcheux de devoir s'adresser à une politique qui n'était pas exempte du sang de la guerre. Romain Rolland maintenait pourtant la nécessité de faire confiance à l'homme d'Etat le plus capable d'entendre la voix de

1. Lettre à Jean Longuet, publiée dans Le Populaire, 4 décembre 1918, et L'Humanité, 14 décembre 1918. Les Précurseurs. 218.

l'humanité, pour l'appeler par là à jouer son plus grand rôle. Le lamentable échec de l'idéologie wilsonienne attrista Romain Rolland, sans le trouver trop surpris [1].

Notre mot, le mot du présent, de l'avenir est vraiment : internationalisme. *C'est ici que nous nous séparons de tous. Et notre œuvre de demain, si nous survivons, sera de reconstituer l'Internationale de la pensée, tandis que d'autres tenteront de la refaire dans l'ordre social* [2].

Internationalisme. Cet appel beaucoup plus décisif de Romain Rolland épouse presque toute sa pensée : la foi libre, au dessus des contingences politiques, la critique pleine et entière de l'ordre social. L'œuvre type de cette action, c'est *Aux peuples assassinés.*

Dans un pamphlet de 1918, j'essayais de caractériser l'action internationaliste. Je reprends aujourd'hui une partie de ce texte, car je sais que Romain Rolland lui donne son assentiment.

« Le véritable adversaire de cette guerre, c'est le libre esprit qui maintient en lui la fraternité à tous les hommes, l'unité humaine des peuples, également victimes d'une telle guerre ; qui refuse la guerre par la conscience, la raison, comme meurtre et comme anéantissement en masse ; qui veut la liberté de conscience et non l'asservissement à de grossières idoles de l'idée, appuyées sur des canons ; qui voit

1. *L'abdication morale du président Wilson, abandonnant ses propres principes, sans avoir la franchise de le reconnaître, a marqué la ruine du grand idéalisme bourgeois qui assura, depuis un siècle et demi, malgré toutes les erreurs, le prestige et la force de la classe dirigeante. Les conséquences d'un tel acte sont incalculables.* Les Précurseurs. 218. Note.

2. Conversation. Sierre 1916.

la pauvre humanité souffrante, non comme une machine à broyer faite de patries aveugles, mais comme la symphonie dans la douleur et la grandeur de toutes les forces humaines. C'est celui qui pleinement et résolument a « échangé sa patrie contre le genre humain[1] ». — Descendons au degré des faits sociaux : le véritable adversaire de cette guerre, c'est l'internationaliste, pacifiste ou révolutionnaire, qui la dénonce comme le fruit de *tous* les impérialismes et pan-nationalismes européens, autocratiques ou démocratiques, formes de la domination moderne, rivaux et solidaires dans le capitalisme mondial, constituant depuis vingt ans les forces de la politique mondiale de ruse et de violence ; qui dénonce les deux coalitions militaristes actuelles, asservissant tous les peuples pour une guerre indéfinie ; qui lutte contre toute cette guerre, pour une paix des peuples sur un plan social nouveau.

« La lutte ordonne à ces hommes telles actions, plus ou moins opportunes, plus ou moins heureuses. Ils sont capables d'erreurs. Ils sont pris, comme tous les autres, par une passion qui les emporte. Ils sont hommes, c'est à dire pleins de péchés, de contradictions et de folies. Mais la vérité est pour une grande part avec eux, parce qu'ils la cherchent, non sans douleur. Et quant à ceux qui savent être tout à fait libres de la violence, la lumière est en eux.

« Ces hommes ne tiennent pas la balance des crimes entre les belligérants — non qu'ils les affirment équivalents. Mais ils sont assez justes pour ne pas oser, au fond d'une telle violence, quand chacun des partis accumule des défis à l'humanité, entreprendre une œuvre de justice même relative. Ils savent que l'histoire, de nos jours, n'a pas encore vidé le procès de Napoléon et de son temps. Quelle époque verra un peu de vérité dans le nôtre ? — Ils savent d'ailleurs que ce

1. Schiller.

n'est pas là l'essentiel. L'essentiel est que nul n'est indemne d'un Crime unique et que tous le conduisent. Et la dénonciation d'un crime au profit d'un autre crime, c'est là le mécanisme de la guerre à travers toute l'histoire. Ils n'excusent rien ; ils n'oublient rien ; mais une parabole de Jésus s'applique, selon eux, aux dénonciateurs nationaux de crimes : la paille et la poutre. Pour les hommes fraternels, ce n'est pas de justice à coup de crimes qu'il s'agit ; c'est de simple justice, c'est à dire de remords et de pardon réciproques. Le mal est si démesuré que la misérable humanité pourra travailler longtemps à s'appliquer son propre pardon.

« De même les ennemis de cette guerre n'envisagent les innombrables questions de responsabilités morales, politiques, économiques, diplomatiques ou militaires qui sont à l'origine de cette guerre que pour éclairer tel ou tel aspect d'une Responsabilité profonde, diffuse, générale, — que l'humanité devra voir un jour.

« Les vrais adversaires de cette guerre sont *internationalistes :* contre tous les gouvernements, avec tous les peuples, avec toutes les consciences libres, et pour la paix. Que les apôtres à gage et les propagandistes de la guerre apprennent au moins quel est leur ennemi, et qu'ils cessent de le chercher sur le terrain qu'ils fréquentent, eux, et où il ne va jamais. C'est assez dire que le défaitisme, la conception de la défaite d'une patrie au bénéfice des autres, est aussi abominable pour l'internationaliste que la victoire de cette patrie dans le sang des autres. Et la guerre sans victoire, la guerre d'usure, si même elle peut apparaître comme le moindre mal politique, est pour lui non moins monstrueuse.

« ...L'internationaliste a pourtant, vis à vis de son pays, un devoir primordial.

« Son premier principe d'action ou de pensée est nécessairement de lutter contre la puissance de guerre et d'impérialisme

de l'État dont il dépend... Il y a dans la nation des forces de mal telles que l'internationaliste doit *d'abord* se tourner contre elles, se refuser à leur guerre. Mais un second devoir, corollaire du premier, ne peut pas être oublié par lui ; c'est celui de lutter contre tout l'impérialisme, contre toute la Guerre. Là seulement il est dans sa lutte vraie. Les deux actions doivent être menées parallèlement. Les deux actions s'imposent surtout à ceux qui, vivant comme nous en pays neutre, ont le pouvoir de comprendre et de parler.

« De cette façon, l'internationaliste d'un pays lutte en même temps que ceux de tous les autres pays, et pour le même but[1]. »

Ce n'est pas assez d'agir contre la servitude nationale, et pour l'unité des nations. Il faut encore donner à espérer à ceux qui luttent pour la *nouvelle foi*. Et la même idée qui commandait les ménagements dans l'œuvre de la vérité :

Il ne faut à aucun prix ajouter au malheur[2],

ordonne aussi de créer la confiance.

Dans l'abîme de misères où l'Europe s'enfonce, ceux qui tiennent une plume devraient se faire scrupule de ne jamais apporter une souffrance de plus à l'amas de souffrances, ou de nouvelles raisons de haïr au fleuve brûlant de haine. Deux tâches restent possibles pour les rares esprits libres qui cherchent à frayer aux autres une issue, une brêche, au travers des amoncellements de crimes et de folies. Les uns, intrépidement, prétendent ouvrir les yeux à leur propre peuple sur ses erreurs... Cette tâche n'est

1. Le défaitisme contre l'homme libre. 23-28. Édition d'Action Sociale, La Chaux-de-Fonds, 1918.

2. Conversation à Sierre. 30 octobre 1916.

point celle que je me suis assignée. Ma tâche est de rappeler aux frères ennemis d'Europe non ce qu'ils ont de pire, mais ce qu'ils ont de meilleur, les motifs d'espérer en une humanité plus sage et plus aimante[1].

Nous avons déjà examiné la thèse d'optimisme historique qui assigne, par une intuition audacieuse, un but de raison et d'unité aux conflits des nations : *la route en lacets qui monte*. C'est bien, selon nous, dans une volonté d'action bienfaisante qu'il convient de chercher l'origine de telles spéculations. Cet esprit de vitale sympathie, que l'action conduit, et qui conduit l'action, nous le retrouvons à divers degrés, en d'autres endroits de l'œuvre actuelle de Romain Rolland. Car la puissance des puissances de cette âme, son énergie dernière, c'est bien une sorte de démon de vie. Et l'intelligence, dans le vaste champ de l'hypothèse, cherche et trouve les idées qui entretiennent la vie.

En vérité, cela devient trop grave. Ceux qui pensent comme nous se perdent dans le désespoir, parce qu'ils ne voient plus d'avenir, après s'être jetés tout entiers dans l'avenir... J'ai réfléchi à ce que doit être notre action. Et j'ai vu que l'action violente, d'attaque, de destruction, comme la pratiquent nos révolutionnaires, n'est pas la bonne. Notre temps ne peut pas la comprendre. J'avais écrit un article de cette tendance. C'est une libération de ma pensée vis à vis de soi-même, mais je ne le publierai pas maintenant[2]*... J'en écrirai un autre, de sens différent*[3]. *Ce que nous devons faire, c'est sauver les âmes qui som-*

1. Les Précurseurs. *La route en lacets qui monte*. 14, 15.
2. C'était l'écrit : *Aux peuples assassinés*. Romain Rolland revint par la suite sur sa décision, se rendant aux raisons de ses amis.
3. Ce fut *La route en lacets qui monte*.

brent, autour de nous, — sauver des biens précieux, — pour l'avenir du monde[1]...

La dernière face de son action est l'œuvre d'Encyclopédisme, en vue d'une culture universelle, pour un *panhumanisme*. Le grand rêve des philosophes du XVIIIe siècle réapparaît aujourd'hui sur le plan du monde entier : ce serait l'unité entre tous les fleuves divers de l'esprit humain, toutes les cultures ayant pour but la possession la plus large des problèmes de l'univers ; la réunion d'une Internationale de l'intelligence, d'une Somme morale, d'une Ame non seulement européenne, mais universelle.

Une unité profonde se crée dans l'âme des peuples : ce sont comme des rhizomes, des racines gigantesques qui s'étendent sous terre, sans souci des frontières... La guerre aura été (contre notre volonté même) l'enclume où se forge sous le marteau l'unité de l'âme européenne.

Je souhaite que cette communion intellectuelle ne reste pas limitée à la péninsule européenne, mais s'étende à l'Asie, aux deux Amériques et aux grands îlots de civilisation, disséminés sur le reste du globe. Il est ridicule que les nations de l'Occident européen s'évertuent à trouver entre elles des différences profondes, à l'heure même où elles n'ont jamais été plus semblables les unes aux autres par leurs qualités et leurs défauts, — où leur pensée et leur littérature offrent le moins de caractères distinctifs, — où partout se fait sentir une égalisation monotone des intelligences, — partout, des personnalités peu tranchées, élimées, fatiguées. J'oserai dire que toutes, mises ensemble, ne suffiraient pas encore à nous donner

1. Conversation à Sierre. 30 octobre 1916.

l'espoir du renouveau d'esprit, auquel la terre a droit, après ce formidable ébranlement. Il faut aller jusqu'en Russie — ces grandes portes ouvertes sur le monde de l'Est, — pour recevoir sur sa face les souffles nouveaux qui viennent, — (dans tous les ordres de la pensée).

Élargissons l'humanisme, cher à nos pères, mais dont le sens a été rétréci à celui de manuels gréco-latins. De tous temps, les États, les Universités, les Académies, tous les pouvoirs conservateurs de l'esprit, ont tâché d'en faire une digue contre les assauts de l'âme nouvelle, en philosophie, en morale, en esthétique. — La digue est ébranlée. Les cadres d'une civilisation privilégiée sont désormais brisés. Nous devons prendre aujourd'hui l'humanisme dans sa pleine acception, qui embrasse toutes les forces spirituelles du monde entier : — Panhumanisme [1].

Maintes conversations avec Romain Rolland nous montrèrent cette idée sous des aspects divers et également féconds.

Il faudra, après la guerre, un vaste mouvement de bâtisseurs d'une encyclopédie mondiale [2].

Je rêve, après la guerre, de constituer une équipe d'amis de toutes les nations, pour forger, avec la pensée libre des siècles, l'armement de la liberté, contre les âges de fer qui viennent... Socrate, Érasme, Morus, Montaigne, Giordano Bruno, Voltaire, Ibsen, Whitman, Tolstoy [3]...

Je voudrais que, la liberté revenue, un petit nombre d'entre nous rassemblât chez tous les grands hommes du

1. Les Précurseurs. *Pour l'Internationale de l'Esprit.* 199-203.
2. Conversation. 30 mars 1916.
3. Lettre personnelle. 10 mai 1916.

passé les pensées contre la guerre, de façon à constituer un réquisitoire écrasant[1].

Il faut bien se mettre dans la tête que l'état chaotique où se trouve le monde se prolongera longtemps, et que la vie restera périlleuse et menacée pendant bien des années après la paix. Il s'agira de ramasser et de grouper les quelques forces libres, en dehors des nations, et d'en faire un foyer d'action, — d'action pour la raison et pour l'humanité...

Dès à présent, il faudrait amasser beaucoup de notes et d'études. Ne pas être pris au dépourvu. Se partager le travail, et apporter, chacun, sa pierre au vaste réquisitoire contre la guerre, contre l'État moderne, contre les bas intérêts et les idéologies hypocrites qui mettent en péril la civilisation humaine. L'histoire, les grands morts devraient être mis à contribution. A l'humanité égarée faire réentendre les voix de ses véritables guides. Aux sophismes de l'Action Française, opposer un corps de doctrines séculaires, universelles, une Action de l'humanité fraternelle[2].

L'œuvre de « panhumanisme » a trouvé sa plus haute expression dans cette *Déclaration d'Indépendance de l'Esprit*[3], dont Romain Rolland prit l'initiative et écrivit le texte, en mars 1919, — qui renferme en somme, dans une parole admirable, presque toute son activité contre la guerre, — et pour laquelle il demanda la signature des *travailleurs de l'esprit* du monde entier qui voulurent se joindre à lui. Je citerai seulement la fin du manifeste. Après en avoir appelé à la liberté de la pensée, considérée généralement, Romain

1. Lettre personnelle. 6 mai 1916.
2. Lettre personnelle. 27 juin 1916.
3. Les Précurseurs. 221.

Rolland en appelle à l'indépendance d'un certain esprit, le plus élevé et le plus éternel, celui de la fraternité humaine.

Debout ! Dégageons l'Esprit de ces compromissions, de ces alliances humiliantes, de ces servitudes cachées ! L'Esprit n'est le serviteur de rien. C'est nous qui sommes les serviteurs de l'Esprit. Nous n'avons pas d'autre maître. Nous sommes faits pour porter, pour défendre sa lumière, pour rallier autour d'elle tous les hommes égarés. Notre rôle, notre devoir, est de maintenir un point fixe, de montrer l'étoile polaire, au milieu du tourbillon des passions dans la nuit. Parmi ces passions d'orgueil et de destruction mutuelle, nous ne faisons pas un choix ; nous les rejetons toutes. Nous honorons la seule Vérité, libre, sans frontières, sans limites, sans préjugés de races ou de castes. Certes, nous ne nous désintéressons pas de l'Humanité ! Pour elle, nous travaillons, mais pour elle tout entière. *Nous ne connaissons pas les peuples. Nous connaissons le Peuple, — unique, universel, — le Peuple qui souffre, qui lutte, qui tombe et se relève, et qui avance toujours sur le rude chemin trempé de sa sueur et de son sang, — le Peuple de tous les hommes, tous également nos frères. Et c'est afin qu'ils prennent, comme nous, conscience de cette fraternité que nous élevons au dessus de leurs luttes aveugles l'Arche d'Alliance, — l'Esprit libre, un et multiple, éternel*[1].

1. Cette Déclaration fut publiée à Paris le 26 juin 1919, dans L'Humanité. Elle répondait ainsi, dans le domaine moral, au traité inique qui se signait à Versailles.

Romain Rolland était à Paris depuis le début de mai ; ce fait l'empêcha certainement de poursuivre avec méthode la consultation européenne qu'il avait commencée en Suisse. — Rappelons que le projet initial, formé par Romain Rolland et le Dr G.-F. Nicolaï, était de rassembler autour de cette libre parole les intellectuels de renommée

Dans la guerre même, Romain Rolland prépara pour sa part cette œuvre internationale en accumulant les matériaux.

Ce sont d'abord les documents proprement dits, documents originaux de la pensée européenne, lettres venues de tous les pays belligérants. Il y a là, nous en sommes assurés, de véritables archives de témoignages, attestant la souffrance, la pensée et l'espoir de toutes les minorités, de beaucoup des

européenne demeurés fidèles à la raison, à la science critique, à la fraternité humaine, et qui avaient maintenu ces idéals plus ou moins entièrement durant le conflit. L'appel s'adressait donc plutôt, à l'origine, aux générations intellectuelles âgées, et non aux plus jeunes. Un premier noyau se trouva formé de Benedetto Croce (Italie), Frederic Van Eeden (Hollande), Prof. A. Forel (Suisse), Ellen Key (Suède), Dr G.-F. Nicolaï (Allemagne), Romain Rolland (France), Bertrand Russell et Israël Zangwill (Angleterre). C'était déjà une Europe, à laquelle manquait seulement la grande voix russe de Gorki.

Autour de ce groupe initial, on se proposa de rassembler des personnalités intellectuelles de tous les pays, dans la mesure où l'on pouvait alors les atteindre. C'est ainsi que l'Amérique, où la parole et la correspondance furent moins libres que jamais pendant les mois qui suivirent l'armistice, ne put pas répondre dans le délai dont on disposait; seule la représenta Jane Addams, la grande philanthrope idéaliste et pacifiste, que Romain Rolland rencontra à Paris. Les conditions de censure et les retards de correspondances empêchèrent également une consultation efficace en Angleterre.

Mais tandis que les intellectuels et savants allemands, pressentis par le Dr Nicolaï (il s'agissait de ceux qui pendant toute la guerre étaient restés européens, opposants irréductibles à l'impérialisme et aux fameux 93), apportaient un scrupule à signer, dans l'état présent de l'Allemagne écrasée, si l'intelligence française ne donnait pas un large concours (symptôme vraiment remarquable de l'état des esprits dans l'Allemagne nouvelle), — Romain Rolland devait constater à Paris la carence complète des vieux intellectuels, — même de ceux dont on pouvait croire qu'ils avaient fait opposition, au moins dans leur for intérieur, ou qu'ils s'étaient tardivement ressaisis. Il dut enregistrer de curieux silences, venant de certaines personnalités qui se laissaient volontiers passer pour révolutionnaires. Anatole France,

plus hautes consciences indépendantes de l'Europe. Le prix de ces archives ne saurait être surestimé. — C'est aussi une large collection des publications documentaires, de sens révolutionnaire ou critique, des œuvres d'art humain, qui furent étouffées ou inaperçues, sous le règne des censures préventives. — Ce sont les notes critiques qu'il a prises sur maint événement de la tourmente européenne, et c'est enfin son *Journal : La guerre,* écrit au jour le jour pendant cinq ans, et qui ne compte pas moins de vingt-huit cahiers de texte serré. On peut prévoir que ce *Journal* sera la pièce capitale de sa pensée, tout au moins sa déposition la plus complète. C'est aussi sa vraie action (qui s'adresse à l'avenir). Non seulement la confession libre et variée d'un esprit, mais aussi le travail d'historien, la pierre apportée à la reconstruction de la vérité universelle. Ne parlant pour personne, Romain Rolland y est libre. Et c'est le récit objectif, véridique, impossible à déformer[1], de ce qui exista hors de lui, dont il

prudent, ne dit ni oui ni non. D'autres (non des moins libres) répondirent par une profession de foi internationaliste à la première page, et nationaliste à la seconde. Il en était de même pour quelques savants des pays neutres, pour qui la crainte du vainqueur était le commencement de la sagesse.

Cette consultation permettait donc de comprendre à quel point la pensée française était émasculée par la victoire impérialiste, à quel point était avilie et divisée l'intelligence officielle européenne. Romain Rolland m'écrivait qu'il n'était pas fâché de faire cette petite enquête, car elle lui permettait de « tâter le pouls » à la gent intellectuelle. — Il résolut donc de s'adresser aux jeunes générations d'écrivains et d'artistes. Toute une petite troupe serrée se présenta en France, qui réunit les principaux noms de la littérature et la pensée indépendantes ; en Allemagne et en Autriche, il fut plus difficile d'atteindre en temps voulu tous ceux qui eûssent probablement donné leur adhésion. La liste des premiers signataires figure dans Les Précurseurs, p. 223 et sqq.

1. Romain Rolland adopta à dessein la forme du carnet, afin de pouvoir opposer des dates irréfutables, et rendre toute interpolation impossible.

fut le témoin, — comme c'est le dossier de ses échanges avec toute l'Europe, et l'examen de ses crises morales personnelles.

Un texte du *Journal* explique le sens du travail :

Dans les premières semaines, en août 1914, ces notes n'étaient qu'un dialogue avec moi-même, un tragique examen de conscience provoqué par la catastrophe. Mais déjà j'enregistrais certaines lettres que je recevais, pour leur caractère de document humain, ou telles manifestations singulières de l'esprit national, pour leur étrangeté psychologique. Très rapidement la situation se précisa. Je me trouvais seul en face d'un monde entier possédé de haine et de folie guerrière. Et par la brusque explosion d'outrages et de menaces contre mon attitude, par la riposte moins nourrie, mais ardente et fidèle, de ceux qui la défendaient, je me voyais, sans l'avoir voulu, incarner la cause de l'Europe, de l'humanité fraternelle, au-dessus de la mêlée sacrilège des nations. La grandeur de la cause dont j'étais le trop faible interprète me dicta le devoir de fixer par écrit l'histoire au jour le jour des épreuves et des luttes par où elle dut passer. Ma position exceptionnelle en Suisse, au milieu des nations en guerre, mes relations amicales avec les meilleurs esprits de toutes ces nations, me fournissaient des documents sans prix, des révélations morales sur la crise formidable qui se réflétait en cent miroirs divers. En les notant, j'écrivais comme l'histoire de l'âme européenne pendant la guerre des nations. *Je n'ai cherché aucun ordre que celui des impressions et des faits se succédant au fil de l'heure. J'ai évité que toute idée préconçue déformât mon récit. J'ai voulu que l'impression se dégageât après coup de la suite des pensées et des événements. Je n'ai pas craint d'y faire une large place à ce qui me concernait moi-même...*

Mais c'est la cause que je sers. C'est l'histoire de cette cause que je raconte. Il faut que l'avenir connaisse ce que je fus un des rares à pouvoir saisir : le grandiose et le poignant débat des âmes, leurs souffrances, leurs doutes, leurs espérances, toute cette tragédie de l'Esprit européen que recouvrait la guerre comme un enterré vivant, — cette stoïque petite troupe, fidèle, persécutée, continuant de prier, comme les chrétiens aux Catacombes, son Dieu crucifié qui ressuscitera[1].

*
* *

L'examen de son action amène à poser la question : comment fut-il compris ? — Je réserve pour un prochain chapitre la haine des ennemis et les vexations du pouvoir. J'envisagerai ici « l'opinion publique » à son égard.

Il faut convenir qu'elle n'a pas souvent vu Romain Rolland tel qu'il est. Disons qu'elle ne se soucia pas trop d'avoir de lui un portrait fidèle. Une minorité le suivit par confiance, en le respectant ; les autres le virent comme ils voulaient qu'il fût, et ils l'annexèrent à leurs passions ou leurs théories. — Faut-il leur en vouloir ? Il en est souvent ainsi ; mais à cette heure surtout, il ne pouvait en être autrement. Tout était coalisé contre le libre exercice de l'intelligence. Faisons même abstraction de la tempête des sentiments, bien propre à troubler les jugements ; et considérons le formidable appareil d'oppression morale réalisé par les Censures, qui parvint à enfermer des nations entières dans d'infranchissables murailles de Chine. L'Europe fut coupée en tronçons plus éloignés les uns des autres que les pays du moyen âge ; et maintenant seulement ces tronçons renaissent à la vie commune, ils

1. Journal. Note de novembre 1916.

apprennent avec étonnement que le monde a marché autour d'eux. Maintenant seulement les esprits ont des échanges directs et peuvent connaître. — Or, il semble que la France soit de tous les pays aveuglés, cloîtrés, celui qui le fut le plus durement; la censure y a particulièrement réussi dans son œuvre d'isolement mortel; la France périt de son erreur et de ses mensonges autant que de sa victoire; c'est sans doute parce que le pays n'a que trop de propension naturelle (en tous temps) à s'enfermer lui-même dans cette autre « muraille de Chine », la suffisance nationale, dont Bjornstjerne Björnson nous faisait honte [1].

Il ne faut donc point s'étonner si, à côté de ces fanatismes qui voient dans l'action de Romain Rolland le reniement de la France, la manœuvre allemande, l'initiation au défaitisme, la trahison, — nous trouvons les ignorances infinies d'une opinion moyenne livrée à la confusion. On a vu de bons esprits déclarer que *Au dessus de la Mêlée* constituait le plus formidable réquisitoire contre l'Allemagne. Pour d'autres, ce fut la misérable illusion pacifiste, l'humanitarisme bêlant, l'utopie méprisable. Pour d'autres encore, la manifestation d'une neutralité morale honteuse et peut-être intéressée.

1. Que l'on songe que c'est seulement en avril 1919, près de six mois après l'armistice et la révolution allemande, que les esprits indépendants français s'aperçoivent de l'existence d'œuvres allemandes anti-guerrières, comme celles de Latzko, de Léonard Frank, de Zweig ou de Nicolaï, publiées en Suisse et en Allemagne dès 1917, traduites en français et vendues en Suisse, mais toujours interdites en France. Elles l'étaient encore en août 1919. — Qu'a-t-elle connu pendant la guerre, cette minorité française, de l'œuvre humaine d'un groupe de Français en Suisse ? Peu de chose assurément. Et nous, qu'avons-nous su de la minorité anglaise, sinon qu'elle fut intrépide, que savons-nous du vaste mouvement des *conscientious objectors ?* Que sait-on maintenant dans tout l'Occident des immenses expériences de la Nouvelle Russie ? — L'ignorance fut la loi de l'Europe. *On nous mure vivants,* écrivait Romain Rolland en 1916.

Pour d'autres ces écrits prêchaient la révolution et le bolchevisme le plus dangereux. Pour d'autres ils étaient trop conservateurs, « intellectuels » et bourgeois. Et pour le plus grand nombre, qui est celui des moutons, des esprits timorés (ou casuistes), Romain Rolland est un Français qui a fait comme tout le monde ; il a mené une généreuse action pour l'Europe et l'humanité, mais ne contredisant en rien les nécessités sacrées de la guerre pour le Droit et la Civilisation. Il aura même été, pour certains combattants « idéalistes », le soldat de la pensée, qui fait la même œuvre qu'eux.

Pauvre esprit humain, se prend-on à penser (sans s'excepter soi-même). Laissons aller notre temps à la recherche d'un tel homme. Car cet homme-là n'est point une chose simple. Parce qu'il sait tout comprendre, et tout deviner, il faut que l'on se méprenne sur lui. Parce qu'il peut montrer à chacun une face différente, il faut que chacun croie se reconnaître en lui. Nous avons longtemps fait nous-mêmes de telles erreurs ; et seule une étude approfondie, qui n'alla point sans de sévères difficultés, nous a permis de le vraiment connaître. Je dirai donc à ceux qui ne craignent pas de le juger en deux mots, et sur un texte, — de le ranger sous un parti, de l'annexer à un principe unique, ou d'en faire quelque chef de file, — à ceux qui prétendent tracer de lui un portrait quelconque, si ce n'est pas celui d'un homme libre à l'intelligence très complexe, — je dirai à tous ceux-là : il n'est jamais aussi simple que vous voulez le supposer. Il est toujours plus loin, au delà. Vous vous efforcez de le ranger dans une catégorie, et son effort perpétuel fut toujours de rompre toutes les catégories.

...Vous mordez le manteau vide. Il y a beau temps que je suis ailleurs[1].

1. Jean-Christophe. La Nouvelle Journée. 258.

Romain Rolland voit avec philosophie cette lutte des opinions qui prétendent le saisir, et se combattent entre elles, le plus souvent au détriment de la vérité.

Ne vous inquiétez pas trop des travestissements que l'on voudra infliger à ma pensée, plus tard. Grâce à Dieu, je me suis fait assez d'ennemis pour qu'ils l'exagèrent, en sens inverse des amis jusqu'auboutistes... Ainsi l'équilibre sera maintenu[1].

*
* *

Il y eut enfin son action personnelle. Elle fut immense.

Il fut le lien internationaliste vivant. Celui qui fait se connaître et s'apprécier les hommes. Parce qu'il était, un noyau européen était. Des hommes de tous les pays venaient retrouver en lui la vérité de l'Europe, la certitude de l'homme et de l'harmonie intérieure.

Une conversation avec lui, ou une lettre écrite de sa main, éclairaient la pensée, ramenaient la confiance et résumaient la force. C'était bien de force qu'il s'agissait, pour *cette petite troupe, fidèle, persécutée*[2]. C'était bien la force qui était demandée à ces âmes pénétrées d'isolement, dans les difficultés de l'exil, pouvant toujours craindre de redoutables et imbéciles accusations, ou encore perdues dans les pays belligérants. La force et la foi — voilà ce qu'il nous donnait, sans égards pour lui-même, sans souci d'être jamais épuisé par tant de don. Je suis ici à la partie la plus belle et la plus attrayante de sa figure morale ; comme son rayonnement magnétique. Il nous touchait tous, près ou loin de lui. J'ai

1. Lettre personnelle, 21 août 1916.
2. JOURNAL. Texte cité.

parlé de pèlerinage : le terme n'est pas trop religieux. C'étaient bien, vers lui, des pèlerinages; un respect et une confiance infinis. Et dans les simples conversations qui se tenaient au milieu d'une petite chambre, nous reconnaissions la Sagesse, si persuasive qu'elle mettait en nous, pour bien des jours, la tranquillité d'âme.

Est-il utile d'affirmer qu'il n'y eut autour de lui aucune « organisation » pacifique ou autre, aucun groupe, — aucune « bande », pour parler comme les aboyeurs publics ?

Depuis que j'ai commencé d'écrire, j'ai passé mon temps à me défendre de toutes les catégories, à briser tous les cadres, qui se font, se défont, se refont autour de moi. Ne me mettez pas sur un piédestal. Ne faites pas de moi un chef de groupe. Je suis un homme libre, — rien de plus, — un homme qui ne pose pas pour une supériorité morale et intellectuelle ni pour une mission, et qui n'y aspire point, — mais qui se réserve le droit de changer, d'être faible ou fort, suivant les heures, et de ne le point cacher. Libre, libre, libre et sincère C'est toute ma devise. Et quand j'entends parler de groupement autour de moi, je pense à la parole de notre vieux Tolstoy : chers amis, ce n'est pas vers moi qu'il faut regarder, c'est vers Dieu, qui est là-bas, au fond de l'horizon. Que chacun aille à lui par sa route ! Nous nous retrouverons en lui. Mais si nous prétendions y aller tous ensemble, en troupeau, nous nous empêcherions de marcher mutuellement[1].

L'histoire des relations de Romain Rolland avec ses amis, pendant cette guerre, suffirait à démontrer sa haute indépen-

1. Lettre à Gaston Thiesson et P. J. Jouve, 14 novembre 1915.

dance sur quoi l'emporta encore son respect pour l'indépendance d'autrui. Il n'y eut auprès de lui que des personnalités libres, aux idées différentes, promptes même à la dispute. Et ce qu'elles eurent en commun avec lui fut une chose très supérieure.

L'action de Romain Rolland à l'égard de ces hommes fut seulement morale, pour le maintien de la foi commune. Il incarna leur entente. — C'est ainsi qu'il fut d'abord lié, par d'intimes échanges, à notre petite colonie de Français et de Belges — écrivains, artistes, militants et ouvriers intellectuels — que j'ai nommée dans la première partie de cet ouvrage. Des rapports non moins libres, et aussi généreux, l'ont uni à quelques Suisses, et à certains représentants de la minorité intellectuelle autrichienne et allemande, vivant aussi en Suisse, pensant comme nous, brûlant de la même âme contre la guerre. Je parle ici des plus libres Allemands, de ceux qui eurent la vue assez grande — européenne — et ne tombèrent point dans la passion dépourvue de critique d'un « défaitisme » outrancier. — Romain Rolland fut pour tous le conseilleur d'actions ; mais quelle réserve hautaine et pourtant humaine il apporta dans ses conseils, quand ces frères de pensée appartenaient à « l'ennemi », c'est ce dont les meilleurs d'entre eux témoigneront quelque jour [1].

Cette minorité en Suisse fut le noyau d'une famille spirituelle que l'on peut nommer, à juste titre, universelle.

1. Romain Rolland n'autorisa aucune tradition de ses œuvres de guerre et aucune publication en Allemagne et en Autriche jusqu'en 1920. *Au-dessus de la Mêlée* n'est pas encore traduit en allemand. Les seules traductions allemandes autorisées ont paru à Zurich chez l'éditeur Rascher ou dans les périodiques de Suisse allemande. Les publications qui se poursuivent en Allemagne étaient déjà autorisées avant la guerre.

Romain Rolland a été, et est encore le centre de cette famille — d'une petite humanité de fidèles. Ce grand mot d'humanité explique simplement la réalité. Car les esprits avec lesquels Romain Rolland est en correspondance suivie appartiennent à toutes les nations et à toutes les classes du monde. J'ai eu moi-même entre les mains des lettres, des confessions venues de la terre entière, où tel Japonais rencontrait tel homme de Paris dans la même aspiration humaine, où un Bouddhiste de Ceylan et un Juif polonais de Londres pensaient de même, où de quelque camp de prisonniers en Sibérie sortait la même voix que d'une ville d'Amérique. Quel brûlant sentiment de l'unité humaine éprouvait l'esprit, en face de ces feuillets ! Et l'animateur de cette unité était cet homme aux yeux purs debout à mes côtés, qui commentait l'œuvre accomplie et ébauchait l'œuvre plus grande.

La minorité de Paris et de France fut (pour son cœur) la plus proche. Vers eux, point d'attache avec la patrie, combien de ses pensées se tournèrent ! Nous savions leurs souffrances, leur martyre aux armées, nous nous communiquions leurs lettres, avec leurs sentiments, leurs colères, leurs espoirs.

Quelques grandes constellations se formèrent avec lui : Paul Birukoff, Maxime Gorki, E. D. Morel, Georg Fr. Nicolaï, Bertrand Russell, Stefan Zweig, — Romain Rolland. Personnalités différentes et d'arts divers, mais également *gute Europäer*, comme dit Nicolaï, reprenant le mot de Gœthe.

C'est d'abord Paul Birukoff, le vieil ami et biographe de Tolstoy. Cette vénérable figure, dont je ne puis parler sans une fraternelle émotion, demeure au centre de nos meilleures pensées en ces temps difficiles ; Birukoff vivait à Genève pendant la guerre, entouré des plus beaux souvenirs de Léon Tolstoy, gardien ferme et fidèle de la pensée du maître,

lui-même une âme évangélique. Romain Rolland le rencontra dès 1916; il passa plus d'un jour près de lui — et près de Tolstoy qui semblait toujours à ses côtés. Birukoff fut le lien vivant entre la minorité européenne en Suisse et l'âme d'Iasnaïa-Poliana — et aussi l'âme tourmentée de la Russie nouvelle. Ceci ne peut être oublié par aucun de nous.

Les rapports de Romain Rolland avec Stefan Zweig furent ceux de l'intime amitié; ils se connaissaient dès avant la guerre. Et Zweig (dont l'œuvre européenne ne date pas de 1914) fut la première voix tragique, venue d'Autriche, et appelant vers Romain Rolland (en automne 1914). Zweig vint ensuite en Suisse (1917). Il y fut un des hommes les plus nobles et les plus courageux de notre petite Europe[1].

L'état de censure n'a pas permis à Romain Rolland de se rapprocher comme il l'eût voulu, avant son retour à Paris en mai 1919, de Bertrand Russell et de Morel, deux hérauts de la liberté de pensée en Angleterre. Mais ils se connurent, lui et eux, à travers l'espace[2]. Avec G. F. Nicolaï, Romain Rolland put avoir de réels échanges intellectuels à partir de 1918, quand eut paru en Suisse *La Biologie de la Guerre*, l'admirable essai de philosophie scientifique que ce médecin allemand écrivit en disgrâce, dans la forteresse de Graudenz. Nicolaï, le croyant du *Weltorganismus*, de l'organisme et la conscience du monde, l'apôtre de l'Europe, pour qui *la communauté des hommes est le divin sur terre*, — Nicolaï, dont l'esprit est celui d'un nouvel Encyclopédiste, écrivait en 1918 à Romain Rolland qu'il lui semblait le seul de notre côté à partager sa pensée; et il lui demandait de faire une préface à la deuxième édition de *La Biologie de la*

1. Stefan Zweig prépare un ouvrage sur Romain Rolland qui sera certainement, en langue allemande, le meilleur témoignage.

2. Signalons aussi un échange de lettres avec Bernard Shaw.

Guerre. Depuis ce temps, Romain Rolland et Nicolaï se sont vus en Suisse. C'est alors qu'ils formèrent le projet de la *Déclaration d'Indépendance de l'Esprit*[1].

Une correspondance de quelques lettres unit Romain Rolland à Gorki, en 1916-1917[2]. Mais combien elle est dramatique. Une distance infranchissable sépare les deux écrivains, qui donne à leur union morale un caractère plus brûlant. Gorki demande à Romain Rolland d'écrire les biographies *des grands esprits de l'humanité,* pour les enfants. *Cette stupide guerre est l'éclatante preuve de notre faiblesse morale, du dépérissement de la culture. Rappelons donc aux enfants que les hommes ne furent pas toujours aussi faibles et mauvais que nous sommes, hélas! Rappelons-leur que tous les peuples ont eu et possèdent encore maintenant de grands hommes, de nobles cœurs! Il est nécessaire de le faire justement en ces jours de férocité et de bestialité victorieuses*... — Gorki en appelle au nationalisme occidental contre la mystique de la Russie. *Je crains que la Russie ne soit plus orientale que la Chine... Un Russe, c'est un homme qui ne sait pas bien vivre, mais qui sait bien mourir... L'Orient est pessimiste et passif...* — Romain Rolland demande, lui, *de plus larges horizons* pour l'idéal occidental, et pense à la Russie, à l'Asie pour compléter l'Europe.

1. Romain Rolland rencontra à Sierre (octobre 1916) un autre penseur allemand, dont la conscience religieuse et libre eut sur la jeunesse allemande une grande influence : le professeur Fr. W. Foerster. Bien qu'une haute fraternité morale les rapprochât, il y eut entre Romain Rolland et le politique chrétien de grandes divergences d'esprit.

Mentionnons enfin deux hommes avec qui Romain Rolland fut lié en Suisse, par une profonde sympathie de pensée et une constante estime : le Professeur Auguste Forel, psychiâtre, entomologiste et sociologue, et le philologue russe Nicolas Roubakine.

2. Les Précurseurs, 47.

Mais qu'elle est tendre, cette étreinte des deux hommes : *J'ai abondamment lu tous vos articles parus pendant la guerre,* — écrit Gorki, — *et je veux vous exprimer la grande considération et amour qu'ils m'ont inspirés pour vous. Vous êtes une des rares personnes dont l'âme n'a pas été flétrie par la démence de cette guerre, et c'est une grande joie de savoir que vous avez conservé dans votre noble cœur les meilleurs principes de l'humanité... Permettez-moi de vous étreindre de loin la main, cher camarade...*[1] Et le grand écrivain russe termine sa dernière lettre par ces paroles : *C'est un grand soulagement que de savoir qu'il existe quelque part, bien loin, un homme dont l'âme souffre de la même souffrance que la tienne, un homme qui aime ce qui t'est cher. Il est si bon de savoir cela dans les jours de violence et de folie !... Je serre votre main, cher ami.* — La lettre a un post-scriptum : *Les événements qui ont eu lieu en Russie ont retardé cette lettre. Félicitons-nous, Romain Rolland, félicitons-nous de tout notre cœur, la Russie a cessé d'être la source de réaction pour l'Europe ; le peuple russe a épousé la liberté, et j'espère que cette union donnera le jour à beaucoup de grandes âmes pour la gloire de l'humanite.*[2] La corespondance des deux hommes est interrompue par le blocus des gouvernements, à l'heure où elle eût été la plus passionnante et la plus importante.

A côté de son œuvre morale, Romain Rolland accepta enfin l'œuvre pratique. — Il s'astreint à des besognes de traduction, de copie, de transmission de documents, il accomplit un travail précis d'intermédiaire. Il est seul pour un ouvrage

1. Fin décembre 1916.
2. 18/21 mars 1917.

écrasant, destiné à faire connaître à chaque côté les efforts intellectuels de l'autre ; cette activité lui dérobe son temps, mange sa pensée, l'empêche de réaliser l'œuvre d'art qu'il porte dans l'esprit...[1]. Cette forme de son action s'est intensifiée, elle est à présent plus forte que lui. Elle exige. Dans les mois qui suivent l'armistice, c'est proprement le travail de ses journées, qui les comble entièrement. C'est par cette œuvre modeste et en profondeur, cette œuvre de bon ouvrier qu'il répond au triomphe de la politique de force : il travaille pour l'homme qui vivra. Mais aussi, quelle noblesse tragique dans le spectacle de cet homme au terme de l'épreuve, souffrant et surmené, épuisé par une récente maladie, ravagé par un deuil intime, qui calmement domine ses misères et les abîmes de son esprit, pour se mettre à sa table devant le courrier, répondre à certaines lettres, transmettre les autres, faire œuvre utile et ignorée, en conservant sa bonne humeur :

Je suis à bout de forces, la grippe m'en a pris beaucoup, je passe bien des heures de mes nuits à lutter contre le souffle disloqué de mes poumons poussifs, comme le vieux Schulz ; j'ai des tâches à remplir ; je serre les dents, contre tous les ennuis, et je tâche d'avancer, — « marcher tandis qu'on a la lumière... »[2].

1. *Je suis tué par ma correspondance... Et je ne travaille pas pour moi, quoique j'aie une autre* Liluli *en tête...* — Lettre personnelle, 11 mars 1919.

2. Lettre personnelle, 16 avril 1919.

XI

LES PERSÉCUTIONS

Il faut en arriver au chapitre le plus triste à écrire. La pensée fut persécutée, l'homme fut injurié, suspecté, surveillé. L'orage fut si fort, autour de lui, que ses amis purent craindre quelque acte violent d'un imbécile, manifestation extrême d'une opinion enragée. Pendant cinq ans, Romain Rolland fut, en France et en Suisse, l'un des hommes les plus haïs du temps. Et l'apaisement relatif où nous sommes aujourd'hui obéit à un mot d'ordre de mépris : on affecte de croire qu'il soit mort.

Si ces faits ne sont pas à l'honneur de notre pays, ni de l'État ni de son peuple qui s'est accommodé des vilaines mœurs de la haine, — je le déplore le premier. Mais ce fut ainsi, il faut donc le dire. Qu'un homme de cette taille et de ce caractère, — l'un des maîtres de notre art, — un écrivain qui honore son époque et l'Europe, mais si essentiellement et purement *français;* la pensée la plus nourrie, dans le présent et le passé, de la substance de France ; et le héraut, enfin, de ce que la France eut toujours de meilleur, de plus fin, de plus réellement noble et sacré ; — que cet homme irréprochable ait été méthodiquement vilipendé, et si possible déshonoré, sur les ordres du Pouvoir, avec la complicité de la Censure, cela ne peut être oublié, encore que cela soit assez normal. Au reste, la France officielle n'est pas souvent douce

à ceux qui l'illustrent ; nous connaissons les privilèges ordinaires de l'esprit sous la médiocratie qui se croit la raison de l'Univers ; et les grands exemples de persécutions ne manquent point, à deux pas de nous : Voltaire, Rousseau, Chénier, Lavoisier, Michelet, Quinet, Reclus, Lamartine, Victor Hugo, Vallès, Courbet, Zola ont connu (au moins pendant une partie de leur vie) toutes les tendresses du gouvernement et de l'opinion nationale. Certains, comme Vallès, furent écrasés jusque dans leur œuvre, sous un silence qui durera longtemps; et la réhabilitation ne sera point faite. Le fanatisme qui n'est jamais complètement endormi dans notre race, la politique corrompue qui nous mène, et le nationalisme intolérant avec le moins de liberté morale, chez le peuple qui parle le plus de liberté, tout cela peut, au cours d'une crise tragique comme celle-ci, aboutir aux pires injustices. Mais quelle nation, il est vrai, est préservée d'une accusation de ce genre? L'histoire des meilleurs hommes est celle de leur souffrance au milieu de leur pays.

Péguy parlait d'un ministère *du-traitement-que-l'État-fera-subir-à-la-prière*[1]. Je propose aujourd'hui un ministère *de-la-Saleté-Publique.* Ce serait seulement demander la déclaration ouverte, l'enregistrement d'une administration d'État qui a parfaitement fonctionné pendant cette guerre, et rendu à la patrie des services exceptionnels. Il est encore trop tôt pour parler de ce vrai maître de l'opinion, qui occupa plusieurs ministères, Bureaux et Institutions Savantes, qui tint la Presse d'un côté et de l'autre les instruments répressifs, et qui permit à l'État de faire désormais tout ce qu'il vou-

1. *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne.* Cahiers de la Quinzaine. 1906.

lait avec la justice, dans des proportions d'arbitraire légal encore inconnues.

J'ai cherché à dégager, dans un petit pamphlet de 1918 [1], cette vérité : que le défaitisme et la trahison furent les instruments d'une oppression, permettant à la démocratie de persécuter *les idées* après les avoir déshonorées, tandis qu'elle proclamait à la face du monde la « liberté d'opinion ». Le défaitisme, plus souple, était destiné à poursuivre l'*hérésie* contre la religion nationale. Et j'ai voulu montrer aussi que le défaitisme, en tant qu'idée, était pour tout esprit sincèrement internationaliste une absurdité et un crime.

Je ne reprends pas la démonstration et je conclus sur cette remarque : il me semble que le traitement injurieux réservé aux pacifistes dans notre pays suffirait à éclairer le sens réel de cette guerre.

J'ai été outragé, je savais que je le serais et j'allais au devant[2]. Romain Rolland connut trois genres de persécutions.

La Censure militaire interdit d'une part la publication des articles *Au-dessus de la Mêlée* pendant près d'un an [3], tandis qu'elle laissait à la presse libre jeu dans la calomnie. Elle interdit plus fortement encore la publication des écrits de la série *Les Précurseurs*[4].

Tout un système de campagnes de presse s'étend de 1914 à 1919 : articles, livres et pamphlets d'intellectuels, professeurs, écrivains, plus ou moins au service de la propagande, ou satisfaisant de vieilles haines personnelles.

1. Le défaitisme contre l'homme libre.

2. Au-dessus de la Mêlée. *Introduction.*

3. L'article *Au-dessus de la Mêlée* ne put être lu en France qu'en juin 1915, mutilé, et précédé d'un pamphlet calomniateur. Le recueil des articles n'obtint le visa de la Censure qu'en novembre 1915.

4. L'interdiction n'était pas encore levée en mai 1919.

Une action souterraine des polices accompagne Romain Rolland, à partir de 1917, et travaille jusqu'en Suisse même.

Nous considérons brièvement ces diverses activités d'un ordre social méprisable, en un petit historique. Romain Rolland ne répondit jamais. Nous imiterons sa retenue, et si nous le pouvons, sa bonté. Nous ne nommerons aucun de ces personnages, qui ont tant envie d'être nommés.

Le signal des attaques est donné le 23 octobre 1914 par un Sorbonnard connu, dans un article du « Matin ». Toute la technique y est déjà : extraits incomplets, méthodes tendancieuses. La presse réactionnaire[1] reprend en chœur. Romain Rolland est appelé « métèque », « Suisse », et encore « pilier d'impudence qui se croit un pilier de la civilisation ». On put d'ailleurs apercevoir l'ignorance de cette presse, qui égalait sa capacité d'injures ; elle ne connaissait ni Romain Rolland, ni *Jean-Christophe*. M. Remy de Gourmont, dans un de ses articles de guerre, n'affecte-t-il pas de le prendre pour un écrivain suisse ? — Les premiers défenseurs, des voix isolées, surgissent[2]. Ce sont pour la plupart des socialistes. La presse continue de plus belle ; les assaillants connaissent à présent Romain Rolland ; les attaques viennent parfois de ses anciens amis, et elles commencent généralement par une rhétorique pompeuse. Puis arrivent les ironies grossières des magazines « gais »[3]. La presse allemande pangermaniste donne à son tour[4]. Ici Romain Rolland est un « insulteur de l'Allemagne[5] ». — Peu de temps après, l'écri-

1. Action Française, Intransigeant, Croix, Libre Parole, Action.

2. Amédée Dunois : *Un intellectuel français s'élève contre l'impérialisme* (L'Humanité, 26 octobre 1914) ; Jean Longuet (L'Humanité, octobre 1914) ; Henri Guilbeaux (La Bataille Syndicaliste, 5 novembre 1914).

3. Fantasio.

4. Turmer de Stuttgart, Post de Berlin.

5. Deutsche Tageszeitung, 19/23 janvier 1915.

vain est dénoncé à Paris comme celui qui veut « assassiner la France ». « Nous nous trouvons en présence d'une manœuvre allemande s'étendant par l'intermédiaire de Romain Rolland dans l'Europe entière. » En faveur de cette affirmation monumentale, il convient, je crois, de faire exception à notre règle, et de nommer l'auteur : M. Aulard, Professeur à la Sorbonne[1]. — La grosse artillerie est mise en jeu : un pamphlet diffamant, mais assez faible, est largement répandu à Paris[2]; c'est à ce misérable écrit que Romain Rolland doit de voir l'article *Au-dessus de la Mêlée* publié pour la première fois en France (comme appendice du pamphlet), — avec une seule mutilation, dont la raison est aujourd'hui pleine de saveur :

« Il est une phrase sur le « tsarisme » — écrit l'auteur — qu'on ne peut recopier sans honte... Nous l'avons remplacée par une ligne de points[3]. »

La brochure fourmille évidemment de mensonges, déformations, calomnies, arguties intellectuelles dans la plus saine tradition jésuitique. Que l'on aille plutôt y voir. A cette même heure, Amédée Dunois tentait de reproduire *Au-dessus de la Mélée,* avec une petite préface ; sa publication était en souffrance à la censure depuis six mois ; la Censure en communique les épreuves au pamphlétaire, pour lui donner des armes[4]. Dunois publie

1. Information, 6 mars 1915.

2. *Romain Rolland contre la France*, 1915.

3. *Le plus dangereux... est cet impérialisme prussien... C'est lui qu'il faut détruire d'abord. Mais il n'est pas le seul. Le tsarisme aura son tour. Chaque peuple a, plus ou moins, son impérialisme...* Au-dessus de la Mêlée. 33.

4. Une note de Romain Rolland, qu'il avait écrite en marge des épreuves de la brochure Dunois, parut, fort maladroitement, dans le pamphlet. Ainsi furent éclairées les complaisances secrètes de la Censure pour les diffamateurs.

enfin l'article gravement mutilé, méconnaissable, à la fin de juillet 1915. — Cependant la grande presse donne toujours[1], suivie bientôt par la presse suisse[2] : Romain Rolland est « aussi dangereux qu'Ostwald ». Mais il existe à présent une minorité française des plus fermes qui vit de la pensée de Romain Rolland et le défend : Fernand Desprès lutte dans un journal syndicaliste contre deux Censures : celle de l'État et celle du journal; il doit finalement démissionner. Un homme des plus nobles — que nous avons eu la douleur de perdre — un peintre de la courageuse race des Courbet, Gaston Thiesson, proteste et agit; avec Jacques Mesnil, il entreprend de recueillir des témoignages, auprès des combattants, des intellectuels, des écrivains et des artistes, — des esprits libres au front et à l'arrière (il n'y en a pas beaucoup), — afin de répondre par une sorte de riposte directe et collective[3]. Et les premières traductions des articles fameux commencent à faire le tour du monde[4]. — Les Académiciens et les apôtres descendent alors dans l'arène : ce sont les gros obus et les gaz asphyxiants.

Un écrivain « républicain », un dramaturge radical-socialiste, — qui a précisément fait sa notoriété avec une tapageuse action en faveur du « rapprochement franco-allemand », et, la guerre venue, prend la tête du jusqu'auboutisme furieux, — commence sa campagne contre Romain Rolland.

1. Opinion, Action Française.

2. Le Genevois.

3. Les témoignages furent publiés dans les Hommes du Jour, Paris (1915) — et rassemblés ensuite par la Revue Mensuelle, Genève (1917).

4. En anglais : dans le Cambridge Magazine (14 novembre 1914, 30 janvier, 6 février, 15 mai 1915) ; Brochure n° 10 de l'Union of Democratic Control ; puis chez l'éditeur Macmillan : ABOVE THE BATTLEFIELD. — En allemand : dans la revue suisse Wissen und Leben (1er novembre 1914) ; dans Das Forum de Wilhelm Herzog (26 avril 1915), la Neue Freie Presse (25 mars 1915).

Campagne acharnée, haineuse, sans répit, comme une monomanie. Les plus perfides calomnies d'hier sont pain bénit à côté de celles-ci. Notre polémiste excelle surtout dans les déformations professionnelles ; avec fausses preuves photographiques et fausses conclusions policières, selon les procédés du Père Loriquet. Il a une mentalité de cinéma. Sa méthode est comparable à celle que stigmatisait, quand j'étais enfant, un vieux professeur de mathématiques : « huit et quatre font onze, et neuf vingt et un ». Il s'agit d'atteindre le résultat.

Le résultat cherché ici, c'est de montrer Romain Rolland traître à la France, serviteur de l'Allemagne, révolutionnaire ou bolchevik dangereux (simultanément ou successivement, on n'y regarde pas de si près) ; tout cela ne suffisant pas, il faut aussi diminuer et ruiner sa pensée, en interpolant, brouillant, maquillant et démarquant ; présenter enfin, après un coup de grosse caisse, un ensemble contradictoire, débile et absurde avec pensées criminelles, apostasies soudaines, revirements dans tous les sens ; et un trémolo final, du haut de la baraque, pour opposer au traître les morts de la guerre du Droit.

Non, il n'y a pas lieu de discuter. Tout est si faux, des idées aux arguments et aux preuves, si consciemment faux, que des volumes seraient nécessaires si l'on voulait redresser la vérité par le détail. Nul n'aurait le courage de les écrire. Nul n'aurait surtout le courage de les lire. — Romain Rolland garde le silence, un silence tranquille, qui laisse glisser l'injure. Il ne proteste que sur certains points particuliers, et seulement pour rétablir des faits[1].

Mais devant des incompréhensions parallèles, et d'autres grossièretés, venant du côté allemand, Romain Rolland dé-

1. Ainsi sur la question de son attitude, avant la guerre, vis à vis du pacifisme des banquets. Lettre à J. Renaitour. 29 septembre 1915.

clare se retirer un moment de la lutte, en août 1915 (Lettre à la Revue Internationale Rundschau de Zürich). On crie à sa défaite. Dans une lettre qu'il m'écrivait alors, et dont j'ai déjà cité de larges extraits[1], Romain Rolland explique sa décision, en des termes parfaitement clairs. Il montre les difficultés insurmontables de l'action relative, mesurée, conciliante qu'il a d'abord entreprise. Il fait allusion aux conditions morales non moins difficiles où il se trouve à l'égard du journal où il publie ses articles : *Journal conservateur et germanophobe (sans franchise) où tout de ma pensée déplaît, au fond.* Et il ajoute :

Ne soyez pas troublé par ce qu'ont pu écrire ces tristes journalistes, au sujet de mon « découragement ». Je n'ai pas le moindre découragement; et je ne fais pas retraite définitive. Mais j'ai un peu de fatigue physique, beaucoup le désir de me retremper, de me laver dans la création artistique, dans la source de vie — (songez que depuis un an, je suis seul, et me brûle)... Je voudrais me retirer quelques mois, non pas pour renoncer, mais au contraire pour exprimer pleinement ma pensée tout entière. Il n'y a que dans l'art qu'on le peut. — Mais je ne réponds pas que j'en aurai la sagesse, longtemps.

Rien ne désarme. Au contraire. On va le chercher dans son silence. S'il parle, il est infâme. S'il se tait, c'est pire encore. Entre temps, *Au-dessus de la Mêlée* obtient enfin le visa et paraît à Paris. Les textes peuvent désormais se défendre eux-mêmes[2]. — Quand l'Académie Suédoise laisse entrevoir

1. 14 août 1915. Voir p. 203.
2. Vers cette époque, Henri Guilbeaux faisait paraître à Genève sa première défense : *Pour Romain Rolland.* Je signale également le bel article de Frederic Van Eeden dans la Revue de Hollande (6 décembre 1915).

(à la fin de 1915), son intention de décerner le Prix Nobel de Littérature à Romain Rolland, écrivain français, c'est un tollé dans la presse parisienne; les injures remontent d'un ton ; on ne craint même pas de jouer du noble et bon Verhaeren, qui n'a pas cessé d'aimer et d'estimer Romain Rolland[1], d'injurier Rolland à l'aide de Verhaeren. On parle de « Judas et les trente deniers ». Ce qui était, remarquons-le, aussi infamant à l'endroit de l'Académie Suédoise qu'abject à l'égard d'un des écrivains les plus désintéressés de notre littérature. La distribution du prix est différée. Mais l'année suivante (novembre 1916) le prix est réellement offert à Romain Rolland, et à la France la meilleure qu'il représente. Il se fait un demi-silence, par ordre ; le système de l'étouffement officiel et du boycottage commercial commence, avec des actions plus souterraines. « Judas et les trente deniers » reparait pourtant en haut de la première page du « Matin ». Romain Rolland, on le sait, au mépris des intérêts personnels et familiaux les plus légitimes, distribue la valeur du prix à des œuvres de bienfaisance : Fondations hospitalières de sa ville natale, Croix- Rouge internationale de Genève, Orphelins du Livre, etc.

La première vague de haine s'apaise ; mais une autre commence à monter, plus empoisonnée que la première. Romain Rolland reprend son action à la fin de 1916, avec la publication de *Aux peuples assassinés*. La force de ses nouveaux écrits ne peut échapper à personne. Les attaques ouvertes se font pourtant rares. Ses articles paraissent non plus au « Journal de Genève », qui prêche alors l'exterminisme et réclame pour la France un dictateur militaire, mais dans quelques revues indépendantes et d'esprit international, pu-

1. Voir l'admirable correspondance entre Verhaeren et Romain Rolland, publiée dans Les Cahiers Idéalistes Français.

bliées à Genève par des Français. Que l'on considère à ce propos que si ces revues ne furent pas plus considérables et leur action mieux connue, si leur existence fut si précaire, c'est à la censure de notre pays qu'elles le devaient ; elles luttèrent toutes, plus ou moins bien, jusqu'à la même mort debout[1].

L'action contre Romain Rolland obéissait à un plan nouveau. En France, faire le silence sur son nom. En Suisse, le rattacher à des « foyers » suspects d'internationalisme révolutionnaire. Créer d'abord ces « foyers » de toutes pièces, systématiser les mensonges particuliers, constituer une « bande » et souligner les rapports de Romain Rolland avec tel ou tel homme, lui-même relié à ces groupements vagues et d'autant plus compromettants qu'ils sont plus vagues. Désormais on ne touche plus que rarement à Romain Rolland lui-même ; on touche à ses amis ou à des hommes qu'il a pu connaître. On rattache à Romain Rolland nombre de « disciples » ; on fait de lui leur « conseiller secret ». On construit la fiction d'une « organisation » en Suisse, un centre de pensée hérétique, d'activité révolutionnaire ou anarchiste, peint des couleurs les plus noires. — La tactique fait d'ailleurs partie d'un plus vaste plan : un « foyer » en Suisse permet de maintenir en France, en cette période critique (1917-1918) le régime des suspects. C'est l'époque du défaitisme et des grands procès dits de trahison, — une des heures les plus offensantes pour la raison française.

1. Citons particulièrement : *Demain*, dirigée par Henri Guilbeaux (de 1916 à 1918), qui offre un remarquable ensemble de documents européens ; et *Les Tablettes* de Claude Le Maguet, l'œuvre la plus valeureuse et la plus touchante, par son effort si proprement populaire et la pureté de sa pensée. *Demain* défendait la thèse socialiste marxiste ; *Les Tablettes* furent un des rares organes en Europe des « réfractaires par conscience ». — Une partie des PRÉCURSEURS a paru dans ces deux revues, ainsi que dans *Le Carmel* de Charles Baudouin.

Romain Rolland partagea notre conception du défaitisme. C'est à ses yeux une basse invention gouvernementale et journalistique, propre à faire tomber les hommes indépendants, — à moins que ce ne soit une aberration absurde de la passion politique. Or au cours de ces cinq années, nous n'avons point connu de défaitistes français ; les internationalistes de notre pays étaient incapables d'être défaitistes. Ils avaient trop de bon sens. Seuls les intellectuels allemands nous ont présenté cette forme d'esprit. Et contre ce nationalisme à rebours, de quelque pays qu'il soit, Romain Rolland s'est toujours dressé avec la plus grande fermeté.

Cela n'empêche point que le plus ignoble papier écrit contre Romain Rolland, paru en 1918, œuvre d'un vaillant anonyme et d'une propagandiste de piètre catégorie, porte le titre : *Romain Rolland initiateur du défaitisme.* Romain Rolland, le lisant, dut penser au *pain d'orge, de froment et de millet, couvert de merde* que le prophète Ezéchiel, raconte Voltaire, devait manger sur l'ordre du Seigneur[1].

Le Pouvoir même ne reste pas en arrière. Son accusateur public lance à l'écrivain, au printemps 1918, une sorte d'avertissement cauteleux, à l'occasion d'un procès avec lequel Romain Rolland ne pouvait avoir aucune espèce de rapports : « La pensée, si abominable, si défaitiste soit-elle, si on se

1. La presse allemande, jusqu'à la Révolution, n'était pas moins haineuse. Citons (afin d'illustrer la légende qui veut que la cause allemande ait joué de la pensée de Romain Rolland) un long et retentissant article de la Deutsche Rundschau, Berlin, 1er juin 1918 : Carl Toth, *Jean-Christophe et la Culture allemande.* On y voit Romain Rolland dénoncé comme un ennemi de l'Allemagne beaucoup plus perfide qu'un ennemi déclaré ; et il est vilipendé pour avoir osé rêver d'une harmonie entre les races européennes, « cette idée nauséabonde, sacrilège, de mêler le pur sang germanique, le plus noble du monde, à celui des races dégénérées et pourries ».

contente de l'exprimer, reste en dehors des atteintes de la loi pénale, comme les écrits de M. Romain Rolland au-dessus de la mêlée. Mais lorsque l'expression de cette pensée se rattache à l'exécution d'un plan convenu d'avance, lorsqu'elle est payée surtout, elle constitue le crime de trahison. » Ce texte qui mérite de demeurer comme un signe de l'abaissement moral en France, et qui marque de façon éclatante comment la politique tient désormais la pensée à merci, ne fut point le seul en son genre. M. le Commissaire du Gouvernement dans les Affaires de Trahison ne laissa guère passer une occasion de nommer publiquement Romain Rolland [1].

Mais c'est que Romain Rolland est trop grand et pur pour être frappé ouvertement par l'État actuel. Je crois fermement que malgré toute l'abomination d'un temps, la noblesse morale garde toujours un ascendant si fort que, sans aucune arme, elle tient l'adversaire en respect. *Noli me tangere,* — il n'est point aisé de l'atteindre.

En 1919, Romain Rolland est salué comme le guide spirituel et le « bon Maître » par toute l'ardente minorité — militants, intellectuels, artistes, ouvriers du peuple de Paris — qui conserve la plus belle âme française, et se maintient comme un îlot au milieu du peuple avili. Des études, des monographies sont publiées sur lui et sur son œuvre pendant la guerre. Son prestige en Europe ne peut plus être contesté.

*
* *

1. Rappelons que de vives protestations, collectives et individuelles, répondirent à ce défi officiel. Trois résolutions de sympathie à Romain Rolland infligèrent un blâme énergique au réquisitoire (*Ligue des Droits de l'Homme,* Section Monnaie-Odéon, Paris, 15 mai 1918 ; *Parti socialiste français,* section de Montargis-Châlette, 1er juin ; *Fédération Nationale des Jeunesses Socialistes de France*, 16 mai 1918).

En vérité, la situation des hommes libres et fraternels, exilés par la guerre et vivant en Suisse, fut pleine de difficultés. Qui retracera l'histoire tragi-comique de notre petit groupe français, — une poignée d'écrivains sur qui volent les pierres, à la course du gagne-pain, ignorés par les uns et guettés par les autres, et plus isolés au bord du Lac Léman que dans quelque île déserte ?

La Suisse, pendant la guerre des nations, fut le point sensible de l'Europe. Il y eut bien des aspects de la Suisse, — car un si petit pays, placé entre tous les belligérants, ne pouvait réellement échapper à la tornade européenne ; tous les flots vinrent s'y mélanger en mille vagues insidieuses, après s'être heurtés de front ailleurs. La Suisse fut avant tout le beau foyer de la Croix-Rouge Internationale ; que n'a-t-elle été assez grande pour maintenir une véritable neutralité morale, une œuvre de vérité impartiale, et pour se sauvegarder de la haine ! La Suisse fut le refuge où bien des *nageurs fatigués* de toutes les nations vinrent aborder, où ils voulurent vivre, même dans une solitude sans douceur. Je ne sais pas si le pays a une suffisante conscience de la grande œuvre d'asile qui lui est départie à travers les siècles, comme une faveur de l'histoire. Mais ce fut aussi (surtout à partir de 1918) le centre d'une réaction sociale et nationale assez sévère, apeurée et sans grandeur. Ce fut enfin (contre la volonté de la nation) le tripot de l'Europe, où se croisèrent toutes les propagandes des puissants États voisins, les espionnages et contre-espionnages, d'où partirent toutes les fausses nouvelles, où se préparèrent les manœuvres empoisonnées de la guerre secrète. Deux marchés rivaux de conscience se disputèrent la place, avec deux bandes d'espions mâles et femelles, travaillant pour l'un, pour l'autre, ou pour les deux à la fois. C'est ici que l'Allemagne impériale abattit ses cartes pacifistes, qui ne nous trompaient guère, mais permettaient au

clan jusqu'auboutiste d'avilir les vrais pacifistes. C'est ici que la contre-révolution des vainqueurs travailla à écraser dans l'œuf tout mouvement révolutionnaire venu de l'est.

Nous vîmes cela de près. Et notre attitude de cinq années fut une constante défensive.

Le respect de Romain Rolland pour la neutralité de la nation qui lui donnait l'hospitalité inspira toujours ses actes. Et sa prudence, son extrême méfiance à l'égard des propagandes ne désarmèrent pas un instant. Plus d'un visiteur inconnu en fut victime. Nous dûmes parfois lutter contre ses doutes et ses soupçons (or, par nature, il était si peu fait pour soupçonner !). — Il se refusa à parler publiquement en toutes circonstances, il n'accepta de figurer dans aucune société ou association [1], il déclina maintes offres de présidence. Il n'eut de relations, en Suisse ou hors de Suisse, qu'avec de libres esprits comme lui, indépendants de tout gouvernement, opposés à l'oppression de leur État, parfois persécutés ; et ces relations furent nouées seulement dans la sphère intellectuelle.

Nous l'avons dit, les rapports de Romain Rolland avec ceux qui l'ont approché directement furent empreints d'une

1. Ainsi Romain Rolland n'a jamais fait partie, (comme on a voulu le prouver par de soi-disant documents) du *Bund Neues Vaterland* — association libérale, antimilitariste, anti-impérialiste, poursuivie en Allemagne sous l'ancien régime (la secrétaire, Mlle Jannasch, fut plusieurs mois emprisonnée). — Romain Rolland avait déclaré sa sympathie morale à cette œuvre d'opposition allemande. Par un abus de la situation qui est assez dans les manières germaniques, le nom de Romain Rolland fut imprimé sur un prospectus, entre beaucoup d'autres personnalités allemandes et étrangères « qui s'étaient montrées d'accord, en tout ou partie, avec l'esprit des initiatives de la ligue ». Romain Rolland ne pouvait rétablir publiquement les choses sans faire aussitôt le plus grand tort à ces libres esprits allemands. Il protesta seulement par lettre, et son nom fut supprimé des listes ultérieures.

liberté et d'une tolérance absolues. Il respectait toutes les pensées, mais il n'était jamais question de faire fléchir ou même d'influencer la sienne. C'est ainsi qu'il pouvait demeurer lui-même, et l'ami des uns et des autres ; c'est ainsi qu'il pouvait être le pôle moral de tant de fois [1]. Il était bien, comme il le déclarait dans une lettre, *le libre frère de tous les hommes libres* [2]. C'est dire que son action prenait seule ses responsabilités.

Il y a donc malhonnêteté à vouloir établir, au delà de cette solidarité dans les idées, qui fut publiquement affirmée, mais aussi délimitée, une autre solidarité de caractère secret, suspect, entre Romain Rolland et ses amis. On sait très bien que Romain Rolland ne fut l'instigateur, le responsable d'aucune action politique ou morale dont il n'acceptât pas ouvertement le poids lui-même. On sait qu'aucun de ses amis ne fut jamais dirigé par lui dans un sens ou dans un autre. L'avenir montrera au contraire, en faisant connaître sa correspondance, quelle action de raison clairvoyante il exerça sans relâche, calmant les passions excessives, redressant les erreurs, montrant surtout à chacun les conséquences de ses paroles et de ses actes, — veillant enfin à ce que tout fût vrai et juste, dans une responsabilité librement acceptée. Et comme ces rapports entre nous étaient clairs, au grand jour !

Il faut d'ailleurs l'avouer : Romain Rolland n'a point toujours été récompensé de sa tolérance parfaite et de sa bonté pour tous. Qui de nous peut prétendre qu'aucune de ses paroles ne lui a jamais nui ? Certains furent emportés par un esprit de violence et de fanatisme révolutionnaire, qui alla croissant ; et lui s'appliquait dans toutes ses lettres à modé-

1. *Le mot de l'avenir doit être tolérance, fraternité humaine, par dessus les doctrines et les fois différentes*. Lettre à Henri Guilbeaux. 23 mars 1915.

2. Lettre personnelle, déjà citée, 14 novembre 1915.

rer cette âpre et aveugle énergie, à rappeler le haut idéal fraternel, le vrai rôle conciliateur de l'esprit ; et eux, en réponse, poursuivaient leur action obstinée, avec l'arrière-pensée de l'entraîner d'une façon ou de l'autre dans ce qu'ils estimaient être la vérité uniforme et immuable. Certains, par vanité, lui ont caché ce qu'il était toujours en droit de savoir, abusant ainsi de cette noble pudeur d'amitié, qui ne demandait jamais de comptes. Et c'est ainsi qu'ils le mirent parfois devant des fautes accomplies, qui si elles n'engageaient point l'honorabilité personnelle et l'honneur des idées, n'étaient pas moins des fautes déplorables, susceptibles de rejaillir autour de celui qui les avait faites, et dont l'adversaire pouvait profiter.

*
* *

A la persécution, Romain Rolland opposa une force admirable de patience, un héroïsme d'autant plus élevé que l'âme souffrait de tout comme une sensitive, et que l'esprit voyait sans illusions la puissance de la laideur, l'impuissance du vrai.

Dans une lettre, il me rappelait le rugissement de Flaubert : *Qui êtes-vous donc, ô Société, pour me forcer à quoi que ce soit ?... J'aime mieux le désert.* Il ajoutait :

Que je l'aimerais aussi ! Ce n'est rien de se dire qu'on laissera sa peau dans la lutte. La menace incessante de la mort rend la vie plus intense. — Mais c'est la bassesse des adversaires et des armes employées, qui soulève le cœur. Vous ne pouvez savoir mon dégoût de recevoir, depuis vingt mois, pour mon petit déjeûner, des coupures de presse empoisonnées, de gluantes limaces [1].

1. Lettre personnelle. 6 juillet 1916.

Je l'ai vu souffrir. Je sais comme il peut souffrir de la haine. Et nul homme ne s'est si clairement senti un homme haï. Mais la souffrance était intime et se mordait les lèvres; elle n'altéra jamais la calme lueur des yeux. Il pensa toujours la belle parole :

Je me suis trouvé, depuis un an, bien riche en ennemis. Je tiens à leur dire ceci : ils peuvent me haïr, ils ne parviendront pas à m'apprendre la haine. Je n'ai pas affaire à eux. Ma tâche est de dire ce que je crois juste et humain. Que cela plaise ou que cela irrite, cela ne me regarde plus... [1].

Il connaît le point de départ de ces inimitiés, comme il sait leur virulence. Cela ne date pas de la guerre. Une note de son *Journal* (en 1916) analyse calmement cette situation déjà ancienne :

C'est une chose assez curieuse que l'origine des haines dont je suis poursuivi. Elles remontent assez loin. La plupart, à l'époque de la Foire sur la Place. *Je me suis demandé quelquefois si ce livre légitimait des rancunes aussi tenaces. Qu'il dût froisser, cela s'entend. Mais les Parisiens sont habitués à des satires plus âpres, surtout plus personnelles... D'autre part, ce que j'ai appris depuis la publication de mon roman sur la véritable Foire parisienne m'a montré combien mon pauvre livre est pâle et indulgent auprès de la réalité. — Mais la différence entre ce livre et les autres était dans le sérieux de l'auteur. Pas un n'en pouvait douter. Ce n'était pas un complice dangereusement armé de secrets dérobés, mais tenu en respect lui-même par ses propres secrets volés. C'était un étranger, un juge, — un ennemi. On ne m'en voulait pas*

1. Au-dessus de la Mêlée. *Introduction.*

tant du peu que j'avais dit, que de ce que je pouvais dire encore : car on savait que si je voulais parler, rien ne saurait m'empêcher de le faire ; point de ménagements ; je ne suis pas du troupeau, personne ne me tient. — Ce même sentiment, je le démêle encore à propos de mon dernier volume, mon recueil d'articles Au-dessus de la Mêlée. *Ce que j'y ai écrit est d'un ton mesuré, que passent, de beaucoup, en hardiesse, en violence, d'autres articles français publiés pendant cette guerre, dans quelques journaux restés libres, à Paris et en province. Cependant, toute la haine s'est portée contre moi. Dès le premier moment. D'instinct. Avec ensemble. Et le temps, mon silence prolongé de huit mois (depuis août 1915), au lieu de l'amortir, l'ont vue s'exaspérer jusqu'à la fureur et jusqu'à la menace. C'est qu'on sait que je sais beaucoup plus que je n'ai dit, et qu'on redoute en moi un témoin pour l'avenir. Ce témoin, on voudrait lui fermer la bouche*[1].

Romain Rolland vit en face la gravité du danger — pour sa vie même. Il me disait un jour, en 1916, alors qu'il venait de recevoir des nouvelles personnelles de France :

Que voulez-vous, mon ami ? Nous serons tous exterminés... Nous, eux, et tous... Il faut le savoir. Et il faut ouvrir les yeux pour tout voir, tout comprendre, tout connaître profondément[2].

Vers la même époque :

Ce que vous me dites au sujet des dangers à venir me touche affectueusement. J'ai quelque idée, comme vous, que je ne ferai pas de vieux os dans ce monde de victimes

1. Journal. Note complémentaire, avril 1916.
2. Conversation à Sierre. 27 octobre 1917.

et de bourreaux... D'avance, j'accepte le destin. Mais ce que je veux vous demander, mon ami, à vous personnellement, et aussi à ceux qui ont quelque amitié pour moi, c'est, si je viens tôt ou tard à disparaître, de défendre ma mémoire. Car ils s'acharneront contre elle. Ils y sont obligés par leur injustice même[1].

Sa pensée, naturellement assez encline au fatalisme — fatalisme tranquille et amusé, liberté de l'âme — en a fait, pendant ces cinq années, une force agissante de chaque jour. Pendant un temps, il regarda, il attendit le pire — et même un acte de violence[2].

D'ailleurs, quand l'esprit envisage ainsi le sacrifice qui peut devenir nécessaire, il l'aime, — pour le bien qu'il pourra faire aux autres. Ne l'aime-t-il pas aussi en artiste, dans la chaîne infinie du drame de l'histoire ? Il ne s'arrêtera pas à considérer que l'immolation pour une cause, si belle qu'elle soit, va contre sa véritable nature, contre sa destinée de penseur *fait pour comprendre* et d'artiste fait pour créer :

Mon ami, je suis persuadé que rien autant que cela ne servirait la cause que nous défendons[3].

S'il n'y avait mes papiers et mes notes, disait-il à l'un de nous en 1919, *il me plairait assez d'être en prison*[4].

Une philosophie des plus hautes enveloppa cette tranquillité d'âme. Et d'abord, sous une lumière large et pure, il plaça toujours l'événement de chaque jour.

1. Lettre personnelle. 15 avril 1916.

2. L'âpreté de certaines attaques portait à le craindre. Tel article, comme *Romain Rolland et sa bande* (Revue Bleue, 1917) était *déjà un crime,* selon la juste expression de Romain Rolland.

3. Conversation à Sierre. 10 décembre 1916.

4. Conversation avec Frans Masereel. Villeneuve. Février 1919.

Quand les années de calme seront revenues en Europe, nous regretterons ces jours d'exil où nous mettions en commun nos angoisses, nos espoirs et nos ironies. Et beaucoup nous envieront, de ceux qui viendront après nous. Nous avons tenu tête, sans plier, à l'opinion d'un monde entier. Et ce combat disproportionné, où nous étions compagnons d'armes, ne nous a pas rendus amers ni découragés. Restons patients et fermes. La Suisse même, le dernier refuge des hommes libres, peut être envahie. L'âme est inaccessible[1].

Même aux heures alarmantes, la sérénité de sa vue ne le quitte pas :

Je partage vos sentiments, au sujet de ce qui nous attend... Ne nous tourmentons pas. Songeons plutôt à ne rien perdre de ces derniers jours de liberté. Quoi qu'il arrive, notre sort aura été assez beau[2]..

Et la bonne humeur n'est point entamée :

Nous remplissons un rôle presque unique. De quoi nous plaignons-nous ? De ce qu'il est trop gros pour nos forces ? De ce que la mariée est trop belle[3] *?*

Évidemment, écrit-il encore, *nous risquons notre tête, en restant fidèles à notre idéal. Et il est à peu près sûr que certains d'entre nous la perdront. — Eh bien, est-ce que ce n'est pas beau ?... Alors, soyons contents. Je ne me doutais pas, quand j'étais enfant, que je verrais une époque de peines héroïques et que j'y aurais ma place. — Et*

1. Lettre personnelle. 15 mars 1917.
2. Lettre personnelle. 20 novembre 1917.
3. Lettre personnelle. 7 décembre 1917.

voyez !... Si on m'eût demandé : « Cette place, la veux-tu ? » Je n'aurais pas eu le courage de répondre : « oui » ; (j'aurais tellement mieux désiré le tranquille bonheur !) Mais que cette place me soit — nous soit — imposée par le sort, j'en suis bien aise, au fond.

Quant aux mensonges, aux boues, aux sales éclaboussures, — c'est toujours ainsi que les forces brutales et aveugles du passé ont procédé à l'égard de toute pensée, de tout cœur, qui les devance. Nous ne sommes pas plus maltraités que nos prédécesseurs de tous les temps[1].

Il connaît l'histoire. Il l'a vécue. La persécution n'est-elle pas le lieu commun de l'histoire ? Il est presque naturel qu'il en soit ainsi.

Nous en verrons bien d'autres ! Tout cela est normal, — en temps anormaux. Et nos grands pères, les « géants » de 93, y mettaient encore moins de formes que les soudards et mouchards d'aujourd'hui. Il n'y a donc pas lieu de perdre notre calme. Quand nous avons fait ce que nous avons fait, nous savions bien ce qui arriverait. C'eût été presque injuste de conserver, sans risques et dommages, notre indépendance de pensée et même de parole, quand les autres ne l'ont plus. — J'ajoute que même les autres, même les surpatriotes, sont (ou seront) aussi exposés que les surpacifistes. L'humanité paye. Payons ! C'est moral[2].

Nous voici devant la plus haute vérité — mise en action — que regarde son esprit ; cette vérité, nous l'avons entrevue déjà, et nous la retrouverons. Elle devait l'aider contre la persécution. — La nécessité du monde est terrible : une angoissante énigme, un avortement triste, parfois un non-

1. Lettre personnelle. 25 février 1919.
2. Lettre personnelle. 1918.

sens ; l'esprit seul peut entrevoir la lumière, qui est en lui. L'esprit est souvent sacrifié, à travers les temps, à la nécessité du monde, par une sorte de loi injuste. Et dans le tragique conflit, il y a place cependant pour l'harmonie et la paix, et le bien quotidien fait aux hommes.

Avez-vous jamais attendu l'établissement du règne de Jésus ou de Tolstoy sur terre ? Ni Jésus, ni Tolstoy ne l'ont attendu. Tout est lutte. Et dans la lutte il faut mettre la paix. « Cathédrale qui repose sur le juste équilibre des forces ennemies... » Les forces ennemies sont là. Le juste équilibre se cherche, dans le monde et dans notre cœur. La cathédrale branle, croule, — comme tant d'autres au XIIIe et au XIVe, — on recommencera. La plus belle cathédrale est dans la tête de l'architecte[1].

Cette haute philosophie l'a soutenu dans l'épreuve. Car il ne la disait pas, il la vivait. Paix conquise, paix intérieure, qui s'oublie soi-même, et pense aux autres. Ainsi vivait-il *aux heures de mélancolie :*

De mélancolie. Rien de plus. Le désespoir ne sied point. Si tant de milliers de veuves ou de parents en deuil, qui n'ont au cœur ni haine ni foi guerrière (car ils sont des milliers ainsi), ne se laissent pas succomber sous le poids de leur atroce destinée, — nous devons éviter de rien dire qui ajoute au poids de leur malheur, sans y remédier.

Dans la grande catastrophe, je ne suis, par le fait, sensible qu'à l'écroulement de ces humbles bonheurs domestiques. La faillite des idées ne me touche plus. L'adveniat regnum tuum *ne fut jamais pour moi qu'une réalité mys-*

1. Lettre personnelle. 20 janvier 1919.

tique : je ne la cherche pas sur terre ; son bien intangible est l'esprit. — Mais le lot de la terre est l'humble effort, qui a droit à l'humble joie, — qui souffre et qui espère. Il faut s'y associer, en tâchant de l'aider.

Aucune arrestation ne m'étonne à présent. Si quelque chose est fait pour surprendre, c'est que l'effroyable tension des âmes depuis quatre ans n'ait pas, en ces heures angoissantes, provoqué de massacres civils, comme en 1792 et 1793. Je suis convaincu que les accusateurs publics sont des hommes sincères, brûlés par une seule idée : ils ne peuvent voir rien autre. Et tel de nos amis, que brûle une idée contraire, est peut-être heureux de souffrir pour elle... Tout ce qui se passe est comme il devait être. Et si rien ne vient interrompre le développement logique de cette dissolution d'un monde, qui se reconstituera ensuite selon des formes plus neuves, notre tour viendra bientôt. Ne nous en troublons pas. Chaque jour apporte sa peine et la force pour la supporter. Et il apporte aussi sa petite goutte de joie, — « fille de l'Élysée »[1].

Sagesse sans désenchantement, si élevée dans l'instant éternel, qu'elle n'a plus que compréhension pour ce qui lui est contraire. Désintéressement héroïque, et infinie humanité.

Jeunesse aussi, en face de l'univers :

Bon courage, et joie au cœur, malgré tout ! — Ils ne peuvent empêcher le printemps. Et, comme le vieux Colas, si accablé que je sois le soir en me couchant (et encore plus, vers le milieu de la nuit, quand je ne dors pas), j'entends, chaque matin, le merle qui siffle dans mon cœur[2].

1. Lettre personnelle. 3 juin 1918.
2. Lettre personnelle. 4 avril 1919.

L'ART ET LA PHILOSOPHIE

Sereiner les tempestes.

MONTAIGNE.

XII

LA NOUVELLE JOURNÉE

L'exil se termine sur un deuil dont la profondeur ne saurait être touchée en ce livre. Romain Rolland perd sa mère en mai 1919.

Ce fut comme le sceau à ces années de passion dans la pensée. Seuls les intimes savaient ce qu'était pour lui sa vieille maman, cette femme austère, pure et bonne, dont la foi quelque peu sévère avait aussi le très doux sourire de la vieille France. La mère avait été, dans ces années de lutte, complètement acquise à la pensée du fils, par une simple intuition du cœur. Leur union était profonde ; et les sentiments qui les liaient, d'une délicatesse extrême, d'une richesse constante, d'une force unique. Romain Rolland perdait beaucoup plus qu'une mère.

Il la voyait mourir à l'heure où la violence de la société arrivait à son terme, où triomphait la victoire, où l'esprit était défait. Mais la douleur de l'être peut être si essentielle qu'elle efface le monde, comme une ombre.

... *Toutes les déceptions de pensée et d'espérance, tout cela est secondaire.* Le seul *malheur irréparable, c'est la mort de ceux qu'on aime*[1].

1. Lettre personnelle. 7 juillet 1919.

Romain Rolland avait quitté la Suisse le 4 mai, rappelé par télégramme. Quelques-uns de ses amis furent témoins de cet affreux départ. La peine intime de l'homme, son anxiété, sa hâte; la brusque rupture de sa vie d'esprit, avec l'éparpillement des biens intellectuels accumulés, sans que l'on pût leur trouver de refuge inviolable ; les dangers suspendus sur son retour, — ce sont là des choses que nous n'oublierons point. L'échéance redoutable de son exil volontaire se posait, se réalisait en quelques heures. Et certes, il y avait danger. On pouvait craindre que la persécution officielle ne tombât sur lui, aussitôt franchie la frontière. Il rentrait à l'heure la plus tendue, quelques jours avant la publication du traité de Versailles, au lendemain de l'échauffourée du 1er mai à Paris.

Je puis dire qu'il était tout à sa douleur, — indifférent pour le reste. L'heure était venue. Il acceptait. Un fatalisme ironique semblait le conduire. On eût dit qu'il n'entrait pas en ligne de compte. Il avait admis le pire ; il y croyait, je pense, en secret ; il ne demandait qu'une seule chose aux événements : lui permettre de revoir sa mère. Et déjà, de ce qui pouvait advenir, il exprimait une force pour ceux qui reprendraient le flambeau. Le dégoût où il était, devant la violence et la veulerie qui décidaient du sort de l'Europe, le faisait regarder d'un œil clair et détaché l'éparpillement, l'enfouissement de son œuvre hier encore vivante et agissante. — Et la peine du cœur emportait enfin tout dans son flot lourd et religieux.

L'État ne le toucha pas. A Paris, il s'enferma avec sa mère malade et les siens. Puis ce fut le deuil, et le convoi escorté de quelques rares intimes, jusqu'au petit cimetière du pays natal.

Il revint à Paris mal portant. La plaie du cœur — à jamais inguérissable — refermée pour le monde, il regardait ce

Paris qu'il avait laissé depuis longtemps, qu'il retrouvait sous les coups de canon et dans les orgies d'un triomphe forain. Il était écœuré par le marécage de la politique, la faiblesse de l'opposition, l'abomination de la réaction. La petite minorité des esprits libres luttait comme l'homme qui se noie, tandis qu'une nouvelle « foire sur la place », composée de pacifistes et d'internationalistes de la onzième heure, faisait son apparition bruyante. Et la claire domination de la pensée ne faiblissait pas en lui. L'action, même, rebondissait. *Un contre tous,* il recommençait à travailler. C'est de Paris qu'il lançait la *Déclaration d'Indépendance de l'Esprit,* en la datant du jour *où les salves des canons annonçaient à la ville l'acceptation de la paix injuste* (23 juin 1919)[1].

*
* *

Une énorme énergie s'exprimait dans les lettres qu'il écrivait alors. Elle s'appliquait à montrer, encore et toujours, l'étoile vers laquelle on marche, la sûreté de la foi qui marche, et mainte occasion de sourire sur la route. Nous le cherchions dans l'affliction, et lui ne voulait plus y être, pour nous du moins.

C'est ainsi qu'il nous donnait un enseignement de vie. Il dépassait aussitôt et sa douleur que rien ne saurait apaiser, et lui-même, pour reprendre place dans le grand mouvement de la pensée, de la vie des autres. Il s'affranchissait de la tristesse, il combattait notre propre pessimisme, pour maintenir le *tout* de la vie. Que les voies de l'âme, dans une âme comme celle-ci, sont souvent impénétrables ; comme elles s'éloignaient alors des voies convenues par où passent la douleur et la joie du commun des hommes.

1. Note à propos de la publication de la *Déclaration*, en 1919.

Il semblait même qu'une force originale naquît pour lui du désespoir, afin de faire, avec l'affliction, de la vie, encore de la vie. Car est-il uniquement lui-même ? Il est une Ame de tous. La volonté de sauver est en lui une foi et un besoin, un obscur instinct et une sagesse — la source jaillissante et la mer étale. En dessous dorment les abîmes. N'importe. Le flot porte et conduit ceux qui veulent vivre. Oui, le grand miracle d'une nature de vie, voilà ce que Romain Rolland nous montra en 1919.

Une *Nouvelle Journée* commença. Il pouvait regarder, comme après un temps révolu, son œuvre de la guerre :

Dans le cas actuel, je ne suis pas amer, je vous l'assure. Pourquoi donc le serais-je ? Je n'attendais rien des hommes. Je ne puis être déçu. — Dites, si vous voulez, qu'il y a au fond de moi une absence totale d'illusions, unie à une vitalité intarissable qui s'en passe. Mais cela, c'est de tous les temps. Et je prétends que si l'on est assez fort pour réaliser cet équilibre en soi, il serait criminel d'obliger les autres à marcher, comme soi, sur la corde, au dessus de l'abîme. Je donne aux autres ce que j'ai de plus fort et de meilleur[1].

Sous l'aspect de l'éternité — que confère la mort — la vie prend une valeur durable qui efface les arêtes de la souffrance, et apaise le chaos des événements. Des plans nouveaux apparaissent, avec une lumière plus haute.

Ce qui me préserve du désespoir durable, c'est que je puis toujours m'évader du présent ; soit par habitude, soit par nature, mon esprit embrasse de grands espaces, — des siècles et toute la terre. Le souffle y prend un rythme calme, large, égal, — approprié, — qui dompte les fièvres.

1. Lettre personnelle. 7 juillet 1919.

Je crois qu'il faut se faire cette grande respiration ; l'énorme crise mondiale, où nous sommes engagés, ne comporte point de hâte ; il y en a pour un siècle, peut-être, ou davantage ; nous n'en verrons point la fin ; mais marquons-en le rythme avec nos pulsations ; faisons-nous des pensées séculaires. — Comme Brugnon lisant Plutarque, que chacun de nous soit l'arbre tout entier, non le seul rameau de son temps, qui frissonne et que le vent peut briser ! Que chacun de nous soit tout l'Homme[1] *!*

Et l'action ne demeure pas en arrière. *Travaillons pour ne pas crever,* m'écrit-il, comme l'eût fait un Flaubert, dès son arrivée à Paris. L'action, elle aussi, est une forme de salut. L'action vit. L'action fait vivre. L'action qui se propose une amélioration, si petite soit-elle, est inépuisable. Le triomphe du pire n'est pas pour décourager l'action, mais au contraire l'exige plus pure et plus joyeuse. Romain Rolland retrouve à Paris sa plus grande volonté d'action — non politique (il s'en écarte toujours davantage), mais spirituelle. Ce qui eût découragé et exilé dans la solitude tout autre âme, recharge en lui le potentiel de l'activité. Et il comprend, il aime toutes les formes d'action autour de lui. Il préconise l'effort de longue haleine :

La seule action féconde qu'on puisse faire en ce moment doit être lente, tenace, réfléchie[2].

*
* *

1. Lettre personnelle. 9 juin 1919.
2. Lettre personnelle, juin 1919, à propos de la *Déclaration d'Indépendance de l'Esprit.*

S'il est ainsi pour lui une conclusion à ces années, — elle tient dans la parole de notre Montaigne :

Sereiner les tempestes.

C'est la loi même de son âme. Les deux infinis — de pessimisme et de foi, de douleur et de rire, — les voilà ensemble. Et c'est, pour conclure, la domination du rire et de la foi, sans éclat, sans emphase, toute l'alchimie se faisant dans le secret du cœur modeste. « Sereiner les tempestes », c'est la vertu propre aux deux œuvres nées de ce temps, qui enferment l'impitoyable vérité, mais élèvent sur la mort le rayon de l'esprit : *Colas Brugnon* et *Liluli.*

XIII

L'ART

Au terme de cette grosse étude où les idées ont pris la place principale, il me reste un bien petit espace pour parler congrûment de l'art — qui est en vérité l'essentiel. — L'Art est, à nos yeux, le témoignage infini de l'homme, et la plus belle preuve qu'un homme nous donne de lui-même. L'Art est, pour nous aussi, une religion, un culte de la Beauté, comme le voulait Flaubert. L'Art est la source de vie, il la précède et la crée, aussi bien qu'il l'éternise. Et l'Art, tel que le conçoit Romain Rolland, sait aussi enfermer la pensée infinie, enfin libre, enfin vraie, délivrée de l'homme qui l'enfanta et des hommes qui la recevront, comme animée d'un pouvoir pur dans quelque sphère éternelle.

Je ne prétends pas donner même une esquisse de l'œuvre qui présente déjà ces piliers : *Danton*, les *Vies*, *Jean-Christophe*, *Colas Brugnon* et *Liluli*. Je crois fermement que cette œuvre — s'arrêterait-elle là — serait la plus importante, dans sa beauté, sa richesse humaine et ses puissants défauts, que notre art français ait enregistrée depuis Flaubert et Renan. Œuvre comme un fleuve, pourrait-on dire ; qui emporte dans ses replis le mouvement tourmenté de notre siècle. Œuvre imparfaite et qui ne se soucie pas de perfection formelle. Œuvre qui répond, dans notre langue et notre esprit, aux frondaisons sorties de l'arbre gœthéen, aux larges

compositions des romanciers de Russie ou des dramaturges du Nord, — et plus particulièrement aux fresques humaines de *Guerre et Paix* ou de *Résurrection*. Telle elle apparaissait du moins à la fin de *Jean-Christophe*.

Je me bornerai à réunir quelques aperçus très incomplets, qui pourraient former l'ossature d'un livre : L'art de Romain Rolland. Au reste, tous les esprits qui, en France et en Europe, ont bu à cette large source d'idées et de beau, savent qu'il est trop tôt pour porter sur elle un jugement critique. Elle n'a point fini de nous étonner par son évolution et sa variété. Qu'elle grandisse dans le ciel avec le temps ; et les esprits se trouveront d'accord sur elle comme ils le sont sur Balzac.

C'est seulement dans l'Art que la pensée est libre. C'est dans l'Art seul qu'elle s'exprime. Nous connaissons cette idée familière à Romain Rolland. On remarquera l'opposition radicale à la conception de Flaubert.

L'Art est bien, pour Romain Rolland comme pour Flaubert, l'expression du Beau suffisante en soi, la sublimation de la vie en éternité, par delà les tourmentes et les énigmes de la réalité, par delà le bien et le mal. C'est aussi l'évasion et le refuge de l'esprit. Mais l'Art et la Pensée, l'ordre de la beauté et l'ordre de l'idée ne sont point séparables. Une esthétique inspirée d'une large philosophie cherche à recréer, dans l'organisme d'une œuvre, la synthèse de maintes forces que le monde lui-même nous offre indissolublement unies. Et l'harmonie, que le génie réalise entre ces forces, c'est là le secret de la grande création, où coule le fleuve de vie [1].

1. Romain Rolland s'éloigne encore de Flaubert sur un deuxième point essentiel, — la question du « style » avec le principe de l'identité entre le fond et la forme. Romain Rolland n'admet ni beauté, ni style en soi.

Remarquons que cette large conception rend compte, autrement bien que ne le peut faire la théorie de l'art impersonnel et anti-idéologique de Flaubert, de telles œuvres qui semblent résumer l'avoir de l'humanité : les Tragiques de l'Antiquité, Shakespeare, Gœthe, Tolstoy. Et je crois fermement pour ma part — quelque vénération que j'éprouve pour l'auteur de *Madame Bovary,* quelle que soit mon adhésion à la maîtrise de son œuvre, — que les problèmes de l'art se sont présentés avec une beaucoup plus riche ampleur à travers les représentations d'un Gœthe. Aujourd'hui, nous voulons retrouver cette union entre toutes les formes du beau et de la pensée, entre la vérité et l'idée, le réalisme et l'idéalisme, entre l'impassibilité et la foi, — entre un art et une philosophie. Et aucun roman français n'a encore tenté de la réaliser comme *Jean-Christophe.* — Comment nommer cette étrange et large construction, sinon du beau terme de Somme ? C'est à la fois le tableau d'une époque, *le roman d'une génération,* un effort de synthèse européenne, une critique intellectuelle de la société, et l'expression d'une foi morale qui regarde en face le pessimisme. C'est infiniment plus que tout cela, dans le double sens de *Dichtung und Wahrheit.*

Il y aurait lieu de montrer comment *Jean-Christophe* est le plus puissant effort d'opposition à l'orthodoxie d'un classicisme désuet mais d'autant plus tyrannique, qui prétend régner sur l'esprit français au nom de la nation, — en effaçant le Romantisme et l'Encyclopédie, — et dont les dogmes sont : clarté des principes, logique des sentiments, équilibre formel. Car entre toutes les traditions d'un patrimoine des plus riches, ce classicisme choisit la formule étriquée du XVIIe siècle, avec son culte de l'unité, l'intolérance de sa raison, sa petitesse à la mode française : une sèche harmonie bien ordonnée comme un jardin sans ombres, oppressive et

élégante. La fin du siècle a vu ce classique gagner beaucoup de terrain, au milieu de la jungle des écoles littéraires modernes, — parallèlement à la renaissance de l'esprit militaire. On démontrerait sans peine que l'art abondant de Romain Rolland, dont l'unité est organique et non logique, en mouvement et non en repos, drame perpétuel où le rire touche aux larmes, où *le sublime avoisine le bouffon,* et qui *s'enveloppe d'une atmosphère tragique*[1], renouvelle en vérité notre meilleure tradition de France — saine, large, universelle, — la tradition « humaniste », qui remonte aux bons géants du XVIe siècle sans oublier les Philosophes du XVIIIe, — aux plus Français des Français. On montrerait en même temps que cet art, fondant des valeurs nouvelles, est une source vers l'avenir : à la fois traditionnel et révolutionnaire, comme est tout grand art. On dégagerait enfin le principe de cette belle œuvre, qu'il importe le plus de faire connaître aujourd'hui : elle n'est plus d'un seul pays et d'un seul génie national. Elle sait joindre aux caractères français les plus subtils et les plus indiscutables (qui oserait récuser *Antoinette, La Nouvelle Journée, Colas Brugnon* ou *Liluli ?*) l'apport des civilisations passées, l'influence des génies étrangers, les valeurs enfin d'une âme européenne, vivante entre les grands cœurs de l'Europe.

Ce puissant rêve d'un art pour l'Europe, qui a inspiré à Romain Rolland plusieurs œuvres durables, et qu'une génération née de lui va réaliser, se complète naturellement par un autre rêve : celui d'un art en appelant à l'humanité la plus large, d'un art pour tous les hommes, et qui ne saurait se limiter à l'expression des sentiments et des idées d'une classe sociale ou d'une caste intellectuelle, pas

1. Jean-Richard Bloch. *Colas Brugnon, un livre gai.* L'Humanité, 7 juin 1919.

plus qu'il ne saurait s'enfermer dans une seule nation. A l'heure de sa formation d'artiste, Romain Rolland entendait la diatribe de Tolstoy contre l'art européen, et voyait se développer la haute et intransigeante conception du « grand écrivain de la terre russe » : l'art véritable est *l'expression de la connaissance que nous avons de la mission et du vrai bien de tous les hommes* [1]; c'est la manifestation de la *conscience religieuse,* qui est en notre temps l'aspiration à l'union fraternelle des hommes.

L'art doit supprimer la violence, et seul il peut le faire. Sa mission est de faire règner le royaume de Dieu, c'est à dire de l'Amour [2].

Romain Rolland n'a pu garder dans leur intégrité les principes tolstoyens de l'art ; il devait les intégrer dans une symphonie différente et beaucoup plus large, qui est celle de sa pensée et proprement de sa *nature,* plus occidentale, plus critique, à la fois riche de soi-même et ouverte à toutes les créations de la sensibilité artistique, *à qui rien d'humain n'est étranger,* et qui fait face à une philosophie pessimiste ; la mission d'amour qu'il assigne à l'Art se rapprocherait plutôt de celle que conçoit Alfred de Vigny dans *Stello.* — Mais il n'est pas moins vrai qu'il a conservé tout ce qui, à travers la foi religieuse de Tolstoy, annonce un pouvoir de l'art moderne satisfaisant à notre cœur. Dans sa *Vie de Tolstoy,* Romain Rolland écrivait, à la fin du chapitre sur l'Art :

Oui, l'ensemble de notre art n'est que l'expression d'une caste, qui se subdivise elle-même, d'une nation à l'autre, en petits clans ennemis. Il n'y a pas en Europe une seule

1-2. Tolstoy. Que devons-nous faire ? (1886).

âme d'artiste qui réalise en elle l'union des partis et des races. La plus universelle, en notre temps, fut celle même de Tolstoy. En elle nous nous sommes aimés, hommes de tous les peuples et de toutes les classes. Et qui a, comme nous, goûté la joie puissante de ce vaste amour, ne saurait plus se satisfaire des lambeaux de la grande âme humaine, que nous offre l'art des cénacles européens[1].

La joie puissante de ce vaste amour... L'apostolat humain de Romain Rolland a été ainsi, on le voit, comme le développement de sa pensée artistique. Tant il est vrai que tout est homogène dans une âme de cette valeur. Et l'art qu'il rêve, qu'il construit, veut unir en soi tout ce qui est de l'humanité, dans la création élevée, et même dans la création populaire[2]. — Certes, la pensée si perspicace de Romain Rolland n'a guère d'illusions à l'égard de l'homme; il n'y a donc point non plus, à l'origine de ce grand dessein d'art universel et pour tous les hommes, d'illusion qui puisse cacher au poète les éternelles difficultés à vaincre. Un art pour le Peuple ? Mais où est le Peuple ? Et que demande-t-il ? C'est tout un monde moral, un monde social à refaire. Que nous réserve le peuple de demain, et quel désir aura-t-il d'un vrai grand art exprimant son cœur ? — Il n'importe. *L'essentiel est de marcher*. Il faut rêver, puis faire la symphonie qui assemblera tous les hommes. L'art de Romain

1. Vie de Tolstoy. 126. Ecrit en 1913.

2. *Il n'y a d'art vital que celui qui s'unit aux autres.* Jean-Christophe. Les Amies. 94. — *Certes, il est de grands artistes qui n'expriment que soi. Mais les plus grands de tous sont ceux dont le cœur bat pour tous. Qui veut voir Dieu vivant, face à face, doit le chercher, non dans le firmament vide de sa pensée, mais dans l'amour des hommes.* Jean-Christophe. Les Amies. 95. Je renvoie aussi aux grandes thèses du *Théâtre du Peuple*.

Rolland est une élévation de tout ce qui est humain vers quelque chose de meilleur.

*
* *

Je m'arrêterai à considérer les ouvrages de Romain Rolland les plus récents — postérieurs à *Jean-Christophe*. Et je les examinerai uniquement sous le point de vue du mouvement de leurs idées, de leur philosophie humaine. J'ai conscience de laisser ainsi derrière moi mille choses précieuses, dont on aimerait analyser la beauté, la vérité et la vie. Mais ainsi je ferai voir une dernière fois, dans l'art, une illustration complète de la belle pensée que nous avons suivie jusqu'ici.

Depuis *Jean-Christophe* (1903-1912), Romain Rolland nous a donné quatre œuvres. Ce sont, par ordre chronologique des publications : le roman *Colas Brugnon,* écrit en 1913-1914, imprimé au moment où éclatait la guerre et mis en librairie au printemps 1919 [1] ; la farce lyrique et satirique *Liluli* (août 1917-mars 1918), publiée en juin 1919 [2]; une grande nouvelle, *Pierre et Luce,* de 1918, publiée en 1920 [3]; enfin *L'Un contre tous* [4], la première œuvre de la période de guerre, un « roman-méditation », commencé en 1917, auquel

1. Colas Brugnon. Librairie Ollendorff, Paris.

2. Liluli. Première édition aux Editions du Sablier, Genève. Nouvelle édition, Librairie Ollendorff, Paris.

3. Pierre et Luce. Editions du Sablier, Genève.

4. Dans la dernière période de son travail, Romain Rolland a changé le titre, qui est aujourd'hui : Clerambault, Histoire d'une Conscience libre pendant la guerre. C'est ainsi que nous annonçons l'œuvre dans notre Bibliographie. Le thème philosophique demeure bien la tragique conception de « l'Un contre tous », à laquelle nous avons fait de fréquentes allusions au cours de cet ouvrage.

Romain Rolland travailla de façon intermittente au cours des années qui suivirent, — délaissé en 1918, et repris en août 1919, — qui paraît aujourd'hui. Il convient d'ajouter un essai philosophique et historique : *Empédocle d'Agrigente et l'Age de la Haine* (avril 1918)[1].

Je me contente d'annoncer *Pierre et Luce* et *Clerambault*. Il faut qu'une étude comme celle-ci s'arrête délibérément quelque part. Les œuvres appartenaient jusqu'à maintenant au travail de leur auteur, qui devait en conserver la propriété intime; aussi n'ai-je pu en parler. Je ne veux pas introduire à présent un développement superficiel qui trahirait deux livres de cette importance. *Clerambault* est en vérité l'ouvrage capital de ces années de guerre. Comme tel, il aurait droit à l'analyse la plus approfondie dans le cadre de notre étude. Nous avons encore le souvenir des lectures qui nous furent faites par Romain Rolland sur le manuscrit. Sa tragédie, « l'histoire d'une Conscience libre pendant la guerre », décrit la lutte même de la pensée humaine contre notre temps; d'abord emportée, elle découvre l'iniquité et l'horreur, à la lumière de la souffrance; elle combat, elle retombe, elle s'évade enfin en se sacrifiant. *Pierre et Luce,* sur le fond noir de 1918, décrit une pure et éternelle idylle d'amour.

Nous ne retiendrons pour une rapide esquisse que *Colas Brugnon* et *Liluli*. Ils forment avec *Clerambault* comme une trilogie. Les trois œuvres représentent ensemble le double aspect d'un grand art, et l'harmonie d'une seule intelligence : d'un côté la pensée austère et tourmentée de *L'Un contre tous*, — d'un autre côté le libre rire, le poème chaud de *Colas Brugnon*, la satire fusante de *Liluli*. D'une part le roman du temps de guerre issu naturellement de

1. Empédocle d'Agrigente et l'Age de la Haine. Cahiers du Carmel, Genève. 1918.

Jean-Christophe ; de l'autre, les superbes et joyeuses fantaisies — aux antipodes de *Jean-Christophe* — qui, à la veille de la guerre et dans son abîme même, dominent pareillement le mauvais sort par « la gaie science ».

Dans les trois œuvres, s'exprime diversement une conscience d'humanité, — la suprême valeur de cet art à son âge le plus mûr. Dans les trois œuvres, le même esprit pessimiste sereiné, libre ici par la foi, et là par la joyeuseté sceptique. Et de l'*Un contre tous* qui peint *l'abime de la douleur et la nuit d'agonie, où commence à poindre la lueur de la résurrection* [1], — à la moqueuse *Liluli*, j'aperçois la même route parcourue [2]. *Cet abîme de la douleur*, écrit Romain Rolland, *je l'ai bien connu et touché pendant la guerre, — mais j'en suis sorti et j'ai tâché d'en faire sortir les autres, par la grâce du rire et de la raison libre, qui « sereine les tempestes* [3] ».

*
* *

Colas Brugnon et *Liluli*, ces deux créations d'un génie si neuf, interrompent la lignée d'un art que ses pièces maîtresses semblaient vouer à la couleur tragique. Voici un roman et une comédie où vit la race de Voltaire et du XVI[e] siècle gaillard, dans la plus belle des poésies populaires.

Il est remarquable de voir comme *Colas Brugnon*, qui était écrit avant 1914, semble apparaître à son heure en 1919, précédant de quelques mois *Liluli*. C'est l'exemple à peu près unique d'une œuvre dont le cataclysme n'ait pas interrompu la

1. Lettre personnelle. 20 juillet 1919.

2. La conception de *Liluli* est postérieure à celle de *Clerambault*, encore que *Liluli* ait paru en 1919, tandis que le travail de *Clerambault* a conduit l'auteur jusqu'en 1920.

3. Lettre personnelle. 20 juillet 1919.

destinée. Or cet exemple nous est donné par Romain Rolland. Et l'on viendrait nous dire que l'art, chez un tel écrivain, ne connaît pas assez l'isolement splendide, le retranchement dans les choses éternelles ?

Ainsi donc Romain Rolland était déjà parvenu à cette forme d'art et d'esprit avant la grande épreuve. Il y était conduit par son évolution intime et sa connaissance des réalités humaines. La « gaie science » de *Colas Brugnon* complétait par une harmonie hardie la foi tourmentée de Jean-Christophe et d'Olivier. Et il est particulièrement curieux de considérer que Romain Rolland avait vécu quelques années avec ce bon drille de *Colas*, avant d'entrer dans cet âge de tourmente où devait se fixer, définitivement peut-être, sa figure d'une gravité presque religieuse. — C'est après *Brugnon* que furent écrits *Au-dessus de la Mêlée, Pierre et Luce*, *Clerambault*. — Nous avons gardé le souvenir de l'inquiétude que ces vives oppositions nous causaient pendant les premières années de la guerre. Ce n'était pas tant l'appréhension légère que des amis de Romain Rolland éprouvaient devant un « livre gai » écrit de sa main. Romain Rolland nous avait lu certaines pages de *Colas*, en 1916 ; et l'œuvre nous avait conquis d'emblée. Mais il semblait aussi que l'heure de ce livre fût passée, et qu'un tel éclat de rire, quand il viendrait à sonner dans les années ravagées par la guerre, donnerait prise aux haines et aux erreurs. Romain Rolland opposait à nos doutes la philosophie d'une tranquille patience. De fait, quand *Colas Brugnon* parut en 1918, le drame avait évolué ; et si l'humanité était plus que jamais une grande blessée, c'était une des œuvres que demandait le temps. Il avait suffi que Romain Rolland ajoutât au nom du vieux Bourguignon, en manière de sous-titre, le dicton :

« *Bonhomme vit encore.* »

Bonhomme est un grand vivant, joyeux homme, esprit avisé, figure même du peuple de France. Il sort tout droit de la famille Grandgousier, sous les traits d'un compère artisan au temps du roi Louis XIII, dans le pays de Clamecy.

En premier lieu, je m'ai, — c'est le meilleur de l'affaire, — j'ai moi, Colas Brugnon, bon garçon, Bourguignon, rond de façons et du bedon, plus de la première jeunesse, cinquante ans bien sonnés, mais râblé, les dents saines, l'œil frais comme un gardon, et le poil qui tient dru au cuir, quoique grison[1].

Une humanité vive, qui mord au sol comme la plante tenace, de bonne ou de méchante humeur, mais plutôt rieuse, vit au bord du *Beuvron baguenaudant*, de la vie flâneuse et riche en malheurs d'une province de la vieille France. Autour de *ce fou de Brugnon* (comme on le nomme), c'est sa femme acariâtre et touchante, la *Marie-manque-de-grâce* ; c'est *la coquine Martine, sa fille, la mâtine !* qui a eu tant de mal *à passer sans naufrage au port du mariage*, belle femme bien en chair, bon bec, bon cœur et bon jugement, qui ne craint point la peine. *Et elle aime la vie ; elle sait ce qui est bon ; comme moi : c'est mon sang. J'en fus trop généreux, seulement, en la faisant*[2]. C'est son gendre, le blême Florimond, pâtissier de son état, qui fera bien de *veiller sur son four !* Ce sont ses fils, *l'un est toujours fourré parmi les jupons noirs, les curés, les cafards ; et l'autre est huguenot. Je me demande comment j'ai couvé ces canards. Le troisième est soldat, fait la guerre, vagabonde, je ne sais pas trop où. Et, quant au quatrième, il n'est rien, rien du tout : un petit boutiquier, effacé,*

1. Colas Brugnon. 5.
2. Colas Brugnon. 8.

moutonnier ; je bâille, rien que d'y penser[1]. C'est, la première dans le cœur de l'indulgent Colas, *petite Glodie*, la fille de Martine, *ma petite brebiette, ma grenouille qui gazouille,* à la figure si poétique. Ce sont enfin les amis : le notaire Paillard et le curé de Brèves, le robuste Chamaille, bon vivant, superstitieux et formidable. On voit encore les apprentis de Colas, Cagnat et Robinet, ou ses anciennes amours : Belette la *belle jardinière*, qui *caquetait, coquetait et coquericotait, avec l'un, avec l'autre,* la jolie fille des idylles et des rixes, que Colas aurait pu prendre un beau jour, qu'il a laissée fuir, qu'il n'a pas épousée, et qu'il retrouve, au soir de la vie, en un poème de regret mélancolique et doux ; — ce sont les seigneurs de passage à Asnois, ou les petites gens, ouvriers, artisans et *flotteurs* du Beuvron, *qui font le pied de grue sur le pont de Beyant... les fesses incrustées sur le rebord du pont;* et le mauvais Racquin, l'échevin qui vend la ville aux malandrins du faubourg, le lendemain de la peste ; et Gangnot le rude forgeron qui, à côté de Brugnon, conduit l'émeute son marteau sur l'épaule. Foules des rues et des maisons, par le soleil ou par la pluie, jours de travail ou de carnaval ou de processions solennelles, dans la paix ou dans la guerre. Et toute cette vie, qui mange et surtout boit bien, fourmille dans la petite ville fortifiée de Clamecy ainsi qu'une vieille estampe, avec sa *tour de Saint-Martin, à la jupe brodée,* et *Rome* (la ville haute) et *Judée* (les faubourgs).

Il y a enfin la maison de Colas : *Elle aussi, est ma fille. Je l'ai bâtie, pièce par pièce, et plutôt trois fois qu'une, sur le bord du Beuvron indolent, gras et vert, bien nourri d'herbe, de terre et de merde, à l'entrée du faubourg*[2]*...*

1. Colas Brugnon. 8.
2. Colas Brugnon. 9.

Et dans sa maison, voici son travail de sculpteur-artisan. Colas est un de ces imagiers populaires, de ces grands ouvriers sortis du moyen-âge, qui nous ont donné des chefs-d'œuvre, en ne nous laissant pas leurs noms. *Il me reste le meilleur*, dit-il en faisant l'inventaire de ses richesses, *il me reste mon métier. Je suis de la confrérie de Sainte-Anne, menuisier... Je règne, à mon établi, sur le chêne noueux et le noyer poli. Qu'en ferai-je sortir ? C'est selon mon plaisir... et l'argent des clients... J'habille les maisons de panneaux, de moulures. Je déroule les anneaux des escaliers tournants ; et, comme d'un espalier des pommes, je fais sortir des murs les meubles amples et robustes, faits pour la place juste où je les ai entés... Travailler après boire, boire après travailler, quelle belle existence* [1]*!*

Sur Colas Brugnon passe la vie, sans douceur et pourtant bien bonne :

Croyez-vous que ce n'est rien d'avoir promené sa peau, sur les chemins de France, cinquante ans, par ce temps... Dieu ! qu'il en est tombé sur notre dos, m'amie, de soleil et de pluie ! Avons-nous été cuits, recuits et relavés ! Dans ce vieux sac tanné, avons-nous fait entrer des plaisirs et des peines, des malices, facéties, expériences et folies, de la paille et du foin, des figues et du raisin, des fruits verts, des fruits doux, des roses et des gratte-culs, des choses vues, et lues, et sues, et eues, vécues [2] *!*

Un peu plus loin :

Je vois autour de moi des maladroits qui grognent. Ils disent que je choisis bien le moment pour chanter, que c'est

1. Colas Brugnon. 11.
2. Colas Brugnon. 5.

une triste époque... Il n'y a pas de triste époque, il n'y a que de tristes gens. Je n'en suis pas, Dieu merci. On se pille ? on s'étrille ? Ce sera toujours ainsi. Je mets ma main au feu que dans quatre cents ans nos arrière-petits-neveux seront aussi enragés à se carder le poil et se manger le nez. Je ne dis pas qu'ils ne sauront quarante façons nouvelles de le faire mieux que nous. Mais je réponds qu'ils n'auront trouvé façon nouvelle de boire, et je les défie de le savoir mieux que moi[1]*...*

Les événements ne manquent pas. La guerre rançonne l'habitant ou assiège la ville ; les grands et la cour exploitent le petit peuple ; la peste ravage, manque de prendre Colas, et se rattrape sur sa maison, qu'on brûle de fond en comble ; l'inquisition ecclésiastique rôde autour des pensées *qui sentent le fagot*. Tandis que la petite Glodie se débat contre le croup, « la vieille » meurt. Et l'âge vient, avec les infirmités et la misère, pour le vieux Colas hébergé chez sa fille Martine, qui n'a plus rien, mais qui lit Plutarque en rêvant aux grands hommes.

Une vraie œuvre d'art, comme celle-ci, ne se raconte point ; elle se communique et on l'éprouve. — Toute la lumière du livre est pour le caractère de Colas. A travers malheurs, dangers et plaisirs, notre homme poursuit son humeur joviale. Il dure, il survit avec joie. Rien ne l'abat et rien ne l'a. Il est une nature, au sens où l'entendait Gœthe, beaucoup plus qu'une pensée. Artiste, il aime l'art sensuellement, comme une belle femme ; il aime plus encore le travail de l'art, à qui il dit : *et toi, vieux compagnon, toi qui ne trahis pas, mon ami, mon Achate, mon travail*[2] *;* mais il n'est point fermé à la *joie de l'esprit qui commande aux*

1. Colas Brugnon. 11.
2. Colas Brugnon. 12.

forces de la terre, qui inscrit dans le bois, dans le fer ou la pierre, le caprice ordonné de sa noble fantaisie[1]*!* Avant tout, son chef-d'œuvre, c'est sa propre vie. Un matérialisme noble et bien taillé — toutes les joies des sens, et d'abord le manger, le boire et le baiser, sont des œuvres de Dieu — ; la bonne intelligence du doute, tolérante et humaine ; l'indépendance contre tout et tous ; et la sagesse généreuse. Voilà Brugnon. Le corps tient la place majeure ; mais l'esprit n'est pas sans exister. Solide esprit, clair et juste, de raison raisonnante et rabelaisienne philosophie, ouvert large au monde et indulgent (tout en raillant) à tout ce qui se voit sur la terre. Certes la sagesse de Brugnon ne lui vient pas d'un principe ; mais de l'harmonie que le bon sens fait entre les instincts, cultivant les meilleurs pour équilibrer les autres.

Et quelle surabondance de réalité ! On en est étourdi, amusé et fatigué. Il vit presque trop, ce Brugnon bavard. On éprouve la joie délicieuse d'un printemps extravagant, qui accable et enchante. Quel beau goût, quel fumet, quel parfum de la terre et des êtres, — quelle poésie enfin, mélancolique un peu, moqueuse et attendrie, et de bon aloi français et populaire ! Car l'œuvre est un poème lyrique — dans le fond et la forme. Un grand poème d'humanité et de style, dont la lumière n'est pas près de s'éteindre.

Il y a enfin une philosophie mise au cœur de ce livre [2]. Elle est annoncée d'abord par la bonne humeur générale. Elle apparaît dans le caractère de Brugnon. Elle se dégage explici-

1. Colas Brugnon. 13.

2. Encore que l'*Avertissement au lecteur* (de 1914) lui dise de prendre *ce livre comme il est, tout franc, tout rond, sans prétention de transformer le monde, ni de l'expliquer, sans politique, sans métaphysique, un livre « à la bonne françoise », qui rit de la vie, parce qu'il la trouve bonne, et qu'il se porte bien.*

tement vers les dernières pages ; quand le vieil homme *assis sous le manteau de la grande cheminée, dans la nuit de Noël,* épie la résurrection de l'Année et de l'Espoir, en une méditation de merveilleuse poésie, tendresse et ironique bonté :

A présent, je fais mon bilan du bout de l'an, et je constate qu'en six mois j'ai tout perdu : ma femme, ma maison, mon argent et mes jambes. Mais le plus amusant, c'est que lorsque à la fin, j'établis ma balance, je me trouve aussi riche qu'avant ! Je n'ai plus rien, dit-on ? Non, plus rien à porter. Eh ! je suis délesté. Jamais je ne me suis senti plus frais, plus libre et plus flottant, au courant de ma fantaisie... Qui m'eût dit, l'an passé, cependant, que je le prendrais aussi gaiement !... L'homme propose... Finalement, les choses tournent tout autrement que l'on voulait ; et c'est juste ce qu'il fallait. Et puis, en somme, l'homme est un brave animal. Tout lui est bon. Il s'ajuste aussi bien au bonheur, à la peine, à la bombance, à la disette. Donnez-lui quatre jambes, ou prenez-lui ses deux, faites-le sourd, aveugle, muet, il trouvera moyen de s'en accommoder et, dans son aparte, *de voir, d'entendre et de parler... Ainsi, l'on est plus riche, plus on est dépourvu : car l'esprit crée ce qui lui manque ; l'arbre touffu que l'on élague monte plus haut. Moins j'ai et plus je suis*[1]...

Affirmation finale de l'esprit, de la belle liberté d'âme, avec l'épreuve — par l'épreuve. Voilà cette philosophie. N'est-ce pas précisément celle qu'il nous faut à présent ?

Liluli, tragi-comédie, est aussi un petit drame philosophique et un poème « quasi una fantasia ». C'est avant tout

1. COLAS BRUGNON. 318. 319.

une farce satirique, d'une satire effrénée et iconoclaste, qui dans le sceptique descendrait jusqu'au néant, — n'était le rire.

Œuvre « hénaurme » eût dit Flaubert ; j'imagine que son sentiment de la *bouffonnerie amère*, pour qui *l'élément pathétique se place sous toutes les surfaces gaies et l'ironie plane sur tous les ensembles sérieux* [1], aurait applaudi à cette *Liluli* vengeresse. C'est à Voltaire que l'œuvre nous reporte directement. Une âme, une expression voltairiennes, de raison aiguë, de tolérance pessimiste, de raillerie amusée — avec plus de tendresse [2]. Voltaire, et aussi la science rabelaisienne de Brugnon ; mais beaucoup moins de bonheur que dans *Colas Brugnon*. C'est un étrange kaléidoscope que cette œuvre, homogène pourtant comme une petite flamme. On y trouve parfois la fantasmagorie des romantiques, les hallucinations à la manière de la *Tentation de Saint-Antoine ;* on y entend des échos d'Aristophane, de la comédie italienne, ou des comédies de Shakespeare. Et *Liluli* est une création entièrement moderne, symbolique et expressive de notre temps, qui ouvre, par une formule nouvelle de construction théâtrale, tout un horizon au réalisme et au lyrisme.

Le sujet est d'une extrême liberté. Le raconter est presque le détruire, en tuer la charmante et profonde irréalité. C'est, dans le cadre d'un acte assez court, d'un seul tenant, une transposition de la vie à la poésie, un mouvement endiablé de dialogues et d'actions, où les drames principaux se

1. Flaubert. Correspondance. 18 septembre 1846.

2. Romain Rolland relisait Voltaire en 1917, quelques mois avant d'entreprendre *Liluli. Candide, Le Taureau blanc, La Princesse de Babylone* lui semblaient des chefs-d'œuvre de lucide humanité, dont la liberté n'a jamais été dépassée.

mélangent à des scènes épisodiques à deux ou trois personnages, à des défilés, à des collisions de peuples [1]. *Les yeux du chaos qui luisent à travers le voile de l'ordre,* selon la pensée de Novalis que Jean-Christophe applique à son art, vers la fin de sa vie. (Quel principe esthétique s'appliquerait mieux au tourment d'un siècle comme celui-ci ?) — Mais aussi l'ordre, un ordre clair, évident, une harmonie clairement distillée à la manière française, qui enferme l'idée et les contours de sa fantaisie, et toute la sombre réalité.

Liluli est la terrible comédie du mensonge et de la vanité des hommes, vue sous l'angle de la raison gaie. Sujet éternel, que la guerre des peuples régénère [2]. C'est plus essentiellement le mensonge idéaliste, le plus meurtrier de tous, dont jouent les puissances d'intérêt et les asservisseurs grands et petits, les maîtres, gouvernants, capitalistes, prêtres et pontifes de ce monde. Esquissons la pantomime, pour en retirer tout le sens.

Un défilé de pauvre humanité, qui fuit l'inondation et s'en va vers des pays meilleurs, emportant ses hardes, passe sous les yeux sarcastiques de Polichinelle : peuples perpétuellement mécontents et jouets de leur routinière bêtise ; pédagogues abrutisseurs ; intellectuels fermés à la réalité ; paysans sordidement intéressés et brutes comme cailloux. Liluli guide toute cette foule, *Liluli l'enjôleuse,* le beau Mensonge ou l'Illusion, douée de toutes les grâces, la merveilleuse et

1. *Liluli,* dans la pensée de Romain Rolland, devrait être réalisée à la scène comme une fantasmagorie très mouvementée et colorée, peu réaliste, polyrythmique, et s'inspirant des riches créations du ballet russe.

2. Dans la conception initiale de Romain Rolland, l'acte de *Liluli* devait être le IIe acte d'un ensemble plus vaste, portant le titre : *L'Ane de Buridan.* La guerre occupait seulement ce deuxième acte. Le manuscrit original l'indique nettement.

cruelle créature, dont la séduction est si grande qu'elle charme, d'un bout à l'autre du petit drame, au milieu de ses pires maléfices. Elle les conduit, ces errants, vers le pays illusoire, au refrain optimiste de *l'avenir, ça ira !* — comme dit sa chanson lointaine.

Altaïr, le noble adolescent idéaliste au cœur très pur, court après la magicienne, qui se joue de lui. Pour distraire l'amoureux, Polichinelle lui montre un instant *ses dieux au naturel* — un peu de la terrible vérité : la Vie, sous la figure d'un homme sans tête qui broie tout; la Raison aux yeux bandés, qui va en ligne droite, mais court aux abîmes ; et l'Amour, le petit idiot larmoyant. Puis c'est le cortège de la Paix Armée, bourré de canons comme il convient : la Paix d'abord, un gros guerrier d'Offenbach, sanglé, armé, suant, soufflant ; ses troupes tout autour, *les sottes bêtes de bât,* sous leur harnachement ; et les âniers qui les mènent : la Liberté en bonnet phrygien, la chemise ouverte sur ses pectoraux velus, un fouet de charretier au poing, — l'Égalité avec son sécateur, pour rogner tout ce qui dépasse, — et la Fraternité, nègre anthropophage, *mais avec une fourchette et le bénédicité.* (Le détail de ces figures est particulièrement savoureux). — Altaïr va tomber dans le désespoir, qu'il ne pourra supporter : la vie est une ignoble dérision. Mais Liluli accourt, puisque Altaïr l'abandonne, et il suffit qu'elle lui mette les mains sur les yeux : l'heureuse illusion renaît, le monde est beau et pur. Altaïr s'endort, et il est emporté — sur un affût de canon. Cette scène me paraît la plus substantifique de la comédie [1].

Liluli entreprend à présent Polichinelle à la face hilare, qui prétend être libre. C'est un tableau de séduction parfaite,

1. L'étude du manuscrit montre que Romain Rolland commença précisément l'œuvre par cette scène.

où notre bon vivant railleur va choir dans les bras dorés de la charmeuse, qui démasque un peu trop tôt deux sergents recruteurs avec un écriteau : *Gentlemen, pour la gloire !* — Polichinelle a fait un bond, et est grimpé dans un arbre. On pourrait l'y cueillir. Mais Liluli décide de l'épargner : elle a besoin de lui aussi, et de son scepticisme, pour la grande affaire qu'elle prépare. *Je t'aurai !* lui crie-t-elle. Polichinelle fanfaronne :

Jamais ! Le rire est une arme contre l'Illusion ! [1]

Elle essaiera, en attendant, son pouvoir sur cette bête avisée de paysan Janot, tout occupé à accaparer un champ. Comme dit Polichinelle, qui assiste à la scène : *Chante au baudet, il fait un pet.* Mais Liluli est bien tranquille : *sa cousine tournée à l'aigre, l'Opinion* se chargera d'emporter celui-là comme les autres. C'est affaire de temps, et de moyens appropriés. *Qui vivra rira.*

Une foule arrive, chargée d'amulettes, psalmodiant les litanies de la superstition humaine. Au milieu, Maître-Dieu, marchand levantin de bondieuseries, homme d'ordre, ami de l'État, celui qu'on trouve toujours du côté du manche, et qui crie sa marchandise : *Voici les petits dieux ! Qui veut ? Pour tout, pour tous !...* Polichinelle l'interroge sur ses affaires. — *Mon Dieu, Monsieur, l'on vit.* Et comme notre plaisantin lui demande de quel œil *le Vieux Père, là-haut* voit son commerce, le marchand, après un petit accès de rire, majestueusement se déshabille, devant Polichinelle interloqué, et devient le Père Éternel, en robe de chambre blanche, un soleil par devant et une lune par derrière, qui se présente, paternel et clignant de l'œil : *Maître Bon Dieu, Monsieur, pour vous servir.* (La scène de la « révélation »

1. Liluli. 60.

de Dieu, et de sa théologie à l'usage du siècle, est chose ineffable). Avec lui, la Vérité sa maîtresse, brune tzigane, nature de feu : *la Vérité, mon fils, aux cris d'hirondelle.* — Or, de l'autre côté d'un ravin monte une autre foule, psalmodiant comme la première, mais à l'adresse d'autres petits bons dieux. Les deux peuples — Gallipoulets, Hurluberloches — sont face à face, à l'entrée d'une route unique. Interpellations railleuses et grossières, sans méchanceté, échange de victuailles, sympathie naturelle. Les Gras (les dirigeants) interpellent les Diplomates, *ces toucheurs de bœufs :* que laissent-ils donc s'accomplir ? La fraternisation ? Ce serait la maison à l'envers. Mais ceux-ci répondent, avec le sourire, que jamais plus beau tableau n'a été enfanté par la Diplomatie. Les peuples bougent ? Soit, on bouge avec eux. Mais l'exode n'ira pas loin, et on les mène tout droit à s'étriller les uns les autres, d'accord avec les partenaires d'en face, *Messieurs de la Carrière, qui sont de l'autre bord.* Chœur de la *Belle Diplomatie.* — Cependant la Vérité, cette impulsive, profite d'une absence de Maître-Dieu, appelé par les ordonnateurs de la fête, pour se jeter dans les bras de Polichinelle : *Houp-là ! Enlève-moi !* Elle en a assez *de tous ces vieux, ces rois, ces prêtres, ces ministres, ces gras bourgeois, ces diplomates, ces députés, ces journalistes, tous ces pantins, penseurs, pansus, ces dieux, ces vieux !...* Elle en a *assez de servir !* elle en a *assez de mentir !* Mais Polichinelle, tout amoureux qu'il soit, craint pour sa peau. Il se récuse. *Ah ! Couard ! Lapereau ! Cœur de mouton ! Poltron !* — lui crie la belle furieuse. *Tu es toujours le même ! tu as peur du bâton.* C'est le procès cinglant des rieurs égoïstes de tous les siècles, libres à part soi, mais qui ne se compromettent point vis-à-vis de la société. *Tu es prudent, prudent, ta grande bouche est fermée sur ton ricanement... Ah ! Quand viendra l'amant, le grand Rire vainqueur, qui*

me ressuscitera, de son rugissement ! — Et quand Maître-Dieu crie : *Holà ! Vérité, il est temps, viens t'habiller !* — Polichinelle regrette à la fois Liluli et la Vérité, et ne s'estime point : *Bon sang, j'ai été lâche !*

Les événements se précipitent. Tout marche à la guerre. Entre temps, les ouvriers de deux côtés ont entrepris de fabriquer un pont, au-dessus du ravin, pour se rejoindre. Tentative hardie. Quand le travail est fait, les Diplomates surgissent : la loi, le règlement ; on placera sur ce pont des sentinelles, des gabelous et quatorze délégués de la Censure. Le pont est-il assez solide pour qu'on y passe des canons? Enfin Polonius, délégué du Congrès de la Paix, vient faire à l'entrée du pont son homélie *bellipaciste* au nom de la Société des Nations. Pendant ce temps les canons sont amenés en douceur, et la danse commence. Les Gras font jouer le thème sacré de la Défense nationale. *Voyez, Messieurs, voyez, là-bas, c'est effrayant ! Ils sont armés jusques aux dents.. J'en ai, j'en ai la chair de poule... C'est contre nous.* Le peuple n'y croit pas ; il est bonhomme et réfractaire. Mais on le tient ; on l'y fait croire. Et bientôt chaque peuple — les Maigres Gallipoulets, les Maigres Hurluberloches, sous la surveillance des Gras — somme l'autre de désarmer, et l'accuse de traîtrise. Dieu paraît. Les Gallipoulets crient : *Dieu est pour nous ! Dieu est à nous !* Maître-Dieu se met au service de la bonne et glorieuse nation des Gallipoulets ; et en un paterne discours il lui prouve que tout en elle étant sacro-saint, celui qui l'attaque est à détruire ; qu'elle est bien effectivement attaquée (*la Vérité en a les preuves dans une enveloppe cachetée);* qu'elle fait la guerre de la Justice, et que *n'est pas tuer se défendre.* Derrière lui, sur une sédia, est la Vérité, écrasée par une chasuble d'or et une tiare monumentale, cachée sous un voile métallique ; elle est encensée par les Très-Gras et la meute des journalistes. — Elle a une dernière révolte. D'un

sursaut elle rejette la chape, elle apparaît demi-nue, pieds et poings liés, et bâillonnée. Vite on la ligotte respectueusement, mais avec plus de solidité, puis on s'agenouille devant elle, et le cortège reprend, au cri populaire de : *Vive la Vérité !*

Seul Polichinelle a ri, d'un rire homérique. Et Maître-Dieu s'engage sur le pont. Le voilà chez l'ennemi. Il présente son passeport : il est l'*Alte Gott* des Hurluberloches, qui congratule le Grand Khan, le Khan des Khans. On se reconnaît et on s'embrasse. On ajoute un bandeau sur les yeux et un voile noir au harnachement de la Vérité. Tandis que les Grands Derviches, du côté des Gallipoulets, calment la foule qui a vu partir le Bon Dieu, en faisant entendre sa voix dans un gramophone. On dispose les parties pour le grand chœur de la Haine intellectuelle, et la mêlée commence.

Le drame s'ouvre par le combat d'Altaïr contre son cher compagnon Antarès, son frère d'idéalisme, tous deux sur le pont, et la cruelle Liluli voltigeant au-dessus d'eux. Scène terrible, touchante, et lamentable — qui est un chef-d'œuvre. A leur suite les peuples se ruent, en dépit des sarcasmes de Polichinelle. Toutefois le premier mouvement s'épuise vite. La conviction manque. Il faut d'autres moyens, et c'est alors qu'apparaît la grande hallucination barbare qui incarne la puissance de notre siècle, la sombre déesse Llôp'ih, l'Opinion, *le maître de la danse,* comme l'appelle Liluli. Une femme cadavéreuse aux bras levés, les yeux hagards et vitreux, les seins et le ventre nus, debout sur un auto fantastique d'acier noir, monte de l'abîme sous un vent d'ouragan hululant de sirènes ; à côté d'elle, la Bête de Dürer (celle qui attend l'homme à son heure) ; tout autour les Cosaques, les bandes de singes et de satyres ; et le cortège arrive dans un ouragan de musiques infernales. Un vent panique saisit le monde. Il y a un instant de silence éclatant. Puis la déesse

laisse retomber violemment ses bras, et l'humanité entre en folie. Les Cerveaux-Enchaînés, Gallipouletsde haute marque, dansent la pyrrhique, une chaîne au cou, sous le fouet d'un énorme nègre. Les intellectuels glapissent. Les peuples s'enfoncent en batailles indécises, démesurées, qui sortent du cadre de la vision. La scène se vide.

La Bête de Dürer vient flairer le dernier qui n'ait pas été touché. C'est Janot le paysan, toujours piochant sa terre. Lui, à l'approche de la Bête, quitte tout et va sur le pont. En face de lui Hansot, le paysan Hurluberloche. Ils voudraient bien ne pas se faire de mal. Mais ils sont condamnés. *Crevez, héros!* crient les spectateurs de l'arrière. Maître-Dieu est dans les nuées à la fenêtre ; la Bête de Dürer, sur un rocher, est son digne pendant ; Liluli voltige dans le ciel avec des palmes et une trompette. C'est le couronnement. L'univers entier les pousse : *Tue ! Tue ! Tue !* Liluli sonne gentiment : *Turlututu !* Il faut y passer. Les paysans s'injurient. Mais la peur est plus forte. Alors la déesse Llôp'ih fait un dernier geste, et la sirène hurle : les pauvres bougres roulent ensemble dans le ravin, aux cris d'extase des Intellectuels enivrés, qui montent au Capitole.

On voit, dans l'ombre d'un rocher, remuer la bosse de Polichinelle, qui émerge du trou où il s'est prudemment tapi. Il est secoué par le rire muet, le rire à part soi, mais vainqueur.

Ils ne m'ont pas. Le rire est sauf.

A peine a-t-il parlé, qu'un vacarme épouvantable tombe du ciel :

Ah ! Sacrebouille !... Ils dégringouillent !

Et tout s'écroule sur lui, les peuples qui se battent, la terre,

les meubles et le ciel. Au sommet du nuage de poussière, Liluli, son petit doigt sur le nez, prononce la moralité :

Un sage a dit :
« Attends pour faire le malin
Et rire du destin... la fin ».

Mais la force continuelle de la verve, le détail savoureux, le jeu d'images ! Je n'en donne même point un aperçu. Il faudrait tout citer de cette œuvre exubérante. C'est une fusée de fin lyrisme, de tendresse ironique et d'amertume voilée, dans le cadre d'un artifice franchement déclaré, auquel ne répugne pas le grotesque[1]. Et quelle source de méditations, pour la pensée qui sait comprendre ! Les perspectives sont infinies. *Liluli* offre à l'intelligence, sous une forme plus légère, l'aliment supérieur d'un drame philosophique de Renan.

La guerre est vue dans sa triste et définitive profondeur. Si l'on veut trouver la pensée nue de Romain Rolland sur la guerre, comme esclavage et aberration, — la voilà. Qu'on la cherche dans les aphorismes éclatants de ce petit drame : elle s'y voit sans ombre. Et elle est terriblement amère. Ce n'est pas seulement cette guerre européenne dont la machine impérialiste (vue dans le camp des Gallipoulets) est esquissée en traits caricaturaux, mais essentiels, véritables (la caricature consistant à resserrer les faits démesurés de notre époque en une dimension de fantaisie). —

1. C'est à mon sens ce caractère d'artifice, de théâtre au sens de la comédie italienne, de transposition, qui assure à l'œuvre une existence scénique, en dépit de l'énormité et de l'instabilité du sujet. Une réalisation polyrythmique et polychrome accentuerait ce caractère, en s'harmonisant d'autre part à l'esprit rieur et gracieux de l'œuvre.

C'est aussi, il me semble, le procès de toute guerre, de la guerre éternelle — *in se* —, une éternelle entreprise de rapine qui, en acculant les peuples à défendre leur peau, permet à leurs classes dirigeantes de les razzier de siècle en siècle l'un par l'autre, en les asservissant des deux côtés ; la guerre qui se nourrit de mensonge et perpétue, avec la folie glorieuse et la férocité, le règne de l'absurdité universelle. *Attaquez donc, car c'est pour vous défendre !* — crie Maître-Dieu aux Gallipoulets.

Et *Liluli* exprime la fatalité de la guerre. Non point fatalité biologique ou de nature mystique ; mais fatalité relative, fruit de la complexité sociale, et qui trahit l'impuissance où est une époque de se délivrer d'un processus destructeur et d'une erreur monstrueuse. Un seul homme échappe — moralement — : Polichinelle. Les forces permanentes en jeu : séduction de Liluli, abject pouvoir de la déesse Llôp'ih, intérêt, bêtise et faux idéalisme des humains, sont pour nous assurer de l'éternité des guerres. Elles composent une nécessité plus implacable que le Destin antique, à laquelle la science prête son progrès. Et *Liluli* accuse ainsi le perfectionnement dans l'hypocrisie, qui est peut-être la forme la plus sensible du développement des sociétés. La guerre, de nos jours, fait la guerre à la guerre ; elle est pacifiste et internationaliste, tout en traquant les derniers hommes de la paix. C'est Polonius qui parle sur la Société des Nations.

La guerre n'est qu'un aspect du drame. Liluli règne en vérité sur toute la condition humaine. L'œuvre de Romain Rolland pose le plus grand problème — celui de la vérité.

L'humanité ne peut pas supporter *la vérité horrible*, comme disait Tolstoy[1]. Elle en a peur, elle s'y ennuie, elle y étouffe, — car elle ne possède pas la grande âme qui, de la vérité,

1. Lettre de 1860.

dégage le sublime. Et l'humanité préfère mourir pour le mensonge habillé de gloire, l'illusion qui tue. *Liluli*, c'est la triste condition de la vérité parmi les hommes — et la condition plus triste encore de la tromperie humaine. Car l'illusion meurtrière, outre qu'elle amène la catastrophe finale, est au service de la pire réalité, du plus bas crime. Ainsi l'illusion est le jeu du mauvais. Il convient d'ailleurs de remarquer que *Liluli* fait le procès d'un certain idéalisme, disons *idéalisation* des choses ; — et que la valeur, la vertu d'un idéal libre, fruit d'une vraie conscience, ne sont point rabaissées.

Il semble que l'homme ne puisse être sauvé de ce cycle infernal que par la vérité — aveuglante, absolue, — et la force de caractère pour la dominer. Hélas, seul le grand homme peut incarner cet équilibre. S'il est possible d'imposer à l'humanité cette vérité dont elle a peur, est-il aussi aisé de lui donner le caractère ? — Et voici apparaître l'autre face de la pensée de Romain Rolland, que nous trouvons exprimée dans presque tous ses ouvrages, et qu'il montre plus souvent encore dans sa conversation ; on l'a rencontrée plusieurs fois au cours de notre étude. Il n'est pas possible, sans crime, de dire *toute* la vérité. Altaïr a besoin d'illusion, il la crée et elle lui est nécessaire comme le souffle. Un idéal vital et bienfaisant l'eût préservé — peut-être — de rouler sous l'illusion meurtrière. Il y a peut-être une sœur de Liluli, qui n'est point aussi mauvaise qu'elle. Il y a devoir à laisser aux hommes les illusions qui sont les sources de leur activité. C'est faire, pour eux, une certaine confiance aux destinées de ce monde, quitte à savoir (en soi) le néant de cette confiance, et à poser enfin (pour soi) l'interrogation de Renan : *Qui sait si la vérité n'est pas triste*[1] *?*

1. Préface au Prêtre de Némi.

Certains estimeront qu'il y a contradiction entre les deux ordres de pensée, — le thème de *Liluli* d'une part, — et cette dernière conception de l'œuvre de vérité, qui laisse des droits à l'illusion. (Remarquons d'ailleurs que les proportions ne sont pas égales : l'humanité et ses grosses illusions marchent à leur guise, et c'est le drame de *Liluli* ; un plus petit nombre d'hommes — une élite — présente assez de valeur pour avoir soif de l'illusion morale). Mais je ne crois pas qu'il y ait contradiction. Tout esprit doué de finesse saura toujours séparer, *dans la vie*, les idéalisations mortelles, meurtrières, asservissantes, nées dans l'incubation monstrueuse des grandes crises collectives, de telle foi en la bonté naturelle de l'homme, ou en la réalité du progrès, dont certaine conscience pure, pour vivre et pour agir, a un besoin urgent. Il me semble même, si l'on y regarde de près, que les deux ordres de pensée à l'égard de la vérité forment une harmonie. Et toute grande âme, dans son action sur le monde, doit être capable de réaliser cette harmonie.

Vu d'assez haut, le sujet de *Liluli* devient : la vérité pessimiste de la vie (la vérité affreuse, l'illusion mortelle) — et en face d'elle, la raison qui voit et éclate de rire. L'opposition des deux mondes — dont l'un est l'humanité avec ses voies fatales et grotesques, sa *volonté de malheur,* sa bêtise sempiternelle et aussi sa misère touchante ; l'autre est l'âme de l'homme, du *roseau pensant* qui parfois apparaît, seul de la solitude de l'esprit et frère des esprits du temps, pour embrasser et dépasser l'humanité, et rêver sa liberté. Antinomie qui apparaît plus éclatante à chacune des grandes crises de la société, comme celle-ci. Antinomie qui contient toute la substance de la philosophie de Romain Rolland. Et c'est la solution — par le grand esprit — du problème de la vérité.

Entre *Colas Brugnon* et *Liluli,* il y a le fossé béant du

monde, la paix de l'Europe perdue. Il y a aussi l'apostolat vaincu. *Liluli* est l'œuvre sans espoir et presque sans pitié qui sort de la grande guerre. Au temps où Romain Rolland écrivait *Colas* sous la dictée de ses grands-pères, la bonne vie équilibrait tant bien que mal la mauvaise. A présent l'équilibre est rompu — et le rire est libéré jusqu'aux abîmes. Puissance consolatrice de l'Art, qui permet de soutenir un tel tableau, et d'en retirer enfin de la force. Mais n'oublions pas que Polichinelle le rieur n'ose pas conquérir la Vérité quand elle l'appelle à son secours. Et n'oublions pas non plus que « l'homme libre », quand il se croit sauvé, meurt écrasé sous les décombres, comme le reste de l'humanité possédée du mal. Il y a là, on en conviendra, un infini de pessimisme, sous le jeu de la gaîté. Et nous sentons bien que cette fin est conforme à la vie. Nous savons que la raison ne survit pas dans le monde ; qu'elle a peine à vaincre dans l'esprit d'un homme ; et qu'elle ne se libère enfin que dans l'absolu. Il est vrai que là, si haut, l'harmonie est assurée, et la tempête « sereinée ».

Ce serait pourtant une erreur que d'enfermer la pensée de Romain Rolland dans la conclusion de cette *Liluli* éclatante et sombre. Le pessimisme n'est jamais à ses yeux qu'un accord au sein d'une harmonie plus complète. Dans *Clerambault* domine la foi ; des profondeurs du désespoir et du doute, elle se relève toujours, et d'un coup d'aile, remonte. Les trois œuvres écrites pendant la guerre combattent toutes trois la guerre : *Liluli,* par le rire ; *Pierre et Luce,* par l'amour ; *Clerambault,* par la foi. C'est ensemble qu'il faudrait les embrasser, pour comprendre la pensée sévère, stoïque et joyeuse du poète.

XIV

LA PHILOSOPHIE

La foi d'un saint et la lucidité d'un sceptique, disait Carlyle de Gœthe. J'aime en vérité, au terme de cette étude, à évoquer un instant la figure sereine de Gœthe l'Européen. Je ne crains pas de le faire, car je n'institue pas de comparaison ; entre les vivants et les morts il n'existe point de commune mesure. Si je fais résonner les plus grands échos autour d'une personnalité vivante, c'est pour la faire aimer. Or il semblerait que la parole de Carlyle ait été écrite pour caractériser la philosophie de Romain Rolland. Elle donne pour ainsi dire la définition de son esprit.

Comme un ouvrier posant la dernière pierre de la maison, je jette un regard sur l'ensemble. Dans un tel homme (c'est là le privilège des créateurs), si grand que soit l'art, l'esprit domine encore l'œuvre.

Au sommet, l'étendue. Une philosophie (dans le beau sens que le mot avait au XVIIIe siècle) qui se résume en deux ou trois principes humains : comprendre, aimer, être libre et tolérer, — mais qui est d'une infinie nuance dans l'appréhension de tous les problèmes, la compréhension de leurs antinomies et de leurs harmonies. De grands accords symphoniques entre les idées. Un mouvement sans fin, qui brise perpétuellement l'immobile, le dogme, la convention, la

notion abstraite, la théorie préconçue. C'est, si l'on veut, un universalisme vivant, de source panthéiste, critique et actif. Le vers fameux de Térence est sa devise intime.

Dans le sein de cet univers intellectuel, mieux fait pour la contemplation que pour l'action, c'est une extrême finesse de principes et de sentiments qui conduit le jugement pratique. La matière de la pensée est si fluide qu'elle apparaît souvent insaisissable ; telle une nébuleuse instable en marche vers quelque avenir incertain. — Et cependant, pour qui observe, il y a une unité organique, une possession complète, un mouvement central. Et là est l'action. Nous renverserons le mot de Novalis, et nous dirons : un voile d'ordre jeté sur les yeux du chaos. Il existe toujours en lui une maîtrise, tant intellectuelle que morale ; un sentiment vif des hiérarchies entre les valeurs, qui donnent la clef de la vie ; et le souci d'une discipline qui, loin de jamais limiter, tend à augmenter toujours les plans et les perspectives. Quel beau pays que cette pensée, pour celui qui eut le bonheur de voyager au milieu d'elle ! En vérité elle ne tolère jamais en elle de désordre ; les éléments qui semblent s'opposer sont les parties d'une synthèse plus haute. Mais encore faut-il chercher parfois le fil d'Ariane, qui permet de passer d'une sphère à une autre. Vie et universalité. C'est ainsi que Romain Rolland, incarnant aujourd'hui le plus beau type de ce que nous nommons l'intellectuel, comprend et pratique *cette royale vie selon l'esprit, à laquelle un vœu de nazaréen l'attacha dès son enfance*[1].

En métaphysique, son intelligence marie plusieurs philosophies. Elle n'aime pas beaucoup la métaphysique. C'est par l'étude de l'histoire, plutôt que par la méditation abstraite,

1. D'après Renan. Souvenirs d'enfance et de jeunesse.

qu'elle est arrivée à la pensée [1]. Bien heureusement, elle n'a point de système à elle. Mais nous connaissons déjà l'arbre de sa pensée, qui est à deux branches maîtresses : branche religieuse et branche rationnelle. Cette dualité, poussée très loin, est le caractère original de son esprit. Et l'accord est si beau et rare qu'il n'est pas vain de le considérer comme un chef-d'œuvre.

La chaleur de sa foi va jusqu'à l'effusion morale la plus haute, sans toucher à la région suspecte du mysticisme. Foi nourrie du panthéisme de Spinoza et des Cosmogonies présocratiques, et qui adhère d'autre part au Christianisme régénéré de Tolstoy ; foi en l'Éternel vivant, en l'Éternel présent, en l'Éternel qui s'est révélé à certaines heures solennelles. Foi active, Amour. Cette foi même, je m'en aperçois, ne saurait se dégager simplement ; elle est un mouvement, une aspiration à l'éternité ; ses aspects varient selon les heures de la vie, selon l'orientation de la méditation, et l'œuvre à accomplir ; et bien des vérités sont sa vérité [2]. Au reste, quelle représentation humaine, pour une âme de cette subtilité, pourrait prétendre définir l'Éternel ? C'est l'énigme qui est éternelle. Heureusement. Romain Rolland pense comme Renan : *nous avons trouvé à Dieu*

1. *La pensée, ce sont les hommes qui pensent.* Lettre personnelle, 1918.

2. *On me demande : dites votre foi. Ecrivez-la. Non. Je ne l'enferme pas. Ma pensée est en mouvement, elle devient, elle vit.* Conversation à Thoun. 8 août 1916. — *Je ne puis ni ne veux donner un* Credo *métaphysique. Je ne me tromperai jamais moi-même en disant que je sais ou ne sais point. Je peux imaginer ou espérer, mais je ne me limiterai jamais dans les frontières d'une croyance, car j'espère évoluer jusqu'à mon dernier jour. Je me réserve une liberté absolue de rénovation intellectuelle. J'ai beaucoup de dieux dans mon Panthéon : ma première déesse, c'est la Liberté.* Lettre à Ellen Key, publiée dans le Courrier des Revues et des Livres. 10 février 1914.

un riche écrin de synonymes[1]. Le divin est multiple. Le divin s'agrandit. Le divin meurt et renaît. Dieu *devient,* ainsi qu'il est dit dans *L'Avenir de la Science.* Il est une ascension continue de l'être. Toute l'affirmation de la raison s'épanouit en lui, avec tout le doute de la raison. Et comme Romain Rolland l'écrit dans *Empédocle d'Agrigente et l'Age de la Haine,* épousant la large doctrine du poète-philosophe d'Ionie : *si la pensée impuissante renonce à expliquer par des mots ces âmes immortelles, dont l'intuition seule effleure le mystère, il est au moins possible de se joindre à leur élan libérateur ; et cela seul est urgent*[2].

Élevé d'abord dans un catholicisme assez janséniste, Romain Rolland rompait avec toute confession dès l'âge de quinze ans. Après de rudes crises pendant l'adolescence, et une certaine période de nihilisme philosophique, il a la révélation de Spinoza en 1884, et il va voir Renan. A l'École Normale, il se livre à une débauche d'intellectualisme fiévreux, d'observation d'intellectuels, d'analyse critique. Et il écrit en 1888 le *Credo quia verum,* le premier acte de sa foi, la confession intérieure qui fixe sa connaissance religieuse. C'est un panthéisme, où la pensée sous la forme intuition (par une sorte de prévision du bergsonisme) transporte le principe de Descartes : *je pense, donc je suis,* à l'ordre universel : *je pense* (*ou je sens*), *donc Il est.* De cet axiome découle une conception de Dieu, du monde et de la liberté, une éthique et une esthétique. A partir de ce moment, Romain Rolland peut dire : *Désormais plus de métaphysique ! J'ai touché ma certitude ; je ne la remets plus en question.* Il écrivait

1. Préface au Prêtre de Némi.
2. Empédocle d'Agrigente et l'Age de la Haine. 41.

en 1912 : *Jusqu'à ces dernières années, la lumière de ce Credo de jeunesse a suffi à m'éclairer* [1].

La forme religieuse de la pensée évolue cependant, au cours de la vie. On la retrouve, exprimée avec une force incomparable, dans *Jean-Christophe* — à l'heure terrible du *Buisson Ardent.* Elle apparaît alors (harmonisée à l'atmosphère du roman) comme une conception dualiste de Dieu combattant éternellement contre un principe de néant [2]. Cette sphère religieuse est à son tour dépassée dans *La Nouvelle Journée,* où Christophe vieux entrevoit un accord suprême, une forme plus imprécisée, mais pacifiée de l'Éternel [3]. La notion dualiste semble remplacée par l'idée d'une trinité. Dans une lettre à Ellen Key, Romain Rolland s'explique sur cette intuition religieuse :

Pour le moment, je ne sépare point l'âme humaine de l'esprit divin, mais je ne crois guère que cet esprit remplisse l'univers... Le monisme pur ne me satisfait pas ; j'incline plutôt vers un dualisme du genre de celui du vieil Empédocle... La lutte entre deux principes est pour moi évidente dans la suite de l'histoire. Il s'agit de savoir s'il y a un troisième principe où les deux autres sont inclus ou harmonisés. Une trinité donc, mais une trinité bien différente de celle des chrétiens... Une triade qui se rapproche de l'antique Cosmogonie dont nous trouvons un reflet chez Hésiode, dans Chaos, Gaia et Eros [4].

1. Lettre à M. Paul Seippel. J'emprunte, sur cette question du *Credo quia verum,* au bon ouvrage critique de PAUL SEIPPEL : ROMAIN ROLLAND, L'HOMME ET L'ŒUVRE, 1913, p. 27. Le *Credo quia verum* n'a jamais été publié.

2. LE BUISSON ARDENT. 324.

3. Voir : LA NOUVELLE JOURNÉE, 239 à 243.

4. Lettre à Ellen Key, publiée dans le Courrier des Revues et des Livres, 10 février 1914.

L'essai sur *Empédocle d'Agrigente,* écrit au sein de la nuit européenne comme une affirmation hardie d'humanisme religieux, pénètre très avant dans le problème, et semble tendre à nouveau vers une conception dualiste. Mais avec Empédocle, Romain Rolland pense : Χάρις στυγέει δύστλητον Ἀνάγκην : *la Grâce (ou l'Amitié) hait l'intolérable Destin.* Et comme le sage d'Agrigente, devant l'égal pouvoir, alterné et fatal, de l'Amour et de la Haine, *c'est pour l'Amour seul qu'il prend parti* [1]. L'Amour qui est l'esprit divin de Jésus et de Tolstoy. Je crois que cette valeur d'Amour universel, d'Amour au sein de l'Être, est devenue la grande réalité essentielle de sa croyance, — la seule.

Qu'importe que nos yeux ne soient plus là pour le voir, — le beau ciel, le Sphaïros, *le soleil de Panhumanité, qui fut et qui sera, de lointains en lointains, dans l'infini du Temps ? Il est dès à présent, il est en qui le rêve.* « La douceur de son flot immortel coule en nos membres. » *Et la déesse Joie est* « chacune de nos pensées amicales » *— est* « chacune de nos œuvres de paix et d'harmonie [2] ».

1. Empédocle d'Agrigente et l'Age de la Haine. 34.

2. Empédocle d'Agrigente et l'Age de la Haine. 44, in fine. Romain Rolland cite Empédocle.

Je remarque que dans cet essai philosophique, Romain Rolland retrouve, par une divination hardie, cette idée de *Cycle*, de retour éternel, de forme circulaire attribuée à l'infini, — qui semble opérer les plus grands bouleversements dans l'ordre scientifique. N'est-ce pas vers cette idée que se précipitent à l'heure présente les principaux courants des sciences — physique mathématique, mécanique céleste, chimie, biologie, psychologie — réunis et soudés par une synthèse imprévue ? L'édifice analytique du XIXe siècle s'effrite, et de nouvelles perspectives s'ouvrent à l'esprit (Théorie de l'espace limité selon la géométrie non-euclidienne, Théorie de la relativité du temps d'Einstein) — qui vont augmenter encore, semble-t-il les proportions de l'abîme inconnu.

Nous devons défendre en nous les sources de la vérité et celles de la foi. Chaque homme est un petit monde, qui a sa tâche et sa foi afin de l'accomplir. Mais il ne doit pas oublier que ce petit monde et cette foi, qui en est l'unité consciente, font partie de l'univers sans bornes où des millions d'autres mondes gravitent avec d'autres idéals. Et tout en me laissant emporter par le mien, je tâche d'embrasser le spectacle de la Vie multiforme et de ses millions d'efforts pour saisir l'Infini.

J'ai deux besoins : croire (agir) et savoir. Mais le dernier instinct est le plus puissant. Je veux les harmoniser. Mais s'il fallait choisir, je choisis la vérité. Nulle foi, nulle douceur de foi ne me fera baisser les yeux devant la vérité. Et j'estime que sa recherche est la plus grande action (la plus héroïque peut-être) [1].

A côté de la foi, et sans lui porter ombre, voici donc la raison la plus libre du monde. Combien elle est souple et renanienne ! L'intelligence a suivi l'école de Montaigne, de Voltaire, d'Erasme, de Gœthe ou de Shakespeare. Mais c'est bien, entre toutes, la pensée de Renan qui l'a marquée le plus fortement [2].

Élevée dans la science du doute, elle veut, comme dit la *Préface* au *Prêtre de Némi,* ne croire au vrai qu'après avoir plaidé pour le faux. Elle est relativiste de nature. Elle est capable de tout épouser de la réalité innombrable et contradictoire, et des idées qui la réflètent, et des pensées des

1. Note du 8 juin 1916.

2. A l'heure de sa formation morale, quand il était normalien, Romain Rolland lisait les dernières œuvres de Renan. Renan était alors à son apogée; il rayonnait sur la jeunesse française et européenne. Romain Rolland alla le voir et s'entretint avec lui ; et il n'oublia plus ces entretiens.

siècles à travers lesquelles se joue la comédie aux cent actes de l'Univers. Elle est nourrie d'incertitude et elle poursuit la vérité avec une curiosité jamais lasse.

Et l'harmonie se fait entre les deux mondes du microcosme. C'est que si la certitude religieuse inspire la vertu d'un vaste amour, la critique capable de tout embrasser de la vie sans défaillance est encore, par une autre voie, une puissance de tout aimer. La foi et la raison sont réunies par une gamme de valeurs vivantes et par l'unité d'une âme.

Que voulez-vous ? Je ne peux pas ne pas voir tous les aspects. C'est alors que je trahirais la vérité, si je sacrifiais le tout à la partie, si je me murais dans une foi précise et catégorique... Il existe certainement dans l'univers une hiérarchie de pensée. Je suis persuadé que notre idéal (de fraternité humaine) est le plus élevé ; mais il en existe d'autres, et nous ne pouvons les nier. Et peut-être que naîtra un jour un idéal nouveau, plus vaste encore. Les esprits puissants savent qu'ils ne réalisent qu'une partie de leur pensée, mais ils restent toujours ouverts sur l'infini[1]...

La raison devance ainsi la foi qui l'illumine. Renan n'a-t-il pas présenté, lui aussi, cette sereine synthèse de la religion et de la critique ? Je la trouve exprimée formellement en plusieurs ouvrages de la dernière partie de sa vie — les *Drames philosophiques*, les *Souvenirs d'enfance*, — et je suis persuadé que ce n'était point là un dilettantisme de sa pensée, comme on a voulu le croire. Mais il est certain que la foi de Renan n'a ni la naïve chaleur, ni l'instinctivité, ni

1. Conversation à Sierre. 1916. — Il est intéressant d'évoquer ici Tolstoy. Le grand voyant de l'amour entre les hommes ne s'arrêtait point non plus à sa foi : *Peut-être la science découvrira-t-elle un jour à l'art un idéal encore plus élevé, et l'art le réalisera.* (QU'EST-CE QUE L'ART ?) — Cité dans la VIE DE TOLSTOY. 126.

le pouvoir d'action qui sont intimement attachés à la foi de cette âme-ci. Renan l'emporte au contraire par la précision de la culture, l'exactitude scientifique, qui n'est point la qualité de Romain Rolland. A un autre pôle de la conscience européenne, Tolstoy aussi possède, dans la maturité de sa pensée religieuse, l'union ardente des deux forces — la Raison et l'Amour. Selon lui, l'activité de la raison est l'amour; et l'âme s'ouvre à l'amour par la raison. Mais pour le prophète d'Iasnaïa, dont la culture est plus fruste, la synthèse penche fortement vers le côté du royaume mystique.

Et il me semble que l'esprit de Romain Rolland rassemble plus réellement que ces grandes pensées les deux puissances antinomiques, soude mieux les deux mondes de l'âme, en laissant à chacun sa vie indépendante, en les réalisant tous deux, dans l'art et dans l'action, avec une complète loyauté de caractère.

La critique, à la limite, devient le scepticisme. Romain Rolland n'y échappe pas plus que Renan, et par là il retrouve aussi Voltaire. De même qu'une nature pleine d'énergie le porte vers la foi tragique, et même vers l'ascèse religieuse, — une autre nature non moins puissante, aussi abondante, le conduit au scepticisme de nos grands-pères, rieur, gaillard, sachant jouir des bons instincts de l'animal humain. Un haut scepticisme plein du mouvement de l'univers et bien vivant, n'est-ce pas là une suffisante conquête ?

C'est un grand orgueil qu'une foi assez absolue pour aliéner la liberté des autres. Il faut le sel du doute qui laisse à l'adversaire la vie. Et le grand sceptique, comme Erasme et Voltaire, à quelle grandeur n'arrive-t-il pas dans sa négation de tout ! Un tel scepticisme devient à son tour comme une forme de la foi[1].

1. Conversations à Sierre. 1916.

S'il y a une évolution philosophique de Romain Rolland, de la jeunesse et de l'époque de *Jean-Christophe* au temps de guerre et à l'époque qui la suit, on pourrait caractériser cette évolution par l'image que voici : un déplacement graduel du centre de gravité vers le scepticisme. Les œuvres récentes nous en donnent le témoignage. Plus expressive encore est la correspondance de Romain Rolland, depuis ces dernières années. Une telle évolution marque l'accès à une paix intérieure plus libre, plus claire, plus indulgente au monde. Et nous allons voir qu'elle ne diminue point la vertu de l'action.

Car au degré des choses humaines, nous retrouvons la grande idée qui nous est maintenant familière : le drame permanent entre la réalité du monde et la conscience idéaliste. La condition de l'humanité est triste. *La vérité sur la vie, c'est le désespoir*, comme dit Vigny[1]. Une vue sans ombre, impitoyable — Romain Rolland la possède — montre à certaines consciences la profondeur de *cette misère irrémédiable de la vie* dont témoignent les grands pessimistes, de l'Ecclésiaste à Flaubert. La barbarie s'étale sur toute l'histoire des hommes ; l'iniquité qui réussit est la loi la plus permanente des sociétés. L'esprit contemple tout cela et n'est point effrayé. Comme esprit, il possède la réfraction éternelle, l'ordre personnel, de la loi intime, — la liberté. En face de la vérité pessimiste de la vie, il y a le devenir optimiste de l'âme. — *L'esprit est la lumière*. L'esprit et son idéal sont aussi certains, de toute éternité, que la servitude où le monde se poursuit. L'une des deux forces, qui participe à la divine liberté[2], ne peut abdiquer devant l'autre si puissante soit-elle.

1. A. de Vigny. Journal.
2. *Ma pensée présente, la voici : la liberté, pour moi, est un idéal*

Il faut voir la vie tout entière, dans son horreur. Il faut voir qu'en elle se manifestent des forces sublimes. Et vivre pour ces forces sublimes [1].

J'ai un pessimisme immense, mais une espérance infinie [2].

L'histoire de cette lutte entre l'esprit et la destinée du monde, c'est l'histoire des grands hommes, des héros selon Carlyle. C'est ainsi qu'une âme sauve perpétuellement la société. Elle n'émane pas d'un temps, elle *est* un temps. Romain Rolland conçoit une élite — incarnant l'action, la pensée spéculative, la création artistique, et, plus haute que tout, la vertu du désintéressement moral — qui existe en tous temps, à travers toutes les nations et toutes les classes, fille de l'Univers. Il croit à l'élite. Et il connaît, il accepte *l'ostracisme perpétuel* [3], la sombre loi d'holocauste que la multitude impose aux meilleurs hommes.

Un idéalisme donc. Mais Romain Rolland n'aime guère ce terme galvaudé, qui sert trop souvent de pavillon à la marchandise du mensonge. L'idéal au sens profond garde les yeux ouverts sur la vérité sévère ; il s'oppose à elle, mais ne la nie point, et ne la déguise pas non plus ; il ne s'illusionne ni sur sa propre valeur relative, ni sur les difficultés de sa réalisation. Pour cet idéalisme toujours à l'épreuve du

(*comme le Bien, le Beau, la Vérité*). *On ne la possède pas, on aspire vers elle. Elle n'en existe pas moins. Elle en existe beaucoup plus. Elle est comme un soleil. Les millions d'êtres en ont à peine une étincelle, une goutte de feu tombée du ciel. Quelques privilégiés en sont baignés, comme Danaë. Et peut-être, à travers les siècles, deux ou trois êtres d'exception, comme le Christ et Bouddha, se sont plongés dans la source ardente, sont devenus la Source. — Mais chacun sait qu'elle existe et peut s'acheminer vers elle.* Lettre personnelle. 1er juillet 1916.

1. Conversation à Sierre. Janvier 1917.
2. Conversation à Sierre. 11 novembre 1916.
3. A. de Vigny. Stello. xxxvii.

feu, le « Royaume de Dieu » n'existe pas dans le monde — pas plus qu'il n'est rejeté dans le mirage d'une survie. Il a son existence dans la notion d'une perfection de l'esprit, qui se suffit à elle-même, qui possède l'éternel en un instant, et qui, incarnée dans un acte libre, n'attend point de récompense au delà de la conscience terrestre. Nous sommes ici au point où Romain Rolland se sépare de Tolstoy.

Le dernier chapitre de la *Vie de Tolstoy* montre le duel capital de cette haute existence : entre la vérité et l'amour. La solution n'a pas été trouvée par Tolstoy, écrit Romain Rolland. S'il est vrai que Tolstoy « le grand lion [1] » n'a jamais fermé ses yeux aigus à la *vérité terrible,* que le penseur et surtout l'artiste l'ont dite avec une force d'accent éternel, — l'apôtre, la figure inoubliable d'amour ravagé, projeta parfois sur la réalité le rêve sublime du Royaume de Dieu parmi les hommes. Il ne se contentait point de préconiser l'insoumission accompagnée de non-résistance comme moyen d'action pratique (et non pas seulement comme acte héroïque), prêtant ainsi au sacrifice individuel un pouvoir de conviction sans limites, un don irrésistible de propager la vérité morale ; mais il voulait croire au règne prochain de l'Amour entre les hommes [2], et — *incarnation de l'amour fraternel dans un siècle et un peuple ensanglantés par la haine* [3] — il annonçait l'ère chrétienne de non-violence à l'heure même où se préparait, sous ses yeux clairvoyants [4], la guerre de toutes les nations d'Europe et la plus grande barbarie

1. Comme l'appelait un de ses amis, Wladimir Stassof. Voir JOURNAL INTIME, I (1895-1899), p. 107. Certains portraits de Tolstoy âgé répondent admirablement à cette image.

2. Voir en ce sens le pamphlet LA FIN D'UN MONDE (1906).

3. ROMAIN ROLLAND. VIE DE TOLSTOY. 173.

4. Voyez les témoignages de son JOURNAL INTIME.

5. Tolstoy artiste demeurait plus complet : à côté des RÉCITS ET

des âges modernes[5]. — La conscience spirituelle de Romain Rolland est plus privée d'illusions. Elle *sait* qu'elle ne se réalisera pas dans le monde. Pour elle, la vérité et l'amour sont des pôles antagonistes, entre lesquels se plaçent les *tragiques débats* de la conscience. Un accord instable peut s'établir ; la loi intérieure peut trancher le débat en faveur de l'amour ; il n'y aura jamais unité. Mais le divin serait-il toujours précaire, et vaincu dans l'ordre de la vie, il n'en serait pas moins vrai dans une âme, dans une minute de cette âme, qui rayonne alors sur les âmes autour d'elle.

Car il ne faudrait pas croire que la conception morale de Romain Rolland aboutît au détachement intellectuel, et ainsi à l'inhumanité. Il a assez prouvé, par son apostolat contre la guerre européenne, que l'homme de conscience ne peut qu'agir au plus près de sa foi, que toute vraie foi tend à devenir de la vie. La pensée, c'est aussi l'acte. Nous pouvons déclarer qu'il n'y a pas eu en Europe, depuis Tolstoy, un semblable *humanisme,* une telle harmonie héroïque, qui rassemble en son cœur les extrêmes — l'amour et la vérité — pour en faire l'œuvre qui participera le mieux, le plus noblement, à la vie de tous les hommes.

D'ailleurs, que savons-nous des voies de l'humanité ? Affirmerons-nous qu'une seule action, qu'une seule influence s'est perdue ? L'idée d'un homme ne devient-elle pas quelque jour *le lit où coule le fleuve,* comme disait Tolstoy ? Nul ne

Contes populaires (1881-1886) il écrivait La Mort d'Ivan Ilitch et La Puissance des Ténèbres (de 1884 à 1886). Résurrection (1899) tentait un suprême effort pour unir la vérité à l'amour. — *Tolstoy n'a jamais trahi ses deux Fois. Dans ses œuvres de la maturité, l'amour est le flambeau de la vérité. Dans les œuvres de la fin, c'est une lumière d'en haut, un rayon de la grâce qui descend sur la vie, mais ne se mêle plus avec elle.* Romain Rolland. Vie de Tolstoy. 202.

1. Voir Vie de Tolstoy, 201.

peut prévoir le mouvement et les répercussions de la pensée, quand elle est loyale et libre. Et s'il faut renoncer au rêve d'une humanité perfectible, raisonnable et harmonieuse, la souffrance de l'humanité nous sera-t-elle pour cela indifférente ? Le cœur ne crie-t-il pas, comme celui de Tolstoy devant la misère de Moscou : *On ne peut pas vivre ainsi*[1] ! La peine humaine demande toutes les forces. Il faut la soulager, pour supporter la vie. Agir en dépit du pessimisme, agir au delà de l'espoir. Il faut donner à une amélioration sociale, morale, spirituelle de la vie, à une révolution et une éducation perpétuelles, toutes les richesses d'amour que l'on trouve en soi, toutes les actions propres dont on est capable. On contribue ainsi au mieux relatif qui, d'âge en âge, soulage la condition de l'homme, en renouvelant l'organisme de l'humanité.

Cette action dans l'art et la vie ne nous sauvera pas seuls : elle entraînera, avec nous, des âmes qui ne doivent pas périr. Une œuvre incessante de salut est en gestation, dont nous sommes les ouvriers. Faire le salut des âmes est peut-être la vraie mission de l'âme. — Action sur l'ami ou sur l'inconnu, action sur la génération qui nous accompagne, action sur le peuple et sur le temps tout entier, inépuisable action, qui n'interdit pas non plus à l'esprit ses œuvres de solitude. C'est ici la part la plus allègrement vivante de la pensée de Romain Rolland. En vérité, il n'est pas beaucoup (dans le temps présent, et même dans le passé) d'aussi belle, d'aussi noble vertu d'homme.

*
* *

Comme après un recul de quelque demi-siècle, j'essaie de mettre à sa place cet homme qui vit au milieu de nous. Un

1. Que devons-nous faire ? (1886).

esprit poétique peut toujours faire la transposition que ne se permettrait point l'historien.

La convulsion sanglante révolue, les injures, les passions, les haines retourneront à la poussière. Et Romain Rolland restera comme une conscience de l'Europe à l'heure de sa destruction, un annonciateur de la pensée — au temps où la pensée fut dangereuse. Nous savons de certitude que parmi les survivants de cette furieuse Europe, des milliers d'hommes de cœur dans tous les pays viennent et viendront à lui, et le reconnaîtront.

N'avez-vous pas le sentiment qu'une belle idée, dont nous partageons l'existence, brille, ainsi qu'un astre, pour un espace bien au delà de nous ? Gardons donc notre calme devant la fureur des insensés et la puissance de la bêtise, qui triomphent aisément de la renommée d'un homme. Ils n'atteindront ni l'esprit, qui porte son triomphe en lui-même, ni l'homme qui n'attend nul bienfait de la vie. Ils n'empêcheront pas davantage cette éternelle révolution humaine de s'accomplir, qui fait que de grands mouvements de fond répondent à la pensée d'un précurseur. Et dans la chaîne d'iniquités qui forme l'avenir des nations, il n'y a plus de fléau qui puisse désormais détourner l'œuvre de l'esprit en Europe. Plaise seulement au Destin que l'iniquité triomphante et ses peuples ne succombent pas, dans un avenir prochain, sous la revanche de l'iniquité contraire ! Ce serait donner trop tristement raison à l'intelligence qui, dès 1914, a prévu la fin d'une civilisation.

Si l'esprit de celui qui domine s'élève contre toi, dit l'Ecclésiaste, *ne quitte point ta place ; car le calme prévient de grands péchés.* Romain Rolland connaît le prix de la fermeté.

La dimension de la figure est déjà visible. Bien que le

poète n'ait donné qu'une petite part de sa richesse, et que l'homme soit loin d'avoir épuisé son action, le voici qui prend déjà place dans une lignée de grands visages.

La philosophie ancienne et l'*Ethique* l'ont formé. Shakespeare, à l'âge de l'adolescence, *a pétri la chair de son âme*[1]. Il vécut dès l'enfance dans l'amitié des grands musiciens, Beethoven *au cœur pur*, le colosse Hændel, Bach le constructeur, Mozart et Gluck. Ce sont là ses vrais maîtres. Il partagea, des années, la vie des puissantes créatures de la Renaissance, et avant tout du sombre Michel-Ange. Gœthe est l'ami de son intelligence, celui qu'il ne quitte guère. Nos vieux Français, Montaigne, Rabelais, Voltaire ne sont jamais loin de lui. Une large culture l'a nourri de notre prodigieux XIXe siècle, des Romantiques, de Balzac et de Flaubert, des maîtres de la critique moderne, de Baudelaire et des poètes, de nos peintres depuis Delacroix et Manet. A Rome il a connu, à travers la noble Malwida Von Meysenbug, alors dans les dernières années de sa vie, l'élite du génie allemand et nordique, entre 1848 et 1870 : Schopenhauer, Wagner, Nietzsche et Ibsen. Il a communiqué avec Tolstoy vivant. Il a connu les principales figures européennes de son temps. Il est en contact permanent avec presque toutes les jeunes forces de l'esprit, en France et en Europe ; il les salue dès qu'elles se découvrent, il les aime, il les aide à se conquérir. Et ce n'est point là seulement l'effet d'un rare désintéressement ; mais aussi d'un amour passionné pour toute création nouvelle. A travers les figures du passé, il voit celles de l'avenir.

Sa pensée, riche de tant de filiations, est une somme d'intelligence moderne ; son œuvre est sans doute la première à nommer dans la littérature française du temps. C'est déjà le

1. Lettre à Gaston Thiesson. 7 novembre 1915.

moment où il entre dans l'ordre des choses durables. Ce qu'il adviendra de son ouvrage, il l'ignore comme nous. Mais il accepte d'avance que l'avenir en fasse ce qu'il voudra. Car un livre a une destinée, une vie et une mort, comme un être. Romain Rolland est assez désintéressé devant la vie des siècles pour ne pas s'en émouvoir.

Il semble l'expression vivante de cette volonté de synthèse qui tourmente à présent l'intelligence, — *la soif de vastes hypothèses, d'où rien ne soit exclu de tout ce qui est son bien, mais où tout s'harmonise, la science, l'art et la foi, le rêve et la raison, les forces contemplatives et celles de l'action, et la Pensée multiple, aux replis infinis, comme les lobes sinueux du cerveau où elle gîte, la Pensée aux mille têtes — telle une déesse hindoue — avec toutes ses variantes, avec tous ses contraires, qui sont les harmoniques du même puissant accord*[1]. Le XIXe siècle a vu les facultés d'analyse poussées à leur limite : la science expérimentale s'est construite ; la critique fut fondée ; l'art a fait les plus riches conquêtes d'expression. Il faut à présent que l'intelligence coule tant de richesses dans des constructions largement humaines. Après l'individualisme romantique, et le vaste mouvement sorti du naturalisme, qui tend à exprimer le fiévreux progrès du dynamisme et les forces collectives, nous avons besoin d'une harmonie nouvelle, qui ne rejette rien et embrasse tout, de l'individu et des peuples. Et nous aspirons à l'esprit qui, partant d'une nation, les étreint toutes. Cet effort est celui du siècle ; il coïncide avec l'écroulement d'une civilisation en Occident, la refonte des valeurs sociales, une vaste exigence d'unité et d'humanité.

Certes Romain Rolland, qui est si conscient de ce grand labeur, quand il mesure son travail accompli, pense que

1. EMPÉDOCLE D'AGRIGENTE ET L'AGE DE LA HAINE. 9.

l'œuvre n'est pas bonne encore[1]. Mais ce n'est plus à lui qu'appartient la sentence. L'avenir estimera sans doute que les *Vies*, *Jean-Christophe*, *Liluli* ou *Clerambault*, le *Journal* et la Correspondance, constituent quelques grandes affirmations de l'art français dans la tourmente de ce siècle. L'avenir regardera avec admiration la lucide pensée qui s'est refusée à la guerre européenne. Et il ne pourra manquer d'être saisi par la réunion de tant de valeurs. — J'ai une absolue confiance dans cette conclusion du temps.

J'ai confiance aussi dans le tribut d'affection que nos fils donneront à l'homme. Art et homme, penseront-ils, furent de la même eau profonde et pure. Si bien que la véritable grandeur de Romain Rolland ne semblera plus tant dans son art qu'en lui-même tout entier. Comme il l'a dit de Beethoven : *Je n'appelle pas héros ceux qui ont triomphé par la pensée ou par la force. J'appelle héros, seuls ceux qui furent grands par le cœur.*

1916-1920.

1. Je renvoie à l'admirable page de LA NOUVELLE JOURNÉE, où Christophe vieux et dans la sérénité du génie, juge l'œuvre sortie de ses mains (259-261).

Le livre écrit, il me reste un scrupule. J'ai fait mon œuvre au plus près de la vérité. Mais je n'ai point celé mon affection. J'ai voulu créer une alliance entre les sentiments que j'éprouve pour l'ami, mon respect de la vérité, et l'intelligence que j'ai de belles et grandes choses. Mais ai-je fait œuvre bonne?

La chaleur de cette étude ferait-elle tort à Romain Rolland si âprement décrié? Y aurait-il quelque esprit malin pour lire en moi la flatterie, et en lui la vanité? Romain Rolland si modeste devra-t-il souffrir par ma main aussi, sans pouvoir modérer mon zèle? — Je me souviens encore d'avoir éprouvé moi-même, devant la première biographie écrite sur Romain Rolland, un léger mouvement de recul; tant est excessif, dans nos esprits français, le préjugé qui veut réserver pour l'avenir toute louange d'un homme, pendant qu'il vit, afin d'éviter jusqu'à l'apparence des procédés d'une publicité à l'américaine. C'est un préjugé. Tant de mesure arriverait à faire de nous des sots, ou de petites gens. Je crains que la peur du ridicule n'ait déjà tué beaucoup de notre âme. Et dans un siècle comme celui-ci, ce peut être un crime, contre la conscience et contre le bien de tout un peuple, que de négliger d'exalter l'âme élevée, là où elle est.

Ainsi, la vérité. Voilà ce que nous poursuivons. Et

que le cœur nous accompagne dans la recherche! On ne saurait nous en faire grief. J'ai constamment travaillé à voir et dire vrai, à regarder avec des yeux extérieurs à moi-même. Je ne pouvais me supprimer. Et qui dira cette vérité, sinon le cœur de l'ami? Devrons-nous l'attendre de l'indifférent, ou de l'ennemi?

Une belle existence, pendant qu'elle brûle, est un enseignement, un encouragement à toute âme qui lutte, une force et un espoir. Que chaque homme digne en ait sa part de lumière! Le jour d'outre-tombe ne sera plus aussi chaud. J'ai voulu partager avec beaucoup ce qui fut pour moi le pain de vie.

P. J. Jouve.

27 février 1920.

NOTES

Les textes de conversations et de notes, les extraits de lettres cités sont publiés avec l'approbation de Romain Rolland.

Quant aux textes d'auteurs divers qui figurent dans cet ouvrage, il se peut que certaines erreurs se soient glissées dans la reproduction de quelques-uns d'entre eux, ou dans l'indication des références relatives. On voudra bien excuser l'auteur, qui dut écrire et corriger son livre dans des conditions peu favorables, en Suisse et en Italie, et sans pouvoir toujours se reporter aux œuvres originales.

ERRATA

Page 77, ligne 25. Lire ainsi le texte de Renan :

L'humanité va se reposer dans son lit naturel, qui est le crime... Le monde vit de crimes heureux.

Le Prêtre de Nemi, Acte IV.

Page 126, ligne 10. Lire ainsi le texte de Renan :

Et quand la Bretagne ne sera plus, la France sera ; et quand la France ne sera plus, l'humanité sera encore, et éternellement on dira : Autrefois il y eut un noble pays, sympathique à toutes les belles choses, dont la destinée fut de souffrir pour l'humanité et de combattre pour elle. Ce jour-là, le plus humble paysan qui n'a eu que deux pas à faire de sa cabane à son tombeau, vivra comme nous dans ce grand nom immortel ; il aura fourni sa petite part à cette grande résultante. Et quand l'humanité ne sera plus, Dieu sera, et l'humanité aura contribué à le faire, et dans son vaste sein se retrouvera toute vie, et alors il sera vrai à la lettre que pas un verre d'eau, pas une parole qui aura servi l'œuvre divine du progrès ne sera perdue.

L'Avenir de la Science, 221-222.

Page 127, ligne 4. Au lieu de Cartyle, lire : *Carlyle.*

BIBLIOGRAPHIE

I. BIBLIOGRAPHIE. — SOMMAIRE DES OUVRAGES ANTÉRIEURS A 1914

Histoire et Critique

LES ORIGINES DU THÉATRE LYRIQUE MODERNE. HISTOIRE DE L'OPÉRA EN EUROPE, AVANT LULLY ET SCARLATTI. (Thèse de doctorat ès-lettres).
Bibliothèque des Écoles Françaises de Rome et d'Athènes.
Paris, Fontemoing, 1895.

CUR ARS PICTURÆ APUD ITALOS XVI SÆCULI DECIDERIT. (Thèse de doctorat ès-lettres).
Paris, Fontemoing, 1895.

FRANÇOIS MILLET.
Londres, Duckworth, 1902. [L'ouvrage n'a paru jusqu'à présent qu'en anglais].

MICHEL-ANGE.
Orné de 24 reproductions. Collection *Les Maîtres de l'Art.*
Paris, Plon, 1905.

MUSICIENS D'AUJOURD'HUI, 8e édition (14e mille).
Paris, Hachette, 1908.

MUSICIENS D'AUTREFOIS, 5e édition (10e mille).
Paris, Hachette, 1908.

Le Théatre du Peuple, essai d'esthétique d'un théatre nouveau, 3e édition.
Première édition aux *Cahiers de la Quinzaine*, Paris, novembre 1903. Nouvelle édition, Paris, Hachette, 1908. Ollendorff, 1920.

Hændel, 4e édition.
Collection *Les Maîtres de la Musique*. Paris, Alcan, 1910.

Théâtre

Saint-Louis, cinq actes.
Revue de Paris, 1er, 15 mars, 1er avril 1917.

Aërt, trois actes.
Représenté sur le Théâtre de l'Œuvre, le 3 mai 1898. Edition de la *Revue d'Art Dramatique*, Paris, 1898.

Le Triomphe de la Raison, trois actes.
Représenté sur le Théâtre de l'Œuvre, le 21 juin 1899. Edition de la *Revue d'Art Dramatique*, Paris, 1899.

Les Loups, trois actes.
Représenté sur le Théâtre de l'Œuvre (sous le titre : Morituri), le 18 mai 1898. Edition par Charles Péguy, chez Georges Bellais, avec une gravure de Henry de Groux, Paris, 1899.

Danton, trois actes.
Représenté au Cercle des Escholiers, 29 décembre 1900. Edition de la *Revue d'Art Dramatique*, 1900. Nouvelle édition aux *Cahiers de la Quinzaine*, 9 février 1901.

Le 14 Juillet, trois actes.
Représenté au Théâtre de la Renaissance Gémier, le 29 mars 1902. Edition aux *Cahiers de la Quinzaine*, mars 1902.

Le temps viendra, trois actes.
Edition aux *Cahiers de la Quinzaine*, mars 1903. Nouvelle Edition, Paris, Ollendorff, 1920.

Le Théatre de la Révolution (Le 14 Juillet — Danton — Les Loups).
Paris, Hachette, 1909. Ollendorff, 1920.

Les Tragédies de la Foi (Saint Louis — Aërt — Le Triomphe de la Raison).
Paris, Hachette, 1913. Ollendorff, 1920.

Vies des Hommes Illustres

Vie de Beethoven, 8e édition (27e mille).
Première édition aux *Cahiers de la Quinzaine*, janvier 1903. Nouvelle édition, Paris, Hachette, 1907. Edition d'art, à un nombre restreint d'exemplaires, illustrée, Paris, Edouard Pelletan, 1909.

Vie de Michel-Ange, 6e édition (17e mille).
Première édition aux *Cahiers de la Quinzaine*, en deux parties, 1er juillet et 21 octobre 1906. Nouvelle édition, Paris, Hachette, 1908.

Vie de Tolstoï, 6e édition (13e mille).
Paris, Hachette, 1911.

Romans

JEAN-CHRISTOPHE.
10 volumes. Paris, Librairie Ollendorff, 1905 à 1913.

I. Jean-Christophe, première partie, 4 volumes Ollendorff.

L'Aube, 111e édition.
Première édition aux *Cahiers de la Quinzaine*, 2 février 1904.

Le Matin, 90e édition.
Première édition aux *Cahiers de la Quinzaine*, 16 février 1904.

L'Adolescent, 80e édition.
Première édition aux *Cahiers de la Quinzaine*, janvier 1905.

La Révolte, 74e édition.
Première édition aux *Cahiers de la Quinzaine*, en trois parties, sous les titres : Sables mouvants, 13 novembre 1906 ; L'Enlisement, 11 décembre 1906 ; La Délivrance, 2 janvier 1907.

II. JEAN-CHRISTOPHE A PARIS, deuxième partie, 3 volumes Ollendorff.

LA FOIRE SUR LA PLACE, 72e édition.
Première édition aux *Cahiers de la Quinzaine*, en deux parties, 17 et 24 mars 1908.

ANTOINETTE, 74e édition.
Première édition aux *Cahiers de la Quinzaine*, 31 mars 1908.

DANS LA MAISON, 67e édition.
Première édition aux *Cahiers de la Quinzaine*, en deux parties, 16 et 23 février 1909.

III. LA FIN DU VOYAGE, troisième partie, 3 volumes Ollendorff.

LES AMIES, 68e édition.
Première édition aux *Cahiers de la Quinzaine*, en deux parties, 25 janvier et 8 février 1910.

LE BUISSON ARDENT, 68e édition.
Première édition aux *Cahiers de la Quinzaine*, en deux parties, 31 octobre et 7 novembre 1911.

LA NOUVELLE JOURNÉE, 66e édition.
Première édition aux *Cahiers de la Quinzaine*, en deux parties, 6 et 20 octobre 1912.

L'ensemble de JEAN-CHRISTOPHE a formé dix-sept cahiers aux *Cahiers de la Quinzaine*.

Traductions étrangères

JEAN-CHRISTOPHE.

1. Édition anglaise : JOHN CHRISTOPHER, traduction par Gilbert Cannan. — 4 volumes. Londres, William Heineman, 1910 à 1913.
2. Édition américaine : JEAN-CHRISTOPHE, même traduction. — 3 volumes. New-York, Henry Holt and Co, 1911 à 1913.
3. Édition allemande : JOHANN CHRISTOF, traduction par Otto et Erna Grautoff. — 3 volumes. Francfort-sur-Main, Rutten et Lœning, 1913 à 1918.

4. Édition espagnole : JUAN CRISTOBAL, traduction par Miguel de Toro y Gomez. — 10 volumes. Madrid, P. Orrier, 1907 à 1913.
5. Édition polonaise : JAN-KRZYSTOF, traduction par Edvige Sienkiewicz. — Varsovie, Bibljoteka Sfinksa, 1911.
6. Édition russe. Traduction non autorisée. — Moscou, Vetcherni Zvon, à partir de 1912.
7. Édition suédoise : JEAN-CHRISTOPHE, traduction par Mme Akerman. — 3 volumes. Stockholm, Bonnier.
8. Édition italienne : GIAN CRISTOFORO, traduction par Cesare Alessandri. — Milan, Casa Editrice Sonzogno, 1920.
9. Édition hollandaise, traduction par Jan Romein, à partir de 1916.
10. Édition classique hollandaise de l'AUBE, par W. E. J. Tjeenk Willink. — Zwolle, 1916.
11. Édition danoise. Traduction par Émil Tuxen. — Copenhague, Hagerup, 1916.

VIES DES HOMMES ILLUSTRES.

BEETHOVEN :

1. Édition allemande : BEETHOVEN. Collection *Europäische Bücher*. — Zurich, Rascher et Cie, 1918.
2. Édition anglaise : BEETHOVEN, traduction par Fred Rothwell. — Londres, Henry J. Drane, 1909. Allen et Unwin, 1916.
3. Édition suédoise. — Stockholm, Norstedt et Soner, 1915.
4. Édition espagnole. — Edition de la Residentia de Estudiants de Madrid, 1914.
5. Édition polonaise. — Varsovie, Jacowski, 1913.
6. Édition hollandaise. — Amsterdam, L. Simon, 1913.
7. Édition danoise. — Copenhague, Branner, 1915.
8. Édition italienne. — 1919.

MICHEL-ANGE.

1. Edition anglaise : THE LIFE OF MICHAEL ANGELO, traduction par Frederic Less. Avec 24 illustrations. — Londres, William Heineman, 1912.
2. Édition allemande : MICHELANGELO, traduction par Wilhelm Herzog. Avec 24 illustrations. — Francfort-sur-Main, Rutten et Loening, 1919.
3. Edition suédoise. — Stockholm, Norstedt et Soner, 1916.

TOLSTOY.

1. Édition anglaise. Traduction par Bernard Miall. — Londres, Fisher et Unwin, 1911.
2. Édition japonaise,. Traduction par Seichi Narusé. — Tokyo, 1916.
3. Édition allemande. — Francfort-sur-Main, Rütten et Loening, 1920.
4. Édition danoise. — 1917.

MUSICIENS D'AUJOURD'HUI.

1. Édition anglaise. — Londres, Kegan French Trubner, 1914.
2. Édition suédoise. — Stockholm, Norstedt et Soner, 1916.

MUSICIENS D'AUTREFOIS.

1. Édition anglaise. — Londres, Kegan French Trubner, 1915.
2. Édition suédoise. — Stockholm, Norstedt et Soner, 1916.

THÉATRE DE LA RÉVOLUTION.

1. Édition allemande de LES LOUPS et de DANTON, traduction par Wilhelm Herzog.
2. Édition américaine. Traduction par Barrett H. Clark. — New-York, Henry Holt, 1918.
3. Éditions russes.

LE THÉATRE DU PEUPLE.

1. Édition russe. Traduction par Joseph Goldenberg. — Petrograd, 1910.
2. Édition américaine. Traduction par Barrett H. Clark. — New-York, Henry Holt, 1918.

II. BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES ET PUBLICATIONS A PARTIR DE 1914

Articles de guerre

I. Première série.

1. Lettre à Gerhart Hauptmann.	*Journal de Genève*, 2 septembre 1914.
2. Pro Aris.	*Cahiers Vaudois*, Lausanne, 10e cahier, 1914.
3. Au-dessus de la Mêlée.	*Journal de Genève*, 22-23 septembre 1914.
4. De deux maux le moindre : Pangermanisme, Panslavisme ?	*Journal de Genève*, 12 octobre 1914.
5. Inter arma caritas.	*Journal de Genève*, 4-5-6 novembre 1914.
6. Au peuple qui souffre pour la justice.	Publié en anglais dans le « King Albert's Book », édité par le *Daily Telegraph*, Londres, 1914.
7. Les Idoles.	*Journal de Genève*, 10 décembre 1914.
8. Pour l'Europe : Un manifeste des écrivains et penseurs de Catalogne.	*Journal de Genève*, 9 janvier 1915.
9. Pour l'Europe : Un appel de la Hollande aux intellectuels de toutes les nations.	*Journal de Genève*, février 1915.

10. Lettre à Frederic Van Eeden.	Publiée en hollandais dans *De Amsterdammer, Weckblad voor Nederland*, 24 janvier 1915.
11. Notre prochain, l'ennemi.	*Journal de Genève*, 15 mars 1915.
12. Lettre au Journal *Svenska Dagbladet* de Stockholm.	Publié en suédois dans *Svenska Dagbladet*, Stockholm, avril 1915.
13. Littérature de guerre.	*Journal de Genève*, 19 avril 1915.
14. Le meurtre des élites.	*Journal de Genève*, 14 juin 1915.
15. Jaurès.	*Journal de Genève*, 2 août 1915.

Ces articles, avec une *Lettre à ceux qui m'accusent*, adressée à un quotidien de Paris, qui ne fut jamais publiée,— une Introduction, et quelques notes, — furent réunis en un volume :

AU-DESSUS DE LA MÊLÉE, 91[e] édition.
Paris, Ollendorff, 1915.

Ont été publiés à part :

AU-DESSUS DE LA MÊLÉE et INTER ARMA CARITAS. Avec une préface par Amédée Dunois.
Paris, juin 1915.

II. Deuxième série.

1. *Ara Pacis.*	*Journal de Genève*, 24-25 décembre 1915. *Les Tablettes*, Genève, n° 10, juillet 1917.
2. A l'Antigone éternelle.	Publié en anglais dans *Jus suffragii*, Londres, mai 1915. Texte français dans *Demain*, Genève, N° 1, janvier 1916.
3. Une voix de femme dans la mêlée.	Introduction à l'ouvrage de Marcelle Capy : *Une voix de femme dans la mêlée*. Paris, Ollendorff, 1916. *Demain*, N° 6, juin 1916.

4. Liberté !	Publié en italien dans *Avanti !* Milan, 1er mai 1916. Texte français dans *Demain*, N° 6, juin 1916.
5. La route en lacets qui monte.	*Le Carmel*, Genève, décembre 1916.
6. Aux peuples assassinés.	*Demain*, N° 11-12, novembre-décembre 1916.
7. Aux écrivains d'Amérique.	Publié en anglais dans *The seven Arts Magazine*, New-York, octobre 1916. Texte français dans la *Revue Mensuelle*, Genève, février 1917.
8. *Le Feu*, par Henri Barbusse.	*Journal de Genève*, 10 mars 1917.
9. A la Russie libre et libératrice.	Dans le *Salut à la Révolution Russe*, Édition de *Demain*, Genève, 1er mai 1917.
10. *Ave, Cæsar, morituri te salutant.*	*Revue Mensuelle*, mai 1917.
11. Tolstoï : l'esprit libre.	*Les Tablettes*, N° 9, juin 1917.
12. A Maxime Gorki.	*Demain*, N° 13, mai 1917.
13. La jeunesse suisse.	*Demain*, N° 14, juin 1917.
14. Voix libres d'Amérique.	*Demain*, N° 17, septembre 1917.
15. Pour E.-D. Morel.	*Revue Mensuelle*, octobre 1917.
16. *Ave Cæsar...* ceux qui veulent vivre te saluent.	*Revue Mensuelle*, octobre 1917.
17. L'Homme de Douleur : *Menschen im Krieg*, par Andreas Latzko.	*Les Tablettes*, N° 15, décembre 1917.
18. *Vox Clamantis... Jeremias*, poème dramatique, par Stefan Zweig.	*Cœnobium*, Lugano, 1919. (Ecrit en 1917, publié incomplètement).

19. Un grand Européen : G.-F. Nicolaï.	*Demain*, N[os] 18 et 19, octobre et novembre 1917.
20. Pour l'Internationale de l'Esprit.	*Revue Politique Internationale*, Lausanne, mars-avril 1918.
21. En lisant Auguste Forel.	*Revue Mensuelle*, août 1918.
22. Un Appel aux Européens.	*Wissen und Leben*, Zürich, novembre 1918.
23. Lettre ouverte au président Wilson.	*Le Populaire*, Paris, 18 novembre 1918.
24. Lettre à Jean Longuet sur l'action du président Wilson.	*Le Populaire*, 4 décembre 1918. *L'Humanité*, 14 décembre 1918.
25. Contre le Bismarckisme vainqueur (Lettre à Jean Longuet).	*Le Populaire*, 21 décembre 1918.
26. Déclaration d'Indépendance de l'Esprit.	Manifeste publié dans *L'Humanité*, Paris, 26 juin 1919. Reproduit ensuite par *La Feuille*, Genève, *L'Art Libre*, Bruxelles, etc.

Ces articles ont été réunis, avec une Introduction et *Deux Lettres de Maxime Gorki*, en un volume :

LES PRÉCURSEURS, 10[e] mille.
Paris, Editions de l'*Humanité*, 1919.

(L'ordre des articles n'est pas tout à fait l'ordre chronologique.)

Ont été publiés à part :

Aux peuples assassinés (Avec le Message de l'Inde au Japon, de Rabindranath Tagore).
Édition des Jeunesses Socialistes Romandes, La Chaux-de-Fonds, 1917.

Aux peuples assassinés (sous le titre : Civilisation).
Hors commerce. Paris, 1918.

Aux peuples assassinés.
Avec un bois gravé frontispice par Frans Masereel. Tirage restreint. Paris, Ollendorff, 1920.

III. Articles et traductions, non réunis en volume.

1. Une protestation d'Arthur Schnitzler.	*Journal de Genève*, 21 décembre 1914.
2. Une lettre de Romain Rolland à l'International Review.	*Journal de Genève,* 31 juillet 1915.
3. Émile Verhaeren.	*Les Humbles*, Paris, 1917. *Revue Mensuelle*, Genève, mars 1917.
4. *La Passion selon Saint Mathieu de J.-S. Bach* à Bâle.	*Revue Mensuelle*, avril 1917.
5. La Guerre vue par Stanley.	*Revue Mensuelle*, mai 1917.
6. Aux Intellectuels (Bertrand Russell).	*Revue Mensuelle,* juin 1917.
7. Une vision prophétique de la guerre anglo-allemande, par H.-G. Wells.	*Revue Mensuelle*, août 1917.
8. A Gorki	Adresse, en collaboration avec Paul Birukoff, Jean Debrit, Henri Guilbeaux, P.-J. Jouve, Claude Le Maguet, Frans Masereel. *La Nation*, Genève, août 1917. *Les Tablettes*, N° 11, août 1917. (Le texte des *Tablettes* est le texte définitif).
9. Voix d'un Européen sur les ruines de l'Europe. Une page de Dostoïevsky.	*Revue Mensuelle*, novembre 1917.
10. Voix chrétiennes contre la guerre.	*Revue Mensuelle*, février 1918.

11. Pour bâtir la cité libre de l'Esprit.	Ecrit pour *Das werdende Europa*, revue publiée par G.-F. Nicolaï, à Copenhague, 1918. Publié dans la Revue : *Das Forum*, de Wilhelm Herzog, Berlin, 1919.
12. Introduction à *La Biologie de la Guerre* de G.-F. Nicolaï.	Publiée, en français et en allemand, dans *Die Biologie des Krieges*, erster Band, Zürich, Orell Fussli, 1918.
13. Janvier sanglant à Berlin.	*L'Humanité*, Paris, 16, 17 et 18 février 1919.
14. La *Ligue Nouvelle Patrie* et la Révolution allemande.	*L'Humanité*, 27 janvier 1919.
15. Le calvaire d'un Poète prolétaire.	*La Vie Ouvrière*, Paris, 21 mai 1919.
16. Appel pour le premier Congrès de l'Internationale Intellectuelle.	En collaboration avec Henri Barbusse et Georges Duhamel. *Clarté*, Paris, 24 janvier 1920.

Articles littéraires

1. Shakespeare. (Pour le tricentenaire de la mort du Poète, 23 avril 1916).	*Journal de Genève*, 17 avril 1916.
2. La vérité dans le théâtre de Shakespeare.	*Demain*, N° 4, avril 1916. (Cet article est accompagné d'une suite de textes : *Shakespeare : Sur la guerre*, colligés par Romain Rolland).

Histoire de la Musique

VOYAGE MUSICAL AU PAYS DU PASSÉ.

Édition illustrée de neuf planches par D. Galanis, tirage restreint; Collection des *Petites Curiosités Littéraires*; Paris, Édouard-Joseph, 1920. Nouvelle édition, Hachette, 1920.

(Divers chapitres de cet ouvrage ont paru dans *La Revue de Paris*, avant 1914).

Essai philosophique

EMPÉDOCLE D'AGRIGENTE ET L'AGE DE LA HAINE.

Genève, *Cahiers du Carmel*, III, 1918. Nouvelle édition, Paris, *Cahiers du Carmel*, 1919.

Romans

COLAS BREUGNON, 52e édition (en 1920).

Paris, Librairie Ollendorff, 1919. Il a été tiré à part deux cents exemplaires sur Hollande blanc numérotés.

(L'ouvrage comporte un *Avertissement au lecteur*, daté de mai 1914, et une petite *Préface d'Après-Guerre*, datée de novembre 1918. Le véritable titre de l'ouvrage est *Colas Brugnon ;* ce titre a subi une modification sur la couverture, pour des raisons imposées à l'auteur).

PIERRE ET LUCE.

Édition ornée de 16 bois gravés par FRANS MASEREEL ; tirage restreint à 1350 exemplaires ; Genève, Editions du Sablier, 1920.

CLERAMBAULT. HISTOIRE D'UNE CONSCIENCE LIBRE PENDANT LA GUERRE.

Paris, Librairie Ollendorff, 1920.

Théâtre

LILULI, 20e édition (en 1920).

Première édition ornée de 32 bois gravés par FRANS MASEREEL ; tirage restreint à 800 exemplaires ; Genève, Éditions du Sablier, 1919. Nouvelle édition, Paris, Librairie Ollendorff, 1920.

Traductions étrangères

ARTICLES

Les articles de guerre des deux séries (Au-dessus de la Mêlée, Les Précurseurs) ont fait l'objet de traductions nombreuses en anglais, allemand, italien, suédois, etc. Je me borne à citer les traductions complètes réunies en volume, ou les traductions partielles publiées en brochure.

AU-DESSUS DE LA MÊLÉE.

1. Édition anglaise. Traduction par C.-K. Ogden. — Londres, Allen et Unwin, 1915.
2. Édition italienne. — *Avanti !* Milan, 1916.
3. Édition suédoise. — Stockholm, Norstedt et Soner, 1915.
4. Édition espagnole. — Madrid, L. Delgado et Santonja, 1916.
5. Édition danoise. — Copenhague, Lios, 1916.
6. Édition anglaise de l'article : ABOVE THE BATTLEFIELD (Au-dessus de la Mêlée). Préface de G. Lowes Dickinson. — Londres, Macmillan, 1916.

LES PRÉCURSEURS.

1. Édition anglaise. Traduction par Eden et Cedar Paul. — Londres, Allen et Unwin, 1920.
2. Édition allemande. — Francfort, Rütten et Lœning, 1920.
3. Édition suédoise. — Stockholm, Norstedt et Soner, 1920.
4. Édition italienne. — Rome, *Rassegna Internazionale*, 1920.
5. Édition allemande de l'article : DEN HINGESCHLACHTETEN VÖLKERN (Aux peuples assassinés), traduction par Stefan Zweig. — Brochure ornée d'un bois gravé par Frans Masereel sur la couverture. — Zürich, Rascher, 1918.
6. Édition italienne de l'article : AI POPOLI ASSASSINATI (Aux peuples assassinés) ; ALLA RUSSIA LIBERA E LIBERATRICE (A la Russie libre et libératrice), traduction et postface de G. Monanni. — Brochure ornée d'un dessin

de Frans Masereel reproduit sur la couverture. Collection *Opuscoli della guerra*, N° 1. — Zürich, Libreria Internazionale, 1917.

EMPÉDOCLE D'AGRIGENTE ET L'AGE DE LA HAINE.

1. Édition russe. Avec une notice biographique par P. J. Jouve. A paraître dans les Publications Russes de l'Y.M.C.A., Berne.
2. Édition suédoise. — Stockholm, Norstedt et Soner, 1919.

COLAS BREUGNON.

1. Édition allemande : MEISTER BREUGNON, traduction par Otto et Erna Grautoff. — Francfort-sur-Mein, Rütten et Lœning, 1919.
2. Édition américaine : COLAS BREUGNON BURGUNDIAN, traduction par Katherine Miller. — New-York, Henry Holt, 1919.
3. Édition suédoise : COLAS BREUGNON, traduction par Mme Akerman. — Stockholm, Norstedt et Soner, 1919.
4. Édition italienne : COLAS BREUGNON, traduction par G. Attilio Piovano. — Milan, Casa Editrice Sonzogno, 1920.
5. Édition hollandaise.
6. Édition espagnole.

LILULI.

1. Édition suédoise : LILULI, traduction par Mme Akerman. — Stockholm, Bonnier, 1920.
2. Édition anglaise. — Editions de THE NATION, de Londres.
3. Édition américaine. — Liveright, New-York, 1920.

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
DARANTIERE A DIJON
LE 15 SEPTEMBRE 1920